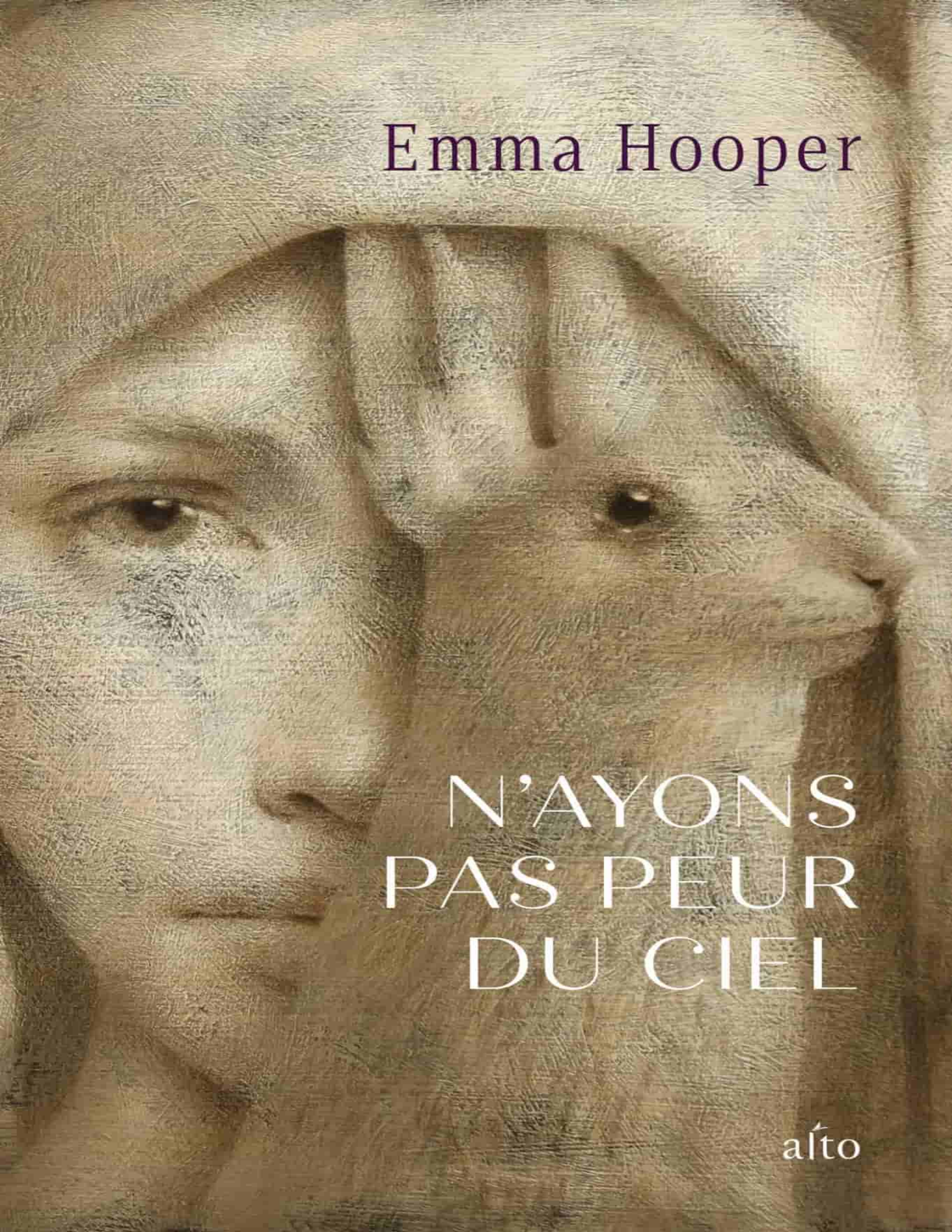




Emma Hooper

N'AYONS
PAS PEUR
DU CIEL

alto

Emma Hooper

N'AYONS PAS PEUR DU CIEL

Traduit de l'anglais par Dominique Fortier

alto

OceanofPDF.com

EKH, sæur.

OceanofPDF.com

Nous perdons, peut-être, une grande partie des lumières que pourraient nous enseigner les vies des saintes en ne considérant pas qu'elles ont, après tout, partagé la même chair et le même sang que ceux qui nous constituent.

Révérènd W. H. ANDERSEN,
« SS. Perpetua, Felicitas, and their Companions,
Martyrs at Carthage, A.D. 203 », 1880.

Sainte Quiteria [...] Les Bollandistes soutiennent que son histoire est proprement fabuleuse.

Agnes B.C. DUNBAR,
A Dictionary of Saintly Women, 1904.

Les divers témoignages de la vie, des miracles et du martyre de [sainte] Quiteria ont en commun plusieurs facteurs tout en présentant [...] maintes différences.

Katharine D. SCHERFF,
« Saint Quiteria : An Investigation of a Saint's Developing
Iconography throughout Medieval Spain », 2014.

OceanofPDF.com

1. Quiteria
2. Marina
3. Gema
4. Germana
5. Liberata
6. Basilissa
7. Vitoria
8. Eumelia
9. Genebra

(Portugal, environ 180 EC, probablement)

2

Marina

Oh

a dit notre mère

Oh non

Oh non non non non non.

Elle l'a répété neuf fois

Non non non non non non non non non.

Une fois pour chaque petite tête rouge, une fois pour chaque
petite bouche ouverte.

Je ne la blâme pas. Ni moi ni nous. Elle n'avait jamais souhaité être
mère. Elle ne voulait même pas se marier. Pas que le choix ait existé, en ces
matières. Pas qu'on lui ait laissé le choix.

Quiteria a été la première. L'aînée, de deux minutes. Temporairement
aimée et désirée avant que le reste se présente.

J'ai été la suivante.

Notre mère aurait pu s'accommoder de cela, je crois. Deux. Quiteria et moi. Des jumelles, simplement jumelles, normales. Précieuses. Adorables. Elle et nous, une petite équipe.

Mais pas neuf.

Neuf, ce n'est plus une équipe. Ou alors elle n'en fait pas partie. Neuf, c'est assourdissant. Neuf, c'est impossible, c'est sa vie qui s'achève, une vague après l'autre. Qui ne lui appartient plus.

Comme les contractions qui se sont emparées d'elle, l'ont déchirée, clouée au lit et n'ont pas cessé, même quand elles auraient dû s'arrêter, n'ont pas cessé, vague après vague des petites portes se fermaient en elle à chaque cordon tranché. Chaque première bouffée d'air était un petit pas vers sa propre fin.

Neuf, ce n'est pas une équipe ; neuf, c'est un essaim.

Neuf, c'est animal.

Elle a fermé les yeux, les a rouverts et nous étions encore là. Il a fallu quasiment toutes les servantes de la maison pour nous prendre. Elles attendaient, la dévisageaient. Et maintenant ? Et maintenant, madame, mère ?

Elle a fermé les yeux, les a rouverts et nous étions encore là, toujours là, alors elle a fait signe à Cyllia, la servante la plus aguerrie, la plus dure à l'ouvrage, de s'approcher.

Cyllia a donné le bébé qu'elle avait dans les bras à la fille chargée d'apporter l'eau, laquelle en tenait déjà deux autres, elle s'est avancée, s'est penchée et a écarté son voile de son oreille pour que ma mère puisse se tourner, s'approcher et chuchoter, parce que tout ce qu'elle pouvait faire, c'était chuchoter, tant nous avions fait d'elle un fantôme, aplati, vide. Elle a chuchoté et pas une des autres qui se trouvaient dans la pièce,

ni la sage-femme

ni la prêtresse

ni la fille chargée d'apporter l'eau

ni la cuisinière

ni la fille de cuisine

n'a pu saisir ses paroles fantômes, hormis Cyllia et nous, les bébés, toutes neuves, les oreilles prêtes à entendre n'importe quoi, à tout entendre, prêtes pour notre mère :

Je t'en prie, Cyllia, je t'en prie.

Cyllia a hoché la tête en faisant attention de ne pas laisser son visage toucher celui de notre mère. Ç'aurait été trop, même à ce moment-là.

Il y avait du sang sur tout. Sur tout le monde.

Je t'en prie, Cyllia, je t'en prie, a-t-elle dit. L'eau, a-t-elle dit. Le ruisseau.

Un temps. Puis, pendant un moment, le silence.

Puis Cyllia a chuchoté :

Noyer ?

Moins fort que la frêle pulsation des battements de nos cœurs.

Notre mère n'avait plus de mots. Elle a bougé la tête, un peu vers le bas, un peu vers le haut, et puis encore vers le bas. Oui.

Je ne la blâme pas. Non. Peut-être aurais-je fait la même chose.

Cyllia a hoché la tête à nouveau, elle a remis son voile en place, s'est levée et a envoyé la fille de cuisine chercher quatre paniers. Puis elle nous a déposées dans ces paniers, les bébés vivants dans trois d'entre eux et les deux qui n'avaient pas survécu, Eumelia, Genebra, rien que des noms, dans l'autre, et elle nous a emmaillotées dans des linges, les plus propres qui se puissent trouver dans une maison où l'on vient de mettre au monde neuf enfants. Elle a laissé la prêtresse au chevet de notre mère, qui avait maintenant les yeux clos, peut-être respirait-elle peut-être ne respirait-elle plus, elle a remercié la sage-femme et les autres servantes et, deux paniers se balançant à chaque bras, elle s'est engagée dans l'escalier, a passé la porte, s'est enfoncée dans le petit bois jusqu'à l'eau qui coulait entre les arbres.

Il faisait si chaud ce jour-là. Tôt dans la saison, mais il faisait déjà chaud, partout flottait le parfum des citrons, ce fruit nouveau, tout nouveau, les arbres en étaient lourds, le jus giclait sur ses pieds quand Cyllia foulait les fruits tombés, tout avait un parfum si doux quand elle est sortie dans le verger et a marché jusqu'au ruisseau qui traversait le verger mais qui ne serait plus qu'un filet d'eau au mois d'avril et complètement tari en juin,

dans ce verger d'avant l'aube, empli d'insectes, de jus et d'oiseaux, il faisait si doux, avec le soleil presque levé, la douceur plus puissante encore que nos pleurs, tellement pénétrante, il faisait si doux que Cyllia, quatre paniers, neuf bébés, sept encore vivants, sept qui s'accrochaient encore, s'est arrêtée au bord du ruisseau et a respiré, inspiration-expiration, et a hésité.

Les bébés mouraient tout le temps. Ils mouraient de la vérole, de fièvres chaudes et bruyantes, de frissons lents et silencieux, d'être nés, tout simplement. Elle-même en avait perdu trois. Sa maîtresse en avait déjà perdu deux, un à presque cinq ans, quasiment plus un bébé. Et un autre qui était né à moitié mort, avant de l'être tout à fait.

Cyllia a hésité.

Les bébés mouraient tout le temps. Comme ses deux premiers, tous les deux disparus en même temps. Une fièvre de glace, qui les rendait incapables de parler, de voir ou de faire quoi que ce soit d'autre que de lui serrer la main et de serrer chacun la main de l'autre.

Le parfum, la forêt, étaient si doux. La promesse de fruits était partout. Un été de fruits. Un avenir de fruits.

Cyllia a hésité et nous avons hurlé. Nous étions rouges et mauves et bleues. Nous étions affamées. Nous étions à moitié folles de faim.

Elle a déposé les paniers et a creusé deux petits trous à mains nues, tout près du lit du ruisseau, là où la terre était la plus meuble. Elle y a déposé Eumelia et Genebra, nos sœurs, celles qui étaient déjà parties, un trou chacune, suffisamment petits pour être des terriers de lapins, suffisamment petits pour n'être rien. Elle les a recouvertes de la terre au parfum de citron,

qu'elle a tassée. Elle n'a pas marqué l'emplacement. Elle s'est lavé les mains dans le ruisseau et puis, tandis que les premiers rayons du matin filtraient entre les feuilles, les branches, les fruits, les fruits, les fruits, elle a tendu la main pour cueillir un citron, l'un des premiers citrons.

C'est ce que Cyllia m'a raconté quand nous nous sommes revues, douze ans plus tard.

Cherchais-tu la voie à suivre ? lui ai-je demandé. Un signe ?

Je cherchais quelque chose à me mettre sous la dent, a-t-elle répondu.

Elle avait pelé le citron, m'a-t-elle raconté. Le zeste sous les ongles, l'huile entre les doigts. Ce fruit étrange. Encore nouveau pour elle. Il s'était ouvert : neuf quartiers.

Elle aimait sa maîtresse, elle aimait son travail. Mais il y avait neuf quartiers. Ce ne pouvait pas être une coïncidence. C'était un signe, un message.

Elle a détaché les quartiers et en a glissé un dans chacune de nos bouches. Juste la bonne taille, juste la bonne forme. Une à une, nous avons cessé de pleurer. Les morceaux de citron montaient et redescendaient tandis que nous les sucions, en aspirant le jus peu à peu, absorbant le doux-amer. Cyllia a lancé deux quartiers dans le ruisseau pour les bébés perdus et puis elle a étendu le bras et cueilli un autre citron, un fruit entier, pour elle. Elle l'a mangé dans le silence du petit matin.



Nous avons survécu. La majorité d'entre nous ont survécu. Il importe de savoir cela. Pendant un moment, du moins, un assez long moment. Nous avons vécu et lutté, lutté et vécu, et puis nous sommes mortes. Ou presque. Parce qu'on ne peut pas réellement mourir, pas réellement, n'est-ce pas ? On s'approche de la mort, ou la mort s'approche de nous et murmure : Prête ? Et on lui répond sur le même ton : Prête, et puis nous sautons, nous sautons toutes les deux, n'est-ce pas ? On finit tous par sauter.



Nous, les sept bébés toujours vivants, avons fini les quartiers de citron, et les membranes blanches flétries, exsangues, pendaient sur nos joues et nos mentons. Cyllia les a décollées de nos visages, poisseuses, humides, et les a roulées en une boule qu'elle a glissée dans une poche. Certaines d'entre nous pleuraient, d'autres sommeillaient, certaines contemplaient vaguement le ciel ou écoutaient vaguement les eaux du ruisseau qui frappaient racines et cailloux, un son familier, corporel. Un réconfort.

Cyllia a cueilli un autre fruit, l'a pelé, a compté les quartiers – neuf, de nouveau –, les a divisés et distribués entre nous, avec deux quartiers dans le ruisseau pour Eumelia, pour Genebra. Elle essayait de retarder le moment. De toute façon, il faudrait un certain temps pour noyer sept nouveau-nés. On ne s'attendrait pas à la voir revenir tout de suite.

Au quatrième citron, elle s'est avisée que c'était probablement du vol. Au cinquième, elle s'est avisée que c'était sans doute là le moindre de ses crimes. Il a fallu sept fruits avant que nous soyons toutes endormies, nos respirations accordées et légères par-dessus le son de l'eau, nos paniers puant la douce urine des bébés. Cyllia s'est allongée entre les paniers,

laissant ses pieds nus pendre dans le ruisseau. L'eau était fraîche, ce ne serait pas une façon désagréable de mourir, là-dedans, ce serait mieux que la vérole. Mieux que la fièvre. Elle s'est endormie en songeant,

Ce serait mieux.

Elle avait gardé cette première boule de ziste de citron pendant des années, m'a-t-elle dit. Elle l'avait gardée dans sa poche jusqu'à ce qu'elle se désagrège et, usée par le frottement, finisse par s'imprégner dans l'étoffe. Elle plongeait la main dans sa poche pour la toucher, sentir ses arêtes depuis longtemps asséchées, jusqu'à ce qu'elle oublie ce qu'elle faisait, ou pourquoi.

Sept bébés !

Cyllia s'est réveillée. Cinq bébés ont fait de même.

SEPT ! a crié la fille à nouveau, plus fort, maintenant, par-dessus les pleurs.

Cyllia a entrepris de se lever et a découvert qu'elle se tenait dans le ruisseau, de l'eau presque jusqu'aux genoux. OUI, a-t-elle dit. NEUF, a-t-elle dit. BONJOUR. IL Y EN AVAIT NEUF, MAINTENANT IL Y EN A SEPT. SEPT BÉBÉS, OUI.

EST-CE QU'ILS SONT À TOI ?

NON.

EST-CE QU'ILS ONT FAIM ?

OUI.

IL LEUR FAUT DU LAIT.

OUI. MAIS JE N'EN AI PAS.

MOI J'EN AI.

La fille s'est assise sur la berge près d'un panier. Elle en a sorti un bébé. Un bébé réveillé. Un bébé en pleurs. Gema. Elle a détaché sa tunique pour révéler un sein, auquel elle a porté le bébé. Allons, a-t-elle dit, plus doucement. Ça suffit, allons.

Gema a ouvert la bouche mais l'a mal orientée. Allons. Elle a réessayé. Allons, allons. Et encore. Et puis Gema a pris le sein, ses yeux se sont écarquillés puis se sont refermés et son corps, de rouge et rigide qu'il était, est redevenu doux, d'une douceur de bébé. Elle a bu.

J'ai un enfant d'un an à la maison, a dit la fille. Et je nourris aussi l'enfant de ma voisine qui est morte. J'ai assez de lait pour le pays au complet. Pour Rome tout entière.

Pour sept ? a demandé Cyllia. Une nouvelle option venait de se présenter. Elle l'a laissée faire son chemin.

Eh bien... a dit la fille. Non. Deux, peut-être ?

Tu en prendrais deux ?

Les prendre ? Qui a parlé de les prendre ? J'ai dit les nourrir.

Oui, mais si personne d'autre ne pouvait, si personne n'était prêt à le faire.

Ils sont orphelins ?

Oui, a dit Cyllia. Peut-être un mensonge, et peut-être pas.

Tous frères et sœurs ?

Toutes des sœurs. Au grand complet.

Oh, a fait la fille. Oh, oh, oh.

Peut-être... a dit Cyllia.

Et toi ? a demandé la fille. Tu ne peux en prendre aucune ?

Je n'ai pas de lait. Et mon maître ne le permettrait pas.

La fille a regardé Gema qui tétait, et Germana, qui avait pris l'autre sein, facile comme tout. Puis elle a tourné les yeux vers les autres, et vers le ruisseau. Oh, a-t-elle dit. Oh, je vois.

Je t'en prie, a dit Cyllia. Elle m'a prise dans le panier le plus près d'elle. Je me suis mise à pleurer. Je t'en prie, a-t-elle répété.

D'accord, a dit la fille. Je connais des femmes. Je connais quelques autres femmes. Si je m'en vais, seras-tu ici quand je reviendrai ?

Les bébés seront là, a dit Cyllia. Les bébés seront sains et saufs.



La fille nous a toutes nourries, au moins un peu, en prenant entre les tétées de grandes gorgées d'eau au ruisseau pour calmer sa soif, avant de s'en aller. Je reviens tout de suite, a-t-elle dit. Je vais faire aussi vite que je peux.

Après son départ, Cyllia s'est demandé quelle preuve attendrait sa maîtresse. Ce qu'elle pourrait utiliser comme preuve, du moins. Nous étions des nouveau-nées, sans vêtements, sans bijoux. Il n'y aurait rien eu à rapporter, rien à montrer. Alors elle n'a rien rapporté. S'en est allée, c'est tout. A rebroussé chemin à travers les arbres, puis l'herbe, a marché le long du sentier et puis sur la route, jusqu'à la maison.

Elle était à mi-chemin du sentier, presque à la route, quand elle a songé que sa maîtresse n'avait peut-être pas voulu lui dire de nous noyer. L'eau. Le ruisseau. Peut-être sa maîtresse voulait-elle plutôt parler d'elle-même.

Cela n'avait guère d'importance. Quand Cyllia est revenue à la maison, ma mère était morte.

Nous étions toutes neuves ; nous ne savions pas porter le deuil, ni que nous aurions dû le faire. Nous ne savions que la faim, chacune de nous ne connaissait que les autres, et depuis que nous avons cessé d'être une, une grossesse, un ventre, pour devenir neuf – enlevées, séparées –, nous savions qu'il était possible d'être seules, possible d'avoir peur.

La fille est revenue. Revenue au ruisseau, revenue à nous. Elle amenait avec elle quatre autres paysannes. Ensemble elles nous ont plongées dans l'eau, nous ont lavées, et nous ont soulevées jusqu'à leur lait. Une femme dont la chevelure virait déjà au blanc du ciel a pris Liberata et Basilissa ensemble, puisqu'elles étaient déjà ensemble dans un panier, puisqu'elle-même était née avec une jumelle, qu'elle avait perdue.

Deux autres, enceintes, ont pris chacune un bébé. Elles avaient l'intention de dire à leur mari qu'elles avaient accouché plus tôt que prévu, en travaillant dans les arbres. Avec un peu de chance les carottes sauvages

régleraient le cas de leur propre ventre, et elles échapperaient aux douleurs de l'enfantement, du moins pour cette fois. L'une a pris Quiteria et l'autre, Vitoria.

La fille a pris Gema et Germana, les deux premières qu'elle avait allaitées. Son lait était bon, mais elle n'en aurait plus longtemps, pas avec des enfants déjà en âge de marcher, capables de manger des olives et d'en cracher les noyaux. En nourrissant ces orphelines, elle pouvait peut-être retarder une nouvelle grossesse ; elle pouvait gagner du temps, du moins l'espérait-elle.

De toute façon, le moment venu, si le moment venait, les bouches en trop pourraient être vendues comme esclaves. Elles pourraient toujours être vendues, par exemple, à la grande maison du commandant, de l'autre côté des arbres et de l'herbe, par le sentier, en haut de la route. Le travail ne manquait pas, toutes ces pièces à garder bien chaudes, ou bien fraîches, ou éclairées, ou dans l'obscurité, à lutter contre le soleil comme le font les riches. Sans parler de tous ces nouveaux arbres. Dans les environs, tout le monde, paysans ou esclaves, travaillait sur ces arbres, à soigner, cueillir, emballer et livrer les nouveaux fruits jaunes à cette maison. Ils faisaient vivre tout le monde, ces nouveaux arbres aux fruits aussi brillants que le soleil.

Une fille du nom d'Honorina m'a prise, moi seule. Elle était jeune à l'époque, la plus jeune d'entre elles. Elle avait perdu son premier enfant seulement une semaine plus tôt. Il y avait encore du sang sur sa tunique, encore un panier près de son lit. Elle m'y a déposée en chantant des chansons d'enfance dont elle n'avait pas encore passé l'âge.



C'est ainsi qu'on nous a emportées et que nous avons eu la vie sauve, que nous avons grandi et que Cyllia a ramassé toutes les affaires souillées de sang ou d'huile de la grande maison, et quand notre père est rentré des contrées sauvages, où il s'était avancé, avec ses troupes, juste assez loin des barbares pour s'assurer qu'ils continueraient à rester juste assez loin de nous, quand il est rentré, enfin, et a demandé au premier esclave qu'il a vu, le petit garçon qui s'occupait des chiens, lui a demandé des nouvelles de son nouvel enfant, qui devait probablement être né, et de sa femme, qui devait être à peu près remise, le garçon, qui ne parlait guère latin, a répondu par l'une des seules phrases qu'il connaissait :

Les chiens sont tous à la maison et en santé, monsieur.

Et ma femme ? Et notre nouveau-né, qui devait voir le jour il y a quatre semaines ?

Monsieur, les chiens sont tous à la maison et en santé.

Le gamin a baissé les yeux vers les petits cailloux rouges entre ses pieds nus. Chauds comme le feu. Les chiens..., a-t-il dit.

Est-ce que tu pleures ?

Les chiens sont...

Gamin, pleures-tu ? Mon père est descendu de cheval, a posé les mains sur les épaules de ce frêle esclave, s'est accroupi pour se mettre à son niveau. Est-ce que tu pleures ? Est-ce que ma femme va bien ? Est-ce que le...

Monsieur, a dit l'un des membres du convoi de mon père en s'avancant derrière lui.

Mon père pleurait maintenant lui aussi.

Bébé, le bébé, cette fois, est-ce que le bébé...

Les chiens sont...

Monsieur, a dit Cyllia qui était sortie pour venir à la rencontre du convoi. Monsieur.

Elle a marché vers eux, les draps tachés brandis devant elle. Nous avons attendu, a-t-elle dit. Nous avons attendu votre ordre avant de les apporter à Junon, au temple.

Le garçon s'est enfui en courant, suivi par deux chiens.

Cassia ? a dit mon père, comme s'il venait juste de se rappeler le nom de sa femme, comme si des années s'étaient écoulées. Son convoi, les chevaux, les chiens, les hommes, les victuailles, les parfums, les cadeaux et quelques nouveaux esclaves en habits étranges, se déroulait derrière lui sur le chemin. Cassia ? a-t-il dit.

Du moins, c'est ainsi que je me figure la scène. Cyllia ne me l'a pas racontée avec autant de détails. Mais elle a bien dit que notre père n'était pas un commandant cruel, que ce n'était pas un homme cruel. La rumeur est bonne. La rumeur veut qu'il aurait pu frapper ce gamin qui s'occupait des chiens mais qu'il ne l'a pas fait. Qu'il aurait pu prendre les draps, tous les vêtements de notre mère et les affaires d'accouchement, les apporter au temple d'Athéna pour les y brûler, ou ordonner à Cyllia de s'en charger. Mais il ne l'a pas fait. Qu'il les a pliés et les a rangés là où ils avaient toujours eu leur place. Où ils ont encore leur place. Ce n'était pas un homme cruel.



Bonjour, Marina, me chuchotait ma nouvelle mère en m'emportant en aval du ruisseau, loin, bien loin en aval, jusqu'au village niché près du verger, ma nouvelle maison.

Ma mère, cette mère adoptive, n'a jamais eu d'autre enfant. Quelque chose s'était brisé lors de son premier accouchement. Quelque chose s'était brisé chez le bébé, l'empêchant de survivre, et quelque chose s'était brisé en elle, empêchant son corps de recommencer, lui faisant comprendre, peut-être, qu'il valait mieux l'éviter. Toutes les maisons où mes sœurs étaient allées et dans lesquelles elles ont grandi grouillaient d'enfants, de corps, de bruits, mais la mienne restait silencieuse, nous trois seulement, toujours nous trois, ma nouvelle mère, son mari plus âgé, fatigué, et moi. J'ai vécu dans cette maison qui ne comptait qu'une seule pièce sombre, fraîche et tranquille, et les années se sont écoulées doucement au milieu de l'huile d'olive et des citrons.

Quiteria

Je cours et mes sœurs suivent. Je cours et mes sœurs courent. Je saute et elles sautent. Je dis : QUITERIA EST LA DÉESSE DE TOUT ET JE PROMETS DE LUI DONNER TOUS MES CITRONS, et elles haussent les épaules, elles disent d'accord, elles tendent leurs paniers à moitié pleins au bout de leurs bras maigres et je dis : Non, non, non, je plaisantais, c'est juste une blague, gardez vos fruits ridicules, et elles rient et disent : Non, non, non, on plaisantait, on plaisantait nous aussi.

Nous sommes toutes de la même taille, toutes exactement, exactement pareilles, mais je me sens plus grande. Je suis plus grande. Parfois c'est utile et parfois non. Parfois ça m'impose de porter un plus lourd fardeau ; c'est attendu, cela va de soi. Quand quelqu'un dit : Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? tout le monde se tourne vers moi, toutes les autres se taisent.

Sept ans après notre naissance et treize ans avant notre mort, j'ai grimpé dans un citronnier et mes six sœurs m'ont suivie, un arbre chacune, en rangée. Dans ces arbres décharnés, on cueillait des citrons et on les jetait dans les paniers que nos pères avaient laissés sous les branches. Nos mères étaient à la maison, à l'intérieur, à sucer le jus à même les fruits meurtris ou brunis en donnant le sein à leurs bébés. Elles devaient allaiter là, à

l'intérieur, parce que c'était le seul endroit suffisamment ombragé pour empêcher les bébés de crier au meurtre. Les yeux des bébés étaient trop neufs, trop délicats pour le soleil qui brillait là-bas ; ils ne pouvaient s'ouvrir au grand jour avant quatre mois, au bas mot, après la naissance ; six mois pour certains.

Sauf pour moi, sauf pour mes sœurs après moi. Nous étions différentes. À la naissance, nous rayonnions d'une lumière trop vive, trop intense, dedans comme dehors, et, de toute façon, il n'y avait eu personne pour nous prendre, pour nous nourrir, à l'exception de ce soleil chauffé à blanc, aussi nous n'avions pas eu besoin de la protection de l'ombre à l'aube de notre vie, aussi nous avons ouvert les yeux tout grands dès le premier jour, et moi plus que toutes les autres.

Et maintenant ? a demandé Marina. Tous ses citrons étaient disparus. Cueillis. Mis en panier.

Saute, ai-je dit. Fais-le.

Vraiment ? De si haut...

Je vais sauter si tu sautes.

Vraiment ?

Vraiment. Et Liberata et Basil et Germana et Gema et Vitoria. Toutes en même temps.

D'accord ? ont-elles demandé, tout le long de la rangée, aller et retour.

D'accord, jusqu'au bout de la rangée et retour.

D'accord, ai-je dit. Prêtes ?

Un,

Deux,

Trois...

J'ai sauté. Tout le monde a sauté. Tout le monde a atterri. Chacune a pris des citrons dans les paniers des autres, on les a percés de nos dents et on s'est mis à courir avec, en faisant gicler le jus vers les yeux des autres, et si on recevait du jus dans les yeux on avait perdu, mais si on l'attrapait dans la bouche, on avait gagné.

Voilà comment ça se passait, pour l'essentiel.



Je savais que nous étions sœurs, nous le savions toutes, même si nous vivions avec des familles différentes. Mêmes yeux même nez mêmes genoux mêmes cheveux même peau, nos parents adoptifs n'auraient pas pu nous le cacher même s'ils l'avaient voulu. Mais ils ne le voulaient pas, ils s'en fichaient, en fait, tant que nous travaillions aussi fort que leurs vrais enfants et que nous ne mangions pas plus qu'eux.

Je connaissais les règles, généralement ; on n'avait pas le droit de garder les fruits que nous cueillions, nous n'étions pas censées les voler ni les mordre ni en faire gicler le jus dans les yeux des autres. Les citrons, et les arbres, et tout le reste, en vérité, à l'exception des fruits trop flétris ou trop bruns ou trop infestés d'insectes pour être utiles à qui que ce soit, tout cela appartenait à la grande maison. Nous n'étions pas des esclaves, est-ce qu'on n'avait pas de la chance de ne pas être des esclaves ? Mais je savais aussi

que tous les fruits, tous les animaux, toutes les personnes, en réalité, appartenaient à cette maison, leur appartenaient.

Pas à eux, pas à cette maison, mais à Rome, corrigeait mon père. Le commandant n'est que le représentant, l'ambassadeur de Rome.

Est-ce que le fait que ce soit à Rome elle-même plutôt qu'à un ambassadeur de Rome change le nombre de citrons qu'on donne et le nombre qu'on garde ? ai-je demandé.

Non, mais... a dit mon père.

Ma mère, portant une pile de linge sale plus haute qu'elle, l'a interrompu. Et est-ce que d'avoir notre propre *ambassadeur* de Rome rend ce foutu soleil moins infernal, les bébés couverts de mouches moins sujets aux maladies ? Elle parlait d'une voix étouffée à travers la pile de linge.

Non, a dit mon père. Mais nous sommes protégés.

De... ? ai-je commencé.

On est fichus, a dit ma mère par-dessus son épaule, déjà à mi-chemin du ruisseau où il coulait plus de boue que d'eau. Mais hé, on continue quand même, hein.

Et je savais, moi aussi, que les soldats et les riches visiteurs descendaient parfois de cette maison jusqu'au village pour admirer les arbres, humer le parfum des fleurs, passer les mains sur les troncs et prendre des fruits. Qu'il leur arrivait parfois de descendre plus tard, qu'alors ils trouvaient et prenaient une fille, ou un garçon, plus vieux que nous mais pas de beaucoup et qui, comme les citrons, n'avait d'autre choix que d'aller

avec eux pour un moment. Puis la fille, ou le garçon, revenait, le plus souvent. Parfois il y avait un nouveau bébé après cela, parfois non.

Je savais que rien de bon ne venait de cette maison, que les bonnes choses y étaient emmenées et qu'on les renvoyait vides ou pourries. Et je savais que c'était mon travail, à moi seulement, le mien exclusivement, d'en garder mes sœurs, de les protéger, de toutes nous protéger.



Un matin juste après notre huitième anniversaire, il y a eu un défilé. Une armée rentrait de quelque part en traversant le village avec tambours et trompettes. Marina et moi étions de corvée de chenilles, et comme les insectes grimpaient toujours vers la lumière, nous étions perchées dans les branches les plus hautes et les plus fines, celles qui peinaient à nous soutenir, guettant, tâtonnant à la recherche de mouvement vert et duveteux parmi les fleurs et les feuilles, cherchant quelque chose à tuer.

Nous étions là-haut à chasser, écraser, tuer, quand nous avons entendu les tambours.

Écoute, a dit Marina. Elle tenait une chenille dans sa main, entre deux doigts. La chenille a levé et tourné la tête, s'est étirée pour s'enfuir.

Au son, on aurait dit une guerre.

On dirait une fête, a dit Marina.

Elle a lâché la chenille qui est tombée, a rebondi sur une feuille avant d'atterrir dans le lit moelleux d'une fleur précoce. Nous nous sommes

hissées plus haut, avons étiré la tête entre les feuilles comme des chenilles et nous avons tendu le cou en direction du bruit.

Il y avait des soldats, des armures qui reflétaient le soleil comme un nouveau type d'arme, et des captifs, des barbares, qui marchaient à leur suite, les bras des uns liés aux bras des autres, comme pour former une guirlande humaine. Il y avait des joueurs de tambours et des cornistes, mais seuls les tambours résonnaient.

Ils doivent garder les cors pour des choses vraiment spéciales, a dit Marina. Comme les mariages.

Comme la bataille, j'ai pensé.

Certains des soldats montaient des chevaux, qui étincelaient eux aussi, et, au milieu de tout cela, il y avait un homme avec la cape la plus rouge et la plus éclatante qui soit et le cheval le plus grand et le plus blanc qui soit. Un cheval magnifique et terrible.

Le commandant, a dit Marina. Presque sur le ton du chuchotement. Et son cœur battait si fort que je pouvais l'entendre.

Le commandant, ai-je répété, chuchoté. Et mon cœur battait si fort qu'elle pouvait l'entendre.



Gema et Germana, les sœurs trois et quatre, sont mortes peu après. Les fleurs des arbres commençaient à peine à se transformer en citrons, et puis elles sont mortes. Beaucoup d'enfants ont été malades, cet été-là, et des adultes aussi, et quasiment tous les bébés. Il faisait trop chaud. Trop chaud

pour les citrons, trop chaud pour les chiens ou les chenilles ou pour nous, même si les chiens ne mouraient pas, ni les chenilles, sauf celles que nous tuions, parce qu'elles pouvaient vivre dehors. Les animaux ont cette chance. Il faisait chaud dehors, trop chaud, mais c'était pire à l'intérieur, où l'air était immobile et où les murs renvoyaient la chaleur. Petites maisons, grandes maisons, toutes sont des pièges pour les gens. Pour les filles.

Mais on est en sécurité, à l'intérieur, disait Marina.

Être en sécurité, c'est le contraire d'être en vie, répondais-je.

Un matin avant que Gema et Germana meurent mais après qu'elles furent tombées malades, j'ai sauté en bas de mon arbre et j'ai tenté d'aller les sauver.

Je me suis rendue à la maison qu'elles partageaient avec leur mère et leur père adoptifs et leurs cinq frères et sœurs adoptifs.

L'aînée de leurs sœurs adoptives était là, juste devant la porte, en train d'allaiter un bébé qu'elle tenait d'un bras tout en battant, de l'autre, un linge de malade sale.

Quoi ? a-t-elle dit.

Le bébé, distrait de sa tétée, m'a regardée. Après, n'arrivant plus à trouver le sein, il s'est mis à pleurer.

Je suis ici pour faire sortir Gema et Germana. Au grand air. Pour qu'elles aillent mieux.

Leur fausse sœur a cessé de battre le linge. Elle m'a dévisagée : vraie fille de personne. Elles dorment, a-t-elle dit avant de se remettre à battre le

linge, un linge gris-vert qui n'avait pas toujours été gris-vert.

Je peux aider à les soulever pour les sortir, ai-je dit. Je suis forte.

Le bout du linge a fouetté le bébé à la jambe. Ses pleurs ont redoublé.

Elles dorment, a répété la fausse sœur. Elle a baissé la tête, se détournant de moi, et a tenté de redonner le sein au bébé, mais à ce moment-là il avait oublié qu'il pleurait pour avoir du lait, il pleurait parce qu'il pleurait, et ne voulait plus de lait.

C'était bruyant, mais c'était le genre de bruit qui résonnait toujours en ce lieu, le genre de bruit autour duquel on peut apprendre à entendre. En tendant l'oreille au-delà de ce bruit, au-delà des pleurs du bébé, du linge qu'on battait, du bourdonnement des mouches autour du linge, au-delà de la rumeur des chiens, des enfants et des insectes, en tendant l'oreille autour de cela, on pouvait entendre, je pouvais entendre, depuis l'intérieur de la maison, la respiration hachée de Gema et de Germana, dont chacune des inspirations était une question difficile, chaque expiration un soulagement, une réponse, et l'on pouvait entendre, je pouvais entendre, coulant par-dessus cela comme l'eau du ruisseau lorsqu'il y avait de l'eau dans le ruisseau, le murmure continu et doux de leur mère, leur mère adoptive, qui prenait soin d'elles. Elle murmurait, murmurait, murmurait, sans pause, sans répit, continûment comme une corde, comme si ses filles ne pouvaient pas se laisser aller tant qu'elles avaient quelque chose à écouter, sa voix à laquelle se raccrocher.

Va-t'en, a dit la sœur avec le bébé. Rentre chez toi, Quiteria.

Alors je suis partie, laissant Gema et Germana à l'intérieur, dans la chaleur et l'obscurité.

Alors elles sont mortes, confinées, et désormais nous n'étions plus que cinq.



Nous avons gravi la montagne. Basil, Liberata, Vitoria, Marina et moi, les cinq sœurs encore vivantes. Tous les autres étaient chez eux, en train de faire la sieste pendant les heures les plus chaudes de la journée, ou d'essayer de dormir, alors nous n'avions pas besoin de travailler à ce moment précis. En grim pant, nous faisions rouler des roches derrière nous, nos orteils nus s'agrippaient aux racines et s'enfonçaient dans la terre sèche à la recherche d'un appui.

Nous nous sommes mises debout en cercle, face à face, et, ne sachant que faire, nous nous sommes pris les mains. J'ai songé que nous devrions faire une sorte de sacrifice, mais où aurions-nous trouvé le vin nécessaire, sans parler d'un animal ? Au lieu de quoi, nous avons simplement arraché quelques feuilles d'un buisson bas, gris-vert et coriaces, et les avons disposées en petite pile au milieu du cercle. Les vagues de chaleur brouillaient nos visages, les effaçaient.

On devrait peut-être faire des serments, a dit Basil. Deux chacune, un pour chaque sœur perdue. On pourrait fermer les yeux, a-t-elle poursuivi, toutes fermer les yeux et faire des serments.

Tout le monde m'a regardée.

Oui ? a dit Marina.

Oui, j'ai dit, d'accord. Bonne idée.

Dans notre tête ou à voix haute ? a demandé Basil, qui avait été la première à atteindre le haut de la colline, sans même être essoufflée. Qui avait eu le temps de grimper sur un rocher et de sauter en bas six fois avant que nous la rejoignons.

Tout le monde attendait en silence.

Ça ne change rien, je suppose, ai-je dit. Elles vont nous entendre ou ne pas nous entendre de toute façon.

Alors ? a dit Marina.

Alors tout bas, j'ai dit. On les fait tout bas.

Alors on s'est tues, les doigts entrelacés et collants de transpiration, et on a murmuré des esquisses de serments qui, aux oreilles des autres, sonnaient comme de lointains chants d'oiseaux.

Je promets de rester grande, ai-je chuchoté, même quand je me sens petite. Je promets de rester assez grande pour soulever mes sœurs, toujours, assez grande pour les porter.

Et j'ai senti, en prononçant ces mots, quelque chose se soulever dans ma poitrine, me tirer loin de la terre et de tout ce qui était trop chaud pour être touché.

Est-ce que c'était une prière ? a demandé Marina, plus tard, tandis que nous revenions au verger. Elle avait une égratignure sur le côté du bras, qu'elle s'était faite en descendant, et un petit joyau de sang s'y accrochait, séché.

Je ne sais pas, ai-je dit. Peut-être ?

OceanofPDF.com

Liberata

Bonjour ! Je m'appelle Liberata.

Mais vous le savez déjà, j'imagine. Vous le savez parce que vous l'avez lu, probablement, juste en haut. Juste avant que je le dise. Alors je n'avais pas besoin de le dire. Mais trop tard. Je l'ai dit.

Quoi qu'il en soit, merci de l'avoir relu. Et de rester. Je sais que je ne suis pas l'une des sœurs célèbres. Je ne suis pas l'une des plus importantes. J'imagine que vous avez ouvert ce livre en vous attendant à lire au sujet de saintes célèbres, ne serait-ce qu'un peu célèbres, très très légèrement célèbres, comme... comme cette souris, au village, qui se baladait à dos de chèvre, ce genre de renommée. Mais je ne possède même pas ce type de célébrité, je ne suis pas comme cette souris, pas comme Quiteria, Marina ou même Vitoria. Mais vous lisez tout de même, alors c'est bien, c'est formidable. C'est très gentil. Et à cause de cela, et parce que je vous aime bien, je vais vous dire quelque chose. Je vais vous dire quelque chose que personne ne sait. Ni Quiteria ni Marina ni même Gema. Personne, sauf moi. Prêts ? D'accord. Je vais vous le dire.

Quand j'étais enfant, une enfant normale à la peau lisse comme mes sœurs, chaque année, la veille de mon anniversaire, je me couchais moi et

quand je me réveillais, j'étais devenue quelqu'un d'autre. J'étais cette personne jusqu'à ce qu'elle meure, puis je me réveillais de nouveau et j'étais redevenue moi, moi le matin de mon anniversaire. J'étais plus vieille et elle était morte. Cela arrivait chaque année, *chaque année*, jusqu'à ce que je manque mourir moi-même, gelée et brûlée en même temps, tellement bruyante et tellement tellement silencieuse, tout à la fois.

C'était toujours de bonnes personnes, celles que je devenais. Pas simplement bonnes comme nous l'étions, comme quand on s'efforçait de ne pas marcher sur les bébés, ou de ne manger que notre part de pain, ou même de ne pas absorber un peu plus d'huile qu'on aurait dû avec notre bout de pain en faisant comme si c'était par accident, parce que ce genre de choses peut facilement arriver par accident, qui sait à quel point notre bout de pain était sec, peut-être très très sec, alors il boit non seulement la quantité d'huile qui nous est allouée, mais aussi celle de notre sœur, et peut-être aussi une petite part de celle de nos faux frères et sœurs ; la bonté de ces personnes ne se limitait pas à cela. Elles étaient réellement bonnes. Tellement bonnes qu'elles en étaient illuminées de l'intérieur, et moi aussi lorsque j'étais elles. Tellement bonnes que, quand j'étais elles, je pouvais retenir mon souffle et m'accrocher à cette bonté qui me soulevait dans les airs, me faisait quitter le sol.

Et même si ces personnes que je devenais étaient presque toujours plus vieilles que moi, elles étaient aussi toujours plus jeunes, beaucoup, beaucoup plus jeunes parce qu'elles étaient nées des années, des années et des années après moi. Des années dont les chiffres semblaient impossibles : 300, 1179, 1663...

Or voici : ce n'est pas seulement en rêve, dans ces rêves d'anniversaire, que j'y parvenais. Rendue à mon septième anniversaire, j'avais découvert que, de temps à autre, dans la vraie vie, j'arrivais à capter la même lueur de bonté, et pas uniquement en me retenant de donner un coup de pied à un bébé qui m'avait mordu la jambe ou en m'abstenant de voler l'eau destinée à la chèvre, mais grâce à quelque chose de beaucoup plus vaste, de plus profond ; comme ce jour où Gema et moi avons failli débouler jusqu'au fond du canyon mais que nous nous sommes rattrapées et que nous avons remonté jusqu'en haut, de sorte qu'on ne savait même plus laquelle était tombée et laquelle avait été aidée, et quand on a regagné le haut de la pente, nos cœurs battaient, battaient, battaient à tout rompre, et on riait, même si on pleurait aussi un peu, et à cet instant je l'ai senti ; je l'ai senti, je l'ai su et j'ai retenu mon souffle, je me suis accrochée et pendant un instant, un tout petit instant, j'ai flotté dans les airs, j'avais quitté le sol, je sentais la fraîcheur de l'air sur la plante de mes pieds, je m'étais libérée de la terre brûlante et dure.

Et puis je me suis demandé si l'arrière de ma tête ressemblait à l'arrière de la tête de Gema et je suis retombée.

Gema n'a rien vu. Ça n'a pas duré très longtemps, cette première fois. Ça ne durait jamais très longtemps, en fait. Mais j'ai appris, à tout le moins, à mieux le contrôler, à attraper comme il faut cette lueur dès le début et à m'y fondre, avec mon souffle, mes pensées, mon cœur, de sorte qu'elle grandissait, grandissait et qu'il devenait possible de la diriger. Non pas de la contrôler, pas tout à fait, mais de la diriger, un petit peu. Comme un gros bédard, ou un bébé stupide. J'ai appris à ne pas me laisser distraire, et cela m'a aidée. Cela m'aide.



Mon premier anniversaire a été l'occasion de mon premier rêve. Le premier de ces rêves d'une autre vie et aussi le premier rêve que j'ai jamais fait, ou, en tout cas, le premier dont je me souviens. De toute manière, la vie d'un bébé est une sorte de grand rêve, n'est-ce pas ? Un brouillard de lumière, de faim, d'obscurité, de soif, de son, de formes et de mères.

Quand je me suis endormie, ce dernier soir sans âge, j'ai fait mon premier rêve. J'ai rêvé de la faim. Une faim terrible, infinie, diabolique. J'ai rêvé de dix-huit ans de faim, inassouvie peu importe la quantité de lait que j'ingurgitais ; j'ai rêvé de téter, téter, téter, téter, téter, téter et téter et puis, finalement, ma mère, dont je tétais le sein pendant tout ce temps, pendant ces dix-huit années, a baissé les yeux vers moi, vers mon visage affamé, et sa bonté m'a emplie si vite que tout le lait est remonté en moi, j'ai ouvert la bouche et je me suis réveillée, âgée d'un an, couverte de mon propre vomi.

À deux ans, une bande de créatures mi-humains, mi-oiseaux, étincelants et dansants, sont apparus et m'ont soulevée, mais sans me toucher, simplement en dansant, en riant et en m'invitant à m'élever avec eux, pour rire et danser.

À trois ans, je savais parler aux plantes, mais seulement à celles qui étaient comestibles, pas aux plantes poisons, et chanter, chanter jusqu'à m'élever aussi haut que mes notes.

À mon quatrième anniversaire, j'avais une tête de chien, mais un corps d'être humain. Le corps d'une grande personne, un très grand homme adulte. Un assoiffé, encore une fois. Je me promenais, cherchant de l'eau

dans un lieu où les arbres étaient si hauts et si épais que le ciel apparaissait vert plutôt que bleu. Tout était vert, vivant, mouvant ; il y avait des insectes partout. C'était un endroit merveilleux pour marcher, et mes jambes étaient tellement longues, beaucoup plus longues qu'à l'habitude, que pendant un moment j'en ai oublié ma soif et j'ai simplement pris plaisir à marcher, enjambant les choses à grandes foulées, buissons, arbres tombés et le reste. Une fois le plaisir émoussé, je me suis rappelé ma gorge sèche et j'ai recommencé à chercher de l'eau, me servant de mes yeux, comme de coutume, et de mon nez, parce que j'avais une tête de chien et que je pouvais tout humer : couleurs, formes, tailles. Il y avait bien les insectes, mais ceux-ci sont pour la plupart craquants et secs, sans grand liquide ; et beaucoup de plantes aussi, mais il me fallait plus d'eau que les plantes peuvent en contenir. Alors j'observais et reniflais, observais et reniflais, et je me promenais à grandes enjambées jusqu'à ce que je trouve une odeur à suivre, une odeur bleu vif au milieu de tout ce vert, le sillage rond et vif d'une odeur qui m'a attirée, attirée jusqu'à ce que je finisse par arriver à une rivière, aussi rapide que la lumière, plusieurs, plusieurs, plusieurs fois large comme mes bras, dix fois au moins, l'odeur émanant de ses berges si généreuse et si suave que j'ai failli m'élever, déjà, juste là.

Mais à ce moment-là je me suis rappelé ma soif et cela a interrompu l'envol, je me suis agenouillée pour boire, boire enfin, et j'essayais de décider si je devais boire comme une personne, dans mes mains en coupe, ou comme un chien, en me servant seulement de ma langue, quand j'ai entendu un bébé, un bébé humain, qui pleurait quelque part, tout près.

Je suppose que l'odeur de la rivière était si puissante qu'elle m'avait empêchée de remarquer la présence de ce bébé plus tôt. J'ai cessé de penser à boire. J'ai hésité. Pourquoi y avait-il un bébé, là, au milieu de cette sorte

de boisé sauvage ? Était-il perdu ? Oublié ? Et pourquoi pleurait-il ? Est-ce qu'un scorpion était en train de le piquer ? Je n'avais pas peur des scorpions, plus maintenant, pas depuis que Gema en avait glissé un sous ma tunique, même si elle prétend que c'est faux, et que je m'étais mise tellement en colère que je l'avais saisi à mains nues et l'avais jeté sur elle. Ou peut-être le bébé avait-il soif, comme moi. Quoi qu'il en soit, il n'était pas content. Je connaissais bien cela, les bébés mécontents ; notre mère en avait des tas. Et je savais combien ils étaient fragiles ; tout pouvait leur faire du mal, les tuer : un scorpion, une toux, un refroidissement, une brûlure. Alors même si j'avais encore soif, encore plus soif, à proximité de toute cette eau, je me suis détournée de la rivière et je me suis laissé guider par mes oreilles et par mon nez jusqu'au bébé.

C'était un garçon. Tout nu, rouge, hurlant près d'une plante hérissée. Il était assis. Ça sentait le bébé. Les bébés mammifères partagent tous la même odeur, je le savais maintenant. Une odeur qui veut dire : Aidez-moi. Restez avec moi. Qui veut dire : Ne me mangez pas. Il devait avoir cet âge où l'on est capable de s'asseoir mais non pas de se déplacer. En me voyant, il s'est arrêté de pleurer et m'a plutôt dévisagée, peut-être à cause de ma tête de chien.

Allons, j'ai dit. Allons, bébé, ne pleure pas. Même s'il ne pleurait déjà plus. As-tu soif ? j'ai demandé. As-tu chaud ? Est-ce que quelque chose t'a piqué ?

Le bébé a soupiré. Non, non, a-t-il dit. Ce qui m'a étonnée, parce que je ne m'attendais pas à ce qu'il soit capable de répondre. Ou même de soupirer, en réalité.

J'ai seulement besoin de traverser, a-t-il dit. Mais il n'y a pas de moyen de traverser.

Traverser ?

L'eau.

La rivière ?

Oui, l'eau de la rivière. Mais il n'y a pas de pont et il n'y a pas de bateau.

Je n'étais pas sûre qu'un pont ou un bateau auraient été utiles, en vérité, puisque le bébé n'était qu'un bébé, mais je ne l'ai pas dit. J'ai plutôt tourné la tête vers la rivière, large et rapide, et puis vers mes jambes d'homme adulte, longues et fortes ; sans doute suffisamment longues et fortes, même si je ne pouvais pas voler, même s'il me fallait traverser à gué, et j'ai dit :

D'accord, pas de problème. Je pense que je peux te porter.

Ce serait formidable, a dit le bébé. Vraiment, vraiment formidable. Merveilleux. Mais d'abord, tu as soif, non ? a-t-il demandé. Tu n'as pas besoin de boire ?

Oui, c'est vrai.

Tu as une soif immense, insupportable, tu es quasiment mort de soif, mais tu es d'abord venu me trouver, a dit le bébé. C'était vraiment gentil. Écoute, a-t-il repris, je ne suis pas très pressé. Pourquoi tu ne vas pas boire d'abord, boire tout ton soûl, et puis tu me feras traverser après ?

D'accord, j'ai dit. Bonne idée.

Alors j'ai laissé là le bébé, puisqu'il avait dit que je pouvais et que je ne voyais rien de poison ou de féroce à proximité, et je suis retournée à la rivière. À ce moment-là, ma soif était si puissante que je ne me suis pas embarrassée de mes mains : je me suis simplement agenouillée, j'ai penché la tête et j'ai lapé l'eau à grandes goulées merveilleuses. J'ai bu et bu et l'eau avait le goût de la lumière quand on ouvre les yeux pour la première fois le matin. J'ai bu, bu et bu tant et si bien que le niveau de l'eau a baissé, le courant s'est calmé et j'ai songé : Eh bien, si je n'étais pas capable tout à l'heure, je peux certainement traverser à gué maintenant, même en portant un bébé.

Quand je suis revenue, le bébé était assis, en train de jouer tranquillement avec ses orteils. D'accord, bébé, ai-je dit. Allons-y. J'ai glissé mes mains, des mains humaines et non pas des pattes de chien, sous ses aisselles, et je l'ai soulevé.

J'avais déjà soulevé des bébés, plein de bébés, mes petits frères et sœurs pour de faux et tous les autres enfants qui se promenaient tout le temps à quatre pattes dans le verger ; la petite sœur de Quiteria, qui essayait toujours de se sauver pour aller dans le ruisseau ; le frère de Gema et Germana, qui criait à fendre l'âme dès qu'on le laissait seul dans leur hutte, ce qui était souvent le cas ; et tous les autres. Certains étaient minuscules, plus légers qu'un lézard, d'autres très costauds et ronds, plus lourds qu'une chèvre gestante. Je soulevais tout le temps des bébés qui étaient lourds, très lourd. Mais ils n'étaient rien comparés à ce bébé près de la rivière. J'avais beau être un chien-homme adulte et il avait beau paraître minuscule et sous-alimenté, ce bébé pesait plus que tout ce que j'avais jamais soulevé, pas seulement les bébés. Plus lourd que les chèvres, plus lourd que les caisses de citrons, plus lourd que moi-même. Le soulever, c'était comme soulever

un arbre ancien-ancien, les racines et le reste, seulement avec les mains. Je l'ai fait, j'ai soulevé le bébé, mais ça a failli avoir raison de moi.

Je l'ai juché sur mes épaules et j'ai inspiré profondément. J'ai fermé et rouvert les yeux pour essayer de reprendre mon équilibre. Ouf, j'ai dit.

Désolé, a dit le bébé.

Ce n'est pas ta faute, j'ai répondu. J'ai réussi à faire un pas, puis deux, en direction de la rivière. Même si elle était plus basse maintenant, et plus calme, je commençais à douter d'être capable de traverser en portant tout ce poids. J'ai avancé, un pied dans l'eau, ma jambe s'est enfoncée rapidement dans le limon et la vase, et j'ai perdu l'équilibre. J'ai lâché les jambes du bébé, j'ai lancé les bras en avant pour essayer d'amortir ma, notre chute, et j'ai dit :

Mes...

Le bébé a poussé un cri et s'est agrippé à la fourrure sur ma tête, y enfouissant le visage

et son odeur, l'odeur de sa tête, de sa peau, de sa douceur de petit bébé, de sa pureté, de sa rondeur, de sa plénitude, comme un fruit, comme la vie, comme

des sœurs, j'ai dit. Comme mes sœurs quand nous n'étions encore que des bébés, quand nous n'étions qu'odeur les unes pour les autres, rien d'autre, c'était tout et

et et

et mon pied s'est arraché à la boue le plus facilement du monde. Et il a continué à monter, toujours plus haut, et l'autre pied aussi, et le reste de

mon corps, et le bébé sur mes épaules ; nous nous sommes élevés, hors de l'eau, au-dessus de l'eau, et nous avons traversé la rivière avant de nous reposer, doucement, délicatement, sur l'autre berge.

Le bébé est descendu de mes épaules et a glissé le long de mon dos, tout seul.

Voilà, a-t-il dit. Je savais que tu serais capable.

Puis il a embrassé mes jambes, une fois chacune, juste sous le genou, et il s'est sauvé en rampant à travers les buissons.

Cette version de moi dotée d'une tête de chien n'est pas morte avant longtemps, bien qu'elle ait plusieurs fois failli mourir. Habituellement, presque toujours, on peut échapper à la mort en s'envolant, surtout quand les gens ne s'attendent pas à ce qu'on sache voler. Au bout du compte, je suis morte parce que ma tête de chien a été tranchée, ce qui était triste, mais aussi correct, parce que c'était toujours un peu difficile d'être à la fois un chien et un être humain. Alors ils m'ont coupée en deux, et je suis morte, et puis je me suis réveillée et j'avais quatre ans.

Et puis j'ai été un homme qui s'envolait dès que j'entendais de la musique, que je le veuille ou non, de manière incontrôlable, de plus en plus haut jusqu'à ce que la musique se taise ou que je ne puisse plus l'entendre, et puis j'ai mangé du pain moisi, je suis morte et je me suis réveillée âgée de cinq ans.

Et puis j'ai été une fille si belle que les gens mouraient juste à me regarder, ce qui me chagrinait, alors je leur demandais de ne pas être morts et ils revenaient à la vie, exprès pour moi, mais un homme s'est fâché si fort

contre ma beauté, parce que la beauté peut avoir cet effet, ce qui est étrange, ce qui ne semble pas bien, que plutôt que de mourir il a jugé que c'était moi qui devrais mourir et il m'a poignardée dans le cou de sorte que mon sang, aussi magnifique que moi, a giclé en magnifiques rubans rouges et puis je suis morte et je me suis réveillée et j'avais six ans.

Et puis un garçon a voulu donner un coup de pied à ma mère, alors j'ai fait tomber son pied, et j'ai fait se détacher tous les orteils de son pied aussi. Puis il a demandé pardon, alors j'ai recollé les orteils sur son pied et son pied sur sa jambe, du bon côté et tout. Puis je suis tombée malade et j'ai essayé d'aller vivre dans un arbre pour me rétablir, mais en vain, je suis morte et un million d'enfants ont pleuré et puis je me suis réveillée et j'avais sept ans.

Puis j'ai demandé à des gens de me construire une haute colonne faite de pierres empilées, ce qu'ils ont fait pour moi parce que j'étais gentille et tellement généreuse et parce qu'ils étaient gentils et généreux aussi, et quand ils ont eu fini j'ai volé jusqu'au sommet et j'ai vécu là, parce que c'était tellement bon de vivre si près du ciel et parce que j'avais appris à parler au soleil alors je ne me sentais pas seule. Des gens m'apportaient des paniers de nourriture ou des cruches d'eau et je les faisais voler jusqu'à moi, je mangeais et je buvais avant de les faire voler jusqu'au sol, doucement, pour ne pas frapper la tête de quelqu'un. Les gens m'apportaient aussi des messages destinés au soleil, que je lui transmettais, sans plus de cérémonie, pendant que le soleil et moi discutions, et le soleil ne s'en formalisait pas ni moi non plus. Puis le soleil a demandé si je pouvais m'approcher un peu pour qu'il puisse mieux m'entendre, alors j'ai demandé aux gens de me construire une colonne plus haute, ce qu'ils ont fait. Puis une troisième, et une autre encore, jusqu'à ce que je sois si haute

que je n'avais qu'à chuchoter pour que le soleil m'entende. Les gens en bas, sur le sol, ne m'entendaient plus, mais ce n'était pas grave, parce qu'ils continuaient à m'envoyer des paniers et des cruches, mais désormais ils glissaient aussi leurs prières dans les paniers, pour que je les lise au soleil. Et entre eux et le soleil et les étoiles, qui ne parlaient pas mais qui brillaient d'un éclat rythmique que je pouvais maintenant percevoir, de la hauteur où je me trouvais, ce qui était comme un langage, entre tout cela j'étais heureuse, très heureuse, là-haut. Et je suis restée là-haut et heureuse jusqu'à ce que je sois très vieille et puis je me suis pelotonnée un jour, comme un très vieux chien, et j'ai laissé le soleil et les étoiles me chanter leur chanson jusqu'à ma mort. Et puis je me suis réveillée et j'avais huit ans.

Et puis le village est tombé malade.

Ce n'était pas mon anniversaire ; je n'étais pas quelqu'un d'autre ; je n'étais pas remplie de lumière, d'amour ou de bonté ; j'étais simplement moi, normale, et tout le monde était malade. Pas moi, mais tous les autres, presque tous les autres. Mes sœurs Gema et Germana étaient malades. Le village, le pays, l'empire – tous malades.

Ils ont eu la fièvre ; ils se sont allongés ; ils ont dormi ; j'ai dormi ; nous avons tous dormi ; je me suis réveillée, et pas eux. Je me suis réveillée d'un sommeil sans rêve, et mes sœurs Gema et Germana étaient mortes, pour vrai, dans la vraie vie, et j'étais sciée en deux pour vrai.

Même si j'avais vu beaucoup de morts et d'agonisants dans mes rêves, et que j'y étais morte moi-même plusieurs fois, huit fois, c'était différent. C'est ainsi que j'aurais dû me sentir quand j'avais une tête de chien et qu'on m'avait coupée en deux, mais à ce moment-là je n'avais rien éprouvé, et toutes les autres fois non plus, jusqu'à maintenant, comme si

mon corps avait gardé la douleur, l'avait emmagasinée, et puis Gema et Germana étaient mortes et tout s'était répandu, libéré, tout d'un coup, et j'avais été sciée en deux pour vrai. Chaque jour. Chaque respiration. La lame émoussée se frayant lentement un chemin, plus creux, plus creux, plus creux, plus creux, plus creux, plus creux, plus creux, chaque jour, chaque respiration. Une moitié de moi là, vivante, et une moitié de moi disparue, avec elles. Je fermais les yeux et cela me déchirait ; je les ouvrais et cela me déchirait.

Le soleil brillait, les arbres poussaient, et les mouches que Germana haïssait parce qu'elles lui volaient tout le temps dans les yeux, plus dans ses yeux à elle que dans les yeux de qui que ce soit, bizarrement, volaient encore, dans les yeux d'autres personnes. Rien d'autre ne s'était arrêté, rien d'autre n'avait changé.

De temps en temps, j'étais comme eux, moi aussi. Comme le soleil, les arbres et les mouches. Je me laissais accidentellement sombrer dans le sommeil, comme avant, ou je laissais Basil me faire rire, comme avant, et pendant une seconde j'oubliais la scie ; il n'y avait que moi, encore entière, comme avant.

Et puis je me rappelais. De façon aussi aiguë que la première fois, je me rappelais. Et la lame me transperçait à nouveau, encore, encore, et je jurais, encore, de ne jamais, jamais céder au sommeil ou au rire, de ne jamais plus être entière de façon à ne jamais plus être sciée en deux. Je travaillais seule tant que je le pouvais ; je glissais des pierres dans mon lit.

Ma mère observait. Ma mère qui, avant que tout le monde tombe malade, se glissait parfois des écorces de citron dans la bouche et se fendait

d'un large sourire pour que ses dents paraissent encore plus jaunes que ses quelques vraies dents.

Ma mère observait et, après deux mois, elle a dit :

Liberata, tiens.

Elle m'a tendu un morceau de cuir de lapin, reste d'un animal que nous avions attrapé et mangé quelques semaines plus tôt. Attache ça autour de ta cheville, a-t-elle dit.

J'ai pris la lanière de cuir et j'ai essayé de la nouer mais je n'ai pas réussi, alors elle a posé le bébé qu'elle tenait d'un bras, pas le nôtre, le bébé de quelqu'un d'autre, elle s'est penchée et l'a attachée pour moi. Elle l'a nouée juste un peu trop serré, de sorte qu'elle mordait un petit peu dans ma chair à chacun de mes mouvements.

Tu sens ça ? m'a-t-elle demandé.

Oui.

Bien, a-t-elle dit. Tu le sentiras toujours. À chaque pas.

Le bébé s'était éloigné à quatre pattes et avait trouvé par terre un chardon qu'il essayait de manger. Ma mère s'est relevée, est allée rejoindre le bébé, qu'elle a repris. Elle a plongé le doigt dans sa bouche et, d'une chiquenaude, a délogé le chardon qui est tombé par terre.

Maintenant, sors ces cailloux du lit, d'accord ?

Le lit n'était pas uniquement à moi. Je le partageais avec Basil et un enfant plus vieux et un plus jeune. D'accord, j'ai dit.

D'accord, a-t-elle dit. Bien.

Elle a hissé le bébé un peu plus haut sur sa hanche et est retournée dans le verger. Je l'ai regardée s'éloigner et j'ai compté les bandes de cuir à ses chevilles, trois d'un côté et cinq de l'autre.



Il y avait derrière les maisons un endroit où personne n'allait jamais parce que les arbres étaient vieux et morts, et le sol grouillait littéralement de fourmis. Ça ne me dérangeait pas, pourtant, parce que si les fourmis piquaient les autres, comme Gema et Germana autrefois, et Marina et Basil et parfois même Quiteria maintenant, elles ne me piquaient jamais, moi. Les après-midi, quand tous les autres dormaient, je me rendais à cet endroit, je m'allongeais et je fermais les paupières, mais je ne dormais pas. Je songeais au jour où Gema et moi étions tombées dans le canyon et je laissais le soleil palpiter sur ma peau d'un chaud éclat doré, brillant et plein, et je murmurais des chansons pour lui, pour Gema et Germana, des chansons d'amour heureuses que chantaient les adultes, parfois, dehors, le soir, en faisant brûler des branches malades, quand ils étaient assez ivres pour se rappeler comment être heureux, et les douces berceuses qu'ils chantaient, parfois, la nuit, quand tout était assez tranquille, enfin, pour se rappeler comment être doux. Je laissais entrer le soleil et je fredonnais un chant-murmure pour mes sœurs et pour le soleil, jusqu'à ce qu'il me tire à lui, comme dans mes rêves. Je m'élevais dans les airs et les fourmis s'agitaient dans l'ombre que je laissais au sol.

Je ne montais jamais très haut de cette façon, un doigt ou deux. Il m'arrivait d'écraser les fourmis en redescendant, surtout lorsque je vacillais, que je perdais le contrôle et que je revenais rapidement au sol, et

ça me faisait de la peine, mais pas trop de peine, parce qu'il y avait tellement de fourmis qui, de toute manière, paraissaient identiques. Je me relevais pour m'asseoir et j'attendais que les fourmis intactes emportent les fourmis écrasées avant de me rallonger et d'essayer encore une fois.

Je le refaisais et le refaisais à nouveau jusqu'à ce que je sois si fatiguée et me sente si vide qu'il me fallait dormir pour vrai, là, sur le sol, avec les fourmis tout autour qui ne me piquaient jamais et n'entraient pas dans mon nez. Je dormais d'un sommeil profond, lourd et sans rêve.

Et puis, un soir, j'ai pris mon souper, gruau, jus de citron, eau, même chose que d'habitude, et je me suis sentie mal. Je me suis excusée, je suis allée derrière un buisson, comme pour uriner, et j'ai tout vomi. J'ai recouvert le vomi de feuilles et suis rentrée finir de souper comme si de rien n'était.

Puis, le lendemain matin, un bébé a voulu me mordiller les doigts et il s'est écarté brusquement, trahi. Ma peau était trop chaude, brûlante. Il m'a regardée comme s'il savait ; quelque chose bouillonnait, quelque chose se préparait.

Et puis le mal est revenu, s'est répandu, comme une double saison de chenilles, et cette fois il est entré en moi, et a grandi.

Et puis est arrivée la veille de mon neuvième anniversaire, de notre neuvième anniversaire à nous toutes. Et comme j'étais malade, très malade à ce moment-là, je dormais la plupart du temps, jour et nuit je dormais, mais quand cette nuit est arrivée, dans ce sommeil, j'ai fait un rêve. J'ai rêvé que j'étais moi. J'étais simplement moi, Liberata, j'avais presque neuf ans, et je me tenais à un endroit en hauteur, mais je n'avais pas peur, pas peur du tout.

Et tout le monde était là, tout le monde. Il y avait même des chiens. Même des chevaux. Et Quiteria, Marina, Basil et Vitoria. Même Gema. Même Germana. On se tenait toutes par la main, j'ai pris une grande inspiration pour crier, crier à quel point j'étais heureuse, pour crier aussi fort que je le pouvais, mais à ce moment-là, tout à coup, le soleil a dit :

Chut.

Le soleil a dit :

Tais-toi, Liberata. Garde ton souffle.

Chut, chut, chut, il a dit. Garde ton souffle, garde-toi. Tais-toi, Liberata.

Alors je n'ai pas crié. Je suis restée silencieuse, tellement que le poisson, frais et argenté, qui avait récemment atterri sur mon front, ne s'est pas enfui. Tellement silencieuse qu'il est resté, enroulé sur lui-même, tout rond, et a aspiré ma chaleur, vers le haut, loin de moi.

Et le soleil n'était-il pas brillant ? Le poisson n'était-il pas frais ? Si on se tait, si on écoute, la lueur des étoiles n'est-elle pas exactement comme de la musique ? N'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

Basil

Regarde ça, a chuchoté ma sœur malade Liberata. Regarde ça.

Elle était étendue par terre dans la lumière mouchetée entre deux citronniers presque morts. C'était le jour du ménage et on changeait la paille sur le sol, alors elle ne pouvait pas être couchée à l'intérieur. J'étais sa porteuse d'eau. Je faisais l'aller-retour jusqu'à la rivière à la course, aller-retour, en lui rapportant des tasses d'une eau brunâtre. Il faisait très chaud, alors je prenais des pauses, parfois. Je prenais parfois de courtes pauses, et je m'allongeais près d'elle mais sans la toucher, parce que nous aurions eu encore plus chaud toutes les deux. C'est ce que je faisais quand elle a murmuré. Nous étions toutes les deux couchées par terre, dehors, à quelque distance des maisons, loin des arbres sains, au cas où.

J'avais les yeux fermés, mais j'étais réveillée. Sans les ouvrir, j'ai chuchoté : Quoi ? Regarde quoi ?

Moi, a murmuré Liberata. Regarde-moi. Regarde comme il faut.

J'ai soupiré. J'ai ouvert les yeux, même si le soleil les brûlait comme des morsures de serpent.

Elle a fermé ses propres yeux.

Pas juste, ai-je pensé.

Elle a pris une profonde inspiration et a retenu son souffle. Puis elle a serré encore plus les paupières, a expulsé tout l'air d'un coup et, ce faisant, elle s'est élevée, son corps en entier s'est élevé au-dessus du sol, de trois doigts, une main, peut-être, comme une longue branche que l'on emporte à l'heure du nettoyage. Sauf que personne d'autre n'était là ; il n'y avait personne pour l'emporter. Puis elle a ouvert les yeux, m'a regardée et elle est retombée par terre.

Ouch, elle a dit. Tu vois ?

J'ai refermé les yeux. On est malades, j'ai dit. Fiévreuses. On imagine des choses.

Toutes les deux ?

Peut-être. Sûrement.

Non, a-t-elle dit. Ce n'est pas la fièvre. J'ai écrasé des fourmis, des vraies fourmis.

Ouais ? J'avais de nouveau les yeux fermés. Est-ce que ça fait mal ? ai-je demandé.

Aux fourmis ?

Non, à toi.

Ça fait certainement mal aux fourmis. Des fois, retomber me fait mal à moi aussi. Pas le reste.

Est-ce que c'est agréable, alors ? Plaisant ?

Je ne sais pas, a-t-elle dit. Pas exactement.

J'ai baissé le bras, chassé quelques fourmis de ma cheville.

C'est comme boire de l'eau, a-t-elle dit, quand on n'a pas bu depuis très longtemps.

Mais je t'ai apporté plein d'eau, ai-je dit.

Pas comme ça, une eau différente.

Montre-moi ?

Demain, a-t-elle répondu. Je suis fatiguée, maintenant.

Gema et Germana étaient déjà mortes, à cette époque-là. Et plein d'autres personnes, des enfants, des bébés, des adultes. Elle allait mourir elle aussi. Je le savais. Elle avait les yeux fermés. Les fourmis couraient partout autour d'elle mais pas sur elle, sans jamais vraiment la toucher. J'ai fermé les paupières. Puis les ai rouvertes. J'ai regardé droit en haut, le soleil brûlant. J'ai dit : pas elle. Je n'ai pas plissé les yeux, je n'ai pas détourné le regard.

Équilibre nécessaire, a dit le soleil.

Pas elle, j'ai dit.

C'était ma première vraie prière.

Quiteria

Guère plus d'un an après la mort de Gema et Germana, avant nos dix ans, nous avons à nouveau gravi la montagne, moi en tête. C'était le moment de l'année où tous les lézards étaient sortis. Ils observaient paresseusement, à moitié morts, jusqu'à ce qu'on soit tout près, puis ils s'enfuyaient comme par magie, comme s'ils n'avaient jamais été là. Il n'y avait que Basil qui arrivait à les attraper, même si on essayait toutes.

Je ne peux pas, a chuchoté Liberata. Je ne suis pas capable. Elle essayait de s'agripper mais glissait. Elle essayait de reprendre son souffle mais le perdait, et encore, dans une légère panique.

Elle aussi avait été malade. Elle venait tout juste, à peine, de se remettre. Son visage, ses mains et ses pieds étaient une carte géographique qui montrait où le mal s'était répandu et d'où il s'était retiré. Je tendais les mains pour lui saisir les poignets, je la poussais, la soutenais, la tirais pour qu'elle franchisse les passages les plus à pic.

Merci, a-t-elle murmuré, les yeux au sol, sans me regarder. Sa voix était toujours un murmure, désormais. Merci, Quiteria.

Une autre sœur, Vitoria, s'en allait. Elle n'était pas morte, ni mourante, simplement elle allait partir avec ses faux frères et sœurs pour aller

travailler ailleurs.

Est-ce qu'on devrait faire des serments ? a demandé Marina.

Je ne suis pas morte, a dit Vitoria. Pas encore.

Alors on n'a pas fait de promesses. On s'est contentées de rester là, et tout le monde me regardait, dans l'attente, mes sœurs encore vivantes, les lézards, le soleil. J'ai serré les poings et j'ai senti la sueur sur mes paumes. Ne pars pas, j'ai dit.

Je ne partirai pas, a dit Vitoria.

Marina et Liberata ont fondu en larmes. Les lézards observaient la scène, à moitié morts, immobiles comme la pierre sauf pour leurs yeux.

Mais elle est partie. Bien sûr. Vitoria est partie et nous n'étions plus que quatre.



Un jour, à cette époque, Marina m'a dit quelque chose. Elle m'a dit que notre père, notre vrai père, était riche et célèbre et important et qu'il vivait dans une maison immense, dans *la* maison immense, juste là, juste au sommet de la montagne, pleine de nourriture, d'eau, de vêtements et de lits propres, et que, un jour, il allait descendre et nous rescaper de notre vie d'affamées dans le verger. Un jour, a-t-elle dit, bientôt.

Tu es une menteuse, ai-je dit.

Non.

Oui, j'ai dit. Oui oui oui.

Habituellement, Marina était incapable de mentir, ne serait-ce qu'à un lézard ou à une mouche. Un jour, en sautant en bas d'un arbre, elle avait atterri sur une pile de citrons et en avait écrasé la moitié, désormais inutilisables. Son père qui passait par là avait vu les fruits écrabouillés et avait demandé :

Qui a fait cela ? Qui ferait une chose pareille ?

Et elle n'avait pas menti. N'avait même pas essayé.

J'aurais dit : un cochon sauvage. J'aurais dit, sans mal : je l'ai chassé, je l'ai fait fuir avant qu'il détruise la pile au complet.

Mais pas elle. Elle a dit : Moi. Juste comme cela. Moi.

Toi ? a-t-il dit, et il semblait plus triste que fâché. Mais on l'a tout de même battue pour la punir.

Marina n'aurait pas menti à un lézard, à une mouche, à son père, mais elle m'avait menti à moi. Je le savais. Parfois, ce qui est le plus proche de nous est ce qu'il nous faut repousser le plus fort.



Le temps a passé. Nous avons vieilli. Quand les soldats et les autres visiteurs de la grande maison descendaient au verger et au village, ils nous regardaient parfois. Ils passaient devant nous comme devant des fruits trop verts, mais ils nous regardaient, ils commençaient à nous regarder.

En rentrant chez moi, un soir, j'ai trouvé par terre une branche cassée par le vent, une bonne branche solide, et je l'ai rapportée à la maison. J'ai pris une serpette et pendant que les enfants et les adultes dormaient et que les bébés pleuraient, j'ai sculpté la branche : un manche lisse et droit, une pointe acérée. Assez petite pour être glissée sous ma tunique, assez grande pour être dissuasive. Je l'ai attachée autour de mes hanches comme une épée et j'ai continué à vaquer à mes occupations, dans le verger, haut dans les arbres, dans la maison obscure. J'ai vaqué à mes occupations en attendant qu'il se passe quelque chose.



Puis, quand nous avons eu onze ans, quelque chose s'est passé.

Basil et moi étions grimpées dans les branches à la recherche de feuilles jaunes, et Marina et Liberata étaient au sol, en train de creuser de petites tranchées autour de chaque arbre et d'y compacter de la fiente de poule. Nous étions maintenant assez grandes pour atteindre quantité de feuilles, et de citrons, quand il y avait des citrons, depuis le sol, mais l'engrais puait horriblement, aussi Basil et moi préférons-nous grimper bien haut. Voilà pourquoi, voilà comment nous avons été les premières à apercevoir le soldat.

Oh ! a dit Basil. Puis elle a mis une main devant sa bouche. Oh ! disaient ses yeux.

Ils venaient le plus souvent en groupes, deux ou plus, mais celui-ci était venu seul, Cyllius était venu seul. De là-haut, dans les arbres, nous l'avons observé qui longeait les rangées d'arbres, s'approchant de nous puis

s'éloignant, s'approchant puis s'éloignant, impatient, perdu, jusqu'à ce que, enfin, il atteigne la rangée où nous nous trouvions. Il a regardé jusqu'au bout de la rangée, m'a regardée, nous a regardées, et je l'ai regardé, je n'ai pas détourné les yeux et pendant une seconde nous n'avons rien fait d'autre. Il me regardait, je le regardais et sa confusion, son impatience se sont dissipées. Il était jeune. Il n'avait que dix-sept ans, à l'époque. À peine assez vieux pour endosser l'uniforme ; à peine assez large d'épaules pour le porter. Il me regardait et je le regardais et puis il a cligné de l'œil, nous avons cligné de l'œil et, au même moment, exactement,

il s'est redressé et s'est avancé, vers nous

et

j'ai plongé la main dans ma tunique et enroulé mes doigts, encore assez jeunes pour être sensibles, pour sentir le grain rugueux, autour de ma lance, prête.

Au sol, Marina et Liberata continuaient à travailler, creusant, tapotant, de dos, face au village, inconscientes de ce qui se passait. Accroupie, dissimulée, aplatie contre sa branche à la manière d'une chenille, Basil m'a jeté un coup d'œil. Oh, a prononcé sa bouche en silence. Oh, oh, oh.

Le soldat s'est approché, a vu Marina et Liberata puis il s'est arrêté et est resté ainsi, à les regarder creuser et tapoter, creuser et tapoter, pendant plus de vingt respirations, au-delà de l'inconfort. Je savais qu'il m'avait vue. Je le savais. Mais il n'a pas relevé les yeux, pas une seule fois. Je suis restée parfaitement immobile. Des nœuds et des brindilles me picotaient. Des insectes grimpaient sous ma tunique.

Puis il a bougé. S'est avancé d'un pas décidé vers Marina. Il avait choisi Marina.

En un mouvement, une inspiration, quelque chose d'immense s'est gonflé en moi ; repoussant des branches et des feuilles de ma main gauche, j'ai visé et décoché ma lance de la droite. J'ai visé sa poitrine, son cœur.

J'ai raté la cible. Mais je l'ai tout de même atteint. Je l'ai atteint à la jambe, à son mollet nu. Il a poussé un cri, a juré, a baissé les yeux vers sa jambe et a juré à nouveau en voyant le sang qui commençait à couler, pas une énorme quantité, mais un peu, suffisamment. Ses yeux bruns comme les lapins sauvages que nous prenions parfois en chasse, que nous mangions parfois. Plus tard, bientôt, je deviendrais meilleure pour l'atteindre, mais ça suffisait pour l'instant, pour ce jour-là.

Basil a poussé un cri étouffé et s'est soulevée, s'éloignant de sa branche ; elle a dit : Oh, mais à voix haute, cette fois. Oh, oh, oh, et avant que j'aie pu l'arrêter, elle était descendue de l'arbre d'un saut et s'était mise à courir, à s'enfuir en courant. Le soldat lui a couru après.

Oh ! a dit Marina quand ils sont passés devant elle.

Oh ! a chuchoté Liberata.

Non ! j'ai dit. Non ! En descendant, en prenant ma lance, en courant après tous les deux.

Il courait bien pour quelqu'un dont la jambe venait d'être entaillée par une lance. Il faudra que je les fasse plus grosses, ai-je songé.

Basil courait bien, elle aussi ; elle était déjà rapide, elle aurait déjà pu le semer, mais elle ne cessait de se retourner vers nous, pour vérifier que nous

étions saines et sauves, ce qui la ralentissait, la faisait s’emmêler dans ses pieds et trébucher et c’est ainsi que Cyllius, le soldat, l’a rattrapée. Il lui a tenu les mains et les a liées avec de la corde. Puis il lui a attaché les pieds aussi, au cas où, il l’a soulevée et l’a jetée sur son épaule comme un sac de citrons, et l’a emportée, hors du verger, simplement en marchant désormais. J’aurais pu le rattraper à ce moment-là, facilement le rattraper, mais Marina et Liberata m’ont arrêtée, m’ont retenue. Non, ont-elles dit, non, Quiteria, non.

Oui, j’ai dit.

Non, ont-elles dit.

S’il vous plaît, j’ai dit.

S’il te plaît, ont-elles répondu.

Et puis il était disparu, hors de vue, et Basil avec lui.

Nous avons attendu qu’elle revienne. Habituellement ils revenaient, les filles ou les garçons, après quelques heures, parfois même moins que ça. Quand ils revenaient, c’était habituellement après quelques heures. Mais Basil ne revenait pas. Le soleil est monté dans le ciel, haut et chaud, et puis il a commencé à redescendre et elle ne revenait pas.

Il la garde, a murmuré Liberata.

Non, a dit Marina.

Ou alors il l’a tuée, a dit Liberata. Il l’a tuée.

Non, a fait Marina. Non, non.

Il faut y aller, j'ai dit. Il faut en avoir le cœur net.

Ils vont toutes nous tuer, a dit Liberata.

Ils ne vont pas nous tuer, a dit Marina.

Ou pire, a dit Liberata.

Elle est seule, j'ai dit. Il faut y aller.

Si elle est en vie, a dit Liberata.

Elle est en vie, a dit Marina.

Elle est seule, a répété Liberata.

Abstraction faite de Gema et Germana, qui de toute façon étaient mortes à ce moment-là, Liberata et Basil étaient les seules sœurs, les seules vraies sœurs, à vivre ensemble. Liberata avait un petit caillou dans la main ; elle ne cessait d'ouvrir et de refermer son poing autour. Ouvert, fermé. Ouvert, fermé. D'accord, a-t-elle dit. J'y vais.

Marina a tiré sur le ruban grisonnant et effiloché qu'elle portait toujours en guise de bracelet.

D'accord ? j'ai demandé.

Elle a tiré de nouveau et un petit fil est resté entre ses doigts. D'accord, a-t-elle répondu, en regardant le fil, et non pas moi.

À part ma lance, nous n'avions pas de véritables armes, aussi nous avons rassemblé des pierres pointues et des bâtons. Nous avons pris la serpette.

On n'a pas le droit, a dit Marina. C'est du vol.

C'est un emprunt, j'ai dit. On va la rapporter.

Je vais m'en assurer, Marina, a chuchoté Liberata. Je vais m'assurer qu'on rapporte tout.

Coulant de la jambe du soldat, du sang avait goutté sur la terre, rouge rouille sur gris rouille. Nous avons suivi sa trace, mouchetée, aussi facile que des taches de rousseur, avec des bâtons attachés sous nos tuniques, des pierres dans les mains, entre les arbres jusqu'au sentier, puis du sentier jusqu'au chemin, du chemin jusqu'à la route, et puis nous avons monté la route, monté, monté, monté vers la grande maison. Nous l'avons suivie même si nous savions, toutes nous savions, que nous nous dirigions vers la grande maison. Nous l'avons suivie parce que, de la sorte, nous n'avions pas besoin de dire à voix haute ce que nous savions toutes. Nous l'avons suivie jusqu'à ce que nous puissions distinguer la maison, blanc soleil, pleine comme un citron.

Alors ? a demandé Marina en me regardant. Elle avait déjà posé son bâton et sa pierre.

Liberata a déposé les siens. Les a repris.

La maison avait un portail et ce portail était fermé. Un portier se tenait à côté, se balançant légèrement en fredonnant pour lui-même. Il n'y avait rien que de la terre et du roc entre nous, de sorte que la mélodie cascadaient jusqu'à nous claire et légère. Une chanson où il était question d'ânes.

Alors ? a demandé Marina.

Je connaissais la chanson, ma mère chantait cette chanson.

Il y a d'autres moyens d'entrer, j'ai dit. Il y a toujours d'autres moyens d'entrer. Il y aura des fenêtres sur le mur de côté, une maison aussi élégante ne peut pas être dépourvue de fenêtres. Et peut-être pas de portiers, pas de gardes là-bas.

Liberata a ramassé les armes de Marina et les lui a redonnées. Un bâton et une pierre. Ils semblaient tout petits. Tiens, a-t-elle dit. Tu peux prendre ça aussi. Elle lui a présenté la serpette.

Marina triturait son ruban. Je ne veux pas...

Allons, j'ai dit. Nous allons courir jusqu'au mur dans trois... deux...

Un, a dit Liberata à mi-voix.

Et puis nous, toutes les trois, avons couru.

Nous avons atteint le mur sans nous faire attraper, poignarder, tuer ou même voir. Le garde ne s'est pas arrêté de chanter en se balançant. Nous nous sommes aplaties contre le mur, des lézards. La pierre était chaude, presque brûlante au début, jusqu'à ce que la chaleur pénètre en nous et se répande de sorte que nous étions aussi chaudes qu'elle et nous ne pouvions plus la sentir. Nous sommes restées comme ça, debout contre la pierre, les battements de nos cœurs plus forts que des bruits de pas, nous avons avancé en silence, et tout ce à quoi je pouvais songer, tandis que nous avançons prudemment, le long de ce mur dur et chaud, nous éloignant du village et des huttes et de tout ce qui était prévisible, connu, de tout ce qui était disposé en lignes droites et simples, tandis que je m'éloignais de cela en m'approchant de je ne savais quoi, tout ce à quoi je pouvais songer, c'était :
Oui

Oui,

Oui,

Oui.

Voilà, ai-je songé, mais je ne l'ai pas dit. Voilà, Marina, ce que c'est que prier.

Tour à tour, nous regardions par les fenêtres au fur et à mesure que nous les atteignions, haussant rapidement la tête avant de la baisser. Nous additionnions ce que nous avions vu, reconstituant une scène :

Une cour

Quelques chaises

Une personne grasse en train de dormir

Une personne mince en train de brasser de la saumure

Deux femmes qui tissaient

Pas d'enfants

Pas de soldats,

tandis que nous continuions à faire le tour :

Quelques poules paresseuses

Deux esclaves qui suspendaient de la lessive

Un bol de raisins abandonné, gâché,

et puis :

Un soldat. Notre soldat.

J'ai failli ne pas le voir parce qu'il était assis, par terre. Je ne me figurais pas les soldats assis. Ils marchaient au pas. Ou se battaient, ou mouraient. Ils devaient se tenir debout, ou, s'ils étaient morts, être couchés. Mais celui-ci, Cyllius, dont je ne savais pas encore que c'était Cyllius, était assis, par terre, juste devant une petite cabane dont il bloquait la porte. Il dessinait dans la poussière avec son épée, des tourbillons, des visages, des croix. Il avait la jambe bandée. Il semblait s'ennuyer. Il n'avait pas l'air plus intimidant que l'un ou l'autre de nos faux frères, au village.

La cabane-cellule n'avait pas de fenêtres. Pas de moyen de voir à l'intérieur, de voir si Basil était là et, si elle y était, de voir si elle était saine et sauve, vivante, seule.

Nous nous sommes assises, dos au mur. Marina a de nouveau déposé ses armes. Liberata ne cessait de se retourner et d'observer la fenêtre, avant de nous regarder, puis de tourner à nouveau les yeux vers la fenêtre, et puis encore vers nous.

D'accord, j'ai dit. D'accord, que pensez-vous de ceci ?

Parce qu'il y a des choses que vous pouvez faire quand vous ressemblez parfaitement à d'autres personnes, à trois autres personnes, qui vous ressemblent parfaitement.

D'accord, j'ai dit. Voici ce qu'on va faire.

Tu es sûre ? a demandé Marina.

Fais attention, a dit Liberata.

Elles ont joint leurs mains et m'ont hissée jusqu'à la fenêtre. Je m'y suis faufilée et me suis laissée tomber sans bruit, comme une araignée de nuit, et puis je me suis mise à marcher, nonchalante, normale, en balançant un bras, l'autre enfoui dans les plis de ma tunique, les doigts autour de ma lance. Je suis sortie à découvert et j'ai marché, passant devant le soldat, en direction des raisins.

Il a levé les yeux, puis les a baissés vers le poisson qu'il était en train de dessiner. Les a relevés. Attends, a-t-il dit. Hé ! Il s'est levé. Il était redevenu un vrai soldat.

Tu n'es pas censée être dehors ! Comment es-tu sortie ? Tu ne dois pas être dehors, tu dois...

Il y a des choses que vous pouvez faire quand vous vous ressemblez toutes.

J'ai continué à marcher, nonchalante, sans courir, vers les raisins. Je vais juste chercher des raisins, j'ai dit. J'ai faim, c'est tout.

Et la corde ? a-t-il demandé. Comment t'es-tu libérée de la corde ?

L'ai rongée. Je t'ai dit, j'ai faim.

Il a marché vers moi, mais lentement, en s'éloignant de la cabane.

Derrière lui j'ai vu Marina se glisser par la fenêtre, puis Liberata. Maintenant qu'elle avait recouvré ses forces, elle était la plus douée pour grimper. Elle n'avait jamais besoin qu'on lui fasse la courte échelle pour monter dans les arbres, ou ailleurs.

Veux-tu des raisins toi aussi ? j'ai demandé. Tu veux partager ?

Le soldat a regardé les fruits, m'a regardée. Il a fait un geste derrière lui, mais sans tourner les yeux. Tu dois retourner là-dedans, a-t-il dit.

Derrière lui, Liberata entrait dans la cellule, suivie de Marina, sa serpette serrée contre elle.

Je sais, je sais, ai-je dit. Je vais y aller. J'ai faim, c'est tout. Je meurs de faim. Les enfants des fermes n'ont pas à manger le mercredi, tu sais.

Quoi ? a-t-il demandé. Vraiment ?

Ni le vendredi ni le lundi.

Mais... a-t-il dit. Qui a décidé cela ? Le commandant n'aurait jamais...

C'est le garde-manger qui décide, j'ai dit. Ce que le commandant dit importe peu quand le garde-manger est vide.

Marina et Liberata étaient toujours dans la cabane. Pas un bruit, rien.

Vraiment ? a-t-il demandé. Vous ne mangez vraiment pas ? Rien du tout ?

Comme il ne m'avait toujours pas arrêtée, j'ai pris un raisin. Il était vieux, mais encore sucré. Ouais, j'ai dit. Alors je suis pas mal affamée, aujourd'hui. Et le lundi, et le vendredi. J'ai pris trois autres raisins, que j'ai tous fourrés dans ma bouche en même temps. Pour étayer mes dires. Prends-en, j'ai dit à travers la pulpe et le jus.

Heu, non, merci, a dit Cyllius. J'ai mangé, aujourd'hui. Je mange, le mercredi.

Tu as de la chance, j'ai dit en prenant trois raisins de plus. Marina et Liberata étaient maintenant sorties et elles couraient vers la fenêtre, et Basil

les accompagnait, ses cordes disparues. Liberata l'a soulevée jusqu'à la fenêtre, l'a poussée au travers.

Le soldat m'a rejointe. Il a posé la main sur mon bras, mon bras qui tenait les raisins, mon bras nonchalant. Ferme, rapide.

Et puis Marina, hop.

D'accord, a-t-il dit. Nous allons parler de cela au commandant. Du fait qu'il faut manger tous les jours. Nous pouvons lui parler des enfants des fermes, je suis sûr qu'il s'en occupera, je suis sûr qu'il vous aidera. Mais pour l'instant, j'ai besoin que tu retournes là-dedans. J'ai besoin...

Et Marina a traversé.

... que tu y retournes maintenant, a-t-il dit. Là-dedans. Pas pour longtemps, d'accord ? Jusqu'à ce que le commandant arrive. Jusqu'à ce que je dise, ou qu'il dise, que tu peux sortir.

Il ne voudra pas nous aider, j'ai dit, la bouche encore pleine. Les raisins étaient bons, ils étaient tellement bons. Il ne nous aidera pas. Il sait. Il sait déjà. Il doit savoir.

Non, a dit Cyllius, pas beaucoup plus vieux que nous, pas beaucoup plus. Non, je suis sûr que...

Encore deux, c'est tout, j'ai dit. Juste deux raisins et j'y retourne, je retourne là-dedans.

Liberata grimpait avec difficulté, se hissait en ne s'aidant de rien d'autre que du mur nu.

Encore deux, pour ne pas mourir de faim, j'ai dit. Là-dedans, dans la cellule. Ça sentirait. Ça sentirait, par cette chaleur.

Le soldat a soupiré. Ah là là, a-t-il dit. Tu ne mourras pas. Sa main était encore là, serrée, sur mon bras. Je la sentirais pendant des jours par la suite. Je la sens encore. Tu ne mourras pas en, quoi, quatre heures, a-t-il dit.

Et Liberata s'est glissée par la fenêtre.

Tu ne mourras pas de faim. Pas maintenant et pas...

Mais il n'a pas fini sa phrase parce que, à cet instant précis, Liberata a fini de disparaître par la fenêtre et, la bouche encore pleine, j'ai pivoté vers lui, je me suis jetée sur lui, imprimant sur ma lance tout mon poids et la force de mon mouvement, enfonçant, durement, profondément, la lame dans sa main, la main qu'il avait posée sur mon bras.

Il avait la peau plus pâle, plus douce que moi.

Ses yeux se sont écarquillés comme s'il se réveillait. Il a retiré sa main blessée et a cherché à saisir sa propre épée, un geste automatique, et d'un mouvement rapide je me suis baissée pour l'esquiver, et m'écarter.

J'ai couru droit vers les poules, qui se sont dispersées, ont pris peur et ont couru vers lui, entre ses jambes, le faisant trébucher, ralentissant sa progression. Je suis passée en courant devant les esclaves, la lessive, le tissage, la saumure, jusqu'au portail, je n'étais pas aussi douée que Liberata pour grimper, je n'aurais pas pu atteindre la fenêtre toute seule, alors pour moi c'était le portail principal ou rien.

Le soldat s'est débarrassé des poules, a marché sur l'une d'entre elles, la tuant peut-être, maintenant en colère, très en colère ; il courait vers moi en

brandissant son épée.

Le portail n'était pas verrouillé, mais il était lourd, j'ai tiré, tiré et...

Les autres, les esclaves occupés à laver le linge et à tisser, celui qui remuait la saumure, la personne endormie qui n'avait pas l'air d'un esclave, qui avait l'air plus important, étaient maintenant tous debout et observaient la scène.

À l'aide ! a crié le soldat. À l'aide ! Attrapez-la !

L'esclave qui lavait le linge a eu un regard vide pendant un moment, puis il a semblé effrayé, après quoi il s'est mis à courir lui aussi, vers moi. L'esclave qui s'occupait de la saumure a couru dans l'autre direction, en s'éloignant. Le non-esclave a cligné des yeux et a observé ce qui se passait, confus.

J'ai réussi à entrouvrir la grille, juste assez, une ouverture suffisamment large pour moi mais pas pour eux, et je m'y suis glissée. Je suis passée en courant devant le garde – qui était tourné dans l'autre direction, ne s'attendant pas à devoir garder la sortie plutôt que l'entrée –, j'ai descendu la route en courant, descendu, de plus en plus loin. J'ai éclaté de rire. J'étais incapable d'arrêter de rire.

Nous nous sommes retrouvées près du ruisseau asséché, comme prévu.

Oh, a dit Marina, les mains sur les genoux, en reprenant son souffle. Oh, oh, oh. Elle avait une tache sur le visage et une coupure sur le bras, en haut, près de l'épaule, même si elle n'avait pas vraiment eu à se battre, ni même à courir.

Je ne peux pas croire, a chuchoté Liberata. Je ne peux pas croire qu'on a fait ça.

Moi je peux, a répliqué Basil.

Elle nous a dit que le soldat ne l'avait pas touchée, pas plus que nécessaire pour la ligoter et la porter, en tout cas. Elle nous a dit qu'il l'avait emmenée dans cette cellule et lui avait dit d'attendre là, et c'était tout.

Attendre quoi ? avons-nous demandé.

Je ne sais pas. Je pensais que vous le sauriez peut-être.

Nous avons toutes secoué nos têtes identiques. Non. Personne ne savait. Même pas moi.

De retour à la maison, j'ai nettoyé la coupure de Marina avec du jus de citron et elle a tressailli en retenant ses larmes.

C'était amusant, quand même, j'ai dit. C'était assez amusant, n'est-ce pas, Marina ?

Le jus et la saleté coulaient sur son bras. Je ne sais pas, a-t-elle répondu. Je ne sais pas.



Les fruits grossissaient, on les cueillait sur les branches et ramassait au sol et puis il n'y en avait plus et on comptait les jours sans fruits marqués par la faim, on dormait et on tuait des animaux, on comptait et dormait, et puis les bourgeons revenaient, fleurissaient, et le parfum envahissait tout comme les eaux de pluie et les fleurs se métamorphosaient en fruits, enflaient, et on les

soignait et les cueillait et, même si on n'avait pas le droit, on les pressait et on les mangeait, et les saisons tournaient, tournaient et tournaient dans la chaleur et la faim et, même ainsi, même dans la faim et la chaleur, on grandissait, grandissait et grandissait.

Je savais, bien sûr, qu'il savait. Que le soldat, Cyllius, savait où nous étions, où nous travaillions et vivions, et qu'il pouvait, s'il le voulait, revenir. J'ai aiguisé d'autres bâtons ; j'ai ramassé d'autres roches pointues. J'ai attendu, j'ai espéré.



Un matin de printemps, ma mère est morte. Ma mère adoptive. Elle avait déjà eu tellement de bébés, six à ce moment-là, que personne n'avait même songé que cela puisse encore la tuer, et tout le monde avait continué de vaquer à ses occupations quand ses gémissements s'étaient fait entendre. Pour tous les autres bébés, les choses s'étaient passées à merveille : quelques plaintes, quelques cris, puis un nouveau bébé, et, assez rapidement, tout le monde retournait à la normale, avec un peu moins de nourriture, un peu moins de place, plus de bruit.

Mais celui-ci était différent, ce septième bébé. Il était de travers, pas comme il faut, et nous ne pouvions rien faire à part ce que nous faisions toujours, et elle ne pouvait rien faire à part gémir et crier, et le bébé ne pouvait rien faire parce qu'il était coincé comme ça, de travers, et qu'il n'était qu'un bébé, et c'est comme ça qu'elle est morte, ils sont morts tous les deux. Mais avant de mourir, juste un peu avant, quand je lui ai apporté le linge le plus propre que j'avais pu trouver au village, lequel n'était pas si propre parce que tous les linges vraiment propres avaient déjà été utilisés et

souillés, mais celui-là était le plus propre que je pouvais trouver, quand je lui ai apporté ce linge à elle et aux femmes qui se trouvaient avec elle, ma mère, entre des contractions douloureuses et inutiles, m'a regardée, droit dans les yeux et a dit :

Ça ne vaut pas la peine.

Ça ne vaut pas la peine ?

Ça. Tout ça ne vaut pas la peine, Quiteria. Ne le fais pas. Si tu peux. Je te dirais de l'éviter si tu le peux.

J'avais douze ans.

Elle est morte quelques heures plus tard, il n'y avait plus de linge propre à des lieues à la ronde, et toutes les femmes qui n'étaient pas dans la maison à ses côtés étaient occupées à frotter, frotter, frotter dans le ruisseau boueux.



Il a fallu une demi-journée pour l'enterrer ; il fallait une demi-journée pour enterrer qui que ce soit à part les bébés, pour qui de petits trous suffisaient, à peine quelques poignées de terre remuée.

Quand est venu le moment de déposer des pièces sur ses paupières, nous, bien sûr, comme d'habitude, n'en avons pas, alors mon père a simplement mis des galets plats sur ses yeux.

Ça va, a murmuré Liberata. Je pense qu'ils vont quand même la laisser traverser le Styx, en bas, je pense qu'ils sont obligés.

Je pense que c'est des foutaises de toute façon, ai-je dit. Des histoires pour les enfants et les idiots.

Je pense, a dit Marina, aussi bas que Liberata, j'aimerais à penser que ça veut dire qu'elle va pouvoir s'y glisser, plonger directement dans l'eau, plutôt que de la traverser. Doucement comme un galet de rivière. Les plus chanceux, les meilleurs, les femmes, les enfants, on leur permet d'y rester, de nager.

Elle me tenait la main tandis que nous repartions vers les arbres. Il nous faudrait maintenant travailler pendant les heures étouffantes de la journée, pas le temps de s'arrêter, la meilleure partie du jour était déjà passée.



Puis Cyllius est revenu.

Il était de bonne heure. Mon père venait juste de prendre les paniers remplis de fruits cueillis la veille et il était reparti, montant la route comme il le faisait toujours. Deux bébés étaient attachés à lui, un devant et un derrière. Les autres, les bébés plus vieux, restaient près des huttes et pourchassaient les poules, mangeaient des insectes et du sable. Je ne lui avais pas dit au revoir, ni aux bébés, et il ne m'avait pas dit au revoir, s'était contenté de me tendre ma gourde d'eau pour la journée en me recommandant de ne pas déchirer ma tunique encore une fois. Les bébés n'avaient rien dit. L'un des deux était endormi, l'autre regardait un oiseau.

Ça a été tout, pour moi et pour eux. Je n'avais jamais demandé à être là, dans cette hutte, mais tout de même, ç'aurait été bien de se dire au revoir. Ç'aurait été quelque chose, quelque chose comme un remerciement.

J'ai entendu les soldats avant de les voir, avant que nous les voyions. Ils parlaient un latin différent du nôtre, plus d'espaces entre leurs mots, des arêtes plus tranchantes. Nous étions en train de traverser des essaims féroces de mouches matinales pour gagner l'étendue d'arbres où nous allions passer la journée, moi loin devant, puis Basil et Liberata, et Marina qui fermait la marche, comme toujours. Je me suis arrêtée, alors tout le monde s'est arrêté. Je me suis retournée, sans faire un bruit, et j'ai demandé en silence :

On court ?

Non, a fait Marina en secouant la tête.

J'ai cru qu'elle n'avait peut-être pas compris, ou qu'elle ne savait pas ce que nous entendions. Il faut courir, ai-je dit à voix haute, mais doucement, quand même doucement. Des soldats.

Je sais, a-t-elle dit. Mais c'est peut-être important.

Ou peut-être qu'ils vont nous tuer.

Quoi ? a chuchoté Liberata.

Quoi ? a demandé Basil.

Marina et moi nous sommes retournées et nous avons regardé en amont sur la route, alors elles se sont retournées pour regarder en amont sur la route et à ce moment, juste là, nous avons toutes vu la même chose, les mêmes armures parfaites et étincelantes qui, en contrebas, avançaient vers nous.

On court ? a chuchoté Liberata.

On court, a répondu Basil.

Il le faut ? a demandé Marina.

Il le faut, j'ai dit.

Alors elle a couru. Alors nous avons toutes couru, vers le haut de la colline, loin. Et quand sa tunique s'est accrochée à une épine et s'est déchirée, je l'ai tirée, et quand elle a trébuché sur un caillou instable, j'ai tendu les mains pour la retenir de tomber et nous avons couru, toutes, loin, nous avons couru et mon cœur rougeoyait et battait comme le soleil.



Nous avons couru jusqu'à ce que Liberata s'arrête au pied d'un citronnier sauvage pour vomir. Alors nous nous sommes arrêtées. L'éclat des armures et les voix des soldats avaient depuis longtemps disparu. Il n'y avait plus rien que le bourdonnement des insectes et le râle de notre propre souffle, rien que les buissons bruns, la terre rouge et cet arbre tout seul, décharné. Sans le ruisseau, sans engrais, il était en piètre état, mais il portait quelques fruits vert-gris, il essayait quand même. Un tablier d'épines entourait sa base ; un bon endroit pour être invisible, ou presque. Aussi bien qu'un autre.

Basil a nettoyé le sol du gravillon et des épines qui le recouvraient et elle s'est étendue, visage tourné vers le ciel. Liberata, remise de ses émotions, s'est hissée dans l'arbre et nous a lancé des fruits. Marina et moi avons enjambé ensemble le tablier de buissons épineux pour nous asseoir derrière. J'ai croqué dans l'un des citrons de Liberata et j'en ai aspiré le jus. J'avais laissé ma gourde à la maison, dans la hutte où mon père l'avait

déposée, aussi n'avions-nous rien d'autre que ces citrons. Marina tenait le sien dans sa main, mais elle n'en avait pas encore pris une bouchée, n'y avait pas encore bu. Accroupie, elle tendait le cou légèrement au-dessus du buisson pour observer.

Les vois-tu ? ai-je demandé. Vois-tu quelque chose ?

Rien. Personne.

Nous avions treize ans. Des jambes et des bras plus longs que de raison, quelque chose de neuf et de farouche enroulé bien serré, précairement, en nous. Nous étions comme les étoiles qui sont apparues ce soir-là, infinies, éternelles, déferlant, se déployant et étincelant comme la mer.



On se relayait pour dormir et ne pas dormir, guetter et ne pas guetter. On ne cueillait que les citrons qui étaient prêts et on laissait les plus petits, pour leur donner la chance de mûrir. Chacune notre tour, on sortait furtivement pour trouver à manger, surtout des insectes et des plantes, ou pour sucer la rosée du matin qui perlait sur les brins d'herbe et à la base des aloès. Une fois le soleil levé, elle s'était évaporée. On était loin du ruisseau, loin de tout cours d'eau de notre connaissance, mais rien d'autre ne nous manquait. Si on arrivait à trouver de l'eau, suffisamment d'eau, et un moyen de la transporter et de la partager, on pourrait rester ici pour toujours, songeais-je. C'est ce que j'espérais.

Et faire quoi ? a chuchoté Marina. Nous étions réveillées. Basil et Liberata dormaient.

Faire tout ce qu'on veut.

Je veux rentrer à la maison, a-t-elle dit.

On ne peut pas, j'ai dit. Tu sais qu'on ne peut pas.

Peut-être qu'ils veulent simplement nous dire quelque chose. Les soldats. Ou nous aider. Peut-être qu'ils nous apportent quelque chose.

C'est le même, Marina. Il est là. As-tu vu ? Le même.

J'ai vu, a dit Marina. Elle a cassé une brindille sèche sur un arbuste. A appuyé le pouce sur ses épines, une à la fois, pour les éprouver.

Avec plus de soldats. Avec des armes, j'ai dit. Quand sont-ils jamais venus pour nous apporter quelque chose ? Pour nous aider ? Ils ont pris Basil, tu te souviens ? Ils viennent et ils se servent, Marina.

Elle a appuyé son pouce sur une épine. Puis sur une autre, et une autre, encore et encore. J'ai soif, a-t-elle dit.

Nous avons ajouté chercheuse d'eau à la liste des tâches que nous nous partageons. Lorsque l'une d'entre nous dormait, une autre pouvait faire le guet, une troisième chercher à manger et une dernière pouvait s'éloigner davantage, avec plus de prudence, pour essayer de trouver de l'eau. Cette personne avait le premier choix dans notre réserve d'armes.

Basil y est allée la première, parce que c'était elle qui courait le plus vite et qu'elle le voulait bien. Elle a pris deux petites pierres pointues.

C'est tout ? j'ai demandé.

C'est tout, a-t-elle dit. N'importe quoi d'autre me ralentirait. Je ne pourrais pas courir, ou porter beaucoup d'eau.

Si tu en trouves, j'ai dit.

Si j'en trouve.

Je lui ai tendu la vessie que Marina avait autour du cou quand nous nous étions enfuies, du genre que nous possédions toutes, que nous devions toutes porter sur nous et auxquelles nous buvions en travaillant, le genre qu'on oubliait presque tous les jours, ou qu'on perdait, ou qu'on ne prenait pas la peine d'emporter. La vessie de Marina était la seule que nous avions ; elle seule y avait pensé, elle seule avait pris cette peine. Elle pourrait contenir une certaine quantité de liquide, quoique pas énormément. Mieux que rien. Basil a pris la vessie et est partie en courant, et parce que c'était mon tour et que j'étais fatiguée, je me suis endormie.

Quand je me suis réveillée, il faisait noir, Basil était de retour, elle avait deux vessies et un pot en argile, tous pleins. Elle avait de l'eau.

Nous avons bu, bu et bu encore. Nous avons tout bu, l'étreinte brûlante et aiguë de la soif s'est relâchée et puis nous avons été capables de réfléchir, de parler. Nous nous sommes allongées sur le bout de terre entre l'arbre et les arbustes, toutes réveillées en même temps pour la première fois depuis des jours. Il n'y avait habituellement pas de nuages, mais je me souviens d'en avoir vu à ce moment-là. Je me souviens d'avoir regardé leurs contours se brouiller, changer et étinceler tandis qu'ils glissaient devant la lune. Merci, Basil, ai-je dit, même si je l'avais déjà dit.

Étendue à mes côtés, à ma droite, elle avait une vessie dans les mains et en triturait les ficelles, qu'elle tressait entre ses doigts. Bien sûr, a-t-elle dit.

Ce n'est rien.

Où l'as-tu trouvée ?

Trouvé quoi ?

L'eau, le ruisseau, le puits, ou je ne sais quoi ?

Basil a dénoué un brin, a recommencé. Je ne me rappelle pas, a-t-elle dit.

Tu ne te rappelles pas ?

Un ruisseau, quelque part.

Où ?

Je ne me rappelle pas. Loin d'ici, assez.

Loin comment ?

Une heure de course ? Peut-être deux ?

Dans quelle direction ?

Je ne me rappelle pas.

Tu es partie par-là, ai-je pointé par-dessus sa tête, l'est. C'est de là que vient l'eau ?

Non... J'ai fait des boucles. J'ai beaucoup tourné.

Mais tu as retrouvé ton chemin pour revenir ?

Oui, c'était facile. Jusqu'à l'arbre, jusqu'aux buissons.

Mais l'eau, le ruisseau...

Quiteria, a dit Basil, je ne me rappelle pas.

La retrouveras-tu ?

Je ne sais pas.

Pourras-tu la retrouver ?

Je ne sais pas.

Basil, est-ce que tu ne peux pas...

Elle ne sait pas, Quiteria, a murmuré Liberata. Elle a dit qu'elle ne sait pas.

Plus personne n'a rien dit. Une faible brise faisait trembler les feuilles, si légère qu'on pouvait la voir mais pas la sentir. Les nuages avaient disparu. Soufflés.

Et les soldats ? a demandé Marina. Les as-tu vus ?

Non, a répondu Basil. J'ai pensé les avoir entendus, par-là, vers ces autres collines. Mais je n'en suis pas sûre du tout. Je ne sais pas.

Marina et moi nous sommes redressées toutes les deux et avons regardé en direction de ces autres collines. Rien que de la terre, des broussailles, de l'obscurité. Au matin, me suis-je promis, je regarderai encore, pour chercher à distinguer l'éclat d'une armure dans la lumière.

Et le pot ? ai-je demandé. Liberata le tenait, maintenant vide, et le retournait, en plissant les yeux pour en étudier les détails effacés. Où as-tu trouvé la deuxième vessie et le pot ?

Je les ai juste trouvés, a répondu Basil. Par terre, sous une bruyère mauve.

Peut-être échappés par un soldat, a dit Marina.

Probablement échappés par un soldat, a dit Basil.

Elle pleurait. Des taches sombres sur la roche poussiéreuse.

Est-ce que tu pleures ? ai-je demandé.

Non.

Ne pleure pas. Je ne suis pas fâchée parce que tu ne te rappelles pas où tu as trouvé les choses et l'eau, j'ai dit. Même si en fait j'étais fâchée.

J'ai froid, c'est tout, a-t-elle dit.

Mais il ne faisait pas froid. Il ne faisait jamais froid.

Ma mère est encore enceinte, a-t-elle dit.

Depuis quand ?

Cinq mois, je pense. Dans ces eaux-là.

Ça va bien aller, a chuchoté Liberata. Ça se passe toujours bien.

Marina n'a rien dit. Nous avions toutes les yeux tournés vers le haut, non pas les unes vers les autres, pour observer l'immense étendue vide dans le ciel.

Il ne fait pas vraiment froid, j'ai dit.

J'ai posé l'une de mes mains sur l'autre, pour tester. Ma peau était tiède comme une pierre au soleil.

J'ai posé ma main sur celle de Basil. Elle était plus fraîche, mais pas de beaucoup. Liberata a tendu le bras et posé sa main sur la mienne. Marina s'est rapprochée pour l'imiter.

Basil n'a rien dit. Elle a posé son autre main par-dessus les nôtres, par-dessus la sienne, lourdement.



C'est là que j'ai pour la première fois rêvé de ma mère, dehors, sous la non-ombre des branches de cet arbre malingre. Ma mère, ma mère adoptive, descendait péniblement vers le ruisseau, les bras pleins de linge rouge sang, ses propres linges d'accouchement.

Mais, disais-je. Mais il faut que tu retournes là-bas, au village. Il faut certainement que tu retournes là-bas, pour avoir ton bébé.

Il faut que quelqu'un fasse cela, répondait-elle. Ça doit être fait, alors quelqu'un doit le faire. Et l'eau coulait, rouge et poisseuse, autour de ses chevilles.



On cherchait de l'eau, on cherchait de la nourriture, on cherchait les soldats, les jours passaient, passaient, passaient, le soleil était chaud, sec et fort, peut-être plus fort que nous, peut-être, mais il était aussi splendide, il faisait pousser les citrons et faisait apparaître dans l'air des ondulations que nous pouvions admirer quand nous n'avions rien à faire et rien à dire, tout était doré et mouvant, et j'aiguais des bâtons pour nous toutes à l'aide de la serpette. J'aiguais bâton sur bâton sur bâton.



Je dormais quand les soldats sont arrivés. Le sommeil est un long chemin pour moi, toujours, la descente, l'abandon ; il me faut parfois des heures et des heures, et quand j'y parviens, quand je me laisse finalement sombrer, je donne des coups des pieds et je suis agitée de spasmes, dit Marina ; il suffit qu'une mouche passe non loin et je sursaute, je reviens. Le sommeil est peu profond pour moi, le sommeil est rare, mais il n'en demeure pas moins que je dormais quand les soldats nous ont finalement découvertes, quand Cyllius est venu. Nous dormions toutes. Nous étions épuisées par la soif et le soleil et nous étions, toutes, endormies.

Je ne sais pas qui était censé faire le guet. Pas moi, même si c'était toujours moi, en réalité.

Je dormais, et puis une décharge, une pression dans ma poitrine, et je ne dormais plus. Juste comme avant, comme toujours, je les ai entendus. Je les ai d'abord entendus. J'ai ouvert les yeux et la lumière était chauffée à blanc et plus aveuglante que l'obscurité, alors j'ai refermé les paupières, et j'ai plongé la main, d'un geste automatique, sous ma tunique à la recherche de ma lance. Je l'ai trouvée, j'ai inspiré et prêté l'oreille à leur respiration autour de moi, j'ai compté, un deux trois, trois souffles, trois sœurs, toutes là, toutes saines et sauvées. Et puis j'ai de nouveau prêté l'oreille, plus loin, aux bottes des soldats, leurs lourds bruits de pas d'hommes. Cette fois, ils ne parlaient pas. Ils devaient savoir que nous étions là. Ils faisaient exprès de garder le silence ; ils croyaient ne pas faire de bruit.

J'ai expiré et ouvert les yeux à nouveau, cette fois lentement. Je me suis redressée à peine au-dessus des buissons, juste assez haut pour voir. Avec ma main qui ne tenait pas la lance, j'ai trouvé un caillou pointu dans ma

poche, j'ai inspiré encore une fois et, même si j'étais vide à cause du manque de sommeil, de la soif, même si j'étais creuse et légère comme une paille l'été, je me suis levée. J'ai bondi.

J'ai fait couler le sang de deux d'entre eux, Cyllius et un autre, et j'en ai assommé un troisième. Je l'avais jeté à terre, j'étais sur son torse et j'aurais pu lui écrabouiller les yeux, un caillou dur dans ses yeux liquides, évanouis, aveugles comme le soleil, pour toujours, mais une sœur a crié, je me suis retournée et il m'a repoussée et fait basculer, m'a clouée à terre, et c'était la fin. C'était Marina, assise. C'était Marina qui avait crié. Non ! Quiteria ! Non ! Non !

Tu as crié après moi, lui dirais-je plus tard, propre, nourrie. Tu m'as arrêtée.

J'ai crié *pour* toi, répliquerait-elle, drapée de blanc, éblouissante telle Vénus. Pour te sauver.

Ils nous ont ligotées, les poignets derrière le dos.

Que quelqu'un d'autre prenne celle-là, a dit un soldat, pas Cyllius, en faisant un geste en direction de Liberata. Je ne veux pas toucher celle-là.

Nous avons marché, attachées et regroupées comme des chèvres, nous avons descendu la montagne, moi devant, les autres ensuite. Nous sommes passées devant le village, avons suivi les sentiers de chèvres, jusqu'à ce que nous atteignions la route, et puis nous avons monté, monté, monté, vers la grande maison. Et, parce que j'étais devant, je ne pouvais pas voir le visage de mes sœurs. Je ne pouvais tenir la main de personne.



Les soldats nous ont emmenées jusqu'à une partie de la maison où il n'y avait que des femmes, puis ils sont repartis, parce qu'ils n'étaient pas des femmes.

Alors que nous avions toujours les mains liées, les femmes qui étaient là, les esclaves Claudia, Vernica et Bea, ont découpé nos tuniques et nous ont coupé les cheveux ; elles ont apporté de l'eau et du savon dur et nous ont frottées jusqu'à chasser la crasse et la saleté du dehors, elles ont fait disparaître l'huile de citron, la poussière d'insecte et le sang de soldat ; elles ont apporté de l'eau et du savon dur, et nous ont lavées de notre ancienne vie.

Une femme en vêtements plus fins, ses cheveux semblables à des vagues de soleil, brillants, tressés et enroulés sur sa tête, assise à l'écart, observait la scène. Vous l'appellerez mère, a dit l'une des esclaves qui nous lavaient.

Nous n'avions jamais vu de femme semblable. Les hommes et les esclaves allaient et venaient depuis la grande maison, traversaient parfois le village, mais les femmes, les femmes fortunées, jamais. Elle avait l'air fragile, cassable, comme un pot trop précieux pour être utilisé, pour être utile.

Ne m'appellez pas mère, a-t-elle dit. S'il vous plaît.

Elles ont tressé et enroulé ce qui restait de nos cheveux comme les siens, cela piquait et tirait, et je me suis demandé si ses cheveux tiraient

aussi. Son crâne ne semblait pas la faire souffrir.

Mais peut-être qu'on s'y habitue après un moment, ai-je dit, plus tard, à Basil.

Peut-être, a-t-elle répondu, les doigts de ses deux mains enfoncés dans ses tresses.

Elles nous ont détaché les mains, nous ont fait enfiler de nouvelles tuniques d'un blanc parfait, puis nous ont à nouveau lié les poignets.

Belle, a murmuré Marina en baissant les yeux pour se regarder elle-même.

J'imagine que ça fera l'affaire, a dit l'esclave.

On aurait dit que la tunique n'était faite de rien. Ma vieille tunique, ma seule autre tunique, en laine rêche, était toujours présente, lourde contre ma peau. Celle-ci était tissée, fine, et semblait faite de rien. Une lame l'aurait fendue comme de l'eau, comme de l'air.

Elle est tellement légère, a murmuré Marina. On pourrait probablement voler si on voulait.

Elles nous ont donné de l'eau, que j'ai acceptée, et de la nourriture, que j'ai refusée, et nous ont menées à une chambre percée de quatre fenêtres étroites et longues comme l'herbe du désert et trop hautes pour être atteintes, même si on se juchait sur un lit. Il y avait là encore de l'eau, une cruche et quatre gobelets sur une petite table, et quatre lits séparés, un pour chacune. Aucune d'entre nous n'avait encore jamais eu son propre lit. Ça va être tellement froid, ai-je songé, de dormir seule. Ça va être impossible.

Elles nous ont de nouveau délié les mains, cette fois pour de bon, et ont dit :

Vous ferez sa connaissance demain. Il était parti, mais il sera de retour, et il vous rencontrera demain.

Puis elles ont verrouillé la porte et sont parties.

Qui ? a chuchoté Liberata. Qui va nous rencontrer demain ?

Basil a haussé les épaules.

Tu sais, j'ai dit. Tu sais qui.

Je ne sais pas, a dit Liberata. Le soldat, peut-être ? Encore ?

Basil a haussé les épaules, nous a versé de l'eau.

Le commandant, a dit Marina, qui scintillait sourdement dans les rayons de lune. Le commandant va nous rencontrer.

Tu m'as crié après, j'ai dit. Tu m'as arrêtée.

J'ai crié pour toi, a-t-elle répliqué en brillant telle Vénus.

J'ai enlevé d'un des lits les étranges tissus étouffants, et l'oreiller aussi, inutile, puisque les lits étaient faits pour se coucher, pas pour s'asseoir, et je me suis allongée. J'ai scruté le plafond à la recherche de failles, de défauts. J'ai fermé les yeux. Mais elle est trop jeune pour être notre mère, j'ai pensé, puis j'ai sombré dans un sommeil noir et solitaire.



La lumière du matin étroite et longue, comme l'herbe du désert, et je me suis réveillée.

Sur la petite table il y avait maintenant du pain et encore plus d'eau. Les esclaves avaient dû revenir, mais je ne les avais pas entendues, je ne m'étais pas réveillée. Elles étaient douées, très douées, pour ne pas faire de bruit, pour être présentes et absentes en même temps ; une habileté maintes fois pratiquée, perfectionnée.

Sur la couche près de la mienne, Marina dormait toujours. Son pied dépassant des draps pointait vers moi, brun et rouge à cause des égratignures et du soleil. Tout son corps semblait petit, cassable. C'est à cela que je ressemble, ai-je pensé. Quand je dors, je ressemble à cela, exactement.

Puis la femme est arrivée. Julia-ne-m'appellez-pas-mère est arrivée.

Elle a frappé à la porte. Bonjour ? a-t-elle dit. Est-ce que c'est la bonne porte ? Bonjour ?

Marina, qui devait être déjà réveillée, en fait, qui était toujours la meilleure à faire semblant, a bondi hors de son lit et a gagné la porte en trébuchant. Oui, a-t-elle dit. Oui, oui. Elle s'est agenouillée et a regardé par le trou de la serrure. Oui, mère, a-t-elle dit. Oui, nous sommes ici.

Basil et Liberata se sont réveillées. Assises.

Ne m'appellez pas mère, a dit la femme. S'il vous plaît.

D'accord, a répondu Marina.

Pouvez-vous me laisser entrer ? a demandé la femme.

Non, a dit Marina.

Il y a eu un moment de silence. Non ? a répété la femme. Et puis : S'il vous plaît, je ne vous ferai pas de mal. Je ne suis pas armée et je suis... faible. Assez faible.

Basil, pendant ce temps, s'était levée et s'était approchée du pain. Elle l'a divisé en quatre et, en silence, l'a distribué parmi nous. Nous avons pris quelques bouchées et puis nous avons caché ce qui restait dans nos manches.

Non, a répondu Marina, la bouche pleine. Elle a avalé, a repris. Non, a-t-elle dit. Ce n'est pas que nous ne voulons pas, c'est que nous ne pouvons pas. C'est verrouillé. Nous ne pouvons pas vous laisser entrer. Il vous faut une clef.

Oh, a dit la femme.

Mais vous pouvez entrer, a ajouté Marina après un instant. Avec une clef, si vous voulez. Ça ne nous dérange pas, a-t-elle dit. Elle a levé les yeux, nous a regardées tour à tour. Liberata a opiné du chef. Basil a haussé les épaules. Oui, a dit Marina, c'est d'accord. Vous pouvez entrer. Nous sommes d'accord.

Dis-lui qu'il ne reste plus de pain, ai-je chuchoté.

Mais il ne reste plus de pain, a-t-elle ajouté. Désolée.

Ni d'eau, a renchéri Basil en prenant la cruche, qu'elle a coincée entre son lit et le mur.

Ni d'eau, a répété Marina. Désolée.

Il y a eu un nouveau moment de silence ; nous pouvions entendre la femme se déplacer de l'autre côté de la porte. Puis elle est revenue. Je n'ai pas de clef, a-t-elle dit.

Vous n'avez pas de clef ?

Non.

Oh. Marina nous a dévisagées, puis a tourné les yeux vers la porte, vers nous, puis vers la porte.

Où sont les esclaves ? a demandé la femme.

Pas ici, a répondu Marina. Ailleurs.

On ne sait pas, a chuchoté Liberata.

On ne sait pas, a répété Marina.

Soupir. Un peu de mouvements encore, puis la femme a dit : Eh bien, merde. Nous l'avons entendue s'asseoir. À même le sol, sans doute. Êtes-vous toutes là ? a-t-elle demandé. Toutes les quatre ?

Oui, a dit Marina.

Oui, ont dit Liberata et Basil.

D'accord, a dit la femme. Eh bien, je vous ai apporté des olives. Mais je peux difficilement les faire passer par le trou de la serrure, n'est-ce pas. Elle a soupiré de nouveau. Écoutez, a-t-elle repris, et nous pouvions entendre qu'elle avait la bouche pleine, qu'elle était en train de mastiquer. Je voulais simplement vous demander pardon, pour plus tôt, si j'ai paru froide, peut-être, quand Bea, Vernica et Claudia, les esclaves, je veux dire, m'ont présentée.

Basil et Liberata se sont mises à genoux près de Marina, une de chaque côté, toutes trois face à la porte. Je me tenais derrière elles.

Ce n'est pas grave, a dit Marina. Vous n'avez pas paru froide.

C'est simplement, a dit la femme, que je ne suis pas votre mère. Je ne suis la mère de personne. Et si vous m'appeliez ainsi, ce serait comme d'appeler un chien une chèvre. Il n'y a rien de mal à être une chèvre, ni à être un chien, d'ailleurs, vraiment, mais ça n'a aucun sens d'appeler celle-là comme celui-ci, ou celui-ci comme celle-là, n'est-ce pas ?

Non, a dit Marina. C'est vrai.

Mais je n'ai rien contre vous. Si ce n'était que de moi, cette porte ridicule ne serait pas verrouillée, par exemple, a dit la femme. Bruits de mastication.

Alors, a dit Marina, comment est-ce qu'on devrait vous appeler ? Si ce n'est pas mère ?

Julia, a répondu la femme, a répondu Julia. Simplement Julia.

Marina a souri. Julia, a-t-elle répété, doucement.

Julia ? a demandé Basil à la porte.

Oui ? a répondu Julia.

Si vous n'êtes pas notre mère, qui est-ce qui l'est ?

Vous ne savez pas ? a demandé Julia.

Non, a dit Basil.

Silence. Pas même de mastication.

Ni... votre père ? a encore demandé Julia.

Non, a répondu Basil.

Julia a expiré. Une longue et lourde expiration. D'accord, a-t-elle dit. Écoutez.

Alors nous avons écouté. Et moi, même moi, je me suis tendue vers elle.

Très bien, a repris Julia à travers le trou de la serrure. Voici ce qu'il en est : Votre mère est morte. Votre père ne l'est pas.

Et j'ai regardé Marina, qui me regardait. J'ai ouvert la bouche. Elle a secoué la tête : Non.

Vous étiez neuf, a repris Julia. Toutes identiques. Au début, il y en avait neuf.

Neuf ? a dit Basil. Pas sept ?

Non, a dit Julia. Neuf. Deux qui n'ont pas survécu à la naissance, sept qui ont survécu. Neuf. En tout, il y en avait neuf.

Et c'était comme d'entendre une chanson qu'on a oubliée mais qu'on reconnaît ; c'était comme de trouver la main de sa mère dans l'obscurité.

Vous étiez neuf, a repris Julia. Au début. Pas quatre, pas sept, neuf.

Et quelque chose s'est ouvert dans la pièce, quelque chose comme une chanson ou une main, et toutes les quatre, toutes les quatre ensemble, nous avons eu la même pensée, nous avons pensé : Je le savais, je le sais.

Julia a continué. Elle parlait, parlait, les neuf, la naissance, la rivière, le village, et nous ne disions mot, ni à elle ni les unes aux autres, nous nous contentions de regarder droit devant, le petit trou dans la lourde porte, des morceaux de pain ramollis par la sueur pressés contre nos bras, à l'intérieur de nos manches.

Je n'étais pas là, a-t-elle enfin dit. Je suis arrivée plus tard, beaucoup plus tard. Je suis simplement une nouvelle épouse, une troisième épouse. Elle s'est interrompue, a mastiqué. Mais il faut dire, a-t-elle repris, que le commandant n'était pas là non plus. Quand on y pense, j'en sais à peu près autant que lui.

Comment l'avez-vous découvert ? a demandé Marina. Tous les deux ?

Elle s'était penchée tout contre la porte, de sorte que son nez touchait presque le battant.

Un soldat, a répondu Julia. C'est lui qui m'a dit. Qui nous a dit. Il n'y a pas si longtemps, en fait. Vous croyez être étonnées ? Pensez au commandant, pensez à cela. Ce soldat qui lui raconte tout cela. Il était au courant depuis le début, j'imagine.

Vont-ils le tuer ? a demandé Marina.

Il était encore enfant, a répondu Julia, à l'époque, quand tout cela s'est passé. Alors je ne crois pas... Elle s'est interrompue, s'est ravisée. Je ne sais pas, a-t-elle dit. J'espère que non. Elle a craché un noyau, qui a tinté en touchant le bol, ou le sol, un seul petit coup de gong étouffé.

Quoi qu'il en soit, le commandant a envoyé des hommes vous chercher dès qu'il a su, a-t-elle repris. Dès que le soldat lui a dit. Mais vous vous êtes débattues et vous vous êtes enfuies, c'est compréhensible, alors ils ont dû

vous pourchasser, et quand ils ont fini par vous attraper, vous avez de nouveau essayé de vous enfuir, alors ils ont dû vous enfermer ici, ou là-bas, j'imagine. Même si, comme je l'ai déjà dit, je pense que ce n'est pas nécessaire de vous enfermer maintenant, à ce stade-ci, maintenant que vous êtes toutes lavées et coiffées. Je ne trouve pas que cela envoie un message très accueillant. Elle s'est interrompue. Ce n'est pas ce que j'aurais fait, en tout cas.

Elle a pris une profonde inspiration, et puis a expiré. Nous avons entendu le son d'un bol qu'on dépose sur le plancher dur.

Et maintenant j'ai mangé toutes vos olives, a-t-elle dit.

Pourquoi ne nous ont-ils rien dit ? a demandé Basil. Les soldats, pourquoi ne nous ont-ils pas dit pourquoi ils voulaient nous attraper ? Pourquoi avaient-ils des épées et des lances ?

Eh bien, c'était nécessaire, non ? Vous, avec vos cailloux et vos bâtons. Et puis, c'est à cela que servent les soldats, à manier ces lances et ces épées, pas à discuter.

J'ai hoché la tête, même si elle ne pouvait pas voir.

Donc, a-t-elle repris. Pour résumer, le commandant vous croyait mortes. Il croyait que vous n'étiez qu'un seul bébé, pas neuf, et que vous étiez mortes, comme sa femme, sa première femme, et il n'a pas posé davantage de questions. Alors il est parti et n'est pas revenu avant un long, long moment.

Croyez-vous qu'il est heureux, maintenant ? a murmuré Liberata. Croyez-vous qu'il est content d'être encore père au bout du compte ?

Quoi ? a demandé Julia. Je n'ai pas entendu.

Croyez-vous qu'il est heureux ?

Je crois... a répondu Julia, qu'il est troublé.

Troublé content ou troublé triste ?

Troublé, c'est tout, a-t-elle dit. Et puis : Non, non, troublé content, je crois. J'en suis sûre.

Nous avons entendu un froissement, comme si elle s'était mise debout et s'apprêtait à partir. Oh, a-t-elle dit, et puis d'autres froissements, elle s'était rassise. J'ai failli oublier. Je voulais vous donner cela.

Il y a eu une pause.

On ne peut pas voir, j'ai dit.

Ce sont des colliers. Un chacune, un pour chacune d'entre vous. Il voulait que je vous les donne.

Ils viennent de lui ? a demandé Marina.

Oui, eh bien, il me les a donnés pour que je vous les remette.

Il ne voulait pas nous les donner lui-même ?

Non, hum, je n'ai pas d'enfant, a-t-elle dit. Hum, ce que je veux dire, c'est que c'est habituellement de la part de la mère. C'est habituellement la mère qui les donne, officiellement.

Elle a glissé le premier à moitié par la serrure. Marina a délicatement soulevé la section du bijou qui pendait et l'a tirée vers nous. De l'or, avec

une petite lune, aussi en or. Aucune d'entre nous n'avait jamais posé les yeux, et encore moins la main, sur quoi que ce soit d'aussi précieux.

Vous n'êtes pas obligées de les porter si vous n'en avez pas envie, a dit Julia.

Elle a glissé les quatre colliers par la serrure. Marina, Basil et Liberata ont enfilé le leur. Elle commençait à pousser le dernier, le mien, quand les esclaves sont arrivées afin de nous laisser sortir pour le déjeuner ; elles ont attendu que Julia ait fini avant d'ouvrir la porte. J'ai tiré mon collier, l'ai enroulé sur lui-même et l'ai mis dans ma poche, en sécurité. Puis les esclaves ont ouvert la porte, sont entrées, elles ont recoiffé nos cheveux et nous ont habillées correctement pendant que Julia regardait. Bonjour, a-t-elle dit.

Bonjour, a répondu Marina, et elle a souri.

Après un moment, l'une des esclaves, Vernica, a dit : Eh bien, voilà, c'est le mieux qu'on puisse faire.

Alors elles nous ont prises par la main et nous ont amenées, toutes ensemble, faire la connaissance de notre père.



Elles nous ont mises en file, une deux trois quatre.

Je suis désolé, a dit notre père.

J'étais au loin, a-t-il dit. Je ne savais pas. Je suis désolé.

Il s'est retourné pour regarder Julia, qui était allée s'asseoir sur une grande chaise ouvragée près de la grande chaise ouvragée de notre père.

Elles ressemblent à leur mère, pas vrai ? a-t-il dit.

Oui, a-t-elle répondu. Pareilles.

Je pensais, a-t-il dit.

Je sais, a-t-elle dit.

Il s'est retourné, en direction de Marina. Je pensais, a-t-il répété.

Je sais, a dit Marina.

Il a porté les mains à son visage et s'est frotté de haut en bas. Nous l'avons observé. Les soldats à sa gauche et à sa droite l'ont observé. Les esclaves à notre gauche et à notre droite l'ont observé. Julia nous observait. Personne ne pipait mot. Par une fenêtre, je pouvais entendre des poulets dans la cour ; par une autre, un chien. Enfin, il a arrêté et a dit, à travers ses mains :

Je suis heureux de faire votre connaissance.



Avant le dîner, les esclaves nous ont apporté des bols d'eau où flottaient des tranches de citron.

De la soupe, a chuchoté Liberata.

Pas de la soupe, a dit Bea, l'esclave de Julia. Pas pour manger. Pour vous laver. Vous y plongez les mains, rincez, frottez, et puis vous sentez

bon.

Mais alors, qui les mange ? a demandé Basil. Après cela ?

Qui mange quoi ?

Les citrons ? Qui peut les manger ?

Oh non, a répondu Bea. Personne. Personne ne les mange. Elle a poussé un bol pour l'éloigner d'elle, dans notre direction.

Personne, ont répété les autres esclaves, Vernica et Claudia, et je pouvais voir, à la façon dont leur bouche se plissait après ce mot, à la façon dont elles repoussaient leurs bols loin d'elles, que c'étaient elles qui les mangeaient, elles les mangeaient toutes.

Ce soir-là, j'ai mangé, mangé et mangé, des mets nouveaux, des mets étranges, des mets extraordinaires : un fruit séché mais pas sec de la taille de vingt raisins secs, aux graines comme du sable sucré ; de la viande qui n'était ni du lapin ni des insectes, qui était si tendre qu'on pouvait y boire, en sucer le jus ; du lait aux herbes et aux épices tellement parfumé qu'il vous réchauffait la langue et le gosier même si le lait était frais, et vous réchauffait aussi le sang et vous faisait pomper le cœur comme si vous aviez passé votre vie, toute votre vie, endormi, à moitié endormi jusqu'à ce moment-là, de sorte que vous aviez l'impression que vous auriez pu, si vous l'aviez voulu, s'il l'avait fallu, sauter par-dessus la table, vous emparer de l'épée d'un soldat, saisir les mains de vos sœurs et sortir en courant, loin, courir, courir et courir encore. Ce lait embaumait comme rien de ce que j'avais jamais bu, un parfum si puissant que c'en était presque douloureux.

Je n'ai pas envie de me sauver, a dit Marina.

C'était ce même soir, après souper, avant de dormir. Notre porte était déverrouillée, les soldats étaient retournés à leurs occupations habituelles et les esclaves ne se souciaient pas de nous, ou si peu. On pourrait, j'ai dit.

Je ne sais pas, a dit Liberata. Je suis fatiguée. Fatiguée en ce moment parce que j'ai sommeil, et fatiguée d'avoir faim et soif et chaud, d'être tout le temps sale et d'avoir tout le temps peur.

Et vivante, j'ai dit. Et libre.

Eh bien, a dit Liberata, oui...

On pourrait prendre des choses et se sauver, j'ai dit. On pourrait prendre des chiens, même. Et de la nourriture et de l'eau, cette fois, et peut-être dérober de vraies armes aux soldats, et apporter ces colliers, probablement en or véritable, et une poule, peut-être, une poule qui pourrait manger les insectes et nous donner des œufs, manger les insectes qu'on n'a pas envie de manger et les transformer en œufs qu'on a envie de manger, on pourrait se sauver, se sauver maintenant.

Je n'ai pas envie de me sauver, a dit Marina.

Je ne sais pas, a dit Liberata.

Basil était assise, bras croisés, appuyée au mur tout au bout de son lit, les yeux fermés. Je suis tellement repue, a-t-elle dit. Je suis tellement, tellement repue.

Marina a ri. Moi aussi, a-t-elle dit. Je ne pourrais pas courir même si je le voulais, même s'il le fallait.

Liberata a souri. Jamais été si repue, a-t-elle chuchoté. Comme une amphore pleine d'eau. Si j'essayais de courir, tout déborderait.

On en discutera au matin, a dit Marina. S'il vous plaît ? Elle s'est allongée sur son lit et a lentement agité les bras de haut en bas sur les draps doux, comme on s'y prenait pour faire des anges dans la poussière, sauf que maintenant il n'y avait pas de poussière, nulle part, pas la moindre poussière.

D'accord, parfait, a répondu Basil sans ouvrir les paupières.

Parfait, a murmuré Liberata, et elle s'est couchée aussi.

Mes sœurs, dans leurs tuniques blanches, avec leurs coiffures compliquées, leurs pendentifs en or qui reflétaient leurs visages rougis par la nourriture, la lueur des bougies, le vin et le lait, mes sœurs étaient heureuses. J'aurais donc dû être heureuse moi aussi. Alors je n'ai rien ajouté, je me suis contentée de fermer les yeux.

Plus tard, tandis que je pouvais entendre dormir Liberata et Basil, et les esclaves dans le couloir, tout le monde sauf Marina et moi, j'ai dit : Tu savais, tu savais tout cela, depuis très, très longtemps.

Oui, a dit Marina. J'ai essayé de te le dire.

Et tu n'étais pas fâchée ? ai-je demandé. À ce moment-là ?

Non.

Tu ne le détestais pas de n'être pas venu plus tôt, quand nous étions malades, quand nous brûlions sous le soleil, quand nous avions besoin de lui ?

Non. Je ne le détestais pas.

C'est pleutre, j'ai dit.

C'est l'espoir, a-t-elle répondu.

Nous sommes restées quatre ans. Pendant quatre ans, nous ne nous sommes pas sauvées.



J'ai rêvé de ma mère à nouveau cette nuit-là. J'ai rêvé de ma mère presque tous les soirs après cela. Je me réveillais avec des bribes de rêves, entiers ou fracassés comme de l'argile contre une pierre, un mot, un visage oublié.

J'ai rêvé, cette nuit-là, que ma mère était fatiguée. Je suis fatiguée, me disait-elle dans le rêve. C'était tout.

Une autre nuit, j'ai rêvé qu'elle portait la plus maigre des chèvres.

Une autre nuit encore, qu'elle se frappait le coude sur une boîte.

C'est tout. Rien d'important ou de singulier. Que des rêves modestes, normaux, où je voyais ma mère. Puis je me réveillais, dans cet énorme lit surélevé, toute seule.



Le premier jour où nous avons été libres d'aller et venir comme nous l'entendions, je me suis levée avant les autres pour que personne ne puisse me suivre, je suis sortie dans la cour déjà grouillante d'animaux et d'esclaves, et j'ai poussé trois cageots de citrons vides jusqu'au mur du fond. Personne n'a bronché, personne ne s'est inquiété. Je me suis servie des boîtes comme de marches, en montant d'abord sur la première, puis sur

les deux autres empilées. De là, je pouvais atteindre la fenêtre ; je pouvais me hisser par-dessus le mur et sortir. Il n'y avait pas de garde à l'arrière. Je me suis laissée tomber de l'autre côté, dehors, et je suis partie à la recherche du soldat.

C'était facile de les trouver, de le trouver. Bien que leur camp ait été installé discrètement hors de vue de la maison, on pouvait clairement entendre les chocs métalliques, les appels, les cris et les chants, de l'aube jusqu'au coucher du soleil. J'ai marché en passant de l'ombre matinale d'un arbuste au couvert d'un autre, guidée par ce bruit. J'ai fait mille dix-sept pas, et puis j'ai aperçu des rangées et des rangées de triangles de toutes les couleurs, des tentes. J'ai fait encore trois cent six pas, et puis j'ai vu des hommes qui marchaient, étaient assis, ou discutaient autour de ces tentes, tous en uniforme, tous semblables, tous bien nourris et reposés. Celui qui se trouvait le plus près prenait place sur une roche, le visage tourné vers le soleil, les yeux fermés. Je me suis approchée de lui.

Bonjour, j'ai dit.

Il a ouvert un œil, l'a plissé. Bonjour, princesse, a-t-il répondu.

J'ai levé un sourcil.

Il a levé un sourcil.

Je cherche un soldat, j'ai dit.

Eh bien, quelle chance, a-t-il répondu. Me voici.

Non, j'ai dit. Pas toi. Un autre soldat.

Il a baissé son sourcil. Hum, a-t-il dit. Il a fait un geste vague en direction des tentes. Choisis celui qui te plaît, alors.

Non. Pas n'importe quel soldat. Un soldat en particulier.

Il a ouvert les deux yeux et d'un geste vif a tourné ses jambes sur la pierre afin de me faire face.

Ah, a-t-il dit. Je vois. Très bien. Lequel ?

Il s'appelle Cyllius. Julia m'a dit qu'il s'appelait Cyllius.

Ah. Bien sûr, bien sûr.

Il a désigné d'un mouvement la quatrième tente de la deuxième rangée. Une tente verte, avec une tente bleue à gauche et une tente rouge à droite.

Mais fais vite, a-t-il dit. Ce sera bientôt l'heure des exercices de réveil, de course et d'épée, et on n'a notre collation d'avant-midi qu'après cela, alors il ne voudra pas être en retard, ou faire attendre tout le monde. Même pour une Fille royale.

Je ne suis pas royale, j'ai dit.

Pas loin. De toute façon, tu sais que personne n'a le droit de te toucher, n'est-ce pas ? Tu sais qu'on le paierait littéralement de notre vie si n'importe lequel d'entre nous te touchait, même si tu en avais envie, n'est-ce pas ?

Évidemment, j'ai dit. J'espère bien.

Et tu veux quand même aller dans cette tente, princesse ?

Je ne suis pas une princesse. Et oui, je veux.

Il a haussé les épaules et a repris sa position initiale, dos contre la pierre, visage levé vers le soleil. Très bien, a-t-il dit. Pas de problème.

Je l'ai quitté et j'ai marché entre les tentes jaunes et rouges et bleues et vertes et jaunes et rouges et bleues et vertes, ignorant les soldats devant lesquels je passais et qui, pour la plupart, essayaient d'avoir l'air de m'ignorer.

La quatrième tente depuis la fin de la deuxième rangée était exactement semblable aux autres. Un petit triangle, trop exigu en apparence pour contenir un être humain de taille normale, à plus forte raison un soldat. Elle était trop fragile pour que j'y cogne, que de la peau mal tendue, alors j'ai plutôt tapé du plat de ma main. Soldat ? j'ai dit. Bonjour ?

Oui, bonjour, a répondu le soldat. Tu ne peux pas entrer.

Oh.

Il y a eu un silence. Puis des froissements.

Alors tu peux sortir, j'ai dit.

Pas maintenant, pas tout de suite.

Oui tout de suite. Je t'en prie.

Marina ?

Quiteria.

Soupir. Il y a eu d'autres froissements, de petites bosses se formaient et disparaissaient sur la peau de la tente et puis, finalement, il a sorti la tête, pas de vraie porte, juste des rabats sans attaches. Il ne portait pas son casque, et ses cheveux jaune citron flottaient bizarrement, mollement, d'un côté, mais c'était bien lui, Cyllius.

Très bien, a-t-il dit. Je suis sorti, Quiteria-qui-n'est-pas-Marina.

Tu vas me montrer à me battre, ai-je dit. Correctement.

Vraiment ?

Oui.

Et le commandant est d'accord ?

Bien sûr. Oui.

Il a soupiré. Ça me semble une mauvaise idée, a-t-il dit.

Ça me semble une excellente idée, j'ai dit. Un ordre, même.

Et tu es sûre que ton père est d'accord ?

Oui.

Et Julia ?

Julia est d'accord avec tout.

C'est vrai.

Elle a mangé toutes nos olives.

Je suis désolé.

Il y en a d'autres. Des tas, ici. Alors, tu vas me montrer ?

Pas maintenant, je dois...

Je sais. Exercices de réveil, de course et d'épée.

Oui. Exactement, a-t-il dit. Il a pris une grande inspiration et puis a soufflé son air tout d'un coup, en me regardant. Il était encore plus qu'à

moitié dans sa tente, seule sa tête pointait dehors. D'accord, Quiteria, a-t-il dit. D'accord. Viens demain, plus tôt.

J'ai hoché la tête.

Mais pas ici, a-t-il repris. Viens me rejoindre à l'arène.

J'ai regardé autour de moi. Des pierres, des buissons, un arc-en-ciel de tentes. L'arène ? j'ai demandé.

Oui, l'arène. Il a montré un cercle, ou un quasi-cercle, formé par quelques pierres ébréchées et hirsutes, passé la limite du camp.

Là ? j'ai demandé.

Oui, là. L'arène.

Très bien, parfait, j'ai dit. Demain, deux heures plus tôt qu'aujourd'hui, à l'arène.

Dans l'arène, a-t-il dit. Une heure plus tôt qu'aujourd'hui.

Très bien, j'ai dit, et j'ai souri.

Très bien, a-t-il dit, et il a rentré la tête dans la tente.



Cette nuit-là, ma mère a posé une main sur mon épaule et l'a secouée. Pas suffisamment fort pour me faire mal, mais assez fort. Réveille-toi, a-t-elle dit. Il faut que tu te réveilles. Mais je ne me suis pas réveillée, j'en étais incapable. La nuit pesait lourd sur mes bras, mes jambes, ma poitrine, et

même si je pouvais l'entendre, la voir, la sentir, j'ai continué à dormir, dormir, dormir.



Au début, Cyllius ne m'a pas laissée me servir de son épée. Au début, il ne m'a pas vraiment laissée faire grand-chose.

Tu es venue, a-t-il dit. Tout était de ce bleu fragile qui précède le lever du soleil. Debout exactement au milieu des six pierres qui constituaient l'arène, il chassait du pied les petits cailloux pour en faire une pile. Ses sandales étaient légèrement trop courtes pour ses pieds et ses talons dépassaient à l'arrière, noircis par l'usure. Mieux vaut ne pas avoir de sandales, ai-je songé.

Je pensais que tu allais sans doute juste continuer à dormir, a-t-il dit. Que tu ne viendrais pas vraiment.

Je suis venue, j'ai dit. Bien sûr.

Hum. Il a examiné le sol, tous les cailloux avaient été ramassés dans sa petite pile bien nette. Très bien, a-t-il dit en montrant du geste un endroit juste derrière le tas de cailloux. On peut s'asseoir ici.

S'asseoir ?

Oui, s'asseoir.

Je ne suis pas une enfant, j'ai dit.

Tu as treize ans, a-t-il rétorqué. Ce qui fait que, en réalité, tu es une enfant. Mais ce n'est pas pour ça qu'on s'assied.

Mais je...

Assieds-toi, Quiteria. Sans quoi je retourne me coucher.

Alors je me suis assise. Et lui aussi. Il a pris deux cailloux dans le tas. La première chose à apprendre quand on apprend à se battre, a-t-il expliqué, c'est comment éviter la bataille.

Mais, j'ai dit. Ce n'est pas...

Je n'ai pas dit de ne pas attaquer, a-t-il repris. J'ai dit éviter la bataille. C'est pourquoi la première chose que nous allons apprendre et la plus importante, c'est à viser juste. Il a souri, enfin, et son visage était le premier soleil du matin, le soleil avant qu'il se rappelle de devenir brûlant, de devenir méchant. Il m'a tendu l'un des cailloux. Oui ? a-t-il demandé.

Oui, j'ai répondu.

Tous les jours après cela, j'émergeais de mes rêves, ma mère qui crachait des pépins de citron, ma mère qui cherchait une cuiller égarée, ma mère qui s'appuyait lourdement sur un mur, je m'extirpais de l'obscurité et je sortais dans le bleu fragile du matin, j'allais retrouver Cyllius.

Il ne m'a pas laissée me lever avant trois semaines. Assis, nous lançons des cailloux, d'abord pour la précision, puis pour la force, ensuite pour la distance. Ensuite précision et force, puis force et distance, distance et précision. Enfin tous les trois à la fois. J'aurais voulu m'exercer en visant les tentes et les soldats ; il me faisait viser des pierres et des plantes. Et puis, le jour de mon quatorzième anniversaire, il m'a permis de me lever. Très bien, a-t-il dit. C'est ton jour de chance, petite.

Tu n'es pas beaucoup plus vieux que nous, que moi, j'ai dit.

Oui, a-t-il répliqué.

Non.

Oui.

J'ai quatorze ans, maintenant.

Oh, je sais, tout le monde le sait. Il y a un grand défilé, tout à l'heure. On va devoir enfiler tout notre attirail, même s'il fait plus chaud qu'une piquête de scorpion, aujourd'hui. Et puis le commandant a promis, enfin si on en croit Lucas en tout cas, que nous aurions double ration de viande, pour compenser. Et double ration de vin aussi, peut-être.

Oh, ai-je dit. Je ne savais pas cela.

C'est une surprise.

Oh.

Quoi qu'il en soit, a-t-il repris, j'ai vingt ans. Alors je suis plus vieux. D'autant plus vieux.

Est-ce que nous devons assister au défilé ? ai-je demandé. Est-ce que je suis obligée ?

Cyllius a haussé les épaules. C'est une surprise, a-t-il dit.

Je vais rester ici, j'ai dit. Je vais me cacher ici toute la journée, je vais continuer de m'entraîner.

Il a de nouveau haussé les épaules. Comme tu veux, a-t-il répondu. Tous les défilés sont presque pareils, de toute façon, pas vrai ?

J'ai haussé les épaules à mon tour. J'en ai vu seulement un, de toute ma vie, aussi lointain et étranger qu'une file de fourmis.

D'accord, a-t-il dit, on se remet au travail. Il a porté la main à sa ceinture. Plutôt qu'une épée, il y avait passé des bâtons, deux bâtons pointus longs comme des épées. Il m'en a tendu un. Joyeux anniversaire, Quiteria, a-t-il dit.

Mon enfance se mesurait en bâtons pointus.



Basil m'a coincée alors que je me rendais aux latrines ce soir-là, avant le coucher. Tu as raté le défilé, a-t-elle dit.

Oui, désolée. C'était bien ?

Là n'est pas la question.

Ni l'une ni l'autre n'avons parlé pendant un moment. Nous sommes passées devant une chienne endormie et trois poules. Ça m'étonne que la chienne ne mange pas les poules, ai-je dit. Elle n'essaie même pas.

Crois-tu qu'on va un jour rentrer chez nous ? a demandé Basil.

Chez nous ?

Chez nous. Retrouver nos familles et nos arbres. Notre vie normale.

Je ne sais pas, ai-je répondu, même si je savais.

De nouveau le silence. Une autre poule, endormie. Elle n'essaie même pas, ai-je dit.

Elles étaient là, a repris Basil.

Qui ?

Nos familles. Nos anciennes familles, nos véritables familles, celles d'avant. Elles étaient au défilé, elles en faisaient partie.

Vraiment ?

Vraiment.

Toutes nos familles ?

Toutes.

Même la mienne ?

Ton père, oui. Le commandant les a invités, pour nous faire une surprise, puis il a poussé autant de nourriture qu'il a pu dans leur direction au banquet qui a suivi.

Est-ce qu'ils avaient l'air heureux ?

Ils avaient l'air effrayé.

Nous étions arrivées aux latrines, mais nous ne sommes pas entrées.

Basil a trouvé une lézarde dans la pierre du mur et s'est mise à la fixer plutôt que de me regarder, moi. Julia, notre non-mère, dit qu'il nous aime comme un fou, a-t-elle dit. Mais c'est idiot.

Elle a dit cela ?

C'est idiot, a-t-elle répété. On ne peut pas aimer des gens qu'on ne connaît même pas. Des gens qu'on vient juste de rencontrer. Même de la

famille, pas vrai ? On est juste des enfants, dans un monde infesté d'enfants.

Les parents sont bizarres, j'ai dit.

Parfois, a-t-elle répondu. Pas toujours. Elle a posé la main sur le mur, couvrant la lézarde.

Est-ce que Marina était là ? ai-je demandé. Au défilé ? Elle y a assisté ?

Bien sûr que oui. Elle est restée debout à côté de Julia pendant tout le temps que ça a duré. Elle lui tenait la main.

Basil a ôté sa main du mur. L'a pressée contre son autre main, paume à paume. Peu importe, a-t-elle dit. Je vais faire pipi. Elle s'est éloignée et m'a laissée près du mur, près de la lézarde, seule.



Tous les matins, je partais, seule, et j'allais rejoindre Cyllius à l'arène, à moins que l'armée ne soit partie en campagne, ce qui arrivait la moitié du temps. Quand ils étaient partis, je m'y rendais quand même, toute seule, et je m'exerçais sans lui, en m'imaginant que j'étais partie avec eux, avec lui, dans la bataille, à ses côtés ou devant lui, forte et brave, plus que les barbares, plus que tout autre soldat.

L'un de ces matins que l'armée était en campagne, je m'exerçais avec des pierres. J'en lançais une assez fort pour en renverser une autre, puis je courais rapidement, sans bruit, entre les pierres de l'arène jusqu'à un grand cardon épineux que je transperçais de mon bâton-épée sans me faire piquer, après quoi je sautais sur une pierre pour frapper la plante de nouveau, cette

fois d'en haut. Ma tunique était roulée aux manches et j'avais enlevé mes sandales, que j'avais laissées près de la pile de pierres à lancer. Après tout cela, je sautais en bas de la roche et je recommençais, lancer courir poignarder sauter poignarder sauter, encore, et encore. J'avais fait cela cinq fois quand Liberata est apparue entre deux pierres. J'étais debout sur une roche, m'apprêtant à frapper la plante.

Fiou, a-t-elle murmuré.

Je me suis immobilisée, suspendant mon geste. Quoi ? ai-je demandé.

C'est intense.

Eh bien, j'ai répondu. La vie est intense.

Ouais, a-t-elle murmuré. Quand même. Elle a traversé l'arène pour aller tapoter la fleur violette du cardon, pour le consoler, mais elle s'est souvenue qu'il portait des épines et a reculé.

Peu importe, a-t-elle chuchoté. Elle a grimpé sur le rocher voisin du mien. Bonjour.

Bonjour. Comment m'as-tu trouvée ? Comment as-tu su que j'étais ici ?

Eh bien, a-t-elle chuchoté, parce que tu es toujours ici. Alors je me suis dit que tu y serais.

Tu savais ça ? Que je viens ici ?

Ouais. Je te vois revenir par ce sentier, tous les jours ; je te vois depuis les branches du chêne-liège.

Le bâton devenait lourd dans ma main. Je l'ai déposé à mes pieds et l'ai laissé rouler jusqu'au bord de la pierre, puis par terre, un simple bâton

parmi un tas de cailloux et d'autres bâtons.

Est-ce que les autres sont au courant ? ai-je demandé.

Je ne sais pas. Peut-être. Veux-tu qu'elles sachent ?

J'ai baissé les yeux vers le bâton sur le sol, puis j'ai regardé mes mains à vif à cause des épines. Je me suis assise, mes jambes maigres sur le côté de la roche. Non, j'ai dit. Je ne veux pas.

D'accord.

Très bien, j'ai dit. Je suis occupée, comme tu vois. Alors... pourquoi es-tu ici ? Voulais-tu apprendre à te battre toi aussi ?

Non, a-t-elle chuchoté. Je n'en ai pas envie. Merci. Elle s'est assise, a ramené ses jambes sous elle et, jambes croisées, elle s'est tenue en équilibre, comme par magie, sur le sommet étroit et arrondi de sa pierre. Basil est partie courir, a-t-elle repris. Et Marina est en train de tisser avec Julia, comme toujours, et je m'ennuie, alors j'ai pensé venir te rejoindre. Voir ce que tu faisais. C'est tout.

Est-ce que Marina y va tous les jours ?

Ouais, tous les jours.

Avec Julia ?

Ouais.

Même si c'est assommant ?

C'est vraiment assommant. Pourtant, ouais, elle y va.

J'ai brandi le bras, oubliant que je n'avais plus mon bâton-épée à la main, et le cardon m'a rendu mon coup, une épine sèche, gris vert, sur le côté de mon poignet. Aïe, j'ai dit.

Ça va ? a demandé Liberata. Elle s'est penchée vers moi.

Ne fais pas ça, j'ai dit. Tu vas tomber.

Je ne tomberai pas, a-t-elle répondu. Mais elle s'est tout de même redressée. De toute façon, je m'en vais. C'est presque l'heure de manger.

C'est toujours l'heure de manger ou presque l'heure de manger, ici, j'ai commenté.

Elle a haussé les épaules en décroisant les jambes.

Attends, j'ai dit. Je vais venir avec toi.

Un, a-t-elle dit.

Deux, avons-nous dit ensemble.

Trois, avons-nous dit ensemble.

Et puis, au même moment, nous avons sauté.

Et puis j'ai atterri.

Et puis, un instant après, elle a atterri.

J'ai regardé ses pieds. Ils ressemblaient parfaitement aux miens. Pas de sandales.

Parfois ça fonctionne et d'autres fois non, a-t-elle dit. On dîne ? a-t-elle demandé.



Pourquoi voudrais-tu voler ? a demandé ma mère cette nuit-là.

Pourquoi ne voudrais-tu pas voler ? ai-je demandé. Imagine seulement à quel point ce serait plus facile pour cueillir les citrons.

Elle coiffait mes cheveux à l'aide de ses doigts, lisses et longs, tirant depuis mon cuir chevelu vers l'extérieur, jusqu'en bas. Ses propres cheveux étaient différents, bouclés, fournis. Imagine à quel point ce serait plus facile de tomber, a-t-elle dit.



Le lendemain, je me suis exercée pendant deux heures à sauter en bas des roches. Encore et encore. Mais tout ce que je parvenais à faire, c'était atterrir lourdement, durement, normalement. Je n'y arrivais pas. Sans elle, toute seule, je n'y arrivais pas, je n'y suis jamais arrivée.



Cyllius est revenu et nous nous sommes entraînés ensemble ; il est reparti et je me suis entraînée seule.

Avant de partir, cette fois, il m'a présenté un paquet, un paquet de linge lâchement enroulé.

Je ne ferai pas ta lessive, j'ai dit. Je ne ferai plus jamais la lessive de personne.

Déballe-le, a-t-il répondu en me le tendant. Puis il l'a retiré. En fait, attends, a-t-il dit. Il a regardé aux alentours. Que des tentes, des cailloux, le soleil, le ciel et ce pauvre cardon. Tout le reste dormait encore. Très bien, a-t-il dit, et il me l'a tendu de nouveau.

C'était lourd, plus lourd que simplement du linge. J'ai défait les épaisseurs de tissu et, à l'intérieur, j'ai découvert une petite épée.

C'est une petite épée, a-t-il dit.

Oui.

Juste une petite. Et pas l'une des nôtres, c'est une épée barbare.

Tu l'as volée ? Ou tu as tué quelqu'un et tu la lui as prise ?

Je l'ai achetée.

De quelqu'un qui l'avait volée ? Qui avait tué et volé ?

Non. D'un barbare. Qui me l'a vendue.

Oh, j'ai dit. J'ai examiné l'arme un peu plus attentivement. Les deux tranchants de la lame étaient séparés par une arête dont l'épée de Cyllius était dépourvue, et sa poignée était plus foncée, plus douce, non pas polie. Elle est magnifique, j'ai dit.

Je vais avoir de gros ennuis si quelqu'un apprend ça, a-t-il dit.

Je sais.

D'énormes ennuis.

Je sais.

Puis nous nous sommes tus. J'ai voulu lui redonner le tissu qu'il avait utilisé pour envelopper l'épée, mais d'un geste il a signifié : Non, garde-le. Alors j'ai remballé l'épée, soigneusement, lentement. Je l'ai fait passer d'une main à l'autre pour en éprouver le poids, l'équilibre. Je l'adore, j'ai dit.

Je sais, a-t-il dit, et il a souri. Soleil du matin. Ne tue pas autre chose que la plante, a-t-il repris. Du moins jusqu'à mon retour.

Et puis il est reparti. Pour quatre cent soixante-seize jours.



Et ils mangent les bébés, a dit Marina. Et les chiens. Et les bébés chiens.

Et les chèvres ? a chuchoté Liberata.

Et les chèvres aussi, a dit Marina.

Mais c'est normal, j'ai dit. Nous aussi, on mange les chèvres. Tout le monde mange les chèvres.

Mais ils les volent, les chèvres qu'ils mangent, a dit Liberata. N'est-ce pas ?

Oui, a répondu Marina. Ils les volent et ils leur arrachent les poils un par un pendant qu'elles sont encore vivantes, les chèvres, je veux dire.

Nous étions couchées. Il faisait noir, nous étions repues, Cyllius et son armée étaient partis depuis cent quarante-cinq jours et Marina nous parlait des barbares, à Liberata et moi. Basil dormait déjà.

Pourquoi ? j'ai demandé. Pourquoi est-ce qu'ils feraient cela ? Ça me semble beaucoup de travail pour rien.

Parce qu'ils croient que ça attendrit la viande. Même si c'est faux.

C'est assez cruel, a dit Liberata.

C'est assez stupide, j'ai dit.

Et ils prennent ces poils, et puis les femmes se les collent dans le visage avec du jus d'orpin pour ressembler à des hommes, a dit Marina. Pour avoir l'air féroce. Enfouie sous sa couverture, elle ne montrait que son visage depuis le menton, comme une sorte d'oracle.

Liberata a passé la main sur sa figure lentement, en traçant ses cicatrices. Et la chèvre ? a-t-elle demandé.

Ils ne collent rien sur la chèvre.

Non, qu'est-ce qui arrive à la chèvre ? Après qu'elle a été épilée.

Elle a froid, j'imagine, j'ai dit.

Elle a froid, a convenu Marina. Elle a poussé un profond soupir. Elle a de plus en plus froid, sans poils, jusqu'à en mourir, le plus souvent la nuit, et puis elle se fait manger.

Il ne fait pas froid à ce point-là, j'ai dit. Il ne fait jamais froid à ce point-là.

Pas ici, évidemment. Ailleurs. Au nord. Où il fait froid. Froid à ce point-là.

Et les chiens ? a demandé Liberata.

Oh, les chiens ! s'est exclamée Marina. Les chiens ! Ils...

S'il vous plaît, a dit Basil, qui ne dormait plus. S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît, bouclez-la. Bouclez-la et dormez, toutes les trois. S'il vous plaît.

Plus personne n'a rien dit, à partir de ce moment-là.

Lent et pesant, le sommeil a rempli le silence entre nous, et toutes les autres y ont sombré facilement. Il faisait noir. Là, dans cette chambre où il n'y avait ni étoile ni lune ni lueur de luciole, rien, il faisait noir, tellement noir. J'ai fermé les paupières, je les ai rouvertes et c'était pareil. Noir. Mon cœur poussait vers le dehors, vers le haut, contre le noir, battait, battait, battait. J'aurais pu être n'importe où. J'aurais pu être seule.

Marina ? ai-je chuchoté en direction du lit voisin du mien, en m'efforçant de contrôler le tremblement de ma voix, de parler normalement.

Pas de réponse.

Marina ? Un peu plus fort, un peu plus vite.

Elle a fait un bruit. Un petit grognement.

Es-tu réveillée ?

Elle a grogné à nouveau et s'est retournée vers moi. Je ne pouvais pas la voir, mais je pouvais sentir la chaleur nouvelle de son souffle.

Es-tu réveillée ? ai-je répété.

Expiration, inspiration.

Marina, je, je...

Ça va, a marmonné Marina. Je suis là, je suis là.

Il fait noir, j'ai dit.

Inspiration, expiration. Je suis là, a dit Marina.

Elle a tendu la main dans l'espace entre nos lits et a trouvé mes doigts. Elle les a pris entre les siens et nous avons fait un pont. Je suis là. Sentir, c'est un peu comme voir, comme de la lumière, et c'est pourquoi, avec sa main dans la mienne, tiède, sentie, j'ai inspiré, expiré, inspiré, expiré, et j'ai cessé d'éprouver l'étrangeté du lit solitaire sur lequel j'étais couchée, de l'obscurité qui pesait sur moi, je me suis élevée, loin, et nous nous sommes endormies, comme cela, toutes les deux ensemble.



Deux cent quatre jours après le départ de Cyllius, j'étais assise avec tout le monde en train de manger des figues pour le dîner, essayant de faire éclater chacune des graines avec mes dents, les séparant à l'aide de ma langue, les poussant une à une vers le haut et vers l'extérieur pour les broyer, comme autant de petits os. Je venais tout juste d'avoir raison d'une graine particulièrement glissante et capricieuse quand Julia s'est détournée de Marina, assise près d'elle de l'autre côté, pour se tourner vers moi et me demander : Alors, pourquoi ne viens-tu jamais tisser avec nous, Quiteria ? Toutes les autres le font au moins un petit peu, elles viennent tisser quelques instants, ou même simplement filer. Elle a regardé alentour, cherchant des appuis. N'est-ce pas ? a-t-elle dit. On s'amuse bien ?

Le regard de Liberata a croisé le mien pendant une seconde, puis elle a souri et répondu : Bien sûr, bien sûr qu'on s'amuse.

J'ai broyé ma graine. L'ai avalée. Merci, Julia, j'ai dit. Je n'en doute pas. Simplement, il y a d'autres choses que je dois faire maintenant, peut-être bientôt, par contre.

Bien sûr, a dit Julia. Bientôt, j'espère. Elle a pris une bouchée de sa propre figue. Elle a mâché, avalé. Ça peut être important, a-t-elle dit. Plus tard dans la vie. Pour les filles, pour les femmes. Ça peut être une chose importante à savoir, c'est tout.

Elle veut parler du tissage, a dit Marina, assise de l'autre côté de Julia, le cou tendu. Elle s'asseyait toujours près d'elle.

Je sais, j'ai dit.

Une esclave a rempli mon verre de vin, même si je n'en avais pas encore pris une gorgée, et a posé une main doucement, brièvement, sur mon épaule. Puis elle a retiré sa main, et le décanteur.

D'accord, sache que tu es invitée, a dit Julia.

D'accord, ai-je dit. Merci. Poussant le vin de côté, j'ai tendu la main pour prendre une autre figue. Merci, Julia.



Ça pourrait être pire, a dit ma mère. Elle essayait de mettre une couche à un bébé. Il se tortillait, se débattait et s'esquivait en roulant de côté, de sorte qu'elle a dû l'immobiliser en plaçant un bras ferme en travers de sa poitrine. Bien pire, a-t-elle dit, et le bébé a donné des coups de pied encore encore encore.



Trois cent soixante et onze jours après le départ de Cyllius, je m'étais levée de bonne heure, comme toujours, et je revenais à la maison après m'être entraînée seule. J'avais, comme toujours, caché mon épée sous la pile de foin pour les chèvres qui était la plus épaisse et la plus humide, celle dont l'odeur découragerait qui que ce soit d'aller y fouiller, voire même d'approcher, et j'allais me chercher à manger quand j'ai croisé Julia qui arrivait de l'autre côté, le visage aussi chiffonné et grisâtre que la paille. Elle avait un bout de pain à la main.

Quiteria, a-t-elle dit. Ta coiffure.

Oui ? j'ai dit.

Elle est un peu... défaite.

J'ai porté la main à mes cheveux, tapoté. Une tresse s'était déroulée, alors je l'ai repliée sur elle-même pour remédier temporairement à la situation.

Là, j'ai dit. C'est mieux ?

Hum, a répondu Julia. Elle avait les yeux vitreux comme les poules mortes que les cuisiniers laissaient parfois à la cuisine.

Où vas-tu ? ai-je demandé. Tu ne vas pas dîner ?

Je suis malade, a-t-elle dit. Je retourne me coucher.

Avec du pain ?

Avec du pain.

Alors, pas de tissage aujourd'hui ?

Ses yeux se sont éclaircis une seconde et elle m'a regardée, le visage légèrement moins grisâtre. Allais-tu venir aujourd'hui ?

Peut-être, j'ai répondu. Probablement pas, honnêtement.

Oh.

Je veux dire, ça ne donne rien que j'y aille si tu es malade, n'est-ce pas ? Mais un autre jour, peut-être. Bientôt, peut-être.

Elle a souri, soupiré. D'accord, a-t-elle dit. Peut-être.

Et puis elle a continué son chemin, est retournée à sa chambre et à son lit.

Le lendemain, Julia n'est pas parue avant le dîner ni au repas, et il ne manquait pas de pain, aussi j'en ai pris un morceau de plus. J'ai mangé le mien, plus un bol de figues, suivi d'une assiette de fromage, suivie d'un autre bol de figues, et puis je suis allée la trouver.

Tes cheveux, a-t-elle dit. Ils sont encore défaits.

Elle était dans son lit. Les yeux fermés.

C'est intentionnel, j'ai dit. Je les aime comme ça.

Elle a levé un sourcil, ce qui est un geste impressionnant à exécuter les yeux fermés. Non, ce n'est pas intentionnel, a-t-elle dit. Et non, tu ne les aimes pas comme ça.

Tu ne peux même pas les voir.

Je peux. C'est la tresse de gauche, elle est déroulée et elle pend de travers sur ton oreille comme un poisson mort. Je la vois.

D'accord, j'ai dit. Très bien. Je me suis approchée d'elle. Bea, l'esclave qui était toujours à ses côtés ces temps-ci, était assise sur une chaise à son chevet. La seule chaise dans la pièce. Elle serrait dans ses mains un morceau de parchemin duquel elle avait fait la lecture à Julia : de la poésie. Elle s'est levée.

Oh, non, j'ai dit.

Ça va, a-t-elle dit. Je dois aller chercher à manger de toute façon.

Pour Julia ? ai-je demandé.

Pour moi, a-t-elle répondu.

Elle savait que je n'avais pas faim, a dit Julia après son départ. Que je ne voulais rien à manger.

Le gros morceau de pain chaud dans ma poche faisait une bosse sur ma hanche. Pas faim du tout ? j'ai insisté.

Non. Juste soif. Très soif, Quiteria. Très, très, très soif, tout le temps.

J'ai regardé autour de moi et j'ai trouvé sa tasse sur la petite table près du lit. Elle était déjà pleine d'eau. Je la lui ai tendue, même si elle aurait pu l'atteindre elle-même si elle l'avait voulu.

Pas ce genre de soif, a-t-elle dit, mais merci.

J'ai reposé la tasse. Oh, j'ai dit.

Elle avait encore les yeux fermés. La chambre était trop chaude, trop stagnante. Eh bien, j'ai dit, je voulais simplement...

Il y a beaucoup de femmes qui ont des bébés qui ne survivent pas, tu sais, a-t-elle dit. Ou des grossesses qui ne parviennent pas à terme, autant que des bébés qui survivent, et des grossesses qui se rendent à terme.

Oui, j'ai dit. Je sais. J'avais vu toutes sortes de grossesses et toutes sortes de bébés dans mon ancienne maison, au village.

Mais je n'ai jamais rien connu de cela, a dit Julia. Je peux être reconnaissante, très reconnaissante ; je n'ai jamais eu un bébé que j'aurais craint de perdre, ni une grossesse que j'aurais craint de ne pas mener à terme. Rien. Rien à craindre du tout.

Oh, j'ai dit.

Elle a inspiré, expiré.

As-tu de la famille ? ai-je demandé. Des sœurs ? Ou des frères, peut-être ?

Non, a-t-elle répondu. Personne.

Bea est revenue avec un bol de gruau, alors je me suis levée et elle s'est rassise. Julia s'est retournée et a fait semblant de dormir. J'ai laissé le pain sur la table à côté de la tasse d'eau encore pleine.



Elle n'est pas morte, en tout cas. À un moment donné, elle est revenue à la table du dîner, à manger du pain et à boire de l'eau.

Et puis, de temps en temps, elle disparaissait à nouveau. Une journée, trois jours, deux semaines. Mais elle revenait toujours. Et elle n'était jamais malade quand le commandant était là, chose qui ne se produisait que rarement.



Nous avons reçu de la laine jaune, ce matin, a dit Marina, un jour, à la fontaine.

Nous avions dix-sept ans. Déjà dix-sept ans. Au village, chaque année, chaque anniversaire était un effort, un accomplissement ; ici, le temps glissait comme du jus de citron dans de l'eau, invisible, facile.

Nous avions dix-sept ans. Julia allait bien et Cyllius était revenu, et nous nous entraînions ensemble tous les jours. Il était encore plus fort que moi et capable de me mettre à terre si je le laissais trop s'approcher, mais j'étais plus rapide, et je savais de mieux en mieux ne pas le laisser trop s'approcher, sauf quand je le voulais bien.

Un jour, après mon entraînement, le repas du midi, une sieste et encore un peu d'entraînement, seule cette fois, Marina et moi nous trouvions toutes les deux à la fontaine en train de nous laver avant le souper. Elle avait les mains sous l'eau, et des traînées jaunes se sont déployées dans l'eau quand elle les a frottées ensemble. Sinistres, malades.

Es-tu malade ? j'ai demandé. Est-ce que ça va ?

Basil et Liberata s'avançaient vers nous, marchant dans la terre plutôt que sur le chemin parce que les pierres étaient trop chaudes à cette heure de la journée. Julia et Bea les suivaient, quelques pas derrière, sur les pierres.

Ça va, a répondu Marina. Je vais bien. Je vais vraiment bien. Elle a enfoncé les mains tout au fond du bassin, de l'eau jaune jusqu'aux coudes. Nous avons reçu de la laine jaune, aujourd'hui, c'est pour ça.

Jaune ? j'ai demandé.

Ouais, a dit Marina. C'est le commandant lui-même qui l'a apportée. Des tas et des tas de laine.

Jaune ?

Ouais.

Mon estomac s'est serré, lourd.

La couleur se répandait dans l'eau, quittait ses mains pour gagner les miennes. Non, j'ai dit, ou pensé, ou les deux. Non, non, non.

Le jaune était associé à beaucoup de choses. C'était la couleur des bébés malades, des chèvres malades. La couleur du soleil cruel. La couleur des citrons. Et le jaune était la couleur des mariages. La couleur des mariées.

Basil et Liberata, mes sœurs, mes sœurs à moi, étaient presque arrivées à la fontaine, bientôt elles plongeraient aussi leurs mains dans l'eau.

Oui, a dit Marina. Elle souriait, excitée. Oui. Elle a tendu une main, sous l'eau, vers moi, et j'ai eu un mouvement de recul.

Non.

J'ai sorti les mains de l'eau, les ai essuyées rapidement, énergiquement, sur ma tunique. Je me suis tenue devant Liberata et Basil, je leur ai bloqué la voie, je les ai gardées au sec.

Enfant, vous êtes la propriété de votre père. Si vous êtes un garçon, en grandissant vous devenez votre propre propriétaire. Si vous êtes une fille, en grandissant vous vous mariez et devenez la propriété de votre mari. Et puis vous avez des bébés et vous devenez leur propriété. Et puis, quand vous mourez enfin, libre enfin, sur votre tombe on dira avant ou à l'exclusion du reste :

Fille de :

Et

Épouse de :

Et :

Mère de :

C'est pour ça. Vous comprenez ? C'est pour ça que j'ai dit ce que j'ai dit. Fait ce que j'ai fait.

Dans le verger, au village, nous aurions eu quatre ans de plus, cinq peut-être. Nos pères auraient eu besoin de notre travail pendant autant d'années qu'ils pouvaient en obtenir, qu'ils pouvaient tirer de nous, avant que nous perdions toute apparence de jeunesse, tout potentiel. Mais c'était différent dans la grande maison, avec un père important. Là, nous frisions déjà la vieillesse, nous frisions le problème, disait Julia. Disait Marina.



Es-tu sûre ? a demandé Basil. Je les avais prises à part et tirées de côté, Liberata et elle. Es-tu sûre que c'est ce que ça signifie ? Ce que Marina veut dire, j'entends... Ce que la laine jaune signifie ? Son regard glissait de moi

à Marina, Julia et Bea, par-dessus mon épaule, plus loin mais quand même près. Son regard allait et venait, allait et venait.

Mais pas moi, assurément ? a chuchoté Liberata, en portant la main à son visage.

Mais..., a dit Basil.

Mais qui ? a demandé Liberata. Des cicatrices comme des constellations.

Mais on n'est pas obligées, j'ai dit.

Bien sûr que oui, a dit Basil. Bien sûr qu'on est obligées. C'est le but. Ça a toujours été le but, au village ou ici, n'importe où, toujours. Les mères, les sœurs, Julia... Il n'y a rien d'autre. Il n'y a jamais rien eu d'autre.

Sera-t-il gentil ? a demandé Liberata, la main toujours levée, couvrant la moitié de son nez, de sa bouche.

Peut-être, a dit Basil.

Non, j'ai dit.

Non, j'ai dit. Non, il ne sera pas gentil, Liberata. Il t'épousera pour ta dot, et c'est tout. La très généreuse dot du commandant que tu apporteras, et qui te sera nécessaire, plus généreuse que la dot pour Basil ou Marina ou moi. Il va d'abord regarder la dot, avant de te regarder toi, et décider que, après tout, ça vaut la peine, ça vaut probablement la peine. Il va prendre la dot et te prendre, dépenser la première et ne pas jeter un second regard à la seconde, jusqu'à ce que les choses s'épuisent, jusqu'à ce que les choses deviennent difficiles, et puis il se souviendra, et il te regardera à nouveau et non, non, Liberata, il ne sera pas gentil. Il te haïra. Et il fera toutes les

choses que les hommes peuvent faire et font en effet quand ils haïssent les femmes auxquelles ils sont liés, comme ils le font, comme ils finissent, toujours, par faire.

Mais, peut-être..., a dit Basil.

Oh, a dit Liberata. Elle a baissé la main, a cherché un endroit où s'asseoir, mais il n'y avait nulle part, que de la pierre brûlante et de la poussière grise. Oh, oh.

Mais..., a dit Basil.

Et il va te forcer à arrêter, j'ai dit, cette fois à Basil, l'interrompant. L'homme qui t'obtiendra. Il va te forcer à aller au temple et à l'autel familial, à te soumettre, à prier et à sacrifier aux dieux, aux anciens dieux, et à l'empereur, l'empereur humain, juste humain. Il va te faire dénoncer les autres, dénoncer ton nouveau Dieu. Il va se moquer d'eux et de toi. Il va te forcer à arrêter. Il ne sera pas chrétien, Basil. Il décidera l'endroit où tu cours, les chansons que tu chantes. Il va te forcer à arrêter.

Les pieds de Basil, nus, frottaient la terre sèche et s'y enfonçaient. Comment sais-tu ? a-t-elle demandé.

Parce que tout le monde le sait. Parce que tu le sais, j'ai répondu à Basil. Et tu le sais toi aussi, j'ai ajouté pour Liberata.

Il n'y a rien d'autre, a dit Basil. Il n'y a jamais rien eu d'autre.

Il y a autre chose, j'ai dit. Il y a la vitesse. Et la lumière. Il y a nous, ensemble. Il y a tout. Il y a les unes pour les autres. Il y a moi.

Mais nous...

Suivez-moi, j'ai dit.

Et il y a eu un silence. Une respiration. Deux. Puis :

Comment ? a chuchoté Liberata.

Il faut courir, j'ai dit.

Courir ? a demandé Basil.

Courir, j'ai répété. Encore. Une dernière fois.

Courir, a dit Basil.

Et Marina ? a chuchoté Liberata.

Et Marina ? a chuchoté Basil.

Je vais lui parler, j'ai dit. Je vais la convaincre. Une fois que tout sera prêt.

Elle ne voudra pas, a dit Basil.

Elle voudra peut-être, j'ai dit.

Bientôt, a dit Liberata. Essayons bientôt.

Oui, oui, bientôt. Juste pas maintenant. Bientôt.

Jaune, c'était la couleur des cheveux de Cyllius à la fin de l'entraînement, quand le soleil, à son zénith, déferlait au travers comme le miel, comme un chant.



Il nous restait sept semaines avant que les nouvelles familles arrivent avec leurs fils et leurs alliances, ce qui n'était pas très long, mais plus long que nous avions eu la dernière fois que nous avions dû nous enfuir. Cette fois-ci, nous avions le temps d'élaborer une stratégie, de dresser un plan. Je ferais mieux, cette fois, me disais-je, je le savais. Pour moi et pour elles toutes, j'allais le faire, je n'allais pas commettre de faute, j'allais être parfaite.



Et quand je voyais notre père dans les couloirs ou aux repas, le visage fermé et troublé, il m'appelait Marina, ou Basil ou, parfois, Quiteria, et il me demandait : Tu vas bien, tu es en forme ? As-tu hâte ?

Je disais : Oui, père, oui, j'ai hâte.



Et quand je voyais Cyllius, son ombre longue et légère dans le matin, je courais plus vite, je faisais de meilleures fentes, je défendais et j'attaquais, défense et attaque, défense et attaque, jusqu'à ce que la défense soit l'attaque, jusqu'à ce qu'il soit désorienté, étourdi et déséquilibré, puis je l'amenais au sol en le frappant ou en le tirant et je l'y maintenais, mes jambes contre ses flancs chauffés par le soleil tandis que son souffle les dilatait et les contractait, notre souffle était le son le plus fort, le seul son, et je songeais : Reste, reste, reste comme ça, s'il te plaît.

Et puis il me poussait sur le côté et il disait :

Bien. Ça va. Encore.



Et quand je voyais Marina, les mains jaunes, encore, toujours, le visage aussi ouvert et content que la face d'un chien, elle me regardait, elle attendait, et je hochais la tête, j'esquissais peut-être un sourire, bien, d'accord, et je continuais mon chemin. Non, disait ma tête à mon cœur. Pas tout de suite, pas tout de suite.



Et quand je dormais, je voyais ma mère. Elle frottait des vêtements, une pile de vêtements énorme, sans fin, elle frottait et frottait tandis que je me tenais derrière elle, observant, et elle ne se retournait jamais pour me voir, jamais, pas du tout.



Et puis le commandant est parti, comme il le faisait toujours, mais pas pour la même raison que d'habitude. Il est parti pour rencontrer et rassembler les familles des hommes que nous allions épouser, pour les ramener à la maison, les ramener à nous, dans le but qu'ils puissent, plus tard, nous emmener au loin, avec eux. Il était parti chercher quatre ensembles tout neufs de mères, de pères et de fils.

Il avait pris des chèvres, du vin, des paniers et des paniers de citrons. Il avait pris certains de ses hommes, mais pas tous. Il n'avait pas pris Cyllius. Il n'avait pas pris Julia non plus. Il ne serait parti que vingt-deux jours.

Cela signifiait que le moment était venu, maintenant. Pendant que les esclaves se déplaçaient encore lentement dans les cours l'après-midi et que les quelques soldats restants dormaient encore dans l'ombre étouffante de leurs tentes. Je savais que le meilleur moment pour bouger vite, c'est lorsque tous les autres bougent lentement.

Mais je suis d'abord allée voir Cyllius. Je suis allée le voir comme d'habitude, pour m'entraîner. Sauf qu'au moment où il s'est précipité sur moi, au moment où il a fondu sur moi, comme d'habitude, je n'ai pas plongé, esquivé et répliqué. Au lieu, je l'ai laissé me frapper, me renverser, et lorsqu'il s'est penché sur moi, inquiet, surpris, son ombre était merveilleusement fraîche sur mon visage, et j'ai dit :

Cyllius, je vais m'enfuir. Viens avec moi.

Il a tendu une main ; m'a aidée à me relever. Il a attendu que j'aie essuyé la terre sur mes mains et mon épée. Puis il a dit : Tu ne peux pas.

Je peux, j'ai dit.

Tu ne devrais pas.

Je vais le faire. Viens avec moi.

Je ne peux pas. Tu sais que je ne peux pas.

Ils te tueraient ?

Oui.

Mais seulement s'ils t'attrapaient.

Il a fait basculer l'une des grandes pierres, s'est penché et a pris un petit bouclier rond qui était caché dessous. Le mien.

Je ne peux pas, Quiteria. Tu le sais. Tu sais cela. Je ne peux pas m'enfuir et je ne peux pas me marier. Je ne peux ni blesser ni tuer quelqu'un de mon propre chef et je ne peux pas ne pas me battre si le commandant ordonne de le faire, je ne peux pas me marier et je ne peux pas m'enfuir, avec toi ou avec qui que ce soit d'autre. Ce sont les règles. Et il y a des raisons aux règles.

Il m'a tendu le bouclier et a tiré son épée. Il y a des règles, Quiteria, a-t-il répété en avançant vers moi de biais, seulement un bras levé pour se défendre. Il y a des raisons.

Pas des bonnes, j'ai dit. Pas toujours. J'ai avancé vers lui, bouclier baissé.

Ils me tueraient, a-t-il dit. Et toi aussi, peut-être.

Mais, a-t-il repris. Mais. Il a fait un pas en avant. Si tu veux, je peux t'aider, je crois. J'aimerais t'aider. Il n'utilisait presque jamais son propre bouclier quand nous étions ensemble.

Puis il s'est élancé, j'ai levé mon bouclier, j'ai paré son coup et j'ai fait tourner mon épée entre nous, prête.

Après l'entraînement, Cyllius a rangé son arme et m'a tendu la main ; nous étions tous les deux sales et en sueur. Je l'ai prise.

Par ici, a-t-il dit, et je pouvais sentir le battement de son sang là où nos paumes se rejoignaient.

Il m'a conduite derrière l'une des plus grosses pierres de l'arène, la plus éloignée des tentes du camp, là où nous ne pouvions être vus ni pas les soldats ni par qui que ce soit d'autre,

et mon cœur battait battait battait dans sa main

et ma poitrine se serrait sur elle-même et mon estomac flottait

et le soleil et les mouches et les oiseaux et les insectes

et mon souffle, notre souffle, s'est arrêté.

Alors il a lâché ma main.

Bien, a-t-il dit. Regarde. Regarde bien ça.

Il a reculé d'un pas, s'est agenouillé sur le sol poussiéreux et, à l'aide d'un petit caillou pointu, il a tracé une marque, une ligne. Puis une autre, une autre, et une autre encore. Quand il s'est relevé, ses genoux étaient gris-rouge à cause de la poussière, et il avait tracé un monde complet sur le sol, une carte.

C'est loin, a-t-il dit.

Au début, j'étais incapable de répondre. Ma bouche et ma langue étaient aussi sèches que la poussière par terre, sur ses jambes. J'ai dégluti. Dégluti encore. C'est bien, ai-je fini par dire. Il faut que ce soit loin. Je veux que ce soit loin.

Et vous devrez vous glisser sous cette crevasse et vous faufiler à l'intérieur, ici, a-t-il dit. Ou alors faire le tour complet, trois, quatre jours de plus. Alors mieux vaut traverser, si vous pouvez. Mais ne restez pas coincées.

Qu'est-ce qui arrivera si nous restons coincées ?

Alors vous serez coincées. Ce sera sombre et ennuyant, et vous finirez par mourir de faim, j'imagine.

On réussira à passer ?

C'est étroit, mais vous êtes petites. Plus petites que moi, en tout cas, toutes les trois. Je pense que vous passerez.

Quatre, j'ai dit. Toutes les quatre.

Oui, a-t-il dit. C'est vrai. Toutes les quatre.

Toi, tu passerais ?

Non.

Il a continué à dessiner, ajoutant quelques détails : une plante remarquable, un chien qui rôdait souvent dans les parages, un graffiti obscène que quelqu'un avait gravé dans la pierre, et puis deux lignes, deux lignes ondulantes, parallèles, au bout le plus éloigné de la carte.

Voilà, a-t-il dit. C'est ici. La rivière qui ne s'assèche jamais.

Impossible, j'ai dit.

Fais-moi confiance.

Jamais ?

Jamais, jamais, a-t-il dit.

Puis il s'est levé et a passé ses pieds sur le sol, effaçant la plante, le chien, le graffiti, la rivière, tout.

Maintenant, à toi de le dessiner.

Moi ?

Toi.

Alors j'ai dessiné. Ou essayé de le faire.

Ce n'est pas ça, a-t-il dit. Il a corrigé mon dessin. Puis l'a effacé de nouveau. Encore, a-t-il dit.

Ce n'est pas ça.

Et encore.

Ce n'est pas ça.

Et encore.

Et encore.

Et encore.

Jusqu'à ce que je ne me trompe jamais. Jusqu'à ce que je puisse dessiner, désigner et décrire chaque arbre, chaque pierre et chaque buisson.

Bien, a-t-il dit. Enfin.

Viens avec nous, j'ai dit.

Non, a-t-il dit. Dessine-le encore.



J'ai dessiné la carte pour Basil et Liberata. Puis je l'ai effacée.

À votre tour, maintenant.

Encore et encore.

Jusqu'à ce qu'elles ne se trompent jamais non plus. Jusqu'à ce que toutes les trois nous puissions dessiner, désigner et décrire chaque pierre, chaque buisson, chaque lit de chaque ruisseau et chaque falaise. Jusqu'à ce que nous n'ayons plus besoin de dessiner.



Marina était en train de se tresser les cheveux, un brin noir par-dessus l'autre, encore et encore et encore. Je l'ai trouvée dans la fontaine de la cour. Tu viens avec moi ? j'ai dit.

D'accord, a-t-elle répondu en dénouant ses cheveux, libérés. Elle est sortie de l'eau et est descendue de la fontaine, ruisselante, pour venir près de moi. Nos pas ont accordé leur cadence comme toujours.

Nous avons traversé la cour dont les dalles luisaient comme de l'eau, jusqu'aux caisses disposées en marches, sommes sorties par la fenêtre de derrière, que nous utilisions toutes maintenant, et nous sommes descendues dans les broussailles jusqu'au ruisseau asséché. Basil et Liberata étaient déjà là, chacune assise sur une grande pierre plate. Sous l'effet de la chaleur montant dans l'air entre nous, leurs visages se déformaient et s'embrouillaient.

Marina est allée s'asseoir près d'elles, toutes alignées telles les roches chaudes et silencieuses sur lesquelles elles étaient assises. Je suis restée debout.

Viens avec nous, j'ai dit.

Je ne peux pas, a-t-elle répondu, comme je savais qu'elle allait le faire.

Mais..., j'ai dit.

Mais toi, a-t-elle dit.

Marina.

Quiteria.

Marina, Marina, Marina.

Quiteria, Quiteria, Quiteria.

S'il te plaît, j'ai dit.

S'il te plaît, a-t-elle répondu.

Ses mains se sont agrippées l'une à l'autre, lisses, douces, jaunes. Les
miennes étaient rudes, gercées, rouges.

Elle s'est tue et moi aussi, nos paroles, notre souffle, effondrés dans
notre poitrine.

Un mille-pattes a surgi de sous une roche, a senti notre présence et est
retourné se cacher.

Des mouches volaient autour de nos cheveux, traçant des motifs qui
imitaient les tresses et les torsades.

Basil et Liberata se taisaient.

Et puis, finalement, Marina a dit : Tu vas lui briser le cœur.

Et une petite flamme s'est rallumée en moi : Cyllius. J'ai levé les yeux, vers ma sœur.

Tu crois ?

J'en suis sûre. Je le sais, Quiteria, a dit Marina.

J'espère, ai-je dit. J'espère bien.

Reviendras-tu ? a-t-elle demandé.

Non.

Nous essaierons, a dit Basil, et c'était la première chose, la seule chose qu'elle a dite.

Nous ne nous sommes pas pris les mains, nous n'avons pas prêté serment. Parce que personne n'était mort, pas vraiment.

Liberata s'est levée et Basil s'est levée aussi. Nous sommes retournées à la maison ensemble, d'abord moi, puis elles, laissant Marina derrière. Notre sœur, ma sœur, seule sur sa pierre brûlante et sèche.



Julia assistait au dîner la veille de notre départ. Le commandant était parti depuis quelques jours seulement, à peine plus d'une semaine, mais je pouvais déjà voir le gris gagner son visage tandis que Bea découpait sa viande, lui servait du vin.

Ne viendras-tu pas tisser avec nous, aujourd'hui ? a-t-elle demandé.

Pas aujourd'hui, non, j'ai dit. Pas aujourd'hui.

Tu pourrais venir avec moi, plutôt, aurais-je voulu dire. Tu pourrais t'enfuir. Mais je ne l'ai pas dit. J'ai mangé mes dattes et mes figues, j'en ai glissé cinq de chacune dans mes poches et j'ai levé les yeux vers mes sœurs.

Basil ?

Basil.

Liberata ?

Liberata.

Je n'ai pas regardé Marina, et elle ne m'a pas regardée.



Cette nuit-là, je n'ai pas rêvé à ma mère. Je n'ai rêvé à rien. Je me suis réveillée six heures avant le lever du soleil, comme prévu, et j'ai vu Liberata, debout devant la fenêtre, en train de regarder dehors. Elle avait déjà enfilé ses sandales. J'ai bandé ma poitrine et passé ma tunique. J'ai enfilé mes sandales parce que, quand j'avais dit que je ne souhaitais pas les apporter, Basil et Liberata m'avaient convaincue en parlant des scorpions et des serpents nocturnes.

Marina dormait. Elle dormait enfouie sous ses couvertures, toutes les nuits.

J'ai réveillé Basil. Elle a bandé sa poitrine, a passé sa tunique et a mis ses sandales. Liberata s'est éloignée de la fenêtre, et toutes les trois nous avons enjambé délicatement les esclaves, Vernica et Claudia, qui dormaient juste devant notre porte comme toujours. Et puis nous sommes parties.

Et Marina a continué de dormir.

OceanofPDF.com

Marina

Avant

revenons avant

s'il vous plaît.

Avant

avant que je sache tout cela, bien avant

lorsque je ne connaissais rien que le village, rien que les sœurs et les citrons et le village, à l'époque simple-comme-soif où Quiteria et moi, haut dans les branches, attrapions des chenilles, huit ans. Revenons à ce moment-là, à cet endroit.

Nous étions encore suffisamment petites pour grimper sans briser les branches, sans abîmer les fruits ni écraser les fleurs. L'ennemi, c'étaient les chenilles, c'étaient elles les barbares qui menaçaient les douces cités emmurées de nos citrons, mais je m'en voulais quand même. Je n'aimais pas ce travail. Que voulaient-elles, en réalité, les chenilles ? Qu'est-ce qui

les rendait mauvaises ? Elles voulaient simplement la même chose que nous : le fruit, le jus, le sucre, la nourriture. Je n'aimais pas les tuer. Je n'aimais pas faire de mal à des herbivores.

Mais c'était notre travail ce jour-là, alors c'est ce que nous faisions. C'est ce que nous faisions quand la parade est passée, moi tout en haut, Quiteria un peu plus bas. La parade, c'était des soldats, des chevaux, des esclaves et de la musique, et même quelques drapeaux. C'était excitant. C'était de la couleur dans une vie, un village, une enfance qui n'étaient habituellement que terre brûlée. Et c'était une excuse pour cesser de tuer les chenilles. Alors j'ai sauté en bas de l'arbre, dès que j'ai vu, dès que j'ai pu, et Quiteria m'a suivie.

C'était le commandant qui revenait des régions frontalières. C'était notre père, sauf que je ne savais pas encore qu'il était notre père. Les soldats étaient beaux en or rutilant, et les chevaux étaient tout propres, bien brossés, calmes. J'aurais voulu pouvoir tendre la main pour en toucher un, juste un, juste pendant une seconde. Je ne l'ai pas fait, mais je me suis imaginée le faire, et je me suis rappelé longtemps cette douceur imaginaire contre ma main.

Des esclaves étaient descendus de la maison pour voir la parade, pour aider à transporter des choses ou livrer des messages. Je savais qu'ils étaient censés nous inspirer de la pitié, nous devions être reconnaissantes de ne pas partager leur sort ; pas de liberté, pas de dignité, pas de vie, disait Quiteria. Remerciez les dieux, disait mon père, tous les jours, tous les jours. Mais à mes yeux, ils étaient beaux. Propres, grands et bien nourris.

Personne ne prêtait vraiment attention à nous, à l'exception de l'une d'entre eux, une esclave. Elle parcourait la foule du regard en avançant en

ligne avec les autres esclaves, alors que tous les autres regardaient droit devant, beaux, grands, bien nourris. Celle-là s'est arrêtée une seconde, le temps d'un souffle, quand elle a aperçu Quiteria, quand elle m'a aperçue. Elle nous a regardées, elle m'a regardée, et elle a cligné des yeux. Et puis elle a détourné les yeux pour les reporter sur la parade, sur un soldat vers qui elle s'est dirigée. Elle lui a dit quelque chose, ce qui l'a fait se retourner et souffler quelque chose à l'un des hommes à cheval, qui a hoché la tête, d'abord à l'intention du soldat, puis vers elle. Et puis elle a tourné les talons et s'est éloignée, est retournée en direction de la grande maison, s'arrêtant une fois seulement pour jeter un regard en arrière, vers la parade, vers nous.



Cet été-là

d'une chaleur sèche

d'une chaleur vide

d'une chaleur à retourner la peau des fruits

cet été si chaud que de petits lézards léchaient les coins de notre bouche pendant notre sommeil pour avoir de quoi boire,

cet été-là il y avait

tellement

de chenilles.

Elles adoraient la chaleur. Il y avait des chenilles qui surgissaient de tout ce qui était chaud. Cyllia m'a dit, plus tard, que notre père parlait quelquefois de lieux où le froid était si intense que l'eau s'y changeait en pierre. Un froid si profond, disait-elle qu'il avait dit, qu'il tuait parfois des gens. Je ne le croyais pas. L'idée du froid était le salut, le Bien à l'État Pur. Et les chenilles ? lui ai-je demandé.

Elles dorment, a-t-elle dit. Elles dorment pendant tout ça.

C'était cet été-là, une autre journée de haute chaleur juste après midi, et tout le monde dormait, ou était malade, ou les deux. Je n'étais ni malade ni endormie. J'étais seule, couchée sur le dos dans le ruisseau presque complètement à sec. Je tentais d'amener le filet d'eau à me rafraîchir un petit morceau à la fois, un quart de pouce d'épaule, un peu de cou, une mèche de cheveux.

L'eau coulait de ma tempe droite jusque sur le côté de ma joue droite quand l'esclave est apparue. C'était celle de la parade, la même. Elle s'est arrêtée, comme elle l'avait fait ce jour-là, et m'a regardée, comme elle l'avait fait ce jour-là. Et puis elle a jeté un coup d'œil aux alentours, et derrière elle. Il n'y avait personne là, personne nulle part, seulement des chenilles, mais elle a regardé de nouveau, par-dessus ses deux épaules. Puis elle s'est lentement accroupie sur la berge près de moi et a posé les pieds dans le mince filet qui coulait autour de mon côté droit. Je ne devrais pas être ici, a-t-elle dit.

Ça va, j'ai dit. Ça ne me dérange pas.

J'avais envie de fermer les yeux pour me protéger du soleil, et pour empêcher l'eau de couler dans mon œil droit, mais cela semblait impoli,

alors j'ai gardé l'œil gauche complètement ouvert et l'autre à demi.

C'est bien bon, a-t-elle dit. Je ne savais pas si elle voulait parler de l'eau sur ses pieds ou de ma réponse, alors je n'ai rien dit, me contentant de sourire, ce qui a fait monter le filet d'eau autour de ma bouche en déviant sa trajectoire.

Elle a ôté ses sandales, les a posées près d'elle et a enfoncé les pieds dans la poussière-vase. Elle m'a regardée, a regardé mes pieds, ma tunique, mon cou-avec-de-l'eau-qui-coulait-tout-au-long. Tu es Quiteria, a-t-elle dit. Je te connais. Je t'ai sauvée.

J'ai ouvert complètement mon œil droit. L'eau et le soleil l'ont inondé. J'ai de nouveau plissé la paupière et je me suis redressée. Non, j'ai dit, je suis Marina. Je suis la sœur de Quiteria. L'une de ses sœurs. Le ruisseau arrivait maintenant sur mon coccyx, et se détournait pour couler le long de ma jambe.

Oh, oui, a dit l'esclave. Bien sûr, tu pouvais être n'importe laquelle d'entre vous. N'importe laquelle des sept... Elle s'est interrompue. Il y en a encore sept ? a-t-elle demandé.

Oui, j'ai dit. Mais certaines sont malades.

Tout de même, a-t-elle dit. Tout de même, sept sur neuf, même malades, ce n'est pas mal. Pas mal du tout.

Neuf ? j'ai demandé.

Rappelez-vous, avant cela tout ce que je connaissais, c'était le village. Les citrons, le soleil, les lézards, les chenilles. Tout ce que je connaissais, c'était Basil, Liberata, Gema, Germana, Vitoria, Quiteria, et moi. Je savais

que nous étions sept, en tout. Que nous étions orphelines. Que nous étions très

très

très

(grâce aux dieux, grâce à eux tous les jours)

chanceuses.

Et c'était tout.

L'esclave s'est penchée et a mis une main dans le ruisseau, là où l'eau touchait ses orteils. Puis elle a porté la main à son visage, mais, bien sûr, la chaleur avait déjà séché l'eau avant que ses doigts aient touché sa joue. Je ne devrais pas te le dire, a-t-elle répondu.

Je ne savais que répondre à cela, alors je n'ai rien dit. Le soleil me brûlait les yeux.

Seulement, a-t-elle repris, tout le monde pense que vous êtes mortes.

Malgré le soleil, mes yeux se sont ouverts plus largement, tout grands. Mortes ? ai-je demandé.

Oui. Ils pensent que toi et Quiteria et Vitoria et Gema et Germana et Liberata et Basilissa êtes mortes, que vous êtes toutes mortes.

Eh bien, ai-je dit. Certaines sont malades...

Très malades ? Vont-elles mourir ?

Hum, ai-je répondu, je ne sais pas. Je ne crois pas. J'espère que non. Le village a sacrifié un chien à Apollon, tout le village, alors elles ne devraient pas mourir. Je ne crois pas.

Je ne lui ai pas dit que le chien était déjà lui-même malade. Déjà à moitié mort. Il n'y avait rien d'autre, rien de sain, à offrir.

J'espère que non moi aussi, a dit l'esclave. Voilà le problème. Je ne veux pas, je ne voulais pas, qu'aucune d'entre vous ne meure.

Moi non plus, ai-je dit. Je ne comprenais pas pourquoi elle ne cessait de parler de mort, cette femme. Pourquoi elle semblait encore triste même après que je lui eus dit que nous étions vivantes, nous toutes, toujours vivantes. Peut-être, ai-je songé, est-elle triste parce que même si elle ne veut pas que nous mourions, nous allons mourir quand même. Même si elle ne veut peut-être pas nous tuer, elle doit le faire. Peut-être sommes-nous son sacrifice. Toutes les sept, ou juste moi, peut-être. Ses pieds étaient vieux mais propres, soignés. Elle venait de la grande maison, après tout. Peut-être était-elle obligée de tuer. Peut-être n'avait-elle pas le choix.

Je me suis levée. Des grains de terre et des gravillons sont tombés de mes cheveux. Je me suis éloignée d'elle d'un petit pas poli. J'ai cherché à voir si elle avait un couteau, ou une grosse pierre. Elle n'en avait pas. Elle avait les mains poussiéreuses, comme moi.

C'est bien le problème, a-t-elle dit, et elle a soupiré.

Je m'appelle Cyllia, a-t-elle poursuivi. Je viens de la grande maison. Elle a passé une main poussiéreuse sur son front. Elle a soupiré à nouveau et tapoté le sol près de l'endroit où elle était assise.

Viens, a-t-elle dit. Je ne te ferai pas de mal. Je n'ai jamais voulu vous faire de mal.

As-tu tué les deux autres ?

Les deux autres ?

Nous sommes sept, mais tu as dit que nous étions neuf. Sept plus deux, ça fait neuf. As-tu tué les deux autres ?

Les deux autres bébés ?

Oui, les deux autres bébés. Deux sœurs.

Non, je ne les ai pas tués. Ils étaient déjà froids. Déjà morts.

Mais froids, ça me semble bien, ai-je dit. Froids, ça me semble formidable.

Non, a dit la femme. Ce n'était pas ce genre de froid. Pas comme ce ruisseau. C'était un froid de solitude. Un froid qui vient d'avoir été attaché puis détaché.

Oh.

Tu comprends ? a-t-elle demandé.

Oui, ai-je répondu, même si je ne comprenais pas.

Bien, a-t-elle dit. Bien.

Et puis

elle m'a raconté mon histoire, notre histoire complète, à commencer par notre mère, notre vraie mère, et son travail neuf-fois-recommencé, notre

naissance neuf-fois-recommencée.

Oh,

a-t-elle dit que notre mère avait dit.

Oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh.

Elle l'avait dit neuf fois,

Une fois pour chaque petit visage rouge, une fois pour chaque
petite bouche ouverte.

J'écoutais, yeux grands ouverts, tandis que cela s'écoulait comme une
source bien plus grande, bien meilleure.

L'histoire se terminait avec la parade. C'est là que je vous ai vues, a-t-
elle dit. Je vous ai vues, toutes pareilles, et j'ai su que c'étaient vous, les
mêmes, les bébés, et que vous étiez vivantes. Et j'ai été heureuse, heureuse
de voir cela.

Je t'ai vue aussi, ai-je dit. Et je suis heureuse, moi aussi, d'être en vie.

Et j'ai voulu venir ici, a-t-elle continué, pour te dire cela. Pour te dire
que je suis désolée.

De ne pas nous avoir tuées ?

Non, non.

De quoi ?

Je n'en suis pas certaine. Des secrets, peut-être. Ou de ne pas être revenue. D'avoir mis huit ans avant de revenir.

Je mange beaucoup de citrons, ai-je dit. Même si on n'est pas supposées. C'est mon secret à moi.

Cyllia m'a donné un ruban. Un ruban magnifique et rouge comme le soleil presque couché.

Oh, ai-je dit. Oh, ouah. J'ai voulu le prendre, puis je me suis rappelé combien mes mains étaient sales, combien elles étaient poussiéreuses, et j'ai arrêté mon geste pour les frotter sur mes jambes. Taches brun rouille. Juste pour moi ? ai-je demandé.

Juste pour toi, a dit Cyllia. Elle me l'a tendu, je l'ai pris et il était tellement doux, tellement soyeux, que j'aurais voulu le poser contre ma joue, ou sur mes yeux, ou le mettre dans ma bouche, mais je ne l'ai pas fait, je me suis contentée de le tenir en passant mon pouce contre son grain presque imperceptible, de bas en haut. Je ne savais pas qui, quelle sœur, j'allais rencontrer ici aujourd'hui, a-t-elle dit. Ni même si j'en rencontrerais une. Mais je suis heureuse de t'avoir rencontrée, Marina. Ce ruban est juste pour toi.

Tu n'en as pas six autres ? Pour mes sœurs ?

Non.

J'ai souri.

Je ne pouvais dire à personne que je l'avais vue, qu'elle m'avait rendu visite ni rien d'autre de ce que j'avais appris sur nous, sur notre père, notre

mère ou la maison où allaient les citrons et les chevaux et les soldats et les esclaves, cette maison qui était notre maison, en vérité.

Si j'en avais parlé à quiconque, Cyllia aurait eu des ennuis. Elle était censée s'acquitter d'une tâche, huit ans plus tôt, et elle ne l'avait pas fait, et cela, simplement cela, pouvait lui attirer des ennuis. S'il te plaît, avait-elle dit. S'il te plaît, Marina, n'en parle à personne, pas encore. Pas avant que je sois morte. Je suis assez vieille, avait-elle dit. Je suis assez fatiguée. Je mourrai bientôt. Dans quelques années, peut-être.

Ainsi, je ne pouvais en parler à personne. Pas avant ce moment-là. Alors je n'ai rien dit. Pas encore.

Je n'avais ni sœurs ni frères à la maison. Je n'avais rien sauf un vieux père silencieux et une mère triste et fatiguée. Je n'avais rien avant. Maintenant, je possédais quelque chose, quelque chose d'autre. Quelque chose que personne d'autre ne possédait, pas même mes sœurs.

Nous sommes restées assises en silence, côte à côte, les pieds dans la quasi-eau, pendant quelques minutes, puis elle s'est levée et a entrepris de lacer ses sandales.

Je vais revenir, a-t-elle dit. Je ne devrais pas, mais je vais revenir. Quand je pourrai. J'essaierai à nouveau dans trente jours, près de ce ruisseau, à cette heure.

Le ruisseau va être complètement sec à ce moment-là, j'ai dit. Disparu.

Ce n'est pas grave, a dit Cyllia. Je viendrai quand même. J'essaierai quand même.

D'accord. Moi aussi.

Elle s'était déjà retournée, elle était déjà sur son départ quand j'ai demandé :

Cyllia, as-tu des enfants à toi ?

Seulement un, a-t-elle dit, en regardant au loin, vers la maison.
Seulement un, maintenant. Un fils.

Et puis elle s'est éloignée et a disparu.



J'ai serré le ruban sur ma poitrine, où il resterait propre et au sec, et je me suis allongée de nouveau dans l'eau, fermant les yeux complètement, et, parce que je ne pouvais en parler à personne d'autre, je me suis raconté à moi-même l'histoire, toute notre histoire, encore, encore et encore, comblant les passages perdus, clarifiant ce qui était incertain, jusqu'à ce que tout flou ait disparu, jusqu'à ce que l'histoire soit aussi réelle et claire que n'importe quoi, claire comme de l'eau.



Quand il a été temps de me lever et de retourner travailler, de retourner grimper aux arbres, j'ai aplati le ruban pour qu'il soit aussi lisse et long que possible et je l'ai noué autour de mon poignet gauche. Je le porterai là pour toujours, ai-je songé. Je vais travailler et dormir, grimper et courir avec. Je ne l'enlèverai jamais, pas de moi-même, pas de mes propres mains.

J'ai prié ce soir-là, alors que je restais réveillée, étendue, repoussant le sommeil. Merci, merci à Diane, déesse des enfants, de la naissance, merci à

Neptune, dieu des eaux.



Prouvant qu'elle n'était pas un rêve de fièvre ou un spectre né de la chaleur, Cyllia est revenue quand elle avait dit qu'elle reviendrait, trente jours plus tard. Je m'étais cachée dans un arbre non loin du ruisseau, près de notre point de rencontre. Je voulais qu'elle vienne, je ne voulais pas la rater, mais je ne voulais pas non plus qu'elle me trouve là, en train d'attendre. Alors je suis restée dans l'arbre et je l'ai regardée approcher. Elle a atteint le ruisseau. Elle a regardé autour d'elle. Elle ne m'a pas vue. Elle a étendu les mains derrière elle et s'est baissée pour s'asseoir, sur la berge, lentement, précautionneusement, comme si elle n'était pas sûre de savoir quand elle toucherait le sol. Je suis restée dans l'arbre, à la regarder, tandis qu'une chenille rampait tout au long de la branche sur laquelle je me trouvais avant de disparaître, de l'autre côté, sur l'envers d'une feuille. Je l'ai laissée tranquille.

Puis j'ai dit : Je suis là.

Elle a regardé d'un côté, puis de l'autre, et puis derrière.

Ici, ai-je dit.

Elle a levé le regard, plissé les yeux. Là-haut ?

Oui.

Je ne te vois pas. Il y a trop de soleil.

Je suis là, ai-je répété.

D'accord. Bien. Veux-tu descendre ?

Gema et Germana sont mortes, ai-je dit.

Oh, a-t-elle répondu. Ses épaules se sont affaissées. Elle a étendu ses mains sur le sol, la terre sèche. La vérole ?

Oui.

Tes sœurs ?

Oui.

Je suis désolée. Je...

Nous avons sacrifié le chien, ai-je dit. Nous avons prié.

Je sais, a-t-elle dit. Je sais.

Maintenant, nous sommes cinq, j'ai poursuivi. Il reste cinq d'entre nous. J'ai observé ses mains dans la terre, j'ai observé le sommet de sa tête voilée.

Tu n'es pas obligée de descendre, a-t-elle dit. Mais tu peux si tu veux.

D'accord, ai-je répondu. Je ne suis pas descendue. J'ai suivi des yeux une autre chenille. Je l'ai laissée tranquille. J'ai observé le sommet de sa tête.

Deux autres chenilles ont passé, puis elle a dit : Je t'ai apporté une poupée. Une poupée de paille.

Une poupée faite en paille ou une poupée qui ressemble à de la paille ? ai-je demandé.

Faite en paille.

Je n'ai jamais eu de poupée. Et ma mère n'a pas de bébés.

Eh bien, maintenant tu en as une, a répondu Cyllia.

Oui.

Je vais la laisser ici, contre la base de l'arbre, a dit Cyllia.

D'accord.

Elle a pris la poupée dans sa poche, a étendu le bras et l'a déposée contre l'arbre. La poupée était petite, longue comme mon doigt, peut-être.

Merci, ai-je dit.

Je vais revenir dans dix jours. Je vais venir te voir.

D'accord.



Il a fait plus chaud, il a fait plus sec. Les citrons se sont recroquevillés sur eux-mêmes, prenant des formes étranges. Nous ne courions plus autant. Nous faisons notre travail, nous respirions de la poussière, nous rentrions dans l'ombre fraîche des maisons de nos familles adoptives. Ce n'est qu'à la nuit tombée que je sortais ma poupée de ma poche, la posais près de moi sur mon matelas, lissais ses petits cheveux de paille.



Cyllia revenait, parfois après dix jours, parfois après trente, parfois après cinquante, mais elle revenait toujours. Quelquefois elle m'apportait à manger, ou des cadeaux, et quelquefois elle m'apportait des histoires, sur ce qui se passait à la grande maison, ou sur notre père et l'endroit où il se trouvait, sur les confins étranges et lointains de l'empire qu'il atteignait, explorait, défendait et, pour moi, ces histoires ressemblaient en tout point à celles que les adultes du village racontaient au sujet des déesses et des dieux, pour moi, elles auraient pu être, elles étaient les mêmes.



C'était tôt dans la saison, moins d'un an après la mort de Gema et Germana, mais déjà il n'y avait plus d'eau dans le ruisseau. Je m'y étais tout de même allongée, comme la première fois. Le ruban était à mon poignet ; la poupée, dans ma poche. Des mouches bourdonnaient autour de mon visage. J'avais les yeux fermés, mais je pouvais les entendre, et parfois les sentir, quand elles s'approchaient : la faible brise produite par leurs ailes, leurs pas précautionneux, pleins d'espoir, quand elles se posaient pour explorer mon nez ou mon front. Je ne les chassais pas. Je ne bronchais pas.

J'ai senti la fraîcheur de l'ombre de Cyllia sur moi avant de l'entendre.

Marina ? a-t-elle dit.

Oui.

C'est moi.

Oui, ai-je répondu. Je sais.

C'est bon de te voir, a-t-elle dit. Elle a chassé une mouche de mon nez. J'ai failli l'arrêter, mais il faisait chaud et j'étais fatiguée, vraiment fatiguée, et j'essayais de ne pas bouger du tout. Je t'ai apporté de l'eau au miel, a-t-elle dit.

Liberata est malade, ai-je répondu.

Cyllia est restée silencieuse pendant un moment. Je l'entendais respirer. Je l'ai entendue s'accroupir, doucement, sur la berge asséchée ; j'ai senti quelques grains de terre tomber sur mes bras.

Ça va, j'ai dit.

Ça ne va pas, a-t-elle répliqué. Ça ne va jamais.

Je l'ai entendue se déplacer jusqu'à ce qu'elle soit tout à côté de moi. J'ai senti ses mains, grandes, rudes, sous ma tête, qui la soulevaient, jusqu'à ce qu'elle soit posée sur ses genoux. Je l'ai entendue déboucher une bouteille et l'ai sentie la porter à ma bouche. Le rebord en était doux et frais. J'ai bu sans ouvrir les yeux. Ça goûtait le soleil, comme la lumière du soleil sans la blessure de la chaleur.

Là, a-t-elle dit. Là.

J'ai tout bu, sans m'arrêter.

Là, a-t-elle dit.

C'est de la part de mon père ? ai-je demandé.

Oui, a dit Cyllia. De l'eau de miel, de sa part. Je l'ai entendue remettre le bouchon sur la bouteille et la reposer près d'elle. Il a des essaims entiers

d'abeilles, des ruches et des ruches, sur la pente de l'autre côté de la maison, a-t-elle dit. Ce sont elles qui descendent jusqu'ici dans les arbres.

Des abeilles à citrons, ai-je dit.

Oui, a répondu Cyllia.

Basil a peur des abeilles, ai-je dit. Mais pas moi.

Bien, a dit Cyllia. Elle a posé le dos d'une de ses mains, grande, rude, sur ma joue, et l'a laissée là, puis l'a retirée. Es-tu malade ? a-t-elle demandé.

Je vais bien.

Tu es sûre ?

Ouais.

Je vais revenir dans deux jours, a-t-elle dit.

D'accord.

Elle a relevé ma tête, l'a reposée sur le lit du ruisseau vide. J'ai senti de la terre tomber tandis qu'elle se relevait. L'ai entendue nettoyer et lisser sa tunique là où elle s'était assise dessus.

Les abeilles à citrons sont merveilleuses, ai-je dit. Mieux que les abeilles normales. Je les adore.

Elles sont merveilleuses, a dit Cyllia. Prends bien soin d'elles. Et mange les citrons, Marina. Mange-les et bois leur jus, quand tu veux. Autant que tu veux.

C'est mon père qui le permet ?

Il ne dirait pas non, a-t-elle répondu. Il ne dirait pas non.

Et puis elle est partie. J'ai entendu le bruit de ses pas longer le ruisseau, puis tourner sur le sol plus meuble, plus silencieux, et puis disparaître.

Deux jours après, elle a apporté le médaillon. L'objet le plus magique que j'eusse jamais vu, jamais tenu dans mes mains. Rond, frais, en métal, frappé d'un poisson, sur l'avvers et le revers. Tu dois le faire toucher à ta sœur malade, a-t-elle dit. Ça la protégera, a-t-elle dit. Ça la guérira.

Est-ce que c'est Pluton ? ai-je demandé.

Non. Un autre dieu. De vie, pas de mort.

J'ai couru avec la médaille dans mon poing avant qu'elle ait eu le temps de se remettre debout sur la berge, avant qu'elle ait pu dire au revoir.

J'ai couru jusqu'à Liberata. Elle dormait. Tout le monde dormait. J'ai appuyé le médaillon sur son front chaud, là où elle était la plus chaude. J'ai appuyé trop fort et laissé une empreinte, un poisson sur sa tête endormie, mais elle ne s'est pas réveillée. Avant de partir, je l'ai aussi appuyé sur Basil, plus doucement, au cas où.

Sur le sentier entre leur maison et la mienne, j'ai fait la même chose pour moi. J'ai appuyé le médaillon sur mon front, sur le dessus de mes mains, sur mes poignets, sur mes bras, sur mes jambes devant et derrière ; je l'ai appuyé sur mes pieds et puis l'ai remonté et je l'ai appuyé sur mon visage, sur mes joues. Je me suis recouverte d'empreintes de poissons, des petits poissons rouges partout.

La fois suivante, quand Cyllia est venue, j'étais assise, j'avais les yeux ouverts.

Tout le monde va bien ? a-t-elle demandé.

Tout le monde va bien. Liberata est guérie. Tout le monde va bien.



Tout le monde a continué à bien aller, généralement bien, après ce jour. Des années ont passé. Vitoria est partie, mais elle allait bien à son départ, et elle a promis de revenir ou d'envoyer des cadeaux, des messages, quelque chose, du moins, sans trop tarder. Les citrons malades et bizarres sont tombés, de nouveaux fruits ont pris leur place, ils étaient charnus et sucrés et ils sont devenus grands et sains et par conséquent nous aussi.



Et Cyllia revenait toujours quand elle avait dit qu'elle reviendrait.

Et lorsque je lui demandais, de temps en temps : Quand vais-je pouvoir le dire à mes sœurs ? Pour toi, pour notre père ?

Elle répondait : Quand je serai morte. Ce qui ne devrait plus trop tarder maintenant, disait-elle. Elle disait tout le temps : Ça ne devrait plus tarder.



Et puis, un jour. Elle n'est pas venue.

J'ai attendu près du ruisseau asséché, douze ans, les pieds trop grands pour mes jambes, le poignet trop large pour mon ruban, et j'ai attendu, mais elle n'est pas venue.

J'ai attendu le lendemain, au cas où j'aurais mal compté, sans faire exprès, mais elle n'est pas venue.

Elle n'est pas venue, elle n'est pas venue, et elle n'est pas venue. J'attendais dans la chaleur de l'après-midi, elle ne venait pas, alors je retournais à ma vie, à mon autre vie. Mon ruban était maintenant du même gris-brun délavé que tout le reste, ma poupée de paille brisée en une multitude de brins secs dans ma poche.



Liberata et moi étions de corvée de tranchées à poules. C'était le travail que nous aimions toutes le moins, mais pour des raisons différentes. C'était celui que Liberata aimait le moins parce qu'il fallait le faire les-deux-pieds-sur-terre et qu'elle préférait être haut dans les arbres, tout le temps. C'était celui que j'aimais le moins parce que la fiente de poule avec laquelle nous travaillions, que nous devions pelleter dans les petites tranchées creusées autour de chaque arbre, puait horriblement et je craignais que l'odeur et la saleté en viennent à imprégner mon ruban. C'était le travail que Quiteria aimait le moins parce qu'elle considérait que c'était une perte de temps ridicule. Qu'on aurait dû simplement attacher une poule à la base de chacun des arbres, qu'elle aurait chié là et mangé les chenilles qui grimpaient au tronc, et voilà tout, notre travail aurait été fait, disait-elle.

Quiteria était la seule d'entre nous à dire *chier*.

Mais il n'y a pas assez de poules, faisais-je remarquer.

On ferait une rotation. Tous les quelques jours. On les détacherait de ces arbres, on les attacherait à ceux-là, *et cetera*.

Peut-être que des citrons tomberaient et les tueraient, disait Basil.

Alors on mangerait du poulet, répliquait Quiteria. Encore mieux.

C'était le travail que Basil aimait le moins parce qu'il rendait tout le monde grognon.

Mais cette fois, c'était notre tour, à Liberata et moi. C'est pourquoi nous étions par terre, en train de creuser, tandis que les autres étaient bien au-dessus de nous. J'avais glissé le ruban sur le haut de mon bras pour le garder aussi loin que possible de la fiente, en dessous de mon aisselle, où il était encore plus serré et faisait virer ma peau au mauve. J'ai pris une poignée de fiente dans le seau, l'ai laissée tomber dans la tranchée, l'ai tapotée, et j'ai vérifié le ruban. J'ai pris une autre poignée, l'ai laissée tomber, j'ai tapoté, vérifié. À un arbre de là, Liberata était plus rapide, moins minutieuse. Le seau de fiente était positionné exactement entre nous deux ; nous avions mesuré.

Le ruban entaillait ma chair ; ça faisait mal. J'essayais de le faire glisser un tout petit peu vers le bas en n'utilisant que le dos de la main et non pas mes doigts crasseux, quand j'ai aperçu le soldat.

Il m'a vue.

J'ai cligné de l'œil. Son armure était dorée dans la lumière du matin. Il était beau. Oh, ai-je soufflé.

Il s'est avancé vers moi, un pas. Est-ce que... ? a-t-il commencé.

Et puis une lance l'a frappé à la jambe. Il a trébuché, vacillé. Oh ! a-t-il dit. Il m'a regardée, désorienté, et puis a levé les yeux vers les arbres.

Oh ! a dit l'arbre, a dit Basil dans l'arbre. Oh non ! Émergeant des feuilles, elle a sauté en bas et s'est mise à courir.

Le soldat a retiré la lance de sa jambe ; elle n'était pas grosse. Elle n'était pas non plus à Basil. Basil ne possédait pas de lances. Seule une d'entre nous en possédait : Quiteria.

Le soldat a suivi des yeux Basil qui courait, puis il m'a regardée de nouveau, pétrifiée, la main toujours sur mon bras, sur mon ruban.

Est-ce que c'est toi ? a-t-il dit, rapidement, en un seul mot,

Est-ce que c'est toi ?

Je l'ai regardé, étincelant, beau, en sang. J'ai secoué la tête :

Non.

Non, ai-je dit, à moins que...

Mais il s'était déjà détourné, il était déjà disparu, à la poursuite de Basil.

Ils couraient entre les arbres, au loin.

Quiteria a sauté en bas du couvert de feuilles, a attrapé une pierre et les a tous deux pris en chasse.

Je l'ai suivie des yeux, j'ai essuyé mes mains sur ma tunique, j'ai soupiré, et me suis lancée à leur poursuite.

C'était moi, bien sûr. Même si je ne le savais pas encore. Il avait demandé Estcequecesttoi ? et Oui, Oui, c'était moi, bien sûr que c'était moi. Même si je ne le savais pas et qu'il ne le savait pas, pas encore. Ce soldat, c'était Cyllius, mon Cyllius, et c'était moi qu'il voulait et Oh, il était si beau.

Et Cyllia ne venait toujours pas. Et les citrons ont mûri et sont tombés, ont mûri et sont tombés. Et j'ai attendu.



Nous avons récupéré Basil. Le soleil s'est apaisé à nouveau. Le ruisseau est revenu. J'allais y tremper mes pieds, j'attendais là, tous les jours. Rien, rien, rien. D'abord, il n'y avait qu'assez d'eau pour couler sous mes arches ; puis assez pour faire de la vase dans laquelle enfoncez mes orteils ; puis assez pour couler par-dessus mes pieds, puis jusqu'à la cicatrice sur mon mollet, puis jusqu'à mes genoux, de sorte que je devais lever ma tunique pour ne pas qu'elle soit emportée, en aval, et moi dedans.

J'ai attendu. J'ai tant attendu, si longtemps, que j'oubliais parfois que j'attendais autre chose que de l'eau. Le ruisseau est monté si haut, l'année s'est tant écoulée qu'il a commencé à se retourner sur lui-même et à disparaître à nouveau. Quand le flot est redescendu à la hauteur de mes chevilles, quand il a cessé de déferler sur moi ou autour de moi, j'ai cessé d'attendre ; je suis allée voir Quiteria.

C'est un mensonge, a-t-elle dit.

Non, j'ai dit.

Elle était en train de dormir, elle faisait sa sieste des après-midi-trop-chauds-pour-travailler avec le reste de sa famille. Il y avait des gens endormis dans tous les coins. Elle avait des centaines de frères et sœurs, des millions. Des petits enfants, des enfants plus petits encore, des bébés, de plus petits bébés, des grands-parents et des parents tous entassés dans une seule hutte. Je n'aurais jamais pu dormir avec la chaleur de tant de corps autour de moi, avec le bruit de tous ces différents souffles, mais Quiteria était capable, elle dormait. Je l'ai réveillée, nous avons enjambé les bras et les jambes et les bébés jusqu'à ce que nous soyons dehors, puis nous sommes allées nous asseoir en nous appuyant au mur de la hutte, dans le peu d'ombre qu'elle faisait, et je lui ai dit ce que m'avait raconté Cyllia. Je lui ai tout dit.

Oh.

En haut de la colline, ai-je dit. Tout en haut, vraiment tout en haut.

C'est un mensonge, a-t-elle répondu.

Et, a-t-elle repris, si c'est vrai, alors c'est horrible. C'est mieux si ce n'est pas vrai.

Mais ce n'est pas horrible ! ai-je objecté. C'est formidable ! C'est merveilleux ! J'ai attendu, mais elle n'a rien ajouté. Je croyais que tu trouverais ça merveilleux, ai-je poursuivi.

Je trouve ça rien du tout, a-t-elle fini par dire. Parce que je ne crois pas que c'est vrai. Mais si je le croyais, si je croyais que c'était vrai, alors je trouverais ça horrible.

Elle avait les yeux baissés vers ses jambes, vers les motifs de ciel nocturne que dessinaient les éraflures et les cicatrices sur ses jambes. La

lumière était trop vive pour lever les yeux, pour se regarder l'une l'autre. J'ai regardé ses jambes, et puis j'ai détourné les yeux, pour observer plutôt deux scarabées. Ils avançaient de telle sorte qu'ils allaient, presque certainement, entrer en collision avant longtemps.

Je croyais que tu serais heureuse, ai-je dit.

Je suis heureuse, a-t-elle rétorqué. Simplement, pas à cause de ça. Elle a tiré sa tunique sur ses genoux.

N'en parle à personne d'autre, d'accord ? ai-je demandé. Les scarabées se sont presque heurtés, mais l'un des deux a été dévié par un caillou à la dernière seconde.

Je n'en parlerai pas, a-t-elle dit. À quoi ça servirait ?

Mais juste au cas où ça servirait à quelque chose, peux-tu promettre de ne pas en parler ? Pas tout de suite ? ai-je insisté.

Oui, a-t-elle acquiescé. Facile. Je promets de ne dire à personne une chose qui n'est rien. D'accord ?

D'accord.

Nous sommes restées assises là pendant un moment. Le premier scarabée avait fait le tour du caillou et avait manqué entrer en collision avec le second, mais il s'en était écarté, puis rapproché, avant de s'en écarter à nouveau.

Je meurs de faim, a fini par dire Quiteria. Ça ne sert à rien de retourner dormir maintenant, c'est presque l'heure de se lever. Allons chercher du fenouil à mâcher.

C'est répugnant.

Ouais, mais on est de corvée de merde cet après-midi. Et c'est moins répugnant que ça.

C'est vrai.

Très bien, allons-y.

Très bien.

Je ne savais pas si Cyllia était morte. Si elle l'était, je pourrais tout révéler à tout le monde, à toutes mes sœurs, à ma mère et à mon père. Si elle ne l'était pas, je ne pourrais pas, je ne dirais rien. Mais je ne savais pas. Alors j'en ai uniquement parlé à Quiteria, c'est tout. Je l'ai dit seulement à elle, j'ai travaillé et attendu, attendu, jusqu'à ce que, comme je l'avais prévu, à un moment donné, le soldat, Cyllius,

mon Cyllius,

revienne.



Cyllius a cligné de l'œil. A regardé les autres, m'a regardée, il m'a regardée.

Nous avions treize ans. Il en avait dix-neuf. Cyllia, sa mère, était morte.

Marina, a dit Quiteria, elle a pris ma main comme elle aurait saisi un objet, quelque chose de précieux qu'on attrape en s'échappant d'une maison en feu, son murmure était plus animal que sœur, plus peur que bruit.

Il reviendrait avec d'autres soldats, il reviendrait avec des armes. S'il te plaît, a-t-il dit, avec tout le poids des soldats et des armes. S'il te plaît viens avec moi.

Quiteria m'a tirée par la main ; mes autres sœurs s'étaient déjà enfuies, en courant. Elle a tiré jusqu'à ce que nous nous détachions, doigts en sueur, glissants.

Elle s'est détachée et j'ai regardé Cyllius. Dis quelque chose, l'ai-je imploré en silence. Dis quelque chose d'autre. Dis est-ce que c'est toi ? Dis son nom. Dis mon nom.

J'ai levé le bras, celui avec le ruban, délavé, blanchi par le soleil.

Marina ! ont appelé mes sœurs.

Je croyais que je saurais quoi faire. Je croyais que ça serait, que ça devrait être facile, évident, comme la faim et la nourriture, comme l'eau et la soif.

Je l'ai regardé.

Mais les histoires de Cyllia n'étaient que des histoires, que des mots, et la peur de Quiteria était réelle, elle était chair, ma chair.

Elle m'a appelée.

J'ai détaché les yeux de lui et j'ai couru, avec elles.



Nous nous sommes sauvées

vers le haut

mais dans la mauvaise direction.

Dans les collines, loin de la maison.

Dans les collines, où le soleil était plus proche et plus chaud, où la poussière s'élevait autour de nos pieds, recouvrant nos orteils, nos chevilles et nos mollets à chaque pas, et les soldats ont suivi. Nous avons couru, les entraînant loin de nos maisons et de nos familles. Nous avons couru jusqu'à ce que nous les ayons tous semés, les soldats, nos maisons, nos familles. Nous avons treize ans.

Nous avons monté notre camp près d'un citronnier malingre en poussant des roches et des branches sèches autour du tronc pour former une sorte de tanière offrant à la fois camouflage et ombre. Je me suis agenouillée, les genoux dans les nuages de poussière saupoudrée d'épines et ramollie par le soleil de sorte que je pouvais voir par-dessus, dans la direction d'où nous étions venues, vers les soldats.

Les vois-tu ? a demandé Quiteria. Vois-tu quelque chose ?

Rien, ai-je répondu. Personne.

Je suis restée assise comme cela, à guetter, pendant que les autres élaboraient des plans, cueillaient et mangeaient des citrons, dormaient. J'aurais voulu prier mais je ne savais à qui adresser mes prières. Je guettais un signal, un signe, n'importe quoi. Mais je ne voyais rien, que la poussière, les broussailles et les vagues de chaleur si épaisses qu'elles brouillaient tout.



Un jour

Deux jours

Trois jours

Quatre

Cinq

Six

Sept

Et puis, huit.

C'était le jour huit, notre huitième jour sous le demi-arbre, et nous avions soif. L'eau qu'avait trouvée Basil était disparue, et personne, pas même elle, ne pouvait retrouver l'endroit où elle l'avait dénichée, ce qui fâchait Quiteria, ce qui gênait Basil et ce qui faisait que nous avions chaud, que nous étions fatiguées et que nous bougions lentement, comme les insectes au plus fort de l'été que nous trouvions pas-morts-morts sur les feuilles des citronniers.

Leurs pattes ont besoin d'eau pour bouger, m'avait expliqué Cyllia un jour. Sans eau, ils sont coincés. Ils sont obligés de rester là et d'attendre d'être ramenés à la vie en automne.

Nos jambes étaient en train de se dessécher. Nos bouches, nos yeux, nos esprits étaient en train de se dessécher. Et de l'autre côté des collines, juste

en haut, se trouvait notre maison, notre grande maison. La maison qui pourrait, qui devrait être nôtre, où il y avait sans fin de l'eau, de l'eau au miel, juste là, comme si ce n'était rien, comme si c'était tout à fait normal.

Parfois, le soir, Quiteria me nattait les cheveux. Ses doigts lissaient et séparaient, forts, fermes et réconfortants, à défaut d'être doux, et je songeais : Peut-être qu'elle a raison. Peut-être que nous pouvons rester comme ça pour toujours.

Mais d'autres soirs, elle ne le faisait pas. Elle ne voulait pas. Elle ne voulait rien faire à part guetter, féroce, terrifiée, le poing autour de sa lance, guetter au-dehors, au loin.

Les soldats auraient de la viande, je le savais. Et là où il y avait de la viande il y aurait du feu et là où il y avait du feu il y aurait de la fumée, je le savais.

Aussi, après huit jours, j'ai dit : Je vais y aller. Le huitième jour, j'ai dit : Reposez-vous, j'irai ce soir. J'irai trouver de l'eau ce soir.

Il a été facile à trouver. J'ai marché, m'éloignant de l'ombre et de l'abri fournis par notre arbre, j'ai marché aux alentours, en levant les yeux vers les étoiles, le ciel, jusqu'à ce que je l'aperçoive. De la fumée montait, légère, en volutes dans le ciel sans vent. Je l'ai suivie. C'était aussi facile que cela. Plus de chenilles, plus de merde de poule, jamais plus de soif ; c'était facile. Douceur, sécurité. Plus de maladie, plus de mort, toutes nous allions vivre vieilles, aussi vieilles que Cyllia. C'était facile.

Quittant le sentier découvert, je me suis enfoncée dans les branchages sombres et épais qui entouraient le camp des soldats. Je m'y suis faufilée jusqu'à être assez proche pour voir les flammes se refléter sur leurs armes argentées et leurs boucliers rouge et or, tous en tas sur le côté. Jusqu'à être assez proche pour distinguer leurs ombres assises. Cyllius avec trois autres. Tranquille, en train de manger. Aussi seul que moi.

Je suis restée là, dans les broussailles, un long moment. La nuit était douce et tiède, et il y avait suffisamment d'effluves de viande dans l'air pour pouvoir goûter la chair, en fermant les yeux et en ne respirant que par la bouche, aussi j'ai fermé les yeux et inspiré et j'ai senti le plein poids de la viande ; je l'ai avalée et l'ai laissée me rassasier jusqu'à ce qu'une légère brise se lève, puis d'un coup elle avait disparu.

J'ai ouvert les yeux.

De l'autre côté du feu, Cyllius mastiquait. Il avait un bâton dans une main et s'en servait pour tracer de petits points et des traits dans la poussière à ses pieds.

Et ils auront des armes dignes de ce nom, a dit un autre homme. Il parlait comme nous, en dialecte. Et de la meilleure nourriture, probablement, a-t-il dit.

Et du vin, a dit un autre.

On a du vin, a rétorqué Cyllius.

Du meilleur vin.

Ils ont mastiqué un moment, nettoyant des os avec leurs dents et leurs doigts ; un homme, qui s'était tu jusque-là, utilisait un petit couteau de

combat pour détacher les derniers lambeaux de viande d'un os beaucoup plus petit que le couteau lui-même. Jusqu'à ce que les barbares leur tranchent la tête, a-t-il dit, à moitié pour lui-même.

Quoi ?

Ils vont avoir du meilleur vin à boire jusqu'à ce que les barbares leur tranchent la tête, a répété le soldat au couteau. Il a porté la pointe à sa bouche, a mangé quelque chose d'invisible qui y était piqué. Je préfère avoir du mauvais vin et être assis ici à jouer les nounous plutôt que de boire un vin merveilleux et me faire couper la tête, a-t-il dit. C'est tout.

Hum, a dit l'autre. Quand même.

Puis plus personne n'a rien dit et ils ont mangé en silence pendant un moment. Quelqu'un a jeté un os dans le feu, il a sifflé et craqué et dégagé un petit trait de fumée. J'ai fermé les yeux et j'ai inspiré. Puis j'ai serré la pierre aiguisée que j'avais dissimulée dans ma main droite, et je suis sortie des broussailles, la lumière du feu orange et jaune et chauffée à blanc sur mes jambes.

Les soldats se sont tous redressés d'un coup, ils ont tous laissé tomber leur nourriture, ont tendu la main vers leur épée, se sont levés. Ils ont tous cessé d'être des hommes et sont devenus des soldats.

Bonjour, ai-je dit.

Je suis là, ai-je dit. Nous sommes là.

Nous nous sommes entendus. Il ne servait à rien de me capturer sur-le-champ, alors que j'étais seule ; nous nous sommes plutôt entendus : ils ne me captureraient pas et ne me feraient pas de mal à ce moment-là, ils

promettaient de ne faire de mal à personne plus tard, et ils me donneraient un peu de leur lapin et de leur vin, et puis je leur dirais comment nous trouver. Où nous trouver.

Que ça soit une surprise, ai-je dit. Venez après-demain. Au milieu du jour. Nous serons endormies. Je serai endormie.

Ils ont dilué mon vin encore plus que le leur et m'ont donné une oreille de lapin à ronger. Ils ont rempli mes gourdes avec de l'eau mêlée d'un peu de sang de lapin, pour la force, et ont dit : D'accord. On peut faire ça, d'accord. Ils n'ont pas posé la main sur moi ; ils ne m'ont pas touchée.

Porteras-tu ce ruban ? a demandé Cyllius. Du geste, il a montré mon poignet, la ficelle foncée et effilochée de ce qui avait été un ruban. Pour que je sache laquelle tu es ?

J'étais à côté de lui, près du feu. Je pouvais sentir l'air bouger chaque fois qu'il levait la main vers son visage pour protéger ses yeux de la fumée. Je pouvais sentir la saleté et les jours et le vin sur lui.

Est-ce que ta mère est morte ? ai-je demandé.

Oui. Son visage fumée et jaune-orange chauffé à blanc. Ses cheveux blonds, comme ceux de sa mère.

Oui, ai-je dit. Je le porterai.



C'est moi qui les ai entendus la première. Nous étions toutes couchées ensemble, entassées dans l'ombre minuscule que faisait notre arbre à midi. Il y avait maintenant plus d'une semaine que nous n'avions pas assez d'eau,

pas assez pour bouger à ce moment de la journée, pas assez pour rester éveillées quand le soleil nous clouait au sol. Nous nous recroquevillions dans nos flaques d'ombre trop petites comme des escargots dans leur coquille. Quiteria était allongée à ma droite, Liberata à ma gauche. On prenait soin de ne pas se toucher, pour ne pas diffuser la chaleur. J'étais incapable de dormir, mais je ne pouvais pas donner l'impression d'avoir une raison de ne pas dormir alors, allongée entre elles, yeux clos, je comptais ma respiration, neuf battements pour inspirer, neuf pour expirer, neuf inspirer, neuf expirer, en prêtant l'oreille à rien. Le rien du milieu du jour : pas de vent, pas d'oiseaux, pas d'insectes. J'écoutais le néant entourant les battements de mon propre cœur, le néant familier des souffles sœurs, des corps sœurs. Et puis, lointains, silencieux, presque rien, il y a eu quelque chose ; il y a eu des pas. Je les ai entendus la première, mais j'ai gardé les yeux fermés, j'ai continué à compter. J'ai tendu le bras, trouvé la main de Quiteria, amollie par le sommeil, et je l'ai serrée. J'ai compté un deux trois quatre cinq six sept huit neuf. Un deux trois quatre cinq six sept huit neuf.

Oh,

a dit Quiteria

en se réveillant, en voyant.

Oh non. Oh non non non non non.



À la maison, on nous a lavé les cheveux.

Il y avait de l'eau, là-bas, tellement d'eau qu'ils en versaient sur nos cheveux, versaient à nouveau et laissaient dégoutter goutter goutter goutter, loin loin loin.

Quand nous sommes arrivées à la maison, les soldats nous ont laissées avec les femmes esclaves, dont aucune n'était Cyllia, et ces femmes esclaves nous ont lavé les cheveux. D'abord avec de l'eau, puis avec de l'huile et du savon, et puis, à l'aide de couteaux qui n'étaient pas des couteaux mais semblables à deux couteaux attachés ensemble, aiguisés, minutieux et précis, elles nous ont coupé les cheveux, ont coupé les pointes fourchues et inégales, les ont coupés tout droits et lisses et puis les ont tressés et les ont relevés sur le dessus de notre tête, et je pouvais sentir l'air, je pouvais sentir la brise sur ma nuque encore humide et je me suis sentie, pour la première, pour la toute première fois, fraîche, en sécurité.

Aimeriez-vous manger quelque chose ? nous ont-elles demandé. Une question que personne ne nous avait jamais posée avant. Une question qui n'avait pas de sens.

Quiteria m'a regardée et j'ai regardé Quiteria.

Nous avons mangé et mangé, bu et bu encore. Nous ne parlions pas, pas entre nous, pas encore, pas pendant que les femmes étaient là. Mais Liberata souriait, et Basil souriait, et j'ai regardé Quiteria et j'ai souri, et elle a bu de l'eau et a porté la main à ses cheveux, ses nouveaux cheveux, comme si elle s'en étonnait, même si elle les avait depuis plus d'une heure maintenant, comme le reste d'entre nous.

Elles nous ont emmenées à notre chambre. Claudia, l'esclave aux cheveux gris argent et à la tunique gris argent aussi douce que de l'eau, nous a expliqué comment utiliser les pots de chambre, les oreillers et les couvertures, nous a donné une cruche d'eau et quatre tasses, et a dit : Vous allez le rencontrer demain. Il était parti, mais il sera de retour, et il vous rencontrera demain. Puis elle a fermé la porte et nous a laissées dans une obscurité sûre et parfaite, nous a laissées pour que nous dormions dans des lits qui étaient surélevés, au-dessus du sol, quatre en ligne, dans cette chambre qui avait été préparée, qui attendait.

Qui ? a chuchoté Liberata. Elle avait remonté sa couverture par-dessus sa tête, de sorte qu'on pouvait à peine l'entendre. Qui est-ce que nous allons rencontrer demain ?

Le commandant, a dit Quiteria. Elle avait repoussé ses draps par terre, et était allongée sur le matelas nu. Évidemment, a-t-elle dit.

Le lin de la couverture était tiède et incongru contre ma poitrine, mais je le laissais là, comme une peau sur ma peau.

Le commandant ? a demandé Basil. Elle était allongée par-dessus sa couverture plutôt que dessous. Grand comme dix hommes, riche comme mille ? Le vrai commandant ?

Colère et foudre d'un dieu, a chuchoté Liberata. D'une voix étouffée, sourde.

C'est juste une rumeur, une histoire idiote, a dit Basil. Pour nous empêcher de voler des citrons.

Peut-être que oui, peut-être que non, a dit Quiteria. Peut-être que non.

On verra bien, j'imagine, ai-je dit à demi-voix, et le lin a frotté contre mon cou.

J'aurais voulu dire : Est-ce que ce n'est pas bien, Quiteria ? Est-ce que ce n'est pas bien d'être propre d'être rassasiée d'être en sécurité ? Ce n'est pas bien ?

J'aurais voulu dire : Je te l'avais dit, je t'avais dit que tout cela était à nous, que c'était nous.

Mais je ne l'ai pas fait. Je n'ai rien soufflé d'autre, et personne d'autre non plus.

Nous avons dormi.

Et quand nous nous sommes réveillées, il y avait des tuniques d'un blanc pur au bout de nos lits, une pour chacune, toutes pareilles, toutes fines et belles, d'une beauté à serrer le cœur, pour nous. Pour la première fois, il y avait quelque chose de beau qui nous était destiné, à nous toutes.

À côté de la tunique, la crasse de mon ruban paraissait pire encore, répugnante. À l'aide de mes dents, j'ai entaillé le rebord gris-noir. J'ai tiré jusqu'à ce qu'il se déchire entièrement, jusqu'à ce qu'il se détache et tombe de mon poignet.



Vêtues de nos nouvelles tenues, nous avons suivi le couloir d'un pas léger pour aller à la rencontre de notre père, comme des promises. Et quand il a

posé la main sur mon visage, quand il l'y a laissée, forte et assurée, quand il a dit : Marina,

J'ai dit : Oui.



Pendant quatre ans, ça a été bien. Je fermais les yeux à la nuit tombée, sous mes couvertures, et l'obscurité était un réconfort, elle m'enveloppait, aussi douce que la fumée, et je m'y laissais glisser, confiante, rassasiée, certaine que le lendemain serait pareil : gage de sécurité, de satiété. Et le surlendemain, et tous les autres lendemains.

Voilà ce qu'est un chez-soi. Être en sécurité, c'est être chez soi. Être chez soi, c'est être en sécurité. Demain et demain et demain.

C'est bien ? ai-je demandé à Liberata un matin tandis que les esclaves s'affairaient à rassembler, torsader, sculpter nos chevelures pour en faire quelque chose de beau, quelque chose de meilleur que nous. Tout cela, c'est bien, oui ?

Je m'ennuie de ma famille au village, parfois, a-t-elle dit, mais...

Mais c'est bien ? C'est bon ?

Oui. C'est bien. Je suis bien.

J'aurais voulu poser la question à Quiteria, mais elle n'était pas là. Elle n'était jamais là, toujours loin, partie.

J'ai mangé tant d'olives, tant d'œufs, tant de viande que mes joues se sont arrondies. Regarde-moi ça, disait Basil en les tapotant de ses doigts. Tu es moelleuse et ronde comme un champignon.

Toi aussi, disais-je, même si c'était difficile de parler avec ses doigts posés sur mon visage. Toi aussi.

Tout s'est arrondi. Tout était moelleux et rond. Les joues, les poitrines, les jambes, les cœurs, les jours. Les sœurs, les pères, les soldats.



Un jour, quand Basil a eu cessé de tout le temps cacher de la nourriture dans ses manches et que Quiteria a eu cessé de tout le temps parler de s'enfuir, Julia, qui n'était pas notre mère, ni véritable ni adoptive, mais qui était l'épouse actuelle du commandant, et qui par conséquent était tout de même une sorte de mère, Julia, donc, s'est approchée de moi au jardin. Je m'étais hissée dans la fontaine, et je m'étais pelotonnée dans le bassin pour immerger la plus grande partie possible de mon corps. Un filet d'eau suintait de la bouche en pierre d'une créature sculptée dont le visage ressemblait à un soleil ; je m'étais positionnée de sorte que le faible jet coule sur ma nuque. Je faisais cela au moins une fois par jour, aussi longtemps que je le pouvais, jusqu'à ce que j'entende le bruit de sandales sur les dalles, ce qui signifiait que quelqu'un approchait, alors je me hissais hors de la fontaine, rapidement, silencieusement, comme un lézard du soir, et faisais semblant de m'être simplement lavé le visage et les mains normalement, comme tout le monde.

Mais Julia n'aimait pas porter de sandales. Aussi, chaque fois qu'elle pouvait l'éviter, elle s'en passait. Et comme personne d'important ne nous

rendait visite ce jour-là et que notre père était de nouveau parti combattre les barbares, elle était pieds nus. Alors je ne l'ai pas entendue arriver. L'eau gouttait de la bouche-soleil sur mon cou, goutte, goutte, goutte, et mes jambes, mes bras, mes coudes et la moitié de mon torse étaient immergés et frais, et goutte goutte goutte, et goutte goutte goutte, et puis goutte goutte rien. Plutôt que de l'eau, une main, dépourvue de cal, longue, sur ma nuque. Puis une voix :

Laquelle es-tu ?

J'ai levé la tête, me suis retournée, et l'eau a coulé dans mes yeux. Aïe, ai-je dit. Et puis : Désolée. Et puis, la tête à nouveau penchée vers l'avant, pour éviter les gouttes, j'ai vu ses pieds nus. Marina, ai-je dit. Je suis Marina, m'dame.

Julia, a-t-elle dit.

Oui.

Tu n'es pas obligée de m'appeler m'dame. Appelle-moi Julia.

D'accord.

Marina, a dit Julia.

Oui, m'dame ?

Elle a soupiré. Marina, es-tu occupée en ce moment ?

Après avoir attendu que les esclaves remplacent ma tunique trempée par une sèche – nous avions désormais chacune trois tuniques –, Julia m'a emmenée à un endroit au centre de la villa, où flottait une puissante odeur de mouton. De mouton propre, mais néanmoins de mouton. Il n'y avait

toutefois pas de moutons là, seulement des paniers pleins de nuages, et deux grandes machines en bois. Julia a posé la main sur mon épaule pendant une seconde, puis l'a ôtée, l'a replongée dans les infinis replis de ses vêtements. Marina, a-t-elle dit, est-ce que je peux t'enseigner à filer et à tisser ? Son visage avait rosi.

Il y avait plus de nuages de laine dans cette pièce, dans ces paniers, qu'il n'y a jamais eu de vrais nuages dans le ciel. La lumière les traversait de sorte qu'ils s'embrasaient, de sorte qu'ils paraissaient presque flotter.

Bien sûr, ai-je dit. Bien sûr, Julia. Et j'ai souri et elle m'a souri en retour.

C'est ainsi qu'elle m'a enseigné, et que j'ai appris.

Un nuage après l'autre, j'ai filé toute la laine de la maison, et tout le lin aussi ; et puis, une fois prête, je l'apportais au métier, et je glissais la navette de gauche à droite, de gauche à droite, de gauche à droite, aussi simple que cela, simple comme l'eau, les poids s'entrechoquant doucement à mes pieds, comme des cloches pleines.

Un soir, quand nous avons eu fini de tisser et rangé la navette, je suis tombée sur notre père, le commandant, dans le couloir. Il n'était habituellement pas dans cette partie de la villa. Il n'était habituellement pas à la maison du tout. Distrait, il comptait quelque chose sur ses doigts, un-deux-trois-quatre, et puis encore, un-deux-trois-quatre.

Quiteria, a-t-il dit.

Marina, ai-je dit.

C'est ça, oui. Marina. Il a reporté les yeux sur sa main, ses doigts. Marina, a-t-il répété, plus doucement. Sa tunique était légèrement effilochée là où elle touchait ses mollets. Je pourrais réparer cela, ai-je songé. Je pourrais faire une nouvelle étoffe pour cela. J'ai gardé le regard baissé, vers l'ourlet qui s'effilochait.

Eh bien, a-t-il dit. Il a inspiré, puis expiré.

Eh bien, ai-je dit.

Eh bien, a-t-il dit, encore une fois, et il s'est déplacé pour passer à ma droite, mais j'étais plus proche du mur de ce côté-là, et l'espace était trop étroit pour qu'il puisse passer.

Nous avons tous les deux fait un pas à gauche en même temps. Nous l'avons fait parfaitement ensemble, comme des danseurs.

Ha ha, a-t-il dit. Pas vraiment en riant, mais en faisant les sons du rire.

Puis il a de nouveau fait un pas à gauche, et moi pas, et il a poursuivi son chemin, m'a dépassée et a continué dans le couloir. Je l'ai suivi du regard. Ses sandales accrochaient le rebord trop long de sa tunique tous les quelques pas.



Ça va ? ai-je demandé à Basil un matin tandis que nous allions ensemble à la fontaine pour laver le sommeil de nos visages, de nos yeux. Toi, je veux dire, tout ça, ça va, oui ? C'est bien ?

Nous avons atteint la fontaine et Basil a mis les mains sur la face de soleil pour s'y appuyer et elle s'est penchée pour étirer son mollet gauche.

Bien sûr, a-t-elle répondu. Ça a certainement beaucoup de bons aspects. Indéniablement. Elle a changé de côté, a étiré sa jambe droite.

Alors, c'est pour le mieux ?

Sûrement, a-t-elle dit en se redressant.

D'accord. Très bien. C'est ce que je pense aussi. Vas-tu venir aux métiers à tisser, aujourd'hui ?

Non, a-t-elle répondu. Pas aujourd'hui. J'ai autre chose à faire, aujourd'hui. Elle a porté les mains à son visage, laissant couler l'eau. Mais demain, sans doute. Je vais venir voir ce que vous fabriquez demain.



Je travaillais. Parfois Julia travaillait aussi, là, près de moi, et parfois elle se contentait de regarder, de me passer les objets qui étaient hors de portée quand j'en avais besoin, en fredonnant des airs que je ne connaissais pas. Les mois se sont écoulés, bientôt j'ai appris les mélodies, et je les fredonnais avec elle.



Parfois Basil venait, regardait, travaillait et fredonnait,

et parfois Liberata,

mais pas Quiteria, jamais Quiteria.

Il y avait de la place, nous aurions fait de la place, mais Quiteria ne la comblait jamais, ne venait jamais.



J'avais fini de tisser pour la journée. Mes doigts étaient gourds d'avoir tiré, poussé, filé ; mes doigts, mes poignets et mes mains étaient raidis. J'étais dans la fontaine, sur le dos, les genoux relevés pour pouvoir y entrer au complet. J'avais la tête posée sur le fond, à l'intérieur, afin que l'eau puisse couler sous mes cheveux tressés et entre les brins. Je l'imaginais s'enrouler autour, en volutes, comme de la fumée. J'ai ouvert la bouche, laissé l'eau y entrer et l'y ai gardée, un poisson. Ou l'idée que je me faisais d'un poisson, car je n'en avais jamais vu de vivant.

J'ai compté jusqu'à dix, vingt, trente, puis me suis redressée et j'ai craché l'eau entre mes genoux.

Bien visé, a-t-il dit. Il ne portait que sa tunique. Ni armure ni casque ni épée.

Oh, ai-je dit en me redressant complètement. Soldat.

Cyllius. Et toi, tu es Marina.

Oui ! Comment as-tu su ? La plupart des gens sont incapables de nous distinguer, mes sœurs et moi. Notre père n'y arrive pas.

Cyllius a baissé les yeux vers mes pieds ; je les avais positionnés juste au-dessus de l'endroit où l'eau bouillonnait dans la fontaine. Et puis il a de nouveau regardé mon visage. Une goutte a coulé jusqu'au bout de mon nez, s'est arrêtée puis détachée et a glissé jusqu'à ma bouche. Je l'ai léchée.

Vous avez des caractéristiques distinctives, a-t-il dit.

Oui ?

Oui.

Alors, ai-je repris. Pourquoi es-tu ici ? Je croyais qu'ils ne laissaient pas entrer les soldats ici, dans la maison ou dans la cour.

Oh, a-t-il dit. Il a fait un petit pas en arrière. Hum, non, pas habituellement. Mais ils me laissent entrer, ou j'ai le droit, j'imagine. J'ai toujours eu le droit. Mais je n'ai pas le droit de porter une épée. Ou je ne suis pas censé en porter une, je crois. À moins qu'il y ait une raison officielle de le faire.

Est-ce qu'il y en a une maintenant ? Une raison officielle ?

Non. Non, pas du tout.

Bien, ai-je dit. Bien.

Quoi qu'il en soit, nous partons demain matin.

Encore ?

Toujours, a dit Cyllius. Pour maintenir la paix. Repousser les hordes, peut-être construire une ou deux routes, ce genre de choses.

Oh oui.

De toute manière, je suis prêt. Mes bagages sont faits.

Bien, ai-je dit.

Et je sais que je vais revenir, il ne m'arrivera rien, a-t-il dit. Ne t'en fais pas. Il ne m'arrive jamais rien.

D'accord, ai-je dit. Bien.

Bagages faits, tout à fait prêt.

D'accord.

Mais je me disais... a-t-il dit. Je me disais, ou je me demandais si, cette fois, avant qu'on parte, avant que je parte, si, peut-être, tu pouvais, eh bien, me parler de, hum, ha,

il a plongé une main dans l'eau, l'en a sortie et l'a secouée comme s'il était étonné de la trouver mouillée,

ma mère, a-t-il dit. Maman. Juste un peu. Juste ce dont tu te souviens, si tu te souviens de beaucoup, ou de rien du tout.

Je sais que tu étais jeune, a-t-il continué. Peut-être que tu ne te rappelles pas grand-chose, et ce n'est pas grave, mais seulement je pensais, si tu te rappelles quoi que ce soit, s'il y a quoi que ce soit que tu puisses me dire sur ça, sur elle, sur ce que tu te rappelles, que tu pouvais, enfin, que peut-être...

Sa phrase ne s'est pas tant conclue qu'arrêtée.

Sa tunique était propre, mais on pouvait voir le contour de taches qui résistaient au lavage, d'un brun-rouge brûlé.

Je t'en prie, a-t-il dit, ajouté.

Je me suis retournée d'un mouvement, de sorte que mes pieds et mes jambes pendaient par-dessus le rebord du bassin en pierre de la fontaine ; je lui faisais face. Seulement ça ? ai-je demandé.

Seulement ça.

Hum, bien sûr, ai-je dit. Je me rappelle. Je me rappelle tout.

J'ai tapoté l'eau près de moi, créant de petites vagues.

Là, ai-je dit, assieds-toi.

Il a hésité, puis s'est hissé par-dessus le rebord de pierre jusque dans la fontaine. Nous étions un peu serrés, mais il y entra.

Alors, ai-je dit. Il se trouve, Cyllius, que ta mère était un ange.

Il a souri faiblement, a reposé la main dans l'eau.

Non, ai-je repris. Écoute. Ce n'est pas simplement qu'elle ressemblait à un ange. Pas qu'elle était aussi bonne ou aussi douce qu'un ange. Elle était vraiment un ange.

Avec des ailes ? a-t-il demandé.

Il y en a différentes sortes, ai-je dit.

Il a baissé la tête entre ses genoux levés de sorte qu'il regardait l'eau, regardait dans l'eau. Dis-moi, a-t-il dit. Dis-moi tout.

Et puis il est parti. Lui, mon père et les autres soldats ont fait leurs bagages et se sont mis en route vers les territoires sauvages où les barbares grinçant des dents chassaient les enfants et les chiens pour les donner à manger à leurs propres enfants et à leurs propres chiens. Ils sont partis à pied, les yeux et les bottes droit devant et, parce qu'ils ne mangeaient ni les chiens ni les enfants, avec des chariots, des chariots et des chariots de provisions à la file derrière eux. Ils sont restés au loin pendant quatre cent soixante-seize jours. Jusqu'à ce que je sache tisser plus vite et mieux que quiconque dans la maison. Jusqu'à ce que mes jambes et mes bras aient rattrapé mes grandes mains et mes grands pieds. Jusqu'à ce que je connaisse

chaque parole de chacune des chansons de Cyllia, des paroles lointaines, absurdes, tout et rien à la fois.



Cyllius s'est assis avec moi aujourd'hui, il m'a parlé, ai-je dit à Quiteria le premier soir, après le souper, au lit. Les brins les mieux enfouis, les plus serrés de mes tresses étaient encore humides de l'eau de la fontaine.

Et puis ? a dit Quiteria. Il parle à tout le monde. Il parle trop.

Vraiment ?

Ouaip, à tout le monde. Tout le temps. Ça n'a rien d'extraordinaire. Rien de spécial.

À Basil et à Liberata aussi ? Elles dormaient, aussi je ne pouvais pas le leur demander, et nous parlions à mi-voix.

Et à moi, a dit Quiteria. Elle s'est retournée dans son lit, vers le mur.

C'était le printemps. L'odeur des fleurs de citronnier flottait depuis le verger, depuis le village, montait, montait la colline le sentier la route la colline le mur la maison, montait jusqu'à nos fenêtres longues et minces, retombait lourde et épaisse autour de nous tandis que nous parlions, tandis que nous cherchions le sommeil.



Le lendemain matin, avant les métiers à tisser, avant même que Julia soit réveillée, je suis allée à la fontaine. J'ai ôté mes sandales, j'ai détaché et

enlevé ma bourse, vidé mes poches et tout laissé sur la base encore fraîche de la fontaine. Je me suis hissée dans le bassin. Allongée sur le dos, genoux relevés, j'ai pris une inspiration aussi profonde que le ciel, si le ciel était de l'eau, et j'ai laissé ma tête se déposer, sous la surface.

Le seul bruit était mon cœur. La seule lumière, un bleu brouillé.

J'ai compté jusqu'à dix. Puis jusqu'à quinze, vingt. Puis jusqu'à cent. Et puis cent et cent et cent et cent. Tout ce temps mon pouls est resté puissant, a battu, battu, battu encore et encore et encore, et la lumière bleue brouillée brillait.



Une nuit, une nuit quand notre père, Cyllius et tous les autres étaient partis depuis cent quarante-six jours, Quiteria a pris une brusque inspiration alors qu'elle aurait dû être endormie. Une respiration trop brusque pour le sommeil.

J'étais réveillée, j'étais tout le temps réveillée. Oui ? ai-je dit doucement.

Marina ? a-t-elle demandé, même si c'était manifestement moi, c'était toujours moi, dans ce lit, à côté d'elle.

Oui ?

Ne me laisse pas être la dernière à m'endormir, a-t-elle demandé. S'il te plaît.

Il faisait trop noir pour que je puisse la voir. Il faisait trop noir pour voir quoi que ce soit, mais je pouvais l'entendre bouger, je pouvais l'entendre

qui étendait le bras. J'ai étendu le mien aussi, je l'ai trouvée, nous avons accordé nos souffles et j'ai attendu

et attendu

et attendu

jusqu'à ce que le pouls dans sa paume soit lent,

soit normal.

Puis j'ai dit, à l'obscurité, à la nuit :

Tu me manques, Quiteria.

Sa main toujours dans la mienne, mais sans serrer ; sa main molle de sommeil.



Cyllius venait s'asseoir avec moi dans la fontaine quand l'armée était de retour à la maison. Il venait souvent. Et lorsque je lui avais dit tout ce que je savais, jusqu'au dernier détail dont je me souvenais, il me demandait de recommencer.

Même si tu as déjà entendu tout ça ? demandais-je. Même si je l'ai déjà dit ?

Oui. Même si tu me l'as déjà dit.

Et ton père ? demandais-je.

Qui sait, disait-il. On s'en fiche.

Moi, je ne m'en fiche pas, songeais-je, mais je ne le disais pas. Et une fois qu'il était parti et que j'étais retournée sous l'eau, mon pouls scandait, moi je ne m'en fiche pas, moi, moi, moi, sous l'eau.

C'est ainsi que, plutôt que de parler, surtout avant de me coucher, je priais. Faites qu'il revienne, faites qu'il revienne, je priais sans trop savoir qui. Je priais, Moi, je ne m'en fiche pas, moi, moi, moi.



Julia et moi tissions seules, juste toutes les deux. Julia a fait glisser sa navette de gauche à droite puis s'est arrêtée une seconde pour me regarder, pour regarder la mienne. Puis elle l'a refait glisser, et m'a regardée de nouveau.

J'ai vérifié ma tension, qui était correcte ; en tout cas elle semblait correcte. J'ai vérifié mon enfilage, il était correct aussi. Tout était correct, tout était bien, mais quand même, elle ne cessait d'interrompre son travail, ne cessait de me lancer des œillades. J'ai fini ma propre duite, puis je me suis arrêtée et je lui ai rendu son regard.

Les poids du métier se sont entrechoqués. Dehors, les insectes du matin bourdonnaient, monotones.

C'est beau, a-t-elle fini par dire.

Merci, ai-je répondu.

C'est beau, Marina, a-t-elle répété. Elle a tendu la main vers mon étoffe, mais ne pouvait pas tout à fait la toucher.

Je sais, ai-je répondu.

Marina, a-t-elle repris, quand on est doué, quand quelqu'un est vraiment doué, il peut faire plus que du tissu. Il peut faire des images.

Des images ?

Oui. D'animaux, de plantes ou de personnes, de n'importe quoi, en vérité.

Comme sur la cruche d'eau où il y a une femme ? ai-je demandé. Ou la cruche de vin, avec les chiens ?

Mieux que ça, a dit Julia. Elle tenait sa navette serrée entre ses deux mains comme une chandelle.

Mieux comment ?

Plus vrai. Plus réel. Si tu es vraiment douée, tu peux faire avec du fil une image qui est à quelques souffles de quelque chose de réel. De la vie.

J'ai fait passer de la laine entre mes doigts. Puis je l'ai libérée. Je l'ai repassée entre mes doigts. Est-ce que c'est permis ? ai-je demandé. De capturer quelque chose comme ça ? De le saisir, de le tenir et de le garder ? Est-ce sûr ?

Julia a souri. Non, a-t-elle répondu. Justement, Marina. Ce n'est pas sûr. C'est puissant.

J'ai regardé la navette dans ma main. La même que la sienne. La même que tous les jours. Es-tu capable ? ai-je demandé. Es-tu capable de faire des images ?

Non, a répondu Julia, je ne suis pas capable.

Elle m'en a expliqué les principes, la façon dont cela devait fonctionner.

Si tu sais comment cela fonctionne, ai-je dit, tu es certainement capable de le faire toi-même ?

Ce n'est pas la même chose, a dit Julia. Savoir et faire, ce n'est pas du tout pareil.

J'ai commencé par un poisson. Je l'ai planifié, préparé et j'ai travaillé dessus pendant une semaine.

Oh, un chien ! s'est exclamée Julia.

Non, un poisson.

Il est beau.

Il n'a pas les yeux de la même taille, ai-je objecté. Et, en le regardant, je ne crois même pas qu'il devrait avoir deux yeux, vu de cet angle. Et la queue est cassée, ai-je ajouté.

Il est beau, a répété Julia. C'est un bon début.

Et les esclaves, Bea et Claudia, ont hoché la tête.

J'ai fait un autre poisson, avec seulement un œil, et il était mieux réussi.

Puis j'ai fait une grue avec un cou chancelant mais un assez bon bec, et de belles pattes.

Puis j'ai fait deux poissons, nageant contre une vague de lin vert-gris.

Puis neuf petits, en cercle, chacun courant après la queue d'un autre, tous blanc crème sauf un, du même bleu vif que la laine à même laquelle ils

étaient tissés.

Plusieurs poissons, a dit Julia.

Je travaillais, tête baissée, sur l'avant-dernier poisson blanc.

Ils sont jolis, tes poissons, a dit Julia, mais peut-être que la prochaine fois...

La prochaine fois, je ne ferai pas de poisson, ai-je dit. Je vais faire une personne.

Bien.

Je vais faire Cyllia.

Oh, a dit Julia. Oh. Elle m'a regardée en silence pendant que je finissais le blanc et passais au fil bleu, que je faisais traverser traverser traverser traverser traverser traverser, avant de revenir au blanc, puis au bleu. Simplement, peut-être que quelqu'un d'un peu plus, d'un peu moins... C'était une esclave, Marina, tu le sais.

Je vais faire Cyllia, ai-je répété. J'ai fait courir le fil blanc, je suis passée au noir pour l'œil, avant de revenir au blanc, puis au bleu, que j'ai fait traverser, traverser, traverser.

D'accord, a dit Julia en regardant ses propres mains.

J'ai fait Cyllia comme elle était apparue la première fois, debout, formidablement grande au-dessus de notre ruisseau, souriante, de l'eau à mi-pieds. Ce n'était pas grand-chose comparé aux tapisseries que Julia m'avait décrites, des ouvrages qui recouvraient des murs entiers et où figuraient des dizaines de personnes, de dieux et d'animaux, mais c'était le

plus grand que j'aie réalisé, trois mains par trois mains. Il m'a fallu des semaines, des semaines et des semaines, au cours desquelles je me privais de manger le midi de crainte qu'une goutte d'huile ou une tache de sauce puisse se transférer de mes mains au fil, des semaines où je comptais les points même dans mon sommeil, rêvant en vagues de fil, de couleur et de temps, où je ne voyais Quiteria que dans la demi-lumière du petit matin et dans l'ombre de la chandelle du soir, où je levais à peine les yeux de mon métier à tisser et je ne voyais quasiment personne à part Cyllia, Cyllia, Cyllia.

Et puis j'ai fini.

L'armée était partie, bien sûr, alors après cela j'ai attendu. J'ai tissé d'autres ouvrages, laine et lin sans ornement ; j'ai mangé, même le midi ; et j'ai attendu, guettant le son des hommes sur la route. J'ai prié, Abéona, Mars. J'ai tissé, j'ai mangé, j'ai dormi, j'ai guetté leur pas, j'ai prié. Les seuls moments où je ne tendais pas l'oreille, c'était lorsque j'étais dans la fontaine, sous l'eau, et que je ne pouvais rien entendre d'autre que moi. J'ai tissé, mangé, dormi, tendu l'oreille, prié et puis, trois lunes pleines plus tard, j'ai entendu.

Laissant tomber ma navette, je suis sortie en courant, avec Julia, avec tout le monde, pour les voir, pour aller à leur rencontre. Quiteria était déjà là, Quiteria était tout à l'avant.

Le commandant ouvrait la marche, comme toujours, sur son cheval, des soldats à sa gauche et à sa droite. Derrière lui venait le reste, les autres soldats, les chariots et les esclaves, comme toujours, mais la file était plus courte, beaucoup plus courte qu'à l'habitude. Le groupe entier avançait

lentement, d'un pas inégal, comme la chèvre dont la patte s'était infectée et qui gémissait et dépérissait.

L'air était chaud, si chaud que j'avais mal aux yeux quand je les gardais ouverts pour observer. J'ai fermé les paupières, tentant de me rappeler le visage de Cyllius, puis je les ai rouvertes et j'ai regardé, plus bas, les hommes qui avançaient vers nous, encore trop loin pour qu'il soit possible de savoir, de reconnaître. Julia se tenait à ma droite, Quiteria à ma gauche.

Quand ils ont fini par nous rejoindre, mon père est descendu de son cheval, comme toujours, et est d'abord allé vers Julia, comme toujours. Il l'a embrassée sur les joues ; lui a murmuré quelque chose. Puis, une à la fois, il est venu vers nous et nous a embrassées sur la tête. Marina, ai-je soufflé tandis qu'il se penchait vers moi.

Marina, a-t-il murmuré en retour. Il avait les yeux fermés. L'une de ses paupières, cousue, ne se rouvrirait plus jamais.

Les soldats et les esclaves passaient d'un pas traînant, chaque visage recouvert de la même poussière grise, chaque visage méconnaissable, tandis que l'air devenait plus chaud, plus proche et plus brûlant, jusqu'à ce que, enfin, troisième avant la fin, penché sur la silhouette voûtée d'un autre soldat, apparaisse Cyllius. Lâchant la main de Quiteria, j'ai levé la mienne pour le saluer, mais il a continué son chemin, suivant la lente cadence des soldats qui le précédaient.



Il m'a retrouvée plus tard, dans la fontaine. Il m'a tapé sur le genou, pointé vers le haut, hors de l'eau, et j'ai refait surface en hoquetant.

Il souriait, mais on n'aurait pas dit un sourire. Il se tenait incliné, un côté affaissé sur l'autre. Une croûte de sang séché s'était formée à la naissance des cheveux, derrière une oreille. Il a surpris mon regard et a porté la main à sa tête, trois doigts restants, deux disparus. Il fait chaud, a-t-il dit. Fais-moi de la place.

Nous sommes restés assis dans la fontaine ensemble, tassés l'un contre l'autre, sans rien dire. De l'autre côté de la cour, un des chiens dormait, avec une poule perchée sur le dos, qui se soulevait et s'abaissait au rythme de sa respiration. Nous l'avons observée.

Et puis il a dit : Il faut que j'aie m'entraîner.

Même si tu viens juste de revenir ?

Tous les jours. Surtout quand on vient juste de revenir.

D'accord, ai-je dit. Bien sûr. Mais j'ai quelque chose pour toi. Est-ce que je peux aller te le chercher à la course ? Resteras-tu ici ? La poule s'élevait, la poule s'abaissait.

Désolé, Marina, a-t-il répondu en regardant la poule plutôt que moi. Je n'ai pas le temps. Je suis probablement déjà en retard. Il se levait, se hissait avec précaution, fracturé, hors de l'eau.

D'accord, ai-je dit. C'est d'accord. Je te le donnerai plus tard.

Parfait. Il s'est penché et m'a embrassée sur la tête, comme l'avait fait mon père. C'est bon d'être de retour, a-t-il dit, et il a souri, et pendant une seconde, juste une seconde, son sourire était réel, et une fulgurance semblable au soleil de midi a traversé ma poitrine, mon visage, et a

descendu, profondément dans mon ventre, plus bas, plus bas, plus bas.
J'avais seize ans. Nous avions seize ans, à ce moment, déjà.



On ne sortait habituellement pas après souper, à cette maison. On discutait un peu, on se lavait, on discutait encore un peu, et on dormait. Mais ce soir-là, je suis sortie. J'ai enveloppé mes pieds et mes jambes de bouts de chiffons pour les protéger des créatures qui mordent, que j'ai fixés à l'aide d'épingles comme nous le faisons au village. J'ai attendu jusqu'à ce que les esclaves, Claudia et Vernica, nous quittent pour aller prendre leur souper tardif, et je me suis éclipsée sans bruit. Quiteria m'a vue et a ouvert la bouche pour dire quelque chose, mais elle a changé d'idée et a hoché la tête. Je lui ai répondu de la même façon et je suis partie, sortie.

Dehors, il faisait frais. Plus frais qu'il le faisait jamais quand nous étions à l'extérieur normalement, même tôt le matin. La terre, les broussailles et les bâtiments étaient noirs, évanouis, le ciel fourmillait de l'éclat fixe des étoiles et du feu mouvant des lucioles, dans l'air se réverbérait le chant des cigales, des criquets et des engoulevents. J'ai traversé tout ça comme à la nage. Je tenais la petite tapisserie en sécurité sous mon bras.

Du camp des soldats, j'ai d'abord distingué la lueur orange de leurs feux. Derrière s'étiraient des rangées de triangles noirs : des tentes, par-dessus les plantes qui poussaient quand l'armée était partie et qu'elles écrasaient maintenant. Je me suis arrêtée et j'ai déroulé la tapisserie. Je l'ai examinée encore une fois. Quelques fils dépassaient toujours le long des bords ; j'aurais dû les couper plus soigneusement. Avec mes dents, j'ai

tranché ceux qui étaient assez longs avant d'enrouler le tout de nouveau aussi serré et aussi régulièrement que je le pouvais. Les feux brasillaient et, Cyllia sous le bras, j'ai marché vers eux.

Le soldat de garde à l'entrée n'était pas Cyllius. Il n'était pas réveillé non plus, même s'il était toujours debout.

Bonsoir, ai-je dit.

Puis : Bonsoir ?

Et puis : BONSOIR ?

Il a entrouvert les yeux, puis a sursauté et les a écarquillés, en se redressant. Quiteria ! s'est-il exclamé. Il est tard ! Plus tard que d'habitude. Beaucoup plus tard, non ? Peu importe, pas de problème, pas de problème. Comme ce n'est pas un problème que je sois un peu fatigué, hein ? Ça serait un problème si je dormais dur et si je négligeais mon travail, mais je ne ferais pas cela, ce n'est pas ce que je faisais. Alors pas de problème. Aucun problème ici, d'accord ?

D'accord ? ai-je répété.

D'accord. Il a inspiré. Expiré. Bien, a-t-il dit. Merci. Je veux dire : c'est bon. Très bien.

Très bien, ai-je dit. Sais-tu où je peux trouver Cy...

Cyllius, bien sûr. Il doit être dans sa tente, je suppose. Tu sais où ? La quatrième à partir du bout de la deuxième rangée ? Verte. Il t'attend ? À cette heure-ci ?

Oui, ai-je dit. Je crois.

J'imagine que c'est un bon moment pour faire vos trucs, en fait, a-t-il dit. Pas trop chaud, hein ? Il pourfendait l'air à la manière d'un barbare, un, deux, il a ri, puis il a remarqué l'angle bizarre de mon bras, le renflement dessous. Qu'est-ce que c'est que ça ? Une arme ?

Non. C'est juste du tissu.

Ça a l'air épais, pour du tissu. Il y a quelque chose d'enveloppé dedans ? De la nourriture... ?

Oui, ai-je dit. De la nourriture.

Des fruits ?

Oui.

Des figues ?

Oui.

Oh, des figues. J'adore les figues. Je les adore vraiment. On n'a pas ce genre de choses ici, tu sais. Pas souvent. Eh bien. Il va être content que tu lui apportes ça. N'importe lequel d'entre nous serait content. Oui ?

Oui ?

Oui. Alors. Je peux en avoir une ?

Pas maintenant.

Oh, bien sûr, bien sûr. Je suis désolé. Je n'aurais même pas dû...

Mais je vais t'en apporter une autre fois. La prochaine fois, d'accord ? Celles-là sont pour quelqu'un d'autre, mais je pourrais t'en apporter la prochaine fois.

Oui ?

Bien sûr, oui.

Dixième tente de la première rangée, rouge, c'est moi. Livraison de figues acceptée en tout temps. Que des figues. Si ton père, si qui que ce soit d'autre pose la question, c'est uniquement des figues que j'ai demandées, juste des figues que je veux. Mais je les prendrais bien. Dieu, je les prendrais. C'est d'accord ?

D'accord.

Rufus. C'est mon nom. Dixième tente de la première rangée. Rufus le Rouge.

D'accord, Rufus. Rufus le Rouge. Compris. Je me suis déplacée, j'ai fait passer sous mon autre bras le poids de l'étoffe enroulée.

Allons, vas-y, a dit Rufus. Tu n'es pas obligée d'attendre ici. Vas-y. Cyllius doit t'attendre.

Il était beau en prononçant ces paroles. Il a souri et il était beau.

Oui, probablement, ai-je dit. Merci, Rufus.

Je suis allée, courant à moitié, depuis Rufus le Rouge et l'entrée du camp, passé les feux où les hommes ont cessé de parler pour me regarder, jusqu'au sentier battu entre la première et la deuxième rangée de tentes, toutes noires, toutes plongées dans l'obscurité, longeant l'allée jusqu'au bout, et puis j'ai compté à rebours, un, deux, trois, quatre tentes. Tout sentait les corps, les hommes. Il n'y avait pas de lucioles, ici. J'ai plissé les yeux. La quatrième tente pouvait être verte. Elle était sans doute verte.

À l'intérieur il y avait du mouvement et des bruits de mouvement, un corps qui essaie de bouger discrètement. J'ai songé à la posture inclinée et tassée de Cyllius, à sa prudence quand il s'était hissé hors de l'eau, éloigné de moi. J'ai posé la main sur la paroi de la tente en m'attendant à la trouver fraîche, mais elle était tiède, presque chaude.

Je n'aurais pas dû passer autant de temps avec Rufus à l'entrée. J'aurais dû ôter les bandelettes grises et rugueuses de mes jambes et de mes pieds. J'aurais dû réellement apporter des figues. Je suis restée là, ma main sur la tente chaude, sentant de temps en autre une onde de mouvement, à songer : j'aurais dû, j'aurais dû, j'aurais dû, jusqu'à ce que, tout à coup, un coude ou un genou, dur, rond et corporel, frappe ma main à travers la peau de la tente, et sans penser j'ai poussé en retour, repoussé le contact.

Le mouvement dans la tente s'est interrompu.

Puis un bruissement.

Puis une tête est apparue dans le rabat de la porte, a jeté un coup d'œil aux alentours dans l'obscurité. J'ai plissé les yeux, me suis penchée vers elle. Cyllius ?

Oh ! a-t-il dit. Sa voix était essentiellement de l'air, comme s'il avait couru et venait juste de s'arrêter, comme si je l'avais arrêté. Il s'est retourné et m'a vue. Oh, a-t-il répété. Oh, Quiteria.

Marina, ai-je précisé.

Oh. Désolé, il fait noir et...

À l'intérieur de la tente, il y avait encore du mouvement. Et maintenant une autre voix, un chuchotement pressé, bas et inaudible.

Cyllius a rentré sa tête dans la tente et a dit quelque chose que je n'ai pas compris. Je pourrais m'enfuir en courant, ai-je songé. Je devrais.

Cyllius a réapparu. Désolé, Marina, a-t-il dit d'une voix plus calme, proche d'une voix normale. Donne-moi une minute. Je vais sortir dans une minute.

Il a disparu à nouveau.

J'aurais dû m'enfuir, mais je ne l'ai pas fait. Je me suis assise dans le sentier en terre, j'ai regardé mes pieds sales et j'ai attendu. J'avais envie de pleurer. Quiteria ne pleurait jamais. Je pleurais tout le temps. Les voix des soldats près du feu se mêlaient au bruit des criquets, constant, insignifiant. J'ai regardé mes pieds sales. Je n'ai pas pleuré.

Cyllius est ressorti, cette fois au complet, refermant les rabats de la tente totalement et fermement derrière lui. Tu as les bras nus, a-t-il dit. Tu vas te faire dévorer par les insectes. J'ai dégluti. Ma gorge était épaisse et dense, de l'argile. Toi aussi, ai-je dit, aussi doucement que Liberata.

À l'intérieur de la tente, l'autre voix fredonnait. Un chant lent et bas.

Ce serait sans doute préférable que tu ne viennes pas la nuit, a dit Cylius. Je veux dire, la prochaine fois. Je veux dire, je ne suis pas certain que ce soit le meilleur endroit pour toi en ce moment, ou pour que moi je sois, maintenant, avec toi.

Je ne suis pas sûre que tu puisses me dire quoi faire, ai-je répondu, toujours sur le ton du chuchotement. J'ai regardé mes pieds. La voix dans la tente fredonnait.

Cyllius n'a rien dit.

Peu importe, ai-je repris. Je t'ai apporté quelque chose.

Cyllius a étiré le bras et a ôté un morceau de toile d'araignée de mes cheveux. Oui ? a-t-il demandé.

Oui. Je lui ai tendu le rouleau d'étoffe et me suis levée pour partir.

Il ne l'a pas pris. Plutôt il a dit : Attends, Marina, attends. Parfois, a-t-il dit, quand les choses sont difficiles, quand autour de toi tout le monde est brisé, est en train de tomber, parfois, a-t-il dit, tout ce que tu as, c'est les personnes que tu as, les personnes avec qui tu es, parfois...

Dans l'obscurité de la nuit ses cheveux étaient presque blancs, comme ceux de sa mère, un halo.

Cyllius, ai-je dit, je...

Qui est là ? a demandé la tente. A demandé la voix à l'intérieur de la tente. Elle était basse, douce. Reviens ?

Cyllius a détourné les yeux de moi, a tourné le regard vers la tente et a fait un pas en arrière,

et,

dans cet espace,

j'ai laissé tomber le rouleau de tapisserie là où ses pieds avaient été, j'ai fait volte-face et j'ai couru, couru le long des tentes, passant le feu et les soldats, passant Rufus le Rouge, qui a étendu une main et dit : Oh ! Oh ! Hé ! Hé ! Des cailloux et des insectes sous mes pieds, j'ai couru, passant les formes noires et pointues des pierres et des broussailles, passant la grille et

traversant le terrain jusqu'à la fontaine, encore pleine, qui coulait, même la nuit, toujours. J'ai fermé les yeux, je me suis hissée dans le bassin.



C'est là que Basil m'a trouvée le lendemain matin. C'est là qu'elle m'a parlé d'un nouveau Dieu, le Dieu des esclaves et des scorpions et des adolescentes idiotes.

Et des commandants et des rois, a-t-elle dit. De tout.

De l'eau ? ai-je demandé.

De l'eau, a-t-elle dit. De tout.

Des citrons ?

Tout, a-t-elle dit. Tout, tout, tout.

Alors je suis allée avec elle. Je suis allée avec elle à la rencontre des esclaves, du ruisseau et du Dieu.



L'esclave de Julia, Bea, était là, ainsi que la nôtre, Claudia, et ensemble elles m'ont tenue comme une enfant et m'ont enfoncée doucement dans le ruisseau boueux et brunâtre. Elles ont fait attention à ma tête, l'ont plongée sous l'eau pendant une seconde seulement, pas assez, pas du tout assez, aussi quand elles m'ont ramenée à la surface, j'ai dit :

Retournez-moi, retournez-moi sous l'eau.

Elles m'ont obéi et je suis restée étendue là, des roches saillant sous mon dos, l'eau juste assez profonde pour couler par-dessus moi, non pas pure et propre comme celle de la fontaine, mais boueuse et pleine de choses, pleine de vie, avec de la lumière qui tourbillonnait et se transformait, brun-vert. Elles ont essayé de me ramener à nouveau à la surface, mais je me suis défaite de leurs mains, d'une poussée je me suis détachée, enfoncée. Je suis restée étendue à regarder la lumière, à l'écouter tant qu'elle a eu des choses à me dire, et quand j'ai refait surface, les esclaves et Basil étaient toutes là, à me regarder, à m'attendre, en disant :

Pas noyée ! Tout ce temps, et elle n'est pas noyée !

Et :

Oh !

Oh !

Oh !

Et :

Miracle !

Miracle !

Miracle !

et :

Alléluia !

Alléluia !

Oh

Alléluia

Non, non, ai-je dit. Je riais. C'est juste moi. C'est encore moi. J'ai écarté les bras, dans l'espoir que Bea et Claudia me soulèveraient, me soutiendraient à nouveau. Dans l'espoir qu'elles m'aideraient à sortir, mais Claudia pleurait et Bea me regardait en disant : Oh, miracle, oh, oh.

Non, ai-je répété. Vraiment, vraiment, non, non. Je me suis retournée vers Basil, debout avec les autres, mais elle aussi le disait : Miracle, Alléluia, Oh, Oh, Oh.



Alors je n'y suis pas retournée. Pas tout de suite. Je me suis rendue à la fontaine seule et j'y ai regardé la lumière sous-marine, en attendant que Cyllius vienne, en attendant de me ficher qu'il ne vienne pas, toute seule. Je suis allée voir Julia, j'ai travaillé sur les métiers et j'ai confectionné des choses, j'ai fabriqué des tapisseries et du tissu. J'ai fait d'autres poissons, un verger, j'ai fait Julia, elle a souri et a semblé au bord des larmes et elle a dit : Je vais le donner à ton père, et j'ai dit :

Non, ne le lui donne pas, c'est pour toi.

De temps en temps, Basil essayait de me reparler de son nouveau Dieu, elle essayait de me prendre à part le soir ou le matin, mais je faisais semblant de ne pas m'en rendre compte, je gardais les yeux droit devant et je disais : Merci, et : Au revoir, et Claudia s'en rendait compte, je le sais, mais elle ne faisait et ne disait que des choses qui paraissaient normales, comme : Bonjour, Marina, et : À plus tard, Marina, ou : On se revoit aux métiers, Marina, et : Oui, Marina, bien sûr, oui, oui, oui.

Et puis, un jour, notre père, qui était à la maison depuis près d'une semaine, est venu nous voir, Julia et moi, pendant que nous travaillions. Il portait un panier si grand qu'il devait tendre le cou au-dessus pour voir. Je ne distinguais pas ce qu'il y avait à l'intérieur, mais je sentais l'odeur de la laine, fraîchement teinte et séchée. Ça puait le mouton et la pisse. L'une des esclaves a voulu l'aider, mais le commandant l'a chassée d'un mouvement et a posé lui-même le panier par terre.

Je vous ai apporté quelque chose, a-t-il dit. Il a dévisagé Julia, puis moi. Où sont les autres ?

Julia m'a regardée, puis a détourné les yeux. Elles sont fatiguées, a-t-elle répondu. Elles avaient trop chaud, ça les a fatiguées, alors elles sont allées s'étendre un moment.

Les esclaves ont échangé un regard avant de détourner les yeux à leur tour.

Ne sachant qui regarder, je n'ai pas quitté l'énorme panier des yeux. Oui, ai-je dit. Elles sont fatiguées.

Hum, a dit notre père. Il a baissé le regard, vers le panier. Eh bien. Je vous ai apporté quelque chose. Il a fait un signe de tête à l'une des esclaves, qui s'est approchée et a soulevé le couvercle en bois. L'odeur s'est amplifiée et m'a coupé le souffle, j'ai toussé.

Jaune, ai-je dit en reprenant mon air. Elle est jaune.

Nous n'avions encore jamais eu de jaune. Nous avions eu du gris, du rouge, du bleu, du violet et du brun, mais jamais du jaune.

Oui, a dit notre père. Il a souri.

Mais ça coûte cher, ai-je dit. J'avais déjà demandé de la laine jaune, pour une image que je souhaitais réaliser, neuf soleils en ligne, chacun légèrement plus grand que le précédent, mais Julia m'avait dit que le jaune était trop cher et que je devais plutôt utiliser du rouge.

C'est cher, mais pas trop cher, Quiteria, a-t-il dit. Pas pour toi et tes sœurs. Pas pour ça.

C'est Marina, a dit Julia.

Oh, a fait mon père. Bien sûr. Oui, Marina, Marina.

Pour ça ? ai-je demandé. Ça quoi ?

Vraiment ? a demandé Julia.

Vraiment, a dit notre père. Il a souri à nouveau, la peau autour de ses yeux s'est plissée et il était heureux ; il avait l'air heureux.

Il est parti et personne n'a pipé mot, personne n'a bougé. Puis Bea, enfin, s'est éloignée de sa place près de Julia, a pris l'énorme panier et l'a apporté là où nous pouvions l'atteindre. En passant devant moi, elle a penché la tête vers mon oreille et, brièvement, presque imperceptiblement, elle a murmuré : Des voiles, Marina. Des voiles de mariées.



Alors nous avons tissé du jaune. De l'étoffe jaune aussi fine et douce que le soleil. Deux jours plus tard, tandis que nous tissions, Julia a cessé de fredonner au milieu d'une mélodie et a dit :

Votre père vous aime. Il n'est peut-être pas là souvent, il a peut-être l'air de ne pas faire très attention à vous, mais il est là, il fait attention. À tes sœurs, à toi. Il est aimant, il est prudent et il fait attention. Et il va trouver le bon garçon, le bon homme, pour chacune d'entre vous, celui qui vous rendra heureuses. Et que vous rendrez heureux.

Je le sais, Marina, a-t-elle dit. Il le fera.

Elle avait du fil jaune enroulé plusieurs fois autour de la main, qu'elle tendait devant elle et à partir de laquelle elle travaillait. Elle a déroulé un tour, a tendu le fil avec la navette. Elle a souri.

J'ai raté un point, me suis emmêlée. Oui, ai-je répondu. Oui, je sais cela.

Je n'avais pas vu Cyllius depuis cette nuit-là, au camp. Depuis la tente. Lui, ai-je dit.

Quoi ? a fait Julia.

Rien. Je veux dire, oui, je sais.

Bien, a dit Julia, et elle a repris son travail.

J'ai démêlé ma laine, défaisant mon ouvrage jusqu'à ce que je sois revenue au début. Julia a recommencé à fredonner la mélodie qu'elle avait abandonnée, là où elle s'était interrompue. C'était doux, et mesuré, et ça ne s'accordait pas du tout aux battements tout neufs de mon cœur.

Plus tard, quand notre journée a été presque finie, j'ai dit :

Tu connais Cyllia, la femme de ma tapisserie ?

Bien sûr, ou, du moins, je la connaissais, a dit Julia. De son vivant.

Et son fils ? ai-je demandé. Le soldat ? Tu l'as rencontré ?

Elle a déroulé une boucle. Oui, bien sûr. Ils sont ici depuis longtemps, cette famille, depuis plus longtemps que moi, même.

Est-ce que mon père le connaît ?

Bien sûr. Bien sûr qu'il le connaît.

Et est-ce qu'il...

C'étaient des barbares, tu sais, a dit Julia.

La laine sur sa main avait presque été entièrement utilisée, était devenue tissu. Ton père les a ramenés ici lui-même, a-t-elle poursuivi. Le soldat et sa mère, quand Cyllius était encore tout petit et la mère encore jeune, quand ils étaient tous les deux encore sauvages. Complètement sauvages, à l'époque.

Elle a failli perdre le fil, a failli faire un nœud, mais elle a soigneusement défait une étape et a continué.

Ils ont trouvé un foyer ici, a-t-elle continué une fois son fil démêlé. Trouvé la sécurité et la paix, tout au moins. Ton père les aimait, Marina, à cause de cela, parce qu'il les avait aidés à passer de la vie sauvage à la paix, de là-bas à ici, à la maison. Il les aime encore, je pense. Le garçon, en tout cas...

Combien de temps ? j'ai demandé.

Pendant combien de temps ont-ils été sauvages ? Ou il y a combien de temps ça s'est passé ?

Non, combien de temps avant les mariages ? Crois-tu ?

Julia venait juste de terminer sa laine ; elle nouait les extrémités. Oh, a-t-elle dit. Ce ne sera pas de sitôt, je ne crois pas, parce que ton père voudra avoir le temps de planifier. Et de préparer la maison. Et tout le reste. Mais ce ne sera pas trop long non plus, parce qu'on ne peut pas dire qu'on appartient à la haute société, si loin de tout. Quelques mois, peut-être. À condition que les fiancés vous plaisent et que vous leur plaisiez.

Et il nous a vraiment observées ? ai-je demandé. Il sait vraiment ?

Cyllius ?

Non, mon père.

Oh, oui, a dit Julia. Il sait, il vous a observées. C'est un homme bon, Marina, un bon père.

Bea l'a regardée et a haussé les sourcils. À condition qu'on finisse cette étoffe à temps, a-t-elle marmonné.



J'ai essayé d'en parler à Quiteria. J'ai essayé de lui en parler en premier, nos mains fraîches de la fontaine, propres.

Oui, ai-je dit.

Non, a-t-elle dit.

J'ai essayé d'en parler à Quiteria à la nuit tombée, de le lui chuchoter juste avant de dormir, mais je l'ai simplement entendue se retourner pour me faire dos.

J'ai essayé d'en parler à Quiteria à la fontaine, au lit, dans le couloir, au dîner, dans la cour, le matin, au soleil de midi, dans l'obscurité.

J'ai essayé de trouver Quiteria, j'ai essayé de le lui dire, de le lui demander.

Mais quand elle était là, elle hochait la tête, souriait peut-être, souriait parfois, en silence, fugacement, et puis elle disparaissait à nouveau. Et quand elle était partie, elle était partie, perdue.



Les battements de mon cœur ne s'apaisaient pas. Je les retrouvais au réveil et m'endormais en les combattant. Je passais les semaines à tisser, tisser et tisser à un nouveau rythme effréné, que du jaune, pas d'images, que du jaune.

Je tissais et je cherchais Quiteria. Basil et Liberata, ça allait, je leur souriais et elles me souriaient. Je leur souriais et elles me souriaient, je tissais et je cherchais Quiteria, et quand je n'étais pas en train de tisser ou de sourire ou de chercher, j'étais sous l'eau, dans la fontaine, à écouter mon poulx faire le décompte des jours.

Et je ne pensais pas à la tente et à la voix. Ou j'y pensais, mais quand j'y pensais, je me rappelais que c'était là une chose et que le mariage en était une autre, comme la lueur d'une chandelle et la lumière du jour. Je pensais à ce qu'avait dit Julia. Je pensais au jaune.



S'il y a un dieu de l'eau, un dieu de tout, qui est avec tout et tout le monde, toujours, et bon, désireux d'aider, désirant le meilleur, comme un père, désirant silencieusement, désespérément le meilleur, comme un père, alors sûrement il permettrait que le temps soit semblable à l'eau. Que le temps puisse s'écouler à l'envers, parfois, comme lorsque les pluies tombent soudainement, sans avertissement, puissantes. Ça n'arrive pas très souvent, presque jamais, mais ça arrive parfois, et la pluie arrive vite et fort et aussi drue que le sable, et alors dans les rivières, les ruisseaux, l'eau coule à l'envers, coule dans l'autre sens, et à ces moments-là, aussi rarement que dans ces instants, ce dieu serait là, toujours là, et vous laisserait chevaucher à rebours, plonger et revenir en arrière, un retour surnaturel, de l'été au printemps, et vous laisserait essayer encore. Juste une fois. Aussi rare qu'une rivière à l'envers.

C'était ce que je pensais, ce que je croyais.

Mais, bien sûr, il ne le fait pas. Ne le ferait pas.

Ce dieu de l'eau, ce dieu père, s'il est tellement silencieux, tellement désespéré, c'est parce qu'il sait. Il sait tout. Et parce qu'il sait tout, il sait que s'il vous remettait dans la même situation, avec les mêmes choix et les mêmes sentiments, la seule option serait toujours la même, et ce serait toujours celle que vous choisiriez, celle que vous aviez choisie. Il sait que vous feriez la même erreur puis que vous supplieriez de retourner en arrière, et puis que vous referiez la même erreur, encore, encore et encore. Que vous vous retrouveriez dans une pièce verrouillée avec une seule porte, et que vous y chercheriez, encore et encore et encore, une fissure dans le mur, une lézarde au plafond, une autre issue, n'importe quoi, encore et encore et

encore, pendant qu'il regarderait, en silence, le cœur brisé, lucide, tout ce temps. Voilà ce que je sais, maintenant.



C'était une journée de plein soleil.

C'était une journée éclatante quand Quiteria est venue me trouver.

C'était une belle journée, une journée parfaite, quand Quiteria est venue me trouver, quand elle m'a, enfin, fait part de son plan. De leur plan. J'avais les mains jaunies à cause de la laine. Je commençais à me demander si elles n'allaient pas rester jaunes pour toujours.

C'est bien, avait dit Julia, dont les mains étaient aussi jaunes que les miennes. Ça te distingue des autres.

C'était une belle journée de plein soleil éclatant quand Quiteria est venue me trouver à la fontaine et a marché avec moi jusqu'au ruisseau asséché ; nos pas s'accordaient, automatiquement. Tous les autres allaient faire la sieste ou s'atteler à quelque lent travail d'intérieur ; c'était l'heure où on s'échappait ensemble vers nos vies secrètes quand on était enfants, et dont on profitait maintenant pour s'échapper vers nos vies secrètes, seules.

Marina, a-t-elle dit. Viens avec moi ? S'il te plaît ?

J'ai marché avec elle sur les pierres luisantes de chaleur, je suis passée par la fenêtre du mur de derrière et je suis descendue dans les broussailles, là où Basil et les esclaves avaient dit Oh, Oh, Oh, sauf que le ruisseau était

à sec maintenant, de nouveau, rien de plus qu'un lit poussiéreux de pierres sur des pierres.

Basil et Liberata étaient déjà là, assises chacune sur une grosse roche lisse, la chaleur dans l'air entre elles gauchissait et embrouillait leurs visages.

Je me suis assise avec elles.

Quiteria était debout. Elle est restée debout, comme je savais qu'elle le ferait, s'apprêtant à dire ce que je savais qu'elle dirait. Mon ventre était lourd et dur, c'était la pierre sur laquelle j'étais assise.

Viens avec nous, a-t-elle dit.

Restez avec moi, ai-je répondu.

Je ne peux pas, a-t-elle dit.

Je ne peux pas, ai-je dit.

Mais, a-t-elle dit.

Mais toi, ai-je dit.

S'il te plaît, a-t-elle dit. S'il te plaît ? Elle a fait un pas, pris une inspiration. Elle a attendu.

J'ai regardé mes pieds. Je les ai enfoncés entre les pierres, là où il aurait dû y avoir de l'eau. Le dessous des pierres n'était pas plus froid que le dessus, pas plus humide.

Il faut partir maintenant, a dit Quiteria.

J'ai gardé le silence, j'ai regardé mes pieds. J'ai pensé à mon père. Qui sera le garçon aux chiens, cette fois ? ai-je songé. Qui lui dira que ses filles ont disparu ?

Tu vas lui briser le cœur, ai-je dit.

Quiteria a levé les yeux, a failli sourire. J'espère bien, a-t-elle répondu.

Reviendrez-vous ? ai-je demandé.

Non, a dit Quiteria.

On va essayer, a dit Basil, de loin.

Nous ne nous sommes pas pris les mains et nous n'avons pas fait de serments, parce que personne n'était mort, pas vraiment.

Liberata s'est levée, et Basil s'est levée aussi.

Apportez de l'eau, ai-je dit, et elles ont hoché la tête.

Apportez beaucoup, beaucoup, beaucoup d'eau.



Ce soir-là, une fois tout le monde endormi, Quiteria a murmuré mon nom de la petite voix douce qu'elle n'avait utilisée qu'une fois auparavant. J'étais réveillée ; j'étais toujours la dernière à trouver le sommeil, mais j'ai fait semblant d'être endormie et de ne pas l'avoir entendue. Elle a attendu, a chuchoté mon nom à nouveau, un peu plus fort. Elle a attendu, et j'ai attendu. Nos sœurs endormies respiraient ensemble, de longues respirations nocturnes, à l'unisson. J'ai tendu l'oreille, capté et conservé le son bien en sécurité.

Puis Quiteria s'est retournée, dos à moi, et son souffle a fini par s'accorder au leur.

À mon réveil, j'ai découvert une épée, courte, brillante et solide, qui avait été glissée dans la poche de ma tunique, j'ai découvert que mes sœurs étaient disparues, et que j'étais seule.

OceanofPDF.com

Quiteria

Et donc nous avons couru. Encore. Mieux. J'étais en tête, Basil et Liberata suivaient, pour Vrai de Vrai cette fois, par les nuits, vers le nord, nous avons couru.



Et couru.



Et couru.



Et parfois, ensemble, toutes les trois, courant, nous évadant, riant, il arrivait à l'une d'entre nous de croiser le regard d'une autre, ou d'effleurer son bras ou ses mains, sans cesser d'avancer, en ne cessant jamais d'avancer, et on souriait et on se soulevait, et l'éclat de tout cela nous élevait, au-dessus du sol.



Puis, le matin, une fois le soleil à sa mi-hauteur, on s'arrêtait. On mangeait des grillons, des sauterelles, des asperges sauvages et de jeunes orpins et tout ce qu'on arrivait à trouver, ainsi que de petits morceaux soigneusement mesurés de figues, de dattes et de poisson séché qu'on avait apportés de la maison, et on buvait exactement assez d'eau et pas plus aux gourdes et aux vessies qu'on avait attachées près de nos corps.

C'est bien ? ai-je demandé à Basil. Est-ce que ce n'est pas bien ?

C'est bien, a-t-elle répondu, la gourde aux lèvres.

Est-ce que ce n'est pas bien ? ai-je demandé à Liberata.

Oui, Quiteria, a-t-elle répondu sur le ton du chuchotement. C'est bien. La sueur sur son front et son cou luisait, dorée, dans le soleil matinal.

Il y avait neuf cours d'eau sur la carte de Cyllius, tous accompagnés de la mention Probablement à sec. Des neuf, six étaient complètement taris et un autre n'était plus que de la vase humide, mais deux étaient en vie, bien vivants. Basil a dévalé la berge en courant et a plongé la tête sous l'eau. Puis Liberata. Et puis moi. De là, sous l'eau, je pouvais voir leurs cheveux se libérer et flotter, sauvages. Nous avons bu, et bu, et bu. Et puis nous avons tout rempli, tout lavé, puis bu, et bu, et bu encore, même si nous allions être prises de crampes, même si nous allions devoir nous arrêter sans cesse pour pisser, quand même nous avons bu, et bu.

Mais habituellement, on n'avait que l'eau que l'on transportait, ou ce qu'on arrivait à extraire des racines ou des feuilles, et on buvait juste assez,

et on mangeait juste assez. Après, à l'aide de branches ou de pierres ou de nos doigts, on traçait la carte de Cyllius sur le sol, en utilisant un petit caillou pour marquer l'endroit où on pensait être, sans se regarder, sans regarder les cartes des autres. Si elles n'étaient pas toutes pareilles, toutes exactement pareilles, on les effaçait et on recommençait.

Le premier soir, Liberata avait uniquement dessiné l'endroit où on se trouvait et le reste du chemin à parcourir, jusqu'à la rivière.

Tu as oublié la maison du commandant, avait dit Basil. Et la route, et le sentier, et l'arbre qui a l'air d'une personne qui tend les bras et la pile de pierres qui sont presque toutes orange mais pas toutes. Et le village, tu as oublié le village.

Je n'ai pas oublié, avait chuchoté Liberata, je les ai omis parce qu'on les a dépassés. Nous n'avons plus besoin de ces morceaux-là.

Je pense qu'on en a besoin, avait dit Basil. Ils sont importants.

Non.

Oui.

Non.

Basil s'était tournée vers moi. C'est important, pas vrai ? avait-elle demandé C'est important, oui ? De continuer à se rappeler d'où on vient ? Comment revenir ? Elle tenait sa brindille à dessiner dans sa main comme un doigt supplémentaire.

Le caillou à dessiner de Liberata était par terre. Elle l'avait chassé d'un coup de pied. M'avait regardée.

C'est probablement important d'en savoir autant que possible, avais-je dit. Sur tout.

Tu vois ? avait dit Basil.

On ne peut pas tout savoir, avait marmonné Liberata. C'est impossible. Mais elle était allée chercher son caillou et avait dessiné le reste.

On effaçait les cartes avec nos pieds et nos mains et, pendant que le soleil continuait sa montée, on se mettait à l'abri, cachées sous des broussailles épaisses ou, après avoir vérifié qu'il ne s'y dissimulait ni serpents ni araignées, dans les flaques d'ombre entre les grandes pierres ou, dans le cas de Liberata, haut dans les branches emmêlées des arbustes et des arbres. Puis on dormait, ensemble et profondément, pendant la lumière la plus vive de la journée. On dormait jusqu'à ce que le soleil commence à redescendre ; puis on se levait, on chassait la sèche poussière qui s'était déposée sur nos yeux pendant le jour, on mangeait, on buvait juste assez puis on partait, on se remettait à courir.

C'était maintenant notre travail, notre tâche, notre tout. Nos jambes étaient fatiguées, nos jambes étaient fortes. Nous nous réveillions la nuit parce qu'elles donnaient des coups de pied, fébriles, prêtes, parce qu'elles savaient que l'heure était venue de se mettre en route. Elles avaient besoin de se mettre en route.

Nous avons couru, et couru, et couru, et, parfois, nous avons volé.



Nous avons mangé notre dernier morceau de poisson salé le dixième soir. On se disait que ce n'était pas grave parce qu'on avait assez de fruits secs, beaucoup encore, et qu'on pouvait le plus souvent attraper et trouver suffisamment d'autres choses à manger ; Basil avait même attrapé un serpent, une fois.

Mais Basil a eu une crampe à la jambe. Une crampe grave, alors on a dû arrêter et attendre et regarder pendant qu'elle haletait et se massait la jambe et haletait.

Puis j'en ai eu une aussi, au côté.

Puis Liberata, au ventre.

Puis les crampes de Basil se sont répandues à son côté aussi, et les miennes à mon ventre et celles de Liberata à ses jambes et à ses flancs.

Bientôt on s'arrêtait toutes les quelques heures pour haleter, masser, haleter. Puis toutes les quelques minutes. Puis tous les quelques pas.

Ça n'avait pas de sens. On avait tout ce qu'il nous fallait. Je m'en étais assurée, toujours, j'en étais sûre. Ça n'avait pas de sens, on était nourries et hydratées et fortes et ensemble. Mais, tout de même, on haletait, ralentissait, on faisait une pause.

On devrait peut-être arrêter ? haletait Basil, chuchotait Liberata.

Mais on ne pouvait pas arrêter. On avait suffisamment de nourriture et d'eau si on continuait à avancer. Seulement si on continuait à avancer. Non, j'ai dit. On n'est pas malades. Je ne suis pas malade, j'ai dit. Suivez-moi. Ça va passer, continuez à marcher, continuez à marcher. Ça va passer.

On a haleté pendant deux jours et deux nuits, dormant par à-coups entre les violents accès de panique de nos muscles. Haletant, on a continué à avancer, prudemment, délicatement, on a continué à avancer, continué à marcher, par les nuits, nous mettant en chemin, nous arrêtant, haletant, marchant.

Puis, la troisième nuit, quand le ciel était encore rouge du souvenir du jour, on est passées devant un petit bois malingre à proximité duquel étaient dispersées une poignée de lointaines maisonnettes, au creux d'une vallée, à notre droite. Des oliviers. Je pouvais sentir la douce rondeur du fruit dans ma bouche, goûter l'amertume de la peau, l'acidité des olives vertes, le goût de beurre des noires, le sel.

Le sel.

J'ai arrêté de marcher.

Basil s'est arrêtée aussi, m'a regardée. Elle se tenait le côté.

Le sel, j'ai dit. Idiote, idiote, idiote. Gamine idiote et dangereuse. Pas l'eau, pas la nourriture. Le sel.

Sous le couvert de l'obscurité, nous avons suivi la terre battue jusqu'aux cuves. Nous les avons ouvertes comme le ciel nocturne au-dessus de nos têtes ; nous avons porté la saumure à nos lèvres dans nos mains en coupe ; nous avons lâché nos armes et rempli nos poches de fruits doux-salés, nos tuniques détrempées empestant le jus ; nous avons senti nos crampes s'apaiser et relâcher leur emprise, une rancune oubliée.

Est-ce que c'était du vol ? a demandé Liberata, plus tard, après.

Bien sûr que c'était du vol, a répondu Basil. Les olives appartenaient à quelqu'un d'autre et nous les avons prises. C'est du vol. C'est ce que voler signifie.

Les étoiles étaient apparues, elles étaient énormes, elles étaient partout.

C'était du vol, j'ai dit. Mais ce n'était pas méchant. Ce n'était pas mal. On avait plus besoin des olives qu'eux, alors ça va.

Comment sais-tu ? a demandé Basil. Comment sais-tu qu'on en avait plus besoin ?

Et puis, de toute façon, ai-je poursuivi, on ne les a pas toutes prises. On en a laissé plein.

Parce qu'on ne pouvait pas en apporter plus, a dit Basil.

Oui, j'ai dit. Mais quand même.

Ainsi donc, on était des criminelles. Officiellement. On ne pouvait pas savoir s'il était illégal de se sauver de notre père et de ses plans de mariage, on ne pouvait pas savoir si l'on était déjà, dans les faits, des criminelles, mais maintenant qu'on avait volé, on était indiscutablement, forcément des criminelles. Ce n'était pas difficile. C'était aussi facile que de détacher la chair d'une olive, que de souffler la poussière sur une roche sèche.

On a continué à chaparder. On ne faisait de mal à rien ni à personne, pas encore à tout le moins, et on ne prenait pas davantage que ce que pouvaient donner les maisons, mais on volait, beaucoup. C'était facile ; c'était si facile.

J'attendais que ma mère vienne, dans mes rêves, faire ou dire quelque chose, mais mon sommeil s'étirait clair et blanc comme un souffle, et elle ne venait jamais.

Alors on volait. On mangeait et buvait tout notre soûl. Quand on atteignait des gorges sèches et des ravins, on sautait par-dessus, on volait au-dessus.

Et nous ? a demandé Basil un soir, en courant. Elle pouvait courir en parlant mieux que Liberata ou moi ; elle ne semblait jamais le moindrement hors d'haleine.

Et nous ? ai-je répété, essoufflée.

Liberata n'a rien dit, elle ne disait jamais rien quand nous courions, mais elle a accéléré un peu pour nous rejoindre, pour écouter.

Est-ce qu'on a été volées ? a demandé Basil. Et, si oui, par qui ? À qui ? Est-ce que le village nous a volées au commandant, ou est-ce que le commandant nous a volées au village ?

J'ai réfléchi pendant quelques foulées, j'ai repris mon souffle. Je ne suis pas sûre qu'on puisse voler des gens, ai-je dit.

Bien sûr que oui, a dit Basil. Surtout des enfants, des bébés.

La terre était plus meuble ici, on pouvait sentir les plantes plus douces du nord qui commençaient à prendre racine sous le pied. Eh bien, ai-je dit. Les deux, alors, j'imagine.

Qui, alors, penses-tu, avait besoin de nous ? Le plus besoin de nous ?

Elle m'avait devancée, dépassée, avant que j'aie eu la chance de mettre de l'ordre dans mes idées et de reprendre mon souffle, avant que j'aie eu la chance de dire : Nous. Nous avons besoin de nous. Avant que j'aie eu la chance de dire : C'est pourquoi, Basil, nous nous sommes volées aux deux, au village et au commandant, et c'est pourquoi, même si nous sommes des criminelles, ce ne peut pas être mauvais, ce ne peut pas être mal.

Et Liberata traînait de la patte à mes côtés, plus lente, épuisée.

Tu t'en tires à merveille, lui ai-je dit. Tu es presque rendue ; on est presque rendues.

Ça fait combien de jours ? a demandé Liberata au lever du soleil, une fois que nous nous étions arrêtées et que nous nous apprêtions à dormir. Elle délaçait les courroies de ses sandales, autour, autour, autour de ses chevilles sales.

Depuis que nous sommes parties ? ai-je demandé. Je tapotais l'espace entre deux buissons épineux, pensant y faire mon lit. Ce serait bien, ombragé, caché, tant que je ne bougeais pas du tout dans mon sommeil.

Oui, a-t-elle dit.

Hum, ai-je fait.

Vingt-deux jours, a dit Basil, allongée entre des touffes d'herbes sèches, complètement dissimulée.

C'est ce que je pensais, a soufflé Liberata. Vingt-deux jours. Ça veut dire que le commandant va bientôt rentrer à la maison.

J'imagine, ai-je dit. Bientôt, ou assez bientôt.

Mais il va être en colère à son arrivée, a dit la voix de Basil dans l'herbe.

Pauvre Marina, a soufflé Liberata.

Je te parie qu'il va envoyer des chevaux, a dit Basil. À notre poursuite, je veux dire.

On doit être près de la caverne maintenant, ai-je dit. Presque rendues.



Je m'attendais à une fissure comme une lézarde dans un mur, haute et mince, le long de la surface du roc, mais l'entrée de la caverne n'avait pas du tout cette allure. Basse, elle s'ouvrait en un demi-cercle évidé à peine plus haut que le sol, comme si elle avait été creusée par un renard. De la même taille que si elle avait été creusée par un renard, minuscule. Si on détournait les yeux avant d'y reposer le regard, on la perdait contre la nuit et il fallait un bon moment avant de la retrouver.

Basil a donné un coup de pied sur l'ouverture, la couvrant presque en entier. Oh, a-t-elle dit. C'est petit.

Je me suis accroupie et j'y ai glissé la main. L'air était plus frais, déjà, avec seulement la main à l'intérieur. Un scorpion est sorti paresseusement. Nous allons te manger, je lui ai dit, mais il s'en fichait, il a simplement continué à marcher vers l'abri qu'offrait une autre fissure, plus petite.

On ne mange pas les scorpions, a dit Liberata. On ne peut pas.

Je sais, j'ai dit. C'était juste...

Alors on y est ? a demandé Basil. On y est vraiment ?

J'ai levé les yeux, j'ai parcouru la paroi du regard. Il y avait, à droite, la saillie qui ressemblait à deux mains suppliantes ; il y avait la colline, à gauche, couverte de fourmilières. On y est vraiment, j'ai dit.

As-tu peur ? a demandé Liberata.

Non, j'ai dit.

Mais personne n'a bougé.

D'accord, alors, a dit Basil. J'imagine que je vais y aller la première. Elle a pris les deux sacs qu'elle portait, olives et viande de cheval séchée, tous les deux volés, et les a jetés dans l'obscurité. Puis elle a dénoué les vessies d'eau d'autour de sa taille et les a aussi poussées à l'intérieur. Enfin, elle a pris le couteau à fruit qu'elle gardait attaché à sa cheville et l'a glissé entre ses dents. Elle s'est couchée sur le ventre, a incliné la tête pour pouvoir s'introduire dans l'ouverture et c'est comme ça, à même le sol, tel un animal, tel un insecte, qu'elle a rampé à l'intérieur du trou.

Liberata l'a suivie, imitant les gestes de Basil, jusqu'à ce que, comme ceux de Basil, sa tête, ses jambes puis ses pieds aient disparu dans l'obscurité.

J'étais debout toute seule, à regarder le trou, en m'interdisant de détourner les yeux, de perdre mon sang-froid. Je savais que mes sœurs étaient là, qu'il me suffisait de plonger dans la poussière pour les retrouver, mais si je me fiais à ce que je pouvais voir et entendre, elles avaient disparu. Elles n'étaient rien. Des criquets stridulaient. J'ai inspiré l'air du dehors à grandes goulées, une, deux, trois.

Je me suis accroupie. J'ai fermé les yeux.

Et je les ai suivies.

Il n'y avait rien.

Le noir est une couleur, mais il n'y avait pas de couleur, pas même du noir, il n'y avait rien. Il n'y avait rien, rien que moi. Le seul air était celui que je respirais, le seul mouvement, le mouvement que je faisais. Toute chose, tout, la totalité de l'univers se réduisait à moi. J'étais tout et donc je n'étais rien.

Et parce que mon air est le seul air qui soit, je respire de moins en moins profondément ; et parce que mes yeux ne servent à rien, je les garde fermés ; et parce que le mouvement est quasi impossible, simplement pousser mes affaires en avant d'un doigt, puis moi-même, juste un doigt, puis les affaires, puis moi, encore une fois, et encore, et encore, et encore, et encore, sans rien pour marquer, rien pour savoir que je bouge réellement, parce que j'avance de presque rien à travers rien, il me semble préférable, il me semble mieux d'arrêter, de rester là, de dormir, tandis que mon souffle se fait de moins en moins profond, jusqu'à ce qu'il s'épuise complètement, disparaisse, comme une vague disparaît sur le sable du rivage ; laisser le vide me prendre comme un parent.

Ma mère tient un bébé dans ses bras, moi, moi bébé, et le bébé, moi, dort, et ma mère le berce, me berce, sans sourire, mais pas fâchée non plus, simplement fatiguée, elle et le bébé sont tous les deux fatigués, très, très fatigués.

Je ne dors même pas, je dis. Pourquoi es-tu ici quand je ne dors même pas ?

Mais elle ne répond pas, ne me voit pas, parce que je ne peux pas être deux moi à la fois, je ne peux pas être le moi bébé et le moi moi et je suis entourée par du noir du noir du noir et du noir et rien, parce que je ne suis rien.

Chut, dit-elle sans ouvrir les yeux, en se berçant avec le bébé, ensemble, apaisés.

Mais... je dis.

Chut, dit-elle. Chut, chut, chut, là, là, là.

Je m'arrête. Je me suis arrêtée. J'ai écouté. Je l'ai écoutée. Je me suis arrêtée, et c'était la même chose, ce n'était rien ; je me suis arrêtée et j'ai écouté, simplement écouté. Rien. Ma mère. Rien.

J'ai écouté. Et j'ai écouté. Et puis, de l'autre côté de ma mère, de l'autre côté de moi-même, de l'autre côté du néant, aux confins de rien, il y avait quelque chose. Quelque chose d'autre. Il y avait le lent grattement de quelque chose qu'on tire, quelque chose qui n'est pas moi, à l'extérieur de moi. Là, un bruit régulier à travers le néant, j'entendais, bas mais constant, comme le son d'un pépin de citron qui germe, quand on tend l'oreille, quand on tend véritablement l'oreille, j'entendais Basil, et Liberata, leur mouvement, mes sœurs qui avançaient. Je me suis accrochée à ce bruit, à ce germe, et l'ai suivi. J'ai repoussé ma mère, moi-même, et j'ai suivi mes sœurs. J'ai continué à avancer. Pendant des heures et des heures et des heures et des heures et des heures. Pour toujours et à jamais, à jamais.



Dans le monde d'avant, un monde de lumière, de soleil et d'air, Cyllius avait dit avoir entendu d'un autre soldat, qui lui-même l'avait entendu d'un autre soldat, enfant celui-là, un enfant soldat venu d'ailleurs, un ailleurs avec des enfants soldats suffisamment petits pour s'y faufiler, que cette caverne continuait longtemps ainsi, étroite et longue, longtemps longtemps, un serpent de pierre, longtemps longtemps, serrée, étranglée, jusqu'à ce que, soudainement, elle se déroule, se déploie, s'ouvre à la manière d'un temple, un temple géant, inattendu, à couper le souffle, avec en son plafond un trou en forme de croissant de lune à travers lequel brillait le jour.

Mais il avait tort. Elle ne s'ouvrait pas comme un temple. Un temple, ce n'est qu'une pièce, quatre murs, comme n'importe quoi. Cela ne s'ouvrait pas ainsi. Cela s'ouvrait comme une naissance. Comme un retour à la vie. La lune et la lueur des étoiles brillaient par le trou au-dessus de nos têtes comme une pluie.

Nous nous sommes arrêtées là pour manger, boire et nous reposer. Liberata a essayé d'atteindre cette ouverture, de se hisser pour avoir un aperçu de ce qui devait être la totalité du monde. Mais il était trop haut, beaucoup trop haut, même pour elle, et elle n'a pas réussi à s'en approcher.

Alors on a continué. On a quitté le temple, à nouveau près du sol, à nouveau dans l'obscurité et, tandis que le soleil commençait à se lever dehors, nous avons poursuivi notre chemin jusqu'à ce que, enfin, Basil aperçoive, et rapporte à Liberata, qui me l'a rapporté à moi, de façon presque certaine, un grain de lumière, devant nous. Je ne voyais pas, je ne voyais rien, mais je me suis accrochée à la promesse de ce grain et nous

avancions un doigt à la fois tandis qu'il enflait jusqu'à être grand comme un citron, puis un agneau, et puis la liberté.



La course, les larcins, tout a été facile après cela, les jours passaient fluides et rapides, comme nous, presque là, presque là, libres et rapides et séparées par un immense mur de pierre de tous ceux qui prétendaient nous rattraper, s'emparer de nous comme si nous ne nous appartenions pas.

Puis, une nuit, alors que nous n'étions reparties que depuis quelques heures, deux ou trois peut-être, Liberata s'est arrêtée, un pied sur une racine de romarin, l'autre sur une pierre. Elle a repris son souffle. Nous avons attendu. Puis elle a dit :

Écoutez.

Basil et moi avons tendu l'oreille. L'odeur du romarin était pénétrante, partout.

Liberata a fermé les yeux, inspiré, puis expiré. La rivière, elle a dit. J'entends la rivière.

Puis elle s'est remise à courir et j'avais du mal à la suivre, même Basil peinait à la rattraper.

Nous avons atteint un boisé d'arbres au parfum de résine, et il était là. Il avait toujours été là. Nous avons senti la fraîcheur de la nouvelle brise soufflant sur l'eau, et nous l'avons regardée briller, couler. J'ai réussi, me

suis-je laissée aller à penser. Nous trois en vie, saines et sauves ; nous trois à la rivière, j'ai réussi.

Quand Cyllius m'avait parlé de la rivière, j'avais dû forcer mon imagination pour me figurer quelque chose de plus grand que le ruisseau presque toujours à sec non loin du village, quelque chose de plus gros, de presque deux fois plus gros, deux fois plus profond, deux fois plus abondant.

Mais cette rivière, cette rivière entourée de toutes parts par le puissant parfum de verdure, ne ressemblait pas au ruisseau. Elle ne lui ressemblait pas du tout.

Enfants, au village, nous avons eu des tempêtes d'hiver, de temps en temps, rarement mais de temps en temps, quand, avec un changement d'air tel un dieu qui changerait d'avis, les nuages s'accumulaient et chassaient le soleil du ciel, le changeaient en eau, qui tombait drue sur tout, une lumière que l'on pouvait toucher, que l'on pouvait boire.

Mais à ce moment-là le dieu changeait d'idée à nouveau, la tempête prenait fin, le soleil revenait, et les flaques et les ruisseaux s'asséchaient de nouveau en quelques jours. La terre et le soleil buvaient l'humidité, désespérés, et il ne nous restait rien d'autre que ce qu'on avait réussi à emmagasiner dans les pots, les bassines et les bols qu'on s'était dépêchés de sortir quand les nuages s'étaient amoncelés dans le ciel, et avant longtemps, on n'avait même plus cela, le ciel, la terre, les pots, les bassines, les bols, les arbres, tout, sec à nouveau, pendant des semaines, des mois, des années, à guetter le ciel.

Cette rivière ressemblait davantage à l'un de ces orages qu'à n'importe quel cours d'eau. Sauf que cette eau, cette tempête, n'étaient pas dans le ciel, elles étaient ici, au sol, avec nous. Et il n'arrivait pas pour disparaître en une heure comme les orages, il coulait, coulait et coulait, toujours. Ce dieu ne changeait pas d'idée. Il était constant, il était vivant ; ce qui signifiait que nous étions vivantes aussi.

Oh, Cyllius, ai-je chuchoté trop bas pour que Basil l'entende, trop bas, même, pour Liberata. Merci. Merci merci merci.

J'ai trouvé un espace à trente pas de la berge, un espace où le sol était sec sous le pied et où les arbres étaient généreux au-dessus de nos têtes. J'en ai chassé les gravillons et les cailloux. Je l'ai dégagé en coupant des broussailles et me suis servie de ce que j'avais coupé pour bâtir un mur, camouflage et abri. J'ai dessiné des lignes et des frontières imaginaires, des endroits où nous pouvions être seules, des endroits où nous pouvions être ensemble. Les seules maisons qui soient réellement des maisons sont celles qu'on se construit soi-même. Personne ne peut vous mettre dans un lieu, vous dire que vous êtes chez vous et faire en sorte que ce soit vrai. J'ai fait cet endroit, ce camp. J'ai fait ma maison, enfin, enfin.

Les pins qui nous entouraient sur trois côtés avaient des branches fortes et denses comme des échelles, comme des couvertures. Liberata pouvait grimper et disparaître en un mouvement, un souffle.

C'est bien, oui ? j'ai demandé. C'est bien ici ?

C'est bien, a-t-elle répondu, et sa voix a rebondi vers le bas, amplifiée par la surface d'aiguilles, forte comme le jour, aussi forte que le reste des nôtres.

Nous avons appris à attraper et à manger du poisson cru, aussi abondant que l'eau dans la rivière. Et nous volions. Je volais. Il y avait un village à proximité, mais pas trop près, et une ville un peu plus loin, mais pas trop loin, et des fermes et des maisons constellaient les collines environnantes. Nous volions dans chacune d'entre elles en rotation, mais surtout à la ville, car la ville se blâme toujours elle-même pour ses problèmes.

Des citrons, a dit Basil, ce premier soir après que nous avons monté le camp. Avec Liberata, nous étions debout dans la rivière jusqu'aux genoux, nous habituant à son courant, la lutte, effrayante et merveilleuse.

On volait des citrons, a-t-elle dit. Depuis le début, depuis qu'on est minuscules. Pendant tout ce temps, on volait. C'est ce qu'on a fait pendant tout ce temps.

Exactement, j'ai dit. Ce qui signifie que ça ne peut pas être mal. Ça ne peut pas être mauvais, hein ?

Non, a-t-elle renchéri. Ça signifie que c'est naturel. Humain. Ça veut dire que ça peut être pardonné, que ce n'est pas trop grave, je pense.

Jusqu'à maintenant, a dit Liberata en écartant légèrement les jambes pour mieux résister au courant.

Pour toujours, je crois, a dit Basil. L'eau aspirait et tirait sa tunique, qui flottait autour d'elle. Liberata et moi avions laissé les nôtres sur la berge, au sec.

Toujours, a-t-elle dit, en levant les yeux vers le ciel qui s'éclaircissait peu à peu.



Dans la fraîcheur de la nuit profonde, je rentrais chez moi après être allée dévaliser une fabrique de garum à la périphérie de la ville. J'avais les poches pleines de sel, qui s'échappait par les coutures, quelques grains à la fois, quand j'oubliais de marcher d'un pas léger. Cette fabrique était constamment en fonction, jour et nuit, des gens empaquetaient les entrailles de poissons ; des gens étendaient du sel ; des gens filtraient la sauce orange doré, à la fois soleil et mer, pour des gens comme le commandant, comme Julia, comme Marina désormais ; des gens mettaient en pot le reste d'alleg grumeleux pour les villages, pour tous les autres. Je volais du garum pour mes sœurs dès que je le pouvais, mais cette nuit-là je n'en avais pas pris, je ne l'avais pas fait, j'avais pris du sel, que du sel. Nous avions nos propres poissons à conserver. Liberata voulait essayer de fabriquer notre propre sauce. C'était facile de me faire passer pour l'une des ouvrières ; la puanteur était tellement atroce que tout le monde gardait la tête penchée, les yeux baissés, les mains occupées. Je suis entrée en douce, ressortie en douce. Je le faisais souvent. J'imagine que tous les travailleurs de cette fabrique volaient aussi, pour compenser le fait de vivre, jour et nuit, avec cette puanteur dans leur nez, leurs cheveux, sur leur peau.

Les poches pleines, à une lieue de là, je sentais encore l'odeur. J'étais en train de lever un pied prudemment, silencieusement, au-dessus des broussailles qui menaient aux arbres qui menaient à notre camp lorsque j'ai vu, là, sur le buisson, sur une petite fleur qui semblait blanche dans la nuit, mais qui était en réalité jaune dans la vérité du jour, et là, sur cette fleur, j'ai vu une abeille. Je me suis arrêtée. Je l'ai observée. Elle bougeait, elle n'était pas morte. Ce n'est rien de voir une abeille sur une fleur, jaune ou blanche, pendant la journée, bien sûr, mais les heures du jour étaient passées, et voir

une abeille qui s'affairait au milieu de la nuit, c'était autre chose. C'était quelque chose, cela signifiait quelque chose. J'ai regardé aux alentours, d'autres fleurs, et oui, oui, oui, elles avaient toutes des abeilles posées sur elles, des abeilles qui remuaient, besognaient, bourdonnant-chuchotant, qui allaient d'une fleur nocturne à la suivante. Une abeille nocturne sur chaque fleur. Par centaines. Un peu de sel s'est échappé de ma poche et a atterri sur le dos d'une abeille, et il a brillé-étincelé comme une étoile tombée par terre. Des abeilles dans la nuit, en si grand nombre, vivantes, cela signifiait quelque chose. J'ai couru jusqu'au camp en semant du sel derrière moi, j'ai vidé ce qui restait dans l'un des bols en bois que Liberata avait sculptés, puis j'ai tourné les talons et je suis revenue sur mes pas en suivant ma propre piste étincelante de grains répandus.

Quand j'ai atteint les abeilles, j'en ai choisi une et je l'ai observée. Je l'ai regardée se poser sur une fleur, chuchotant-bourdonnant, puis s'envoler et passer à la suivante. Je l'ai regardée répéter ce manège sept fois et puis, quand elle s'est élevée plus haut et s'est mise à voler plus loin, je l'ai suivie.

Elle volait vite, mais je courais vite, elle a volé plus vite, et j'ai couru plus vite. Nous avons couru et volé ensemble au-dessus des broussailles et des fleurs, de la poussière et des épines, jusqu'à ce que nous nous arrêtions.

Devant nous s'étendait un mur de pierres plein de petits trous en arche, chacun à peine assez grand pour accueillir une miche de pain ou un bébé. L'abeille s'est posée sur le rebord de l'un des trous, y est entrée et puis a pénétré dans un trou plus petit à l'intérieur, où elle est disparue. Dès qu'elle y est entrée, une autre abeille en est sortie et s'est envolée. Tout le long du mur, des abeilles entraient dans les trous et en sortaient. Tout le long du mur, à l'intérieur, les abeilles bourdonnaient, chantaient, fabriquaient de

l'or, plus précieux que le garum, même, plus précieux que l'or, elles fabriquaient du miel.

Exactement au milieu du mur se trouvait une porte de taille humaine. J'ai poussé sur le bois tiède du battant, qui a cédé, facile, révélant une grande cour ouverte. D'un côté se trouvaient deux esclaves endormis, la tête posée sur leurs bras enflés de piqûres. De l'autre côté il y avait deux grandes cuves, des cuves de miel, avec un gros chien endormi au pied de chacune. Des abeilles marchaient sur leur dos et entre leurs oreilles. J'ai inspiré, expiré, l'air était capiteux, sucré. J'ai respiré et observé. Tout ce qui était grand dormait, immobile, alors que tout ce qui était petit était en vie, en mouvement. J'ai respiré et fait un pas à droite, vers les cuves et les chiens, et quand les animaux m'ont sentie, se sont réveillés et se sont dressés sur leurs pattes, c'était ensemble, exactement, comme une équipe, comme des soldats.

Je connais les chiens. J'ai eu affaire à des chiens plusieurs fois, au village. Comme nous toutes. Nous savons toutes comment ne pas nous laisser intimider, nous montrer fermes, les regarder dans les yeux et aboyer, fort, comment être dominantes. Comment, rapidement et efficacement, devenir maître.

Mais je ne pouvais pas aboyer à ce moment-là, sous peine de réveiller les esclaves. Et je ne pouvais pas courir, pas sans que les chiens partent à ma poursuite, se transformant en chasseurs.

J'aurais pu utiliser l'adresse. J'aurais pu me servir de l'épée que j'avais attachée au poignet, j'aurais pu la sortir suffisamment vite, viser et la lancer comme je m'étais exercée à le faire avec Cyllius, maintes fois, j'aurais pu blesser l'un des chiens et détourner l'attention de l'autre, viser et lancer

comme avec Cyllius, comme avec le cardon, sauf que ces chiens n'étaient pas des plantes. Et ce n'étaient pas des gens non plus. C'étaient des chiens, simplement des chiens, qui n'avaient rien fait de mal, pas encore, peut-être jamais.

Alors je n'ai pas visé, je n'ai pas lancé. Plutôt, j'ai remonté ma manche, sorti mon épée et marché droit vers les chiens. Tendant la main lentement, doucement, au-dessus du grognement de celui à qui manquait une touffe de poils le long de la hanche gauche, tendant la main juste au-dessus de lui, j'ai utilisé la lame pour soulever le couvercle de la cuve. Puis j'ai plongé les mains, les deux, profondément dans le sirop lisse. Les chiens ont grogné, observé, mais n'ont pas bougé. Ils se permettaient d'espérer, ils se retenaient, au cas où. J'ai ressorti les mains et, laissant tomber le couteau collant, je leur ai donné ce qu'ils désiraient, tout ce qu'ils avaient toujours désiré. J'ai tendu les mains devant moi, une pour chaque chien, ils se sont approchés en silence, puis ont léché, léché, léché mes mains jusqu'à les nettoyer complètement tandis que des anneaux d'abeilles bourdonnantes dessinaient des cercles paresseux au-dessus de leur tête.

J'ai sorti de mes poches deux pots incrustés de restants de sel et les ai remplis sous le regard des chiens. J'ai refermé les pots et les ai remis dans mes poches sous le regard des chiens. J'ai tourné les talons, suis ressortie de la cour, j'ai repassé la porte, redescendu la colline, retraversé les arbres, et les chiens m'ont suivie. De retour au camp, dans les ténèbres épaisses qui précèdent le lever du jour, je me suis lavé les mains dans la rivière, j'ai déposé les pots de sel dans ce qui allait devenir l'ombre, plus tard, je suis passée devant Basil endormie pour me pelotonner sous l'abri qu'offrait la canopée basse d'un pin, mon lit, les chiens m'ont suivie et je les ai laissés faire. Nous avons dormi là, ensemble, et à notre réveil ils sont restés.



Une nuit, Basil, la plus rapide d'entre nous, est revenue du village au nord avec du feu, longeant la plage de sable-roches de la rivière en tenant la branche allumée devant elle pour éclairer son chemin et empêcher que les étincelles ne lui atteignent le visage. Les chiens se sont aplatis et sont revenus se cacher sous mon arbre.

Et personne ne t'a vue ? j'ai demandé. Tu brillais tout du long.

Non, a-t-elle répondu. Personne. Tout le monde dormait, comme toujours. Et même s'ils avaient vu, ç'aurait pu être des lucioles.

Ce seraient de grosses lucioles, a dit Liberata.

Tu es sûre ? j'ai demandé.

Oui, a-t-elle dit. Oui, oui.



Comme les vierges dans les villes, les vierges dont nous parlait notre Julia quand elle nous disait à quel point nous étions désordonnées et à quel point d'autres étaient nettes et propres, ou du moins pouvaient l'être, comme ces vierges, nous avons gardé notre feu en vie à partir de ce moment-là. Nous prenions soin du feu et des chiens, et le feu et les chiens prenaient soin de nous, et nous volions, et nous mangions et nous nous tenions debout dans la rivière en mouvement, et nous nous lavions, nous buvions et le temps se bousculait dans le courant qui coulait frais dans les fentes entre nos doigts que nous tenions par en bas, immobiles, en attendant les poissons, des poissons que nous n'avions plus besoin de manger crus, désormais.

Et j’attendais Cyllius. Il savait où j’étais et il allait venir, je le savais. Il s’en venait. Un mois, un an ou dix ans, un jour, il allait venir. Je prenais soin du feu, des chiens et de mes sœurs et j’attendais.



C’était l’automne et bientôt les nuits risquaient d’être plus froides. Nous discutons de la meilleure façon de voler des couvertures. C’était difficile, car nous profitons habituellement du sommeil des gens pour dérober des choses, mais les gens avaient tendance à dormir avec ou à proximité de leurs couvertures.

Des toisons, peut-être ? a suggéré Liberata. Il y a des métiers à tisser en ville et dans les grandes maisons, nous pourrions utiliser des toisons brutes, peut-être.

Basil a fait la grimace. Ça pue, a-t-elle dit.

Oui, mais probablement moins qu’une couverture de cheval ou de cochon, a dit Liberata.

Allons chercher les deux, ai-je tranché. Nous pourrions tout aussi bien...

Je me suis interrompue. Les chiens avaient cessé de se lécher mutuellement et regardaient dans la direction d’où venait le vent, alertes.

Nous pourrions tout aussi bien quoi ? a demandé Basil.

Chut, j’ai dit.

Chut, a répété Liberata. Puis, plus doucement : Quoi ?

Je ne sais pas, ai-je chuchoté en retour. Quelque chose. Entendez-vous quelque chose ?

Nous avons tendu l'oreille, essayant de saisir ce que sentaient les chiens.

Juste la rivière, a chuchoté Liberata.

Et le vent, a chuchoté Basil. Qui fait grincer l'arbre.

Et... a chuchoté Liberata.

C'est à ce moment que les chiens se sont mis à aboyer et que j'ai couru pour aller chercher les armes et puis, juste au moment où j'aidais Basil à dégager le couteau qu'elle portait à sa cheville, et qui était demeuré là, inutile, ignoré, pendant des mois, juste à ce moment-là, les lourdes branches que nous avions fichées autour du camp, notre mur protecteur, ont été écartées, poussées de côté, et quelqu'un est entré, sans plus de cérémonie. Une personne dont les longs cheveux étaient coiffés en une simple natte qui courait le long de son dos comme un sentier. Liberata a poussé un cri. J'ai bondi devant elle.

Pardon, a dit la personne.

Ce n'était pas Cyllius. Pas encore. C'était une étrangère. Une barbare.

Puis une autre personne, les yeux presque fermés, plissés comme si nous étions à des lieues d'elle, est apparue derrière la première et a dit :

Oui, désolé, désolé de vous interrompre, de vous avoir fait sursauter, vraiment désolé...

Désolé ? a dit Liberata en pointant la tête de derrière moi, son visage protégé par un bouclier qui ne laissait voir que ses yeux.

Oui, pardon, on sait que c'est plutôt impoli, a dit la première. De faire irruption comme ça, je veux dire.

Et effrayant. On reconnaît que ça peut être un peu effrayant aussi, a repris le deuxième.

Pendant qu'ils parlaient, une autre barbare, une troisième, vêtue d'une tunique dont tous les bords s'effiloçaient et qui semblait avoir déjà été rouge mais qui était désormais de la couleur de la boue, s'est avancée pour rejoindre les deux premiers.

Pardon, a répété celle avec la tresse.

Mais bon, a dit celui qui avait les yeux plissés. On n'y peut rien. C'est fait. Nous vous avons interrompues. C'est fait, maintenant.

Et on a besoin de votre aide, a dit celle à la tresse. S'il vous plaît. Nous ne voulions pas vous déranger, ne voulons pas vous déranger, mais nous avons besoin de votre aide, maintenant, à cette heure.

Ils ne portaient pas d'armes ni même, à ce que je pouvais voir, de protection. Rien sauf eux-mêmes. Ils ont regardé en direction des pierres et de la souche que nous utilisions en guise de chaises, nous avons suivi leur regard, et pendant un moment il ne s'est rien passé. Puis Basil a croisé l'une de ses jambes derrière l'autre de manière à cacher son couteau, a levé la paume de sa main et a dit :

Voulez-vous entrer ?

Ils sont entrés. Ils se sont assis. Ils avaient remarqué notre présence des mois plus tôt, nous a dit la première. Nous avons vu une boule de feu traverser la nuit, ont-ils raconté, et nous avons su qu'elle ne se transportait pas toute seule.

J'ai regardé Basil. Basil m'a regardée, puis a détourné les yeux.

Alors nous l'avons suivie, a dit le second en continuant de plisser les yeux. Et nous vous avons découvertes, et nous avons vu que vous n'aviez pas l'air de présenter une menace pour nous. Et vous avez continué à n'être pas une menace, à ne pas nous déranger, alors nous n'avons pas ressenti le besoin de vous déranger.

Jusqu'à aujourd'hui, a dit la longue tresse.

Jusqu'à aujourd'hui, a dit les yeux plissés.

Ils s'en sont tenus à cela. La troisième personne, qui jusqu'à maintenant était restée silencieuse, est restée silencieuse.

Ils nous regardaient. Nous les regardions. Du pied, Basil a poussé un vieux crâne de poisson sous un arbuste. La rivière continuait à couler.

Pourquoi ? ai-je fini par demander.

Ils avaient besoin de nous parce qu'il fallait qu'ils aillent quelque part faire quelque chose, tous, tous ensemble, quelque chose qui prendrait deux ou trois jours au moins, période pendant laquelle il leur faudrait quelqu'un pour entretenir leur feu, quelqu'un d'autre, l'une d'entre nous, espéraient-ils. Et puis ils allaient revenir et ils pourraient nous rendre le même service, s'occuper de notre feu, si jamais nous avions besoin de nous rendre quelque part toutes en même temps.

Mais, a chuchoté Liberata. Comment pouvons-nous être sûres que vous ne direz à personne où nous sommes ? En échange d'argent ou de quelque chose du genre ? Ou de nourriture ? a-t-elle ajouté. Ou d'autre chose ?

Quoi ? ont dit les barbares. Pardon ?

J'ai répété ce qu'avait dit Liberata, plus fort.

Oh, a dit la longue tresse. Eh bien, parce que, si on faisait cela, vous pourriez leur dire où nous sommes aussi.

Et ce serait mauvais ? a demandé Basil. Ce serait mauvais pour vous, que les gens sachent où vous êtes ?

Ce serait mauvais. Ce serait probablement la mort. Pour nous, je veux dire, a dit la tresse. La prison, à tout le moins, mais plus probablement la mort. Alors oui, assez mauvais.

Mais on ne sait pas où vous êtes, a chuchoté Liberata.

Quoi ? ont dit les barbares. Pardon ?

J'ai répété ce qu'avait dit Liberata.

Oh, a dit celui qui plissait les yeux. Nous vivons au-delà de ces arbres. Suivez le sentier de chèvres jusqu'en haut de la pente, prenez à gauche là où le sol se divise comme une fourche à trois dents, puis montez, montez, montez jusqu'à ce que vous atteigniez la paroi vérolée du haut de la montagne.

Liberata a porté une main à son visage.

Dans la pierre ? a demandé Basil. C'est là que vous êtes ?

Dans une petite caverne dans la pierre, oui.

Dans l'obscurité, j'ai songé. Dans l'atroce obscurité.

Nous avons à manger, a dit la natte. Nous avons plein de nourriture que vous pourriez manger quand vous serez là. Nous avons du poisson.

Le poisson, c'est bien, mais comment pouvons-nous être sûres qu'après nous avoir séparées, après nous avoir peut-être laissées manger un peu de poisson, vous n'allez pas simplement nous tuer et prendre nos affaires ? j'ai demandé.

Pendant un moment, tout le monde a regardé aux alentours. On a des affaires, j'ai ajouté. On a quelques affaires. Et notre campement est plutôt bien. Et puis on a des chiens.

Les chiens, constatant que personne ne se battait, avaient depuis longtemps perdu intérêt et s'étaient couchés, formant un amas de poils, pour se lécher mutuellement.

On ne fera pas ça, ont promis les barbares. Nous ne ferons rien pour vous blesser ou compromettre votre sécurité.

Comment pouvons-nous en être sûres ?

Nous ne le ferons pas.

Mais comment ?

Parce qu'on ne ferait pas cela. On ne pourrait pas.

Comment ?

Un moment a passé, un silence, la rivière. Puis :

Nous allons laisser quelque chose ici, avec vous, sous votre garde, a dit la barbare à la natte. Quelque chose de précieux.

Un bijou ? a soufflé Liberata. De l'or ?

Du miel ? ai-je demandé.

Non, a dit la barbare avec la tresse dans son dos, celle qui s'appelait Sarah. Un enfant.

Et la barbare silencieuse n'a rien dit, s'est contentée de hocher la tête.

Ils sont partis en disant qu'ils nous donneraient le temps d'y réfléchir et d'en discuter, et qu'ils reviendraient le lendemain. Ils ont dit que c'était bien d'enfin rencontrer les voisins.

Ouf, a dit Basil après leur départ. Ils nous ressemblaient beaucoup. Est-ce qu'ils ne nous ressemblaient pas beaucoup ?

Mais ils étaient plus sales, j'ai dit.

À peu près exactement aussi sales, a dit Basil.



L'enfant était assis d'un côté du feu, et j'étais assise de l'autre côté. Il était âgé de trois ans, nous avaient-ils dit. Assez vieux pour faire ce qu'on lui disait, et pour ne pas faire pipi sur nos affaires. Il me regardait, à travers le feu. Ça rend ta face folle, a-t-il dit. J'aime que ça rende les faces folles.

Basil et Liberata étaient parties au camp barbare pour prendre soin de leur feu. Est-ce que tu manges de la nourriture normale ? j'ai demandé au

garçon.

Je mange de la nourriture normale, a-t-il répondu. J'adore la nourriture normale.

Je suis allée à la rivière, je nous ai pêché du poisson. Le garçon chantait quand je suis partie.

Force, louange et gloire,

Et toutes les bonnes choses

amen amen amen

Force, louange et gloire,

Et toutes les bonnes choses

amen amen amen

Il chantait cette chanson en boucle, tout en regardant le feu. Il était encore en train de chanter en boucle quand je suis revenue. Il a même réussi à continuer à fredonner en mangeant.

C'est bon ? ai-je demandé. C'est correct ? Je ne sais pas quel genre de nourriture vous mangez.

Juste de la nourriture normale, a-t-il dit. J'adore ça.

Il a bu de l'eau de la rivière à grandes goulées, en faisant des éclaboussures, manquant se noyer à chaque gorgée, il a fait pipi sur un petit buisson, puis s'est installé pour dormir sur la couverture de Basil, les chiens lovés autour de lui.



Au revoir, a-t-il dit deux jours plus tard quand Basil et Liberata sont revenues. Sarah aux cheveux tressés était revenue avec elles pour reprendre son fils et le ramener à leur camp.

Au revoir, Quiteria, a-t-il dit. C'étaient les plus beaux jours de toute ma vie.



Après son départ, c'était tranquille près du feu.

Celui qui plissait les yeux n'est pas revenu, a dit Basil. Les deux autres oui, et d'autres avec elles, de nouvelles personnes. Mais pas lui. Celui qui plissait les yeux n'est pas revenu. Elle a passé les doigts dans un tas d'aiguilles de pin séchées.

Leurs tuniques étaient tachées de boue, a chuchoté Liberata. Et de sang.

Qui étaient ces nouvelles personnes ? ai-je demandé. D'où venaient-elles ?

C'étaient des prisonniers, a dit Liberata. D'anciens prisonniers.

C'étaient juste des gens, a dit Basil. Sarah et Sufjian les ont sauvés.

Libérés, a dit Liberata.

Et alors, a dit Basil. Elle a lancé les aiguilles dans le feu, où elles ont sifflé, éclaté et fumé.

Et alors ?

Et alors, a repris Basil. Je leur ai dit que nous irions avec eux la prochaine fois. Je leur ai dit que nous les aiderions. La fumée des aiguilles montait en volutes devant son visage, mais elle n'a pas reculé, n'a pas bronché.

Es-tu en train de dire que tu as accepté d'aider des gens à s'enfuir de prison ? j'ai demandé. Comme des condamnés ? Des méchants ? Juste comme ça, parce que des étrangers te l'ont demandé ?

Des prisonniers, a chuchoté Liberata. Pas des méchants.

Si l'on se fie à la parole de quelques barbares, j'ai dit. Tu les as crus sur parole, c'est tout ? Les barbares tachés de sang ?

Ce sont des gens, rien d'autre, a dit Basil. Des voisins.

On ne sait rien d'eux, Basil, j'ai dit. Ils pourraient être n'importe quoi. N'importe qui. Tu leur fais confiance alors que tu ne sais rien d'eux ? Réfléchis, Basil. Réfléchis. S'ils veulent aider les condamnés et les criminels, c'est parce qu'ils sont eux-mêmes des condamnés. Des criminels. Penses-y, Basil.

Non, Quiteria, toi penses-y. Nous avons volé des citrons, tu te rappelles ? Nous volons du sel, nous volons de la viande, nous volons des couvertures. Du miel, du garum, des olives, des figues, du feu. *Nous* courons, *nous* volons, Quiteria. C'est *nous*, les méchants.

Elle s'est interrompue. A repris son souffle, fermé les yeux.

Autant qu'eux, en tout cas, a-t-elle repris sur un ton plus doux. Probablement plus.

Liberata s'est approchée d'elle. Non, a-t-elle murmuré. À Basil, pas à moi.

S'il faut choisir un parti, Quiteria, a conclu Basil en prenant la main de Liberata, je vois assez clairement de quel côté nous sommes déjà, de quel côté tu es déjà. Et oui, de toute façon, oui.

Oui ?

Oui, je ferais confiance à mes voisins. Oui.

C'est donc ce que nous avons fait. Ce que j'ai fait.



La fois d'après, ça a été la prison de la ville. La grande ville, la grande prison. Sarah et les autres avaient attendu, pour faire celle-là, de pouvoir compter sur plus de bras, plus d'aide — nous. Il nous faudrait marcher pendant la nuit jusqu'au matin, jusqu'à ce que la terre se change en sentier qui se changerait en chemin et que les broussailles cèdent la place à des gens qui céderaient la place à des foules.

Vous êtes sûres ? a chuchoté Liberata.

Oui, on est sûres, a dit Basil, en croisant mon regard.

Oui, j'ai dit.

Liberata est restée à notre camp pour s'occuper du feu et celle qui ne parlait pas est restée à l'autre camp pour s'occuper de leur feu et de leur enfant, pendant que Basil, la barbare à la natte et moi marchions vers la

ville en suivant un méandre de la rivière tandis que le bourdonnement des insectes de la nuit cédait la place au bourdonnement des insectes du jour.

Je m'appelle Sarah, a dit la barbare.

Et moi Quiteria, j'ai dit.

Es-tu sûre de vouloir refaire cela, si vite ? a demandé Basil.

Ce n'est pas tant que je veux, mais il le faut, a dit Sarah.

Et tu n'as pas peur ? j'ai demandé. Après la dernière fois, après...

Non, a dit Sarah. Je n'ai pas peur. Je ne veux pas mourir, mais ça ne me fait pas peur. Parce que ce n'est pas vraiment mourir, n'est-ce pas ? Plus maintenant. C'est simplement finir dans un lieu et commencer dans un autre. Et cette fois-là, quand on commence, c'est pour toujours, cette fois c'est commencer pour ne jamais prendre fin, c'est infini.

Comme une rivière ? j'ai demandé.

Exactement, a dit Sarah.

Basil a hoché la tête.

Donc tu ne devrais pas avoir peur toi non plus, a dit Sarah. Personne ne devrait avoir peur.

Je n'ai pas peur, j'ai dit. Bien sûr que non. J'avais attaché mon bouclier dans mon dos, sous ma tunique, à l'aide de corde de boyau. Je sentais la poignée tiède et familière d'une épée dans ma manche, la lame plate contre l'intérieur de mon poignet. J'ai hâte, j'ai dit.

Nous avons franchi les portes de la ville parmi la foule bigarrée, puis nous nous sommes dirigées vers le centre en suivant le flot naturel de gens, de chèvres, de chariots et de mouches, et personne n'a le moindrement fait attention à nous, personne.

Il y avait eu des histoires d'évasions de prison, bien sûr, histoires qui s'étaient répandues par les collines et avaient descendu la rivière, s'étaient enroulées et entortillées autour des tourbillons des villages et des villes ; des histoires qui s'étaient répandues, certainement aussi loin que cette ville. Mais ces histoires étaient peuplées de monstres, de barbares géants avec des muscles, des armes et des chiens, parfois des lions. Elles n'étaient pas peuplées de fillettes maigrichonnes et de femmes lasses, entre deux âges. Jamais, même pas des années plus tard, même pas des dizaines, des centaines d'évasions plus tard. Alors ces gens, ces gardiens, ne nous prêtaient jamais le moindrement attention non plus.

La prison était un genre de trou dans le sol, où les prisonniers étaient relégués dans une sorte de fosse aux murs trop hauts et trop lisses pour qu'ils puissent les escalader, aménagement peu cher et généralement efficace, si vous aviez l'espace et les esclaves qu'il fallait pour le creuser. Il y avait deux soldats, deux gardiens. Ils ressemblaient à Cyllius, mais ils n'étaient pas Cyllius. L'un se tenait devant la porte, qu'il surveillait. Il avait les cheveux aussi pâles que le gazon blanchi par le soleil, des cheveux venus de loin. L'autre était à l'intérieur, où il surveillait les prisonniers, s'assurant qu'ils n'essayaient pas de grimper aux parois, ce qu'ils ne pouvaient réussir de toute façon, et faisant descendre de l'eau dans des récipients ou de la nourriture dans des sacs si des amis ou des membres de leur famille leur en avaient apporté, ce qui arrivait rarement. Ce soldat, celui à l'intérieur, maigre dans son uniforme, avait encore la minceur

délicate d'un jeune garçon, jambes et bras élancés ; il avait les cheveux foncés et courts, des cheveux comme ceux de nos frères et sœurs adoptifs, comme tous les enfants du village. Les deux hommes se penchaient le premier vers l'intérieur et le second vers l'extérieur, respectivement, l'un vers l'autre, en chuchotant. Ils chassaient les mouches de leurs longues mains ouvertes. Ils ne faisaient pas attention à nous. Ils chuchotaient, ils battaient l'air, ils riaient. Ils étaient jeunes et ils étaient beaux. Pas Cyllius, me suis-je dit, et j'ai serré la poignée de mon épée.

Nous sommes entrées. Simplement entrées. Vous êtes des amies des bizarres ? a demandé le soldat à l'extérieur, qui s'était redressé quand il avait fini par nous voir, et s'était avancé, s'éloignant de la porte.

Ouais, a répondu Sarah.

Vous venez avec de la nourriture ou de l'eau, ou juste des prières ?

Juste des prières, a dit Sarah.

Ah, comme tout le monde, a-t-il dit. Tant pis pour eux.

Dix minutes, a dit le soldat à l'intérieur en se penchant dehors.
Maximum. Vos chants me cassent les oreilles.

Je les aime bien, a dit le soldat de la porte. Mais oui, quand même, dix minutes. Maximum.

Ils se sont écartés et nous sommes entrées, pas plus compliqué que cela. Ce ne serait pas toujours si facile, mais souvent. Cette partie, du moins. Ne pas attaquer avant d'être absolument obligée de le faire, je le savais. Avant d'attaquer, on n'est qu'une personne comme une autre ; une fois qu'on a tiré son épée, on est un problème. Une fois qu'on a tiré son épée, ils tirent

leur épée. Le garçon-garde mince nous a observées, Basil et moi, tandis que nous marchions vers la fosse. Il essayait sans doute de déterminer si nous étions pareilles, si nous étions jumelles ou non. Il n'avait pas l'air inquiet. Il nous a regardées pendant un moment, puis il s'est repenché vers l'extérieur, vers la porte, vers l'autre soldat. Il n'a pas remarqué Sarah qui était entrée de l'autre côté, derrière lui ; il était rare, il est rare, que les gens remarquent des femmes comme elle. Elle a sorti son bâton de l'une de ses manches et une corde de l'autre, d'un léger mouvement du poignet, maintes fois répété, fluide. Puis, en un instant, en un souffle, elle a chuchoté : Allez, a lancé une extrémité de la corde à Basil et abattu son bâton avec force sur la nuque du soldat.

Celui-ci n'a pas crié ; il n'a rien dit, il a simplement pris une inspiration soudaine et puis il s'est effondré dans les bras de Sarah, qui attendait. Elle l'a allongé doucement sur le sol en terre et j'ai pensé à son enfant, au camp, qu'on allongeait à l'heure de dormir. Le soldat n'avait pas émis un son, mais le craquement du bois contre son crâne avait suffi à attirer l'attention du gardien de la porte, qui s'est penché plus loin à l'intérieur, et ma poitrine s'est serrée. Pas Cyllius. Comme Cyllius, mais pas Cyllius. J'ai fait un geste du poignet et, épée tirée, me suis ruée sur lui, moitié tombant et moitié courant.

Je l'avais jeté au sol, sous moi, avant qu'il ait eu le temps de cligner des yeux.

Basil et Sarah ont hissé les prisonniers à l'aide de la corde et je l'ai maintenu là, mon épée sur sa gorge, bouclier lourd et dur contre son torse, nos deux cœurs qui battaient fort, la chamade, vite. Il s'est débattu et j'ai appuyé l'épée un peu plus, vers le bas, et il a souri.

Une fois les prisonniers hors du trou, quand Basil et Sarah ont été sorties en courant avec eux et ont eu fini de se fondre dans la foule, j'ai compté jusqu'à trente, puis je me suis penchée au-dessus de ma propre épée et j'ai embrassé le soldat.

J'ai appuyé de tout mon poids sur le bouclier, sur sa poitrine, pour lui couper le souffle, de sorte qu'il a hoqueté sous la pression, et j'ai couru et me suis enfuie, dans la mêlée de gens, chariots, bruit, chaleur.

Basil, Sarah et les prisonniers couraient dans un sens et je courais dans l'autre sens. De nouveau, mon cœur battait, battait, battait.



Est-ce qu'il est mort ? a demandé Liberata, à notre retour au camp. Le premier soldat, le garçon ? Est-ce qu'il est mort quand elle l'a frappé ?

Je ne sais pas, j'ai dit. On est parties avant qu'il se réveille, ou pas.

Sur le côté, face à la rivière, Basil, Sarah et les prisonniers libérés se tenaient les mains et chuchotaient chants et prières.



Les prisonniers ont bu, bu, bu et bu à la rivière, puis ils ont lavé leur corps et leurs vêtements, puis ils se sont servis de nos couteaux et de nos épées pour se couper les cheveux, pour devenir d'autres personnes, et puis ils sont partis. J'ai cru qu'ils allaient peut-être rester, qu'ils allaient peut-être se joindre à nous, mais ils ont dit : Merci, ont murmuré une courte prière avec Basil, et ils sont partis.

Ils ont leur vie, leurs proches à retrouver, a dit Basil.

Mais c'est sûrement trop dangereux, de retourner là-bas ? Sûrement ça ne vaut pas la peine ?

Ça vaut toujours la peine, a dit Basil. Pour beaucoup de gens, ça vaut toujours la peine.



On a recommencé. Encore et encore. Les chrétiens étaient sauvés, les chrétiens partaient. Les soldats s'effondraient, les soldats souriaient ; j'appuyais mon épée sur leur cou et mon bouclier sur leur poitrine, et les soldats me rendaient presque toujours mon baiser. Ceux qu'on avait leurrés, battus, étaient remplacés, et on répétait le manège avec de nouveaux garçons, avec de nouveaux hommes.

Les choses ont continué de la sorte pendant des jours, des semaines, des mois, coulant comme notre rivière, comme nous, encore et encore et encore, à la fois mouvement et attente, mouvement et attente, attente, attente, attente.



Un matin, après une expédition, Sarah et moi avons laissé les prisonniers libérés se laver dans la rivière avec Basil et nous avons marché jusqu'au camp barbare. J'avais besoin de certaines des herbes qu'ils gardaient pour guérir et faire dormir. Mon poignet droit élançait, brisé, enflé plus gros que ma main ; une fleur de sang sombre imbibait le voile de Sarah à l'arrière de sa tête. Nous avons marché en silence pendant quelque temps, et le chant

des oiseaux matinaux emplissait l'espace entre nous. Puis, quand nous avons été à mi-chemin entre son camp et le nôtre, elle a dit : Quiteria, est-ce que je peux te demander quelque chose ?

Les oiseaux se sont tus, pas tant par peur de sa voix que pour s'y ajuster.

Oui, j'ai dit. Bien sûr.

Elle a cessé de marcher et s'est retournée pour me faire face, quoique pas complètement, car le soleil se levait derrière moi, et était trop brillant.

Est-ce que tu... voles ? Avec Basil, quand vous courez ? J'ai vu cela, parfois. Je crois l'avoir vu, vous avoir vues.

Ma main gauche tenait mon poignet blessé et je pouvais sentir mon cœur battre sous la peau, régulier, tiède. Oui, j'ai dit. On vole. D'une certaine façon. Un tout petit peu. Des fois, juste des fois. Et Liberata aussi.

Elle a respiré, inspiré, expiré, et a détourné les yeux de moi, détourné les yeux du soleil. Alors pourquoi, a-t-elle demandé, vous donner cette peine ? Pourquoi vous battre ? Pourquoi même courir ? Pourquoi est-ce que vous ne vous envoliez pas simplement avec les prisonniers, en évitant la bagarre, les blessures, les dommages ?

Ce n'est pas comme ça, j'ai dit. Non. On ne peut pas. On ne pourrait pas. Ça ne marcherait pas comme ça. Ça ne marche pas comme ça.

Pourquoi pas ? La tache sur son voile avait séché, elle était brun noir, et, je le savais, elle ne s'effacerait jamais, pas même avec des heures et des heures de trempage dans la rivière, des heures de frottage.

Ça ne marche pas comme ça, c'est tout, j'ai dit. On ne peut pas forcer cela à arriver, le contrôler. On ne peut pas.

C'est un peu inutile, alors, hein ?

Oui. J'imagine, j'imagine que oui.



Et puis, un jour, Sarah a reçu un coup d'épée en plein visage. Nous étions tous tailladés ou contusionnés, tous un peu brisés, la plupart du temps. Une fois, Basil a eu un œil au beurre noir et les deux poignets foulés en même temps. Un jour, j'ai eu la cheville fracassée par le bord peu tranchant d'une épée, et des cicatrices semblables aux rayures des poissons de rivière striaient ma joue, mon dos, mes jambes et mes mains. Mais ce coup, cette coupure, a éteint l'un des yeux de Sarah pour toujours. Jusque-là, aucun d'entre nous n'avait jamais connu cela, rien qui ressemble tout à fait à cela.

Si tu fermes l'autre, le bon, est-ce que le noir a l'air pareil, égal dans les deux ? j'ai demandé.

Non, a-t-elle répondu. Pas du tout. Le potentiel de lumière, ça n'a rien à voir avec l'absence de lumière.

À cause de cela, cette balafre, cet œil, son fils, qui avait grandi mais était encore enfant, lui a demandé d'arrêter, maintenant, s'il te plaît, d'arrêter et de le ramener à la maison. Et, même s'il était trop jeune pour se rappeler une autre maison, même si elle avait déjà affirmé n'avoir jamais peur, elle a dit : Oui. Elle a dit : D'accord. Elle a dit au revoir, et elle est partie avec lui. L'autre, la silencieuse qu'on ne voyait jamais, était partie aussi à ce moment-là, perdue.

Elle avait promis qu'elle resterait pour se battre jusqu'à la fin, j'ai dit à Basil après son départ. J'étais en train de gratter les bouts de chair les plus

récalcitrants sur une peau de lapin. Quand j'arrivais à suffisamment bien les nettoyer, ce que je réussissais rarement, Liberata en faisait des jouets pour les chiens ou des mitaines pour nous, même s'il ne faisait jamais assez froid pour qu'on ait besoin de mitaines. Sarah avait dit qu'elle n'avait pas peur, qu'elle n'avait jamais peur.

On peut ne pas avoir peur pour soi-même et avoir quand même peur pour les autres, a dit Basil. Elle était en train de découper de la viande de lapin en petits morceaux, qu'elle enfilait sur un bâton noirci et aiguisé.

Pas si elle croyait, croyait réellement ce qu'elle disait, j'ai dit. En une vie après la vie, et que cette vie-là, ce lieu, est mieux, sans danger, éternel. J'ai gratté trop fort et percé un petit trou dans le cuir. J'ai essayé de le refermer et la déchirure s'est élargie. Si elle croyait cela, j'ai dit, si elle croyait réellement cela, alors elle n'aurait pas eu peur du tout, jamais, ni pour elle ni pour son enfant.

Mais elle a eu peur, a dit Basil. Parce qu'elle est simplement une personne. Une mère.

Une déception, j'ai dit.

Bien sûr, a dit Basil. Parfois, bien sûr.

Nous sommes restées. Et nous avons continué à libérer les prisonniers, à nous battre, mon sang affluait et mon cœur battait la chamade, encore, encore, chaque fois, chaque fois, et les prisonniers répétaient merci et merci et merci et disaient des prières près de l'eau et ils partaient, et avec les chiens et mes sœurs et la rivière j'étais heureuse, même si, certaines nuits, les rares fois où nous dormions la nuit, quand Basil et Liberata et même les chiens dormaient, et qu'il n'y avait que moi et l'obscurité, quand même la

rivière était noire, certaines nuits il m’arrivait d’oublier et je commençais à étendre une main, je commençais seulement, jamais plus loin que cela, vers rien, vers l’endroit où le lit de Marina était, aurait été, même si, derrière tout cela, toujours, derrière les prisonniers libérés les batailles la rivière, j’attendais, j’attendais encore, j’attendais toujours, même si parfois, souvent, j’oubliais qui j’attendais.



Et puis, un matin après que nous les avons eu libérés avec seulement un orteil cassé pour l’un, quelques cheveux arrachés pour un autre et une cheville lacérée pour un troisième, des prisonniers nous ont dit qu’ils nous connaissaient, qu’ils connaissaient notre visage. Ils ont dit qu’ils nous avaient déjà vues, avaient déjà vu notre visage à Carthage. Que notre sœur-perdue-depuis-longtemps, Vitoria, était là, et qu’elle était désormais l’une des leurs. Ils lui donnaient un autre nom et disaient que ses vêtements étaient plus propres, qu’elle était un peu plus grande que nous, peut-être, mais c’était elle, c’était son visage, notre visage.

Et elle a des ennuis, ont-ils dit en détachant le poisson de l’arête avec leurs dents.

Tout le monde en parle, ont-ils dit.

C’est une très grande nouvelle, ont-ils dit.

Eh bien, pas elle exactement, mais des gens qui sont liés à elle, ont-ils dit. Ce n’est pas elle qui est le sujet de la grande nouvelle, mais elle est liée à la grande nouvelle, tout au moins.

Et la grande nouvelle, c’est des ennuis ? j’ai demandé.

Oui, ont-ils répondu, les doigts dégoulinant d'huile de poisson chaude.

Mais c'est encore une enfant, voulais-je dire. Mais elle n'est même pas encore adulte.

Oh, a murmuré Liberata.

Il faut qu'on y aille, a dit Basil.

C'est ainsi que Basil et Liberata sont parties vers Carthage pour aller la chercher, pour aller chercher et trouver notre sœur maintenant adulte, mystérieusement adulte, peut-être la sauver, et la ramener. Je leur ai donné une épée. L'une des épées les plus longues, les plus redoutables que j'avais dérobée à un soldat tombé dans les pommes.

Ne te bats pas sans nous, a soufflé Liberata. Ne va pas aux prisons toute seule.

Ça va aller, j'ai dit. Je suis capable de me battre seule.

Tu es sûre ? a demandé Basil.

Oui, j'ai dit.

Tu auras les prisonniers, a dit Basil. Demande à quelques-uns des prisonniers de t'aider. De rester pour se battre avec toi.

Ils partent toujours, j'ai dit. Ils vont toujours partir.

Peut-être. Peut-être qu'ils vont finir par partir, mais tout de même, avant de s'en aller, ils peuvent rester un moment, ils pourraient rester ici, avec toi.

Je ne les forcerai pas.

Bien sûr, a dit Basil, bien sûr que non. Mais tout de même. On est bien, ici. Il y a de l'eau. Il y a à manger. C'est un bon endroit pour eux.

Tu crois que c'est bien ?

Bien sûr, a-t-elle dit.

Bien sûr, a murmuré Liberata, son écho. Elles étaient toutes les deux aussi minces, aussi décharnées que les chiens.

Revenez vite, j'ai dit.

Promis, a dit Basil.

Promis, a chuchoté Liberata.

Et elles sont parties.



Cette nuit-là, les ténèbres m'ont enveloppée, aussi lourdes que de l'eau, et ma mère était là, couchée à côté de moi. Elle était couverte d'enfants endormis étendus et blottis contre elle, jusque dans ses moindres replis. Tu n'as pas froid ? a-t-elle demandé, et j'avais du mal à l'entendre parce qu'elle avait une jambe de bébé en travers de la bouche. Tu dois être gelée.

Non, j'ai dit. Ça va.

Glacée, a-t-elle dit. Frigorifiée. Sa voix était assourdie et chaude.

Ça ira, j'ai dit, et j'ai tiré un chien à moi, entre nous, j'ai enfoncé mon front dans sa fourrure. Ça va, j'ai dit.



Dessine-le, alors. Toi, fais-le, j'avais dit.

C'était avant que nous quittions la maison du commandant, dans la cour de pierres derrière le camp de l'armée, quand Cyllius me faisait dessiner le chemin menant à la rivière, encore, encore et encore, dans la terre sèche et poussiéreuse. J'avais oublié un petit bosquet de pins parasols juste au nord-est de la piste, un détail infime, et il effaçait tout, encore, et me faisait recommencer depuis le début, encore une fois.

Dessine-le, alors, avais-je dit. Fais-le sans erreur, absolument parfait, chaque fois. Essaie.

À quatre pattes sur le sol, il effaçait les lignes dans la poussière. Il s'était arrêté et m'avait regardée. Non, Quiteria, avait-il dit. Il s'était levé et s'était frotté les mains, faisant tomber une pluie sèche de poussière et de minuscules gravillons. Justement, avait-il dit. C'est là, tout est là, dans ma tête, déjà.

La poussière sous ses ongles était de la même couleur que la poussière sous les miens.

Je n'ai pas besoin de dessiner ta carte, avait-il dit, parce que je la connais déjà, Quiteria. Dans ses moindres détails. Par cœur. Le chemin que vous allez prendre, là où vous serez, tout est là, avait-il dit. Par cœur. Et je n'oublierai jamais. Jamais. Jamais, jamais, jamais.



Mon premier matin seule au camp, je me suis aventurée dans les sous-bois plus épais où tout était vert et moelleux jusqu'à ce que, sur le côté sombre d'un arbre tombé, je trouve deux petits champignons bruns tachetés. Je les ai cueillis et les ai rapportés au camp. Là, en faisant attention de ne pas me toucher le visage, je les ai émiettés et mélangés à ce qui me restait de miel, dans le plus petit de mes pots, jusqu'à ce qu'ils soient invisibles, disparus. Puis je me suis lavé les mains dans la rivière, j'ai alimenté le feu dans le four en terre, avec juste assez de pierres, suffisamment pour empêcher qu'il s'éteigne, pas trop pour ne pas l'étouffer, et j'ai marché seule pendant deux heures jusqu'à l'une des plus petites villes voisines.

Il était encore tôt, mais les rues fourmillaient de monde. Les rues fourmillaient toujours de monde. Il régnait une chaleur de corps avant la chaleur du soleil. J'ai cheminé, ignorée de tous, jusqu'à une petite prison, en réalité une cellule pour les prisonniers en attente des geôles plus grandes, où je savais qu'il n'y aurait qu'un garde, où il n'y en avait habituellement qu'un, en tout cas.

Il était nouveau mais vieux. Peut-être était-ce le père ou le grand-père du soldat qui aurait dû être de garde mais qui ne s'était pas levé à l'heure. L'armure mordait dans la chair grasse du haut de ses bras et de son ventre. Il avait l'air malheureux avant de m'apercevoir, inquiet après m'avoir remarquée.

Oh, a-t-il dit. Non. Non, non, tu vois, je ne suis pas censé laisser entrer qui que ce soit, pas de visiteurs. Tu pourras lui rendre visite plus tard, dans quelques jours, quand il y aura de la place dans la prison principale de la ville et qu'ils le transféreront là-bas. Tu vas devoir attendre jusque-là. Il le faut.

J'ai fait un geste désinvolte de la main et j'ai senti mon épée tirer sous ma manche. Oh, non, j'ai dit. Je ne suis pas ici pour une visite. Lui rendre visite ? Non, je ne penserais pas. Pas question. Je suis ici pour vous rendre visite à vous, j'ai dit. Bien sûr.

Oh, a dit le vieux soldat. Oh ? Il s'est redressé en même temps qu'il m'examinait un peu plus attentivement ; ma tunique déchirée et tachée, mon visage légèrement tuméfié, battu, les cheveux en bataille mais, tout de même, une fille. Quelque chose.

Je n'ai rien de spécial, j'ai dit. Ce que je veux dire, c'est que je suis juste une paysanne des fermes, alors je sais que ça ne vaut pas grand-chose, mais je voulais quand même venir vous voir. Pour vous remercier.

Me remercier ?

De ce que vous faites. De nous garder tous en sécurité. De me garder en sécurité. J'ai touché mon visage là où une épée l'avait atteint quelques semaines plus tôt.

Il a fait un pas en arrière, puis en avant. Ce sont eux ? a-t-il demandé. Ce sont les chrétiens qui... ?

Oui, ai-je dit. J'ai baissé les yeux.

Et... a-t-il commencé. Il a de nouveau avancé, un tout petit peu. Je pouvais l'atteindre. J'aurais pu faire glisser l'épée dans ma main, facile, et l'atteindre, facile. Mais je ne l'ai pas fait. J'ai plutôt inspiré profondément, j'ai haussé les épaules et puis les ai laissées retomber.

Alors, ai-je repris, de toute façon, c'est pour ça que je voulais passer. Pour vous remercier et, oh. J'ai fouillé dans ma poche et j'en ai sorti le pot,

le miel. Pour vous donner ceci, j'ai dit. Pour dire merci.

Pour moi ? a-t-il demandé

Ouais, j'ai répondu. Bien sûr.

C'est du miel, j'ai dit, même s'il avait déjà ôté le bouchon, pouvait déjà voir, déjà sentir par lui-même.

Il a levé les yeux du pot pour me regarder avant de les baisser à nouveau. Oh ! a-t-il dit. Je n'ai jamais... Je veux dire, ils ne nous donnent jamais... Oh, merci. Merci. Puis il s'est rattrapé. Oh, a-t-il dit, encore. Voudrais-tu ? Je veux dire, on pourrait, tous les deux...

C'est pour vous, j'ai dit. Il vient des abeilles de mon père. Juste pour vous. Mais je peux revenir, peut-être, dans une heure environ, chercher le pot. Si ça ne vous dérange pas.

Ça ne me dérange pas, a-t-il dit. Ça me ferait plaisir. Ça me ferait très plaisir, au contraire. Il a souri, enfin, pour la première fois. Comment t'appelles-tu ? a-t-il demandé. Qui est ton mari ?

Je m'appelle Julia, j'ai dit. Et je n'ai pas de mari.

J'ai marché dans la ville, je n'étais personne, j'étais tout le monde. Les pavés chauds et durs me faisaient mal aux pieds. La rivière, me suis-je promis. Quand ce serait fini, je pourrais rester debout aussi longtemps que je le voudrais dans la rivière. J'ai regardé des femmes sur des litières portées par des esclaves entrer dans les bains, j'ai regardé des femmes sur des litières portées par des esclaves sortir des bains. La rivière, me suis-je promis. J'ai regardé deux esclaves attendre que leur charge ait disparu, se soit évanouie dans la vapeur, avant de s'asseoir pour aussitôt commencer à

comparer les entailles et les ecchymoses sur leurs mains et leurs épaules dans une langue que je ne comprenais pas. J'ai regardé une enfant couverte de bijoux de fiançailles qui s'efforçait en vain de rattraper deux autres enfants entre des colonnes blanches, droites et immobiles comme des arbres morts. J'ai regardé, attendu et marché et puis, quand le soleil a été assez haut dans le ciel pour que les gens commencent à dévier de leur chemin à la recherche d'ombre, je suis revenue à la prison, au gardien trop gentil. Il était assis, appuyé contre le mur de l'édifice. Il souriait et pleurait en même temps.

Bonjour, j'ai dit. Vous devriez peut-être vous mettre debout ?

Il a levé les yeux vers moi, puis a continué à lever le regard, de plus en plus haut, le cou étiré comme une tortue qui cherche de la nourriture. Je ne savais pas, a-t-il soufflé, que tu étais une déesse. Il chuchotait-riait, en laissant échapper de petites bouffées d'air par son nez. J'aurais dû savoir ! s'est-il exclamé. Regarde. Regarde-toi !

Il ne me regardait pas ; il regardait loin, loin au-dessus de ma tête.

Une demi-déesse, j'ai dit. Mais oui, exactement.

Oui, a-t-il chuchoté. Exactement.

Je pense que vous devriez vous lever. Les gens vont remarquer. Les gens vont s'inquiéter.

Oh ! a-t-il soufflé. Bien sûr ! Oh là là ! C'est un manque de respect, n'est-ce pas ? Rester assis aux pieds d'une déesse ! Il a tenté de se lever tout seul, mais il avait trop de jambes, trop de pieds, alors j'ai dû l'aider, le soulever à moitié.

Là, j'ai dit. D'accord, je vais entrer, maintenant.

D'accord, a-t-il murmuré, en larmes.

Il n'y avait qu'un prisonnier à l'intérieur. J'ai pris la clef là où le gardien l'avait laissée tomber, au milieu du plancher, j'ai déverrouillé ses chaînes et je suis sortie avec lui, devant le gardien qui était, à ce moment-là, étendu par terre. Noble déesse, a-t-il dit.

Demi-déesse, ai-je corrigé. Et vous devriez vous relever.

D'accord, a-t-il dit, mais il n'a pas bougé.

Au revoir, j'ai dit.

Au revoir.

Le prisonnier et moi avons marché, tranquillement, dans la rue, et nous avons tourné le coin avant de nous mettre à courir pour sortir de la ville, descendre le chemin, puis le sentier, traverser les broussailles, les arbres, jusqu'à la rivière.

Nous sommes restés tous les deux debout dans l'eau qui était merveilleusement, chaleureusement froide. Es-tu un chrétien, un barbare, un criminel ou une combinaison de tout ça ? j'ai demandé.

Le prisonnier a remué les orteils dans l'eau et a lentement hoché la tête.

J'ai des armes, ai-je dit. Et des poisons. Et je sais comment tous les utiliser, d'accord ? Je ne suis pas stupide, faible ou lente, d'accord ?

Il a de nouveau hoché la tête, remué les orteils.

J'ai besoin que tu restes, j'ai dit. J'ai besoin que tu m'aides, que tu restes avec moi, d'accord ? Même si ce n'est que pour quelques jours, une semaine, j'ai besoin que tu restes.

Sa langue, sa maison, étaient loin de là, loin de moi, mais il a hoché la tête. Il est resté. Il s'est battu.

Jusqu'à ce qu'il parte. Mais à ce moment-là, nous en avions libéré d'autres, trouvé d'autres qui eux-mêmes étaient restés, s'étaient battus et en avaient trouvé d'autres, libéré d'autres qui étaient restés puis partis et restés puis partis et restés puis partis, leurs épées dans leurs manches à mes côtés dans les villes, leurs corps tièdes et proches dans le camp, chantant, priant, mangeant, buvant, se rapprochant dans la nuit, parfois les uns des autres, parfois de moi.

Certains restaient pendant des semaines, d'autres des mois, ou quelques jours seulement. L'un d'eux, un garçon, est resté pendant un an, cinq mois et six jours. Ses mains étaient exactement de la même taille que les miennes, mais plus douces, des années plus douces. Quand nos doigts se repliaient ensemble, c'était comme deux versions de ma main, l'une qui aurait pu être et l'autre qui était.

Tu pourrais, disait-il, tu pourrais venir. Rentre à la maison avec moi.

Non, disais-je, sa peau comme de la soie contre la mienne. Il faut que je fasse le guet. Il faut que j'attende.

Peu après cela, pas trop longtemps, un groupe de chrétiens libérés qui étaient avec moi depuis deux semaines sont partis à la rivière pour chercher

des moules d'eau douce. À ce moment-là, ils étaient les seuls autres avec moi. À bientôt, ont-ils dit.

D'accord, j'ai répondu, à bientôt.

Ils sont partis et ne sont jamais revenus, et j'étais seule, à nouveau.

Je vais attendre quelques jours, me suis-je dit. Quelques jours pour soigner le chien dont l'œil était infecté et coulait sur son museau et sur tout ce qu'il touchait, et pour rassembler ce qu'il me fallait, de nouvelles provisions et des plans, et puis, à l'une des prisons plus petites, l'une des prisons privées, peut-être, à l'arrière d'une villa, l'une des prisons pour les esclaves peu coopératifs, un petit endroit du genre, un endroit gérable, je me risquerais à une expédition en solo. Je l'avais déjà fait et je pouvais le refaire. Dans quelques jours. J'étais seule, j'étais fatiguée. J'avais simplement besoin de quelques jours.

Et puis je suis tombée malade. Comme Gema et Germana et Liberata avaient été malades auparavant. Les prisonniers étaient partis, le garçon était parti, Liberata était partie, Basil était partie, Marina et Cyllius étaient partis, partis, j'étais seule, et la fatigue grandissait et l'obscurité se frayait un chemin, revenait, et je m'allongeais, fermais les yeux, et ma mère apparaissait.

Ce sont toujours les bébés d'hiver qui deviennent les plus tristes en vieillissant, disait-elle, lourdement enceinte, en versant de l'eau dans un porridge qui était plus bale que grain, un petit peu à la fois, pas trop, pas trop.

Comme toi ? j'ai demandé, en me tenant proche malgré la chaleur du feu, dans l'espoir d'attraper une goutte, une éclaboussure que je pourrais lécher.

Oui, a-t-elle dit. Et comme toi. Un peu d'eau encore, pas trop.

Est-ce qu'on n'est pas nées au printemps, plutôt, au début du printemps ?

Hum. On pourrait dire ça, j'imagine, a-t-elle dit. J'imagine qu'on verra, a-t-elle dit en redressant la gourde, bouchon sur le col, sans une goutte, sans la moindre éclaboussure.

Je suis tombée malade et je restais allongée en proie à des rêves pénétrants où il y avait des mères qui remuaient des mixtures et des sœurs coiffées de couronnes de citrons. Jamais, avait dit Cyllius. Jamais, jamais, jamais, jamais.

Je restais allongée, entre chez-moi et ailleurs, et j'attendais.

OceanofPDF.com

Liberata

Quand on est malade, on peut parler doucement. Je ne vous souhaite pas d'être malade, mais si cela vous arrive, essayez et vous verrez. Quand on est très malade, on peut parler très doucement, aussi doucement qu'on veut, parce qu'à ce moment, enfin, les gens nous écoutent. Ils interrompent toutes leurs autres activités ou suspendent leurs pensées, ils se penchent vers nous et ils écoutent, ils écoutent vraiment.

Quand j'étais malade et que je devenais de plus en plus en plus chaude, Basil, la sœur qui vivait avec moi, courait au ruisseau et revenait, courait au ruisseau et revenait, pour m'apporter tasse après tasse d'une eau trouble. Je devenais pourtant de plus en plus en plus brûlante, nuit après nuit après nuit, jusqu'à ce que ma peau, mon visage, bouillonnent et bouillent et se brisent et que je manque mourir, presque, presque, mais à la fin je ne suis pas morte. Juste à cause. À cause du rêve que j'ai fait, du soleil qui disait : Chut. Du poisson, frais, argent, enroulé sur lui-même. Parce que parfois on meurt et parfois non.

Je me suis rétablie. Pas mon visage. Notre mère, à Basil et moi, a proposé de me fabriquer un masque avec un bout de tissu inutilisé, mais il

n'y avait jamais de bout de tissu inutilisé, alors il n'y a jamais eu de masque.

Je passais beaucoup de temps dans les arbres, aussi haut que possible. De haut, on peut tout voir, et rien ne peut nous voir.



Je guettais depuis les arbres du verger du village, où la faim nous rendait frêles et hardies. Je guettais depuis les arbres de notre camp d'enfants, où la soif nous rendait alanguies et lentes. Je guettais depuis les arbres plus hauts et plus forts qui faisaient de l'ombre dans la cour du commandant, où le confort nous faisait prendre du poids, nous faisait perdre la mémoire.

Je guettais depuis les arbres nouveaux et étranges de partout, partout où on a couru après cela, quand on courait après s'être enfuies. Tellement, tellement d'arbres différents, des arbres avec de la sève qui collait les doigts ensemble, des arbres avec un parfum qui me faisait tourner la tête, des arbres avec des fruits qui engraisaient les oiseaux et rendaient les gens malades pendant trois jours. Je grimpais et je guettais depuis tous ces arbres, les années passaient comme les bourgeons, comme les oiseaux dans le ciel, trop hauts pour être attrapés, trop hauts pour qu'on en saisisse autre chose qu'un éclair embrouillé et fugitif.



Et soudain j'étais devenue grande, presque, adulte, presque. Aussi invraisemblable qu'il y paraisse, j'avais survécu, j'étais tranquillement

devenue forte, et je guettais depuis les grands pins de la maison près de la rivière que Quiteria avait faite pour nous. Nous avions de la nourriture, enveloppée dans des sacs et cachée haut avec moi dans les branches les plus élevées, et nous avions de l'eau, qui courait plus abondante et plus rapide, quasiment, que Basil. Et puis nous avions des armes, de vraies armes, qui venaient de vrais soldats, certaines reçues en cadeau, certaines volées. Pareil-pareil, disait Quiteria.

Nous n'avions pas Marina. Elle était restée avec le commandant, avec l'idée du mariage. La veille de notre départ, elle s'était assise à mes côtés près des métiers à tisser, c'était la dernière fois que je m'asseyais à un métier, que je sentais tourner la laine douce-rêche.

Tu pourrais rester, avait-elle dit. Tu pourrais rester avec moi. Je pourrais demander à notre père si, plutôt que de te marier, il pourrait simplement te permettre de venir avec moi. De venir vivre avec moi. Ça lui épargnerait beaucoup d'argent. Cela serait raisonnable, facile. Tu pourrais, avait-elle dit.

J'ai promis à Basil, avais-je soufflé.

Et à Quiteria ?

Et à Quiteria. Je ne peux pas rester, Marina. Je suis désolée, avais-je murmuré.

J'avais un petit couteau que j'utilisais pour la nourriture, pour découper et vider de leurs entrailles les oiseaux et les écureuils, et une hache rouillée dont je me servais pour couper et fendre le bois pour le feu. Je n'accompagnais jamais Basil et Quiteria et les chrétiens dans leurs expéditions. J'avais peur. Peur du sang, de la douleur et de la faiblesse de

mon propre corps. Peur d'y aller et qu'il arrive quelque chose, quelque chose de mauvais, que je blesse quelqu'un, que je tue quelqu'un, même, peut-être, alors je tomberais, ce serait la fin, et je ne réussirais plus jamais à flotter ni à voler.

Alors je restais, je veillais. Les autres se battaient tandis que j'attendais, je guettais, je murmurais des prières à travers les branches pour qu'ils rentrent à la maison, pour que plus personne ne souffre.



J'étais haut dans les branches de l'un de ces arbres aux aiguilles vert nuit quand les chiens, qui étaient endormis, qui étaient le plus souvent endormis, se sont réveillés et levés, aux aguets. Ils avaient senti Quiteria, qu'ils aimaient plus que tout au monde parce qu'elle les aimait plus que tout au monde, et ils s'apprêtaient à l'accueillir et à lécher ses plaies si nécessaire. J'ai plissé les yeux jusqu'à voir scintiller comme des étoiles tombées les épées que portaient mes sœurs, jusqu'à pouvoir reconnaître mes sœurs qui les portaient, et qui rentraient à la maison. Il y avait aussi trois autres silhouettes, marchant juste derrière elles. Des prisonniers libérés. Il y en avait tout le temps de nouveaux. Quiteria avait une politique stricte : un jour et une nuit ici, avec nous, après quoi ils devaient partir. Les prisonniers pouvaient aller où bon leur semblait, retourner de là où ils venaient ou partir dans l'autre direction, aller les uns vers les autres ou s'éloigner, ils ne pouvaient simplement pas rester plus longtemps avec nous. Nous donnions à chacun un flanc de lapin séché au sel et nous leur souhaitions bon vent. J'ai fait le compte dans ma tête : nourriture, pansements, espace. Nous en aurions sans doute suffisamment pour trois ce jour-là. Mais pas trois tous les jours. Il faudrait le dire à Basil, encore une fois.

Habituellement, en arrivant au camp, les gens n'avaient rien de plus pressé que de manger, les combattants étaient affamés d'avoir couru et de s'être battus, et les prisonniers étaient affamés d'avoir été emprisonnés, mais pas cette fois. Cette fois, la première chose qu'ils ont faite, que Basil a faite, c'est de crier en direction des arbres, où elle savait que je me trouvais même si elle ne pouvait pas me voir. Elle a crié, tête levée :

Liberata ! Liberata !

Elle criait devant le mauvais arbre.

Ils l'ont trouvée ! criait-elle. Liberata ! Liberata !

Qui ? ai-je murmuré, et les aiguilles ont amplifié et porté ma voix vers le bas, et tout le monde, incluant les prisonniers, s'est retourné, détourné du mauvais arbre, et a de nouveau levé la tête, vers le bon cette fois.

Vitoria ! a crié Basil. Notre sœur !

Vitoria, j'ai répété, trop bas même pour que les aiguilles entendent, mes lèvres formant silencieusement les mots. Notre sœur.

Descends ! a crié Basil. Qu'on puisse parler sans crier !

Et qu'on puisse manger ! a crié une prisonnière.

Les autres prisonniers ont hoché la tête. Deux hommes. Quiteria a hoché la tête aussi.

D'accord, j'ai dit, et je suis descendue.

Nous nous sommes assis près du feu pour manger du poisson comme nous en mangions presque toujours, ce qui était ennuyant mais de loin

meilleur que des sauterelles ou des lézards. Le soleil s'était couché et l'air de la nuit nous enveloppait de sa fraîcheur, humide, retentissant de chants d'oiseaux nocturnes.

Elle était pareille comme vous, a dit le jeune prisonnier en ne s'adressant à personne en particulier, en s'adressant à nous toutes.

La prisonnière a opiné du chef.

Ils nous ont pris en chasse, a dit le prisonnier plus vieux. Ils nous ont tous pris en chasse, même ceux qui sont importants comme votre sœur. Ils veulent nous éliminer comme des rats. Ils vont bientôt s'en prendre à elle, s'ils ne l'ont pas déjà fait.

La femme a hoché la tête. Comme des rats, a-t-elle répété, la bouche pleine.

Vous croyez qu'on a combien de temps ? a demandé Basil.

Aucune idée, a répondu le vieil homme. Puis il a craché une arête dans le feu.

Très peu de temps, a dit la femme. Vraiment très peu, je dirais.

Le jeune homme a hoché la tête à son tour. Pensif. Il n'avait rien mangé, s'était contenté de boire cinq tasses d'eau de la rivière, l'une après l'autre après l'autre, aussitôt qu'ils étaient arrivés au camp.

Vous êtes sûrs que c'était elle ? L'une d'entre nous ?

À peu près sûr, a dit l'homme. Presque sûr.

Le jeune homme a fait un signe de la tête.

Absolument sûre, a dit la femme. Elle avait coupé ses cheveux, ou on les lui avait coupés, et le peu qui en restait se dressait en touffes hérissées sur son crâne, comme si elle était toujours étonnée, toujours prise par surprise. J'ai la mémoire des visages, a-t-elle dit. Oui. Je suis sûre. Absolument.

Carthage ? a demandé Quiteria.

La femme a pointé vers le lointain, l'est, le sud. Carthage, a-t-elle dit.

Carthage. Le mot s'étirait dans ma tête, remplissait tout. Un mot, un lieu si grand qu'il pouvait y entrer des centaines et des centaines de personnes. Des milliers. Plus de gens qu'il y avait d'eau dans la rivière. Et s'il y avait autant de monde, il y aurait plusieurs, plusieurs sortes de personnes. Des personnes de toutes les sortes. Personne ne semblerait différent, parce que tout le monde serait différent. Tout le monde serait pareil dans cette rivière gonflée de différences.

J'irai, ai-je dit.

Se détournant des prisonniers, Quiteria s'est tournée vers moi et Basil, de l'autre côté de la fumée. Non, a-t-elle dit. Non, c'est Basil qui devrait y aller, bien sûr. C'est elle la plus rapide. Je pense que Basil devrait y aller.

Basil m'a dévisagée, à côté d'elle ; a regardé Quiteria, indistincte et embrouillée à cause de la fumée. On devrait y aller toutes les deux, a-t-elle dit. Deux, c'est plus sûr qu'une seule.

Et plus lent, a répliqué Quiteria. Elle avait encore perdu deux dents, sa bouche était tout enflée d'un côté.

Mais plus sûr, a dit Basil. On peut y aller toutes les deux et récupérer Vitoria, tandis que tu restes ici et que tu continues à libérer des prisonniers, que tu te fais aider par les prisonniers jusqu'à notre retour. Jusqu'à ce que nous soyons toutes de retour.

Et puis nous nous retrouverons toutes ici ? a demandé Quiteria. Vous ramènerez Vitoria et nous nous retrouverons ici ? Oui, a dit Basil. Exactement.

Et sinon, s'il arrive quelque chose, alors à Carthage, ai-je dit tout bas. Va là-bas, cherche là-bas.

Oui, a dit Basil. Exactement. Mais il n'arrivera rien. Nous prendrons des épées et de l'eau, et ça ira, et nous serons toutes les deux de retour avant la fin de cette année.

Pas toutes les deux, toutes les trois, a corrigé Quiteria.

Oui, a dit Basil. Exactement.

Oui ? a dit Quiteria.

Oui, a dit Basil.

Oui, ai-je murmuré.

Et les prisonniers et les chiens mastiquaient de petits os et nous regardaient en silence.



Quiteria m'a échangé son couteau contre le mien, me laissant le plus aiguisé, le meilleur. Mais je ne sais pas m'en servir, ai-je dit. Pas vraiment.

Justement, a-t-elle répondu. C'est pour ça que tu en as besoin.

On se reverra bientôt, a dit Basil.

Et Quiteria a répété ses paroles : On se reverra bientôt.

Qui va prendre soin de toi ? ai-je chuchoté. Si je ne suis pas là ? Qui va prendre soin de toi ?

Et Quiteria a souri, et même avec son visage tuméfié et enflé, elle était adorable, comme toujours quand elle souriait. Moi, a-t-elle chuchoté. Ça fait dix-sept ans que je prends soin de vous toutes, je peux prendre soin de moi toute seule. Je vais le faire. Promis.

Nous avions dix-sept ans.

Nous avons pris de l'eau en quantité. Nous sommes parties.



Nous avons volé des chevaux, chose que Basil et Quiteria faisaient tout le temps ; chose que je n'avais jamais faite.

Mais, ai-je dit, je ne sais pas quoi faire. Comment contrôler un animal comme ça.

Tu ne le contrôles pas, a dit Basil, tu lui parles.

Avec les jambes ?

Oui. C'est aussi facile que parler.

Parler n'est pas facile. Pas toujours.

Tu n'as pas essayé de le faire ainsi. Peut-être que tu devrais.

Peut-être.

C'est ainsi que nous avons volé les deux chevaux, et j'ai appris à monter, et, tant que je me rappelais d'écouter aussi bien que de parler avec mes jambes, avec mon corps, c'était facile.

Nous avons chevauché dans la direction que nous avaient indiquée les chrétiens, vers l'est et le sud, en dormant pendant les jours distendus par la chaleur, chevauchant pendant les nuits de pleine noirceur qui s'étiraient, longues, longues, complètement vides. Parfois Basil chantait ou priait, mais pour l'essentiel nous chevauchions en silence, devenant expertes à déceler la fatigue d'un cheval à son souffle, à deviner la fatigue l'une de l'autre à la forme que prenait notre silence. Nous chevauchions vers la mer.



Nous étions entre deux quand il est venu. Ni ici ni là, ni camp ni Carthage, entre deux. Basil et les chevaux couraient en rêve et je flottais bien au-dessus, dans l'ombre mouvante des plus hautes branches d'un pin parasol, le soleil frappant mon visage en brefs éclairs à travers les aiguilles.

Il n'y avait que moi et l'arbre et le soleil et les rêves et l'arbre et le soleil et les rêves et moi, juste moi, jusqu'à ce qu'il y ait dans l'arbre un éclair qui n'était pas dû aux doux rayons du soleil. Un éclair de lumière nouvelle a balayé mon visage, soudain, aigu, rude.

Non, ai-je chuchoté. Va. Va-t'en. Peu importe ce que c'était, peu importe qui. Non, j'ai chuchoté. Pas tout de suite.

J'ai d'abord regardé Basil, mais elle n'avait rien, elle dormait. Puis j'ai regardé les chevaux et c'était pareil, ils allaient bien. Puis un autre éclair et j'ai fermé les yeux une seconde, juste une.

Et je les ai rouverts, me suis détournée de Basil et des animaux, et j'ai regardé en direction de la lumière.

Et puis il était là. Un soldat, un homme. Qui marchait avec, devant lui, une épée étincelante, lançant des éclairs, un homme qui marchait vers nous.

Si je tuais, je tomberais, je le savais. Je ne volerais plus. Mais si je perdais Basil, si je la laissais être perdue, tomber n'aurait aucune importance. Voler n'aurait aucune importance. Rien n'aurait plus jamais d'importance. Il n'y avait pas assez de courroies de cuir dans l'empire, dans le monde entier.

J'ai glissé la main dans le haut de ma manche pour libérer le couteau qui était fixé là, le couteau de Quiteria. Je suis restée immobile, tétanisée, en attendant que l'homme approche, qu'il vienne à moi, et puis, quand il a été assez proche, je me suis laissée aller, j'ai glissé sur le sol derrière lui, j'ai levé le bras et j'ai posé le couteau, le couteau de Quiteria, sur sa gorge.

Va-t'en, j'ai chuchoté. Il n'y a rien pour toi, ici.

Il a inspiré, brusquement, rapidement, et d'une main, une main seulement, il a écarté et fait tomber mon couteau d'un geste sec, puis m'a fait pivoter par le bras de sorte que je me trouvais devant lui. Non, a-t-il dit. Je ne suis pas...

Puis il s'est arrêté et m'a regardée. A regardé mon visage.

Je vais te tuer, ai-je murmuré. Même si mon couteau était par terre et qu'il me tenait. Arrête de me regarder, arrête de me fixer, ai-je chuchoté. Je vais te tuer.

Il a baissé les yeux. Je ne suis pas... Puis il a levé les yeux à nouveau. Tu es... a-t-il dit, tu es...

Je suis guérie, ai-je dit. Je ne suis plus malade. Je ne suis pas, je ne suis pas contagieuse.

Non, a-t-il dit. Non, je veux dire...

Je ne le suis pas, ai-je dit.

Non, Liberata, a-t-il dit. C'est toi. Tu es Liberata. Tu es la sœur de Quiteria.

J'ai cligné des yeux.

Il a cligné des yeux. Je n'ai pas raison ? a-t-il demandé.

Oui.

Il a lâché mon bras. A rangé son épée, dans sa ceinture. Il a posé les mains sur ses yeux et les a frottés comme s'il venait de se réveiller, ou comme s'il avait pleuré. Est-ce qu'elle est là ? a-t-il demandé.

Quiteria ?

Oui, Quiteria.

Non, ai-je dit. Elle est loin d'ici, des lieues et des lieues et des lieues.

Tu es...

J'en suis sûre, ai-je dit en me frottant le poignet là où il l'avait serré. Es-tu son entraîneur, celui d'autrefois ? Près des grosses pierres ? Son professeur de combat ?

Je suis son ami, a-t-il dit. Je m'appelle Cyllius.



Il faisait partie de l'armée, celle de notre père. Mais il était aussi chrétien, m'a-t-il raconté. Même si ces choses n'allaient pas ensemble, bien sûr. Ne pouvaient pas aller ensemble. Ils étaient quelques-uns, quelques-uns seulement, et ils le cachaient bien. Ils avaient des symboles secrets. Et, grâce à ces symboles, il leur arrivait d'entendre parler d'autres personnes à qui ils étaient susceptibles de donner un coup de main là où ils seraient stationnés. D'autres personnes vivant dans les collines ou dans des cavernes, ou des pèlerins de passage. Il y a beaucoup de petits campements, beaucoup de gens cachés, a-t-il dit. Nous sortons du camp en douce quand c'est possible, nous leur apportons un peu de nourriture et de vin. Des armes, parfois, quand on y arrive, tout ce qu'on peut apporter. Et ils nous racontent des choses. Des histoires qui nous font trouver d'autres gens à aider, qui pourraient être cachés ou de passage, où, quand. Et, a-t-il conclu, c'est comme ça que j'ai entendu.

Tu as entendu ?

J'ai entendu dire que deux sœurs s'en venaient. Deux sœurs chrétiennes, des sœurs sauvages, exactement pareilles, presque exactement, qui pourraient être ici en même temps que nous et qui pourraient avoir besoin d'aide, et j'ai songé : Peut-être, peut-être... Ses mains étaient toujours

levées, il les tenait à la hauteur de sa gorge. Il lui manquait deux doigts, j'ai vu, deux de la même main.

Je suis venu ici tous les matins depuis notre arrivée, a-t-il dit. J'ai guetté et guetté, Liberata, tous les jours, dès que je pouvais m'éclipser, sortir en douce. Tous les jours.

Il a finalement laissé retomber ses mains, puis est allé là où avait atterri mon couteau, qu'il a ramassé. Il est revenu, me l'a tendu.

C'est à toi, a-t-il dit. Tiens, désolé.

Il n'est pas à moi, ai-je répondu. Il est à elle.

À Quiteria ?

Oui. C'est à Quiteria.

Mais tu as dit qu'elle n'était pas ici. Est-ce qu'elle est ici, Liberata ? Il me regardait et ses yeux étaient le ciel. Tu es sûre ? a-t-il demandé. Tu es ici toute seule ?

À quinze pas derrière nous, sous un arbuste qui comptait plus d'épines que de feuilles, Basil dormait.

Elle n'est pas là, ai-je dit. J'en suis sûre. Je suis seule.

Sa bonne main tenait la mauvaise, la recouvrait. Nous repartons après-demain, a-t-il dit. Au nord, à l'est, loin d'ici. Le commandant n'a pas cessé de vous chercher. Je crois qu'il ne cessera jamais.

Notre père ? ai-je demandé.

Le commandant, a-t-il répondu. Il nous force à être constamment en mouvement, toujours aux aguets, il nous fait aller et revenir, tourner en rond. Encore, encore, encore.

Elle n'est pas ici, ai-je dit. Et je ne suis pas ici non plus. Aucune d'entre nous, personne n'est ici.

Cyllius a laissé retomber ses mains. Et moi, a-t-il dit, je ne suis pas là non plus, n'est-ce pas ? Personne n'y était.

Exactement, ai-je chuchoté. Personne n'a vu personne.

Quelque chose, une sorte d'oiseau, a traversé le ciel au vol et nous l'avons tous les deux suivi des yeux.

J'ai failli oublier, a dit Cyllius. Il a tendu la main pour détacher un morceau d'étoffe qu'il portait autour de l'épaule. Enveloppées à l'intérieur se trouvaient une petite miche de pain, une amphore de vin taille enfant, et une pièce de monnaie avec un poisson dessus. C'est pour toi, quoi qu'il en soit, a-t-il dit.

J'ai tout remballé et j'ai noué l'étoffe autour de moi. Merci, ai-je dit.

Est-ce que Quiteria est sur les berges de la rivière, Liberata ? Encore là ?

Je ne peux pas, ai-je dit.

Il a ajusté son épée. D'accord, a-t-il répondu. Je sais.

L'endroit sur sa tunique où frottait l'épée était aminci, d'une couleur plus pâle que le reste.

Lui dirais-tu, quand même, quand tu la verras, que tu m'as vu ? Que j'étais ici, réellement ici ? Que, que je suis de son côté, encore ? De votre côté ?

D'accord, ai-je répondu. J'avais encore le couteau à la main.

Ils vont bientôt remarquer que je suis parti, a-t-il dit. Il faut que je m'en aille.

D'accord.

Il s'est penché vers l'avant comme s'il s'apprêtait à m'embrasser ou à me serrer dans ses bras, mais il a fait un mouvement vers l'arrière. Au revoir, Liberata. Merci.

Au revoir.

Il a fait cinq pas avant de se retourner.

Liberata, m'a-t-il hélée, Dieu est amour. Tu sais cela, n'est-ce pas ?

Bien sûr, ai-je chuchoté. Au revoir.

Au revoir, a-t-il répété, puis il s'est redressé de toute sa taille, dos raide, et il est reparti dans la direction d'où il était venu.

Je suis remontée dans l'arbre. Quand Basil se réveillerait, je lui donnerais la pièce, elle lui plairait. Je lui dirais que je l'avais trouvée accrochée dans l'arbre, enveloppée dans le tissu avec le pain et le vin. Je lui dirais que c'était tout ce que j'avais trouvé, que tout cela était là, simplement, tout seul.



Nous avons chevauché, chevauché, chevauché.

Et puis, à un certain moment, nous avons atteint la mer, de l'eau pour toujours. Et toujours, toujours, toujours. Nous sommes entrées dans l'eau jusqu'aux genoux, le bord de nos tuniques flottant à la surface et redescendant avec l'onde. Basil m'a regardée. Goûte à l'eau, m'a-t-elle dit.

J'ai fait une coupe avec ma main, j'ai pris de l'eau, bu. Puis j'ai vomi.

Du sel, ai-je hoqueté.

Du sel ! Elle a ri. Et de l'eau, ensemble ! Toute cette eau, et rien à boire, pas une goutte ! Elle a ri à nouveau et s'est retournée pour faire face à la mer mouvante, vivante, empoisonnée par le sel. Elle a fermé les yeux et prié.

Je me suis agenouillée de sorte que l'eau atteignait presque mon menton, et j'ai laissé les vagues me pousser-tirer, manquant presque me renverser chaque fois, manquant presque m'attirer sous l'eau, mais pas tout à fait.



Au pied de la ville de Carthage, en bas, au niveau de la mer, se trouvait un cercle, un immense port militaire plein d'hommes, de navires et d'armes de guerre. Au sommet, en haut d'une longue pente claire parsemée de grands arbres et d'édifices couleur de miel, il y avait un deuxième cercle, le temple des vestales. Nous avons monté depuis le port, monté, monté, monté. Nous

avons passé les gardes, nous sommes entrées et nous avons monté et, comme tous les autres, ce faisant nous avons abandonné une petite part de nous-mêmes et, en retour, nous sommes devenues une partie d'elle, nous sommes devenues la ville, où les rues étaient pleines de monde et où la clameur noyait tout comme le soleil.

Nous avons réussi. J'ai réussi, j'ai dit, et Basil n'a pas entendu, n'a même rien remarqué.



Le lendemain matin, nous nous sommes vêtues de blanc, enfilant les capes, les châles et les voiles que Sossia et Maxima, deux des vestales, nous avaient donnés. Et bien que nos tuniques dessous aient été du même gris-brun crasseux que d'habitude, et bien que nous ayons eu des armes là-dessous, enfouies, nous avions l'air Bien. Comme si nous avions pu, réellement, Être Bien. Passablement pures.

Qu'est-ce qui se passe si on se fait attraper à se faire passer pour une vestale quand on n'est pas véritablement une vestale ? ai-je chuchoté tandis que nous marchions dans les rues brûlantes de monde, d'animaux, de mouches et de bruit. Tout cela s'écartait devant nous comme des herbes folles s'écartent devant l'eau, aussi c'était un peu plus tranquille et Basil pouvait m'entendre.

On nous tue, a-t-elle répondu.

Oh, j'ai dit.

Du plomb fondu dans la gorge, probablement, a précisé Basil.

Oh.

Mais on n'a pas le droit de tuer une vraie vestale, a dit Basil, alors Sossia et Maxima ne subiraient pas le même châtement pour nous avoir prêté des vêtements et nous avoir coiffées.

Une vache se trouvait dans la rue devant nous. Son propriétaire, exténué et gêné, essayait de l'éloigner du chemin en disant : VIENS, à l'animal, puis : Désolé désolé, à nous, puis : ALLEZ VIENS, puis : Désolé désolé désolé.

Ce qu'ils leur feraient, plutôt, a continué Basil, c'est de les enterrer vivantes. Ce qui ne compte pas comme de les tuer, même si elles mourraient, certainement, à terme, de faim ou par suffocation. Ce serait simplement indirect. Et ça prendrait plus de temps. Et ce serait... plus sombre.

Oh, j'ai dit.

La vache a fait un pas en arrière. Le propriétaire semblait au bord des larmes.

Rappelle-toi simplement de marcher d'un pas calme et confiant, a chuchoté Basil. Rappelle-toi simplement qu'on est en visite pour le festival et les jeux. Qu'on est en visite depuis l'autre côté de l'eau.

Eh bien, j'ai dit, c'est vrai. C'est bien.

Exactement, a dit Basil.

Le propriétaire a baissé les bras et a laissé la vache aller là où elle l'entendait, à reculons. Il l'a suivie en disant : Désolé, désolé, désolé, et nous avons poursuivi notre chemin. C'était Carthage et c'était merveilleux.

Penses-tu que nous allons la reconnaître ? ai-je demandé à Basil après que la vache et l'homme ont eu disparu dans la foule. Après tellement d'années ?

On est identiques, a dit Basil. Nous toutes.

Vous êtes identiques, ai-je dit. Pas moi.

Oui, toi aussi, a dit Basil. Nous allons la reconnaître et elle va nous reconnaître, a-t-elle dit doucement, fermement.

Comment tu sais ?

J'ai prié.

Et ça fait que tu sais ?

Oui. Et ça fait qu'elle sait aussi. Elle saura.

Un homme qui vendait des rangées et des rangées de petits pots d'huile nous en a tendu un, cadeau ou offrande. Mais Basil l'a refusé d'un geste.

J'ai hâte, a-t-elle dit. As-tu hâte ?

Traversant le merveilleux fabuleux chaos, nous descendions vers le centre, la prison.

Oui, j'ai dit. C'était vrai, même si je n'étais pas trop sûre de savoir hâte à quoi.



J'ai essayé de rendre Felicitas confortable, a dit le soldat. On a essayé.

Deux prisonniers étaient pelotonnés ensemble dans le coin de la cellule, là où tombait le rai de lumière de la porte. Des hommes. Ils nous regardaient, yeux écarquillés. Je suis désolé, a dit le soldat. Il a levé les yeux vers moi, vers mon visage, puis a détourné le regard, baissant le regard vers ses mains. Son épée était à terre, appuyée au mur, hors d'atteinte. Mes armes, attachées, étaient lourdes contre ma poitrine et mes hanches. Je ne voyais pas notre sœur ; le soldat devait être entre nous et elle. Désolé, a-t-il répété, plus doucement.

J'ai jeté un coup d'œil à Basil, tentant de croiser son regard, mais elle fixait le soldat, droit devant elle.

Merci, ai-je murmuré. Je suis sûre que vous avez fait de votre mieux. Ce n'est pas de votre faute.

Même si c'était sa faute, disait l'expression de Basil, sa main serrée en poing. Même si la faute revenait exactement à des hommes comme celui-ci.

Vous êtes ici pour la récupérer, j'imagine ? a dit le soldat.

J'ai à nouveau tenté de croiser le regard de Basil. Rien, droit devant.

Oui, j'ai dit.

Le soldat semblait fatigué. Le ciel soit loué, a dit-il dit. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il faut faire d'un bébé. Ça n'était jamais arrivé avant.

Basil a flanché, laissé son regard dévier vers moi avant de le détourner à nouveau, droit devant.

Oui, j'ai dit. Bien sûr.

Oui, a-t-elle dit.

Bien sûr, a dit le soldat, plus pour lui-même qu'à nous.

Il a fait un pas de côté et elle est apparue, notre sœur, comme nous, comme toujours, roulée en boule, encore, sur le sol. Dans une flaque noire. Pas de paille, pas de matelas, juste la terre dure et chaude.

Et sur le sol près d'elle, nu, collé contre son flanc comme un chien, il y avait un bébé.

Nouveau, minuscule. Un bébé comme un souffle retenu.

Une fille se trouvait derrière eux, enceinte et jeune, très jeune, les mains posées sur le flanc et la tête de Vitoria, protectrice, possessive. Elle était aussi immobile, les yeux aussi grand ouverts que les hommes tapis dans le coin.

Elle a eu du lait, a dit la fille. Le bébé a eu du lait.

Mais je n'avais rien pour l'emballoter, a dit le soldat qui, même s'il ne cadrerait pas dans l'image, même s'il n'aurait pas dû y être, était tout de même là. Je suis désolé, a-t-il dit. Ses vêtements à elle étaient trop tachés, trop mouillés, et mes affaires étaient trop rudes, trop...

Il s'est écarté de nous d'un pas, comme s'il avait peur. Je suis désolé, a-t-il dit. Vous allez laver le bébé, je le sais. Vous l'emmènerez dans un endroit propre et sûr, je le sais.

Basil a hoché la tête.

La tache foncée autour de Vitoria était du sang. Du sang et d'autres fluides corporels, d'autres fluides de vie, échappés de notre sœur et du bébé. J'avais déjà vu cela, quand la mère de Quiteria était morte avec le bébé à l'envers qui refusait de sortir, tandis que toutes nous courions, apportions de

l'eau boueuse et limoneuse, du ruisseau au feu à la maison, et que nous sortions des affaires ensanglantées, de la maison au ruisseau au soleil, gardant les autres bébés à l'écart, dehors dans l'ombre des arbres, dehors avec les hommes. Et quand notre voisine était morte, à son premier, quasiment aussi petite que le bébé. Et la sœur adoptive de Quiteria, toute seule dans le verger. Et la femme qui emmenait les moutons se faire tondre chaque printemps. Et encore, et encore, et encore, femmes et fluide intérieur, hommes et sang au-dehors, encore. Des flaques sombres qui grandissaient, encore.

La porte de la cellule était ouverte, la barre levée. Rien ne nous empêchait d'entrer, ni ne les empêchait de sortir. Pourtant, personne ne bougeait. L'espace d'un battement de cœur, personne n'a bougé.

Puis Basil a pris une inspiration et a fait un pas en avant. Elle s'est approchée de notre sœur, et je suis allée vers l'enfant. Je l'ai soulevé et il ne pesait rien.

Elle est morte, n'est-ce pas ? a dit Basil.

Et le bébé a ouvert les paupières et a levé les yeux vers la voix, vers elle, vers moi, vivante. J'ai enlevé mon voile, j'ai enveloppé l'enfant, et le tissu blanc s'est taché de rouge, de rose, et elle a donné des coups de pied contre ma poitrine, elle a ouvert la bouche, elle a crié, et le son a empli le cercle de pierre de la prison, a empli nos oreilles, a tout empli, vivante, vivante, vivante.



Vitoria, notre sœur, était morte. Elle n'a pas bougé quand nous lui avons pris le bébé, n'a pas bronché quand l'enfant a crié. Tenant le bébé d'une main, j'ai posé l'autre sur sa poitrine, nue là où sa tunique avait été déchirée. La peau était douce. Douce et fraîche. Elle avait les cheveux relevés, tressés, comme si on avait pris soin d'elle, comme si elle avait été importante pour quelqu'un. Basil lui a embrassé le front, je lui ai embrassé le front, et nous avons fait des serments silencieux.

Avant de partir, j'ai déchiré la tunique de Vitoria un tout petit peu plus, là où elle l'était déjà, pour arracher un lambeau de tissu, long comme le plus petit de mes doigts. Je l'ai glissé sous ma manche, caché.

Bénies soyez-vous, a dit la fille qui était derrière, dans l'ombre.

Bénie sois-tu, a répondu Basil. Et puis, en levant les yeux, vers elle, elle a dit : Je suis désolée. On ne peut pas...

Je comprends, a dit la fille. Ça va aller. Ça va aller pour nous.

Nous avons pris le bébé, encore hurlant, encore vivant, et nous sommes parties. Le soldat se tenait à l'écart, en retrait.

Merci, a-t-il dit, rapidement, pendant que nous partions.

Basil a répondu par un petit hochement de tête et j'ai fait de même. C'est tout. Nous avons pris le bébé et nous sommes parties.



Le bébé pleurait pendant que nous sortions de la prison, pleurait tandis que nous retournions dans la rue, dans le jour, plissant les yeux, donnant des coups de pied à cause du choc de la lumière.

Chut, chut, chut, disait Basil, qui nous tirait en me tenant le bras. Nous marchions aussi vite que nous le pouvions sans éveiller de soupçons, en regardant droit devant nous. Il fallait trouver comment nourrir un bébé et puis il faudrait retourner chez les véritables vestales, au temple. Et à ce moment-là, peut-être, nous pourrions penser à Vitoria. Nous pourrions penser à la sœur que nous avions perdue juste avant de la retrouver. À la façon dont les choses auraient pu se passer, à ce qui aurait pu arriver si nous n'avions pas dormi l'une des heures que nous avions dormies, si nous ne nous étions pas arrêtées pour manger, pour boire, pour regarder l'eau, le port, les murs de la ville, si nous n'avions pas attendu après cette vache, cette idiote de vache. Nous marchions sans fin dans les rues en lacets de la ville, en ne pensant pas à cela, en essayant de ne pas penser à cela, et en nous efforçant de ne pas regarder les gens qui nous regardaient. Nous avançons, yeux ouverts esprit fermé, dans les rues, à travers les gens, les pleurs, les pleurs et les pleurs du bébé.

Je faisais le décompte dans ma tête. Neuf huit sept, puis sept six cinq, puis cinq quatre. Juste quatre.

Juste quatre, ai-je murmuré à Basil en regardant droit devant.

Cinq, a-t-elle murmuré en retour. Avec ce bébé, cinq maintenant.

Le bébé pleurait.

Les gens nous dévisageaient.

Il faut trouver une chèvre, ai-je dit.

Nous n'avons même pas eu besoin d'acheter la chèvre. Nos vêtements étaient plus puissants que des épées. Nous avons ce bébé à purifier, a dit

Basil à une femme à un étal du marché. Alors nous avons besoin d'une chèvre. Un sacrifice.

La femme a hoché la tête.

Une femelle, a dit Basil.

La femme a hoché la tête.

Qui donne du lait.

La femme a hoché la tête, n'a rien dit, est allée chercher parmi ses chèvres. Ces vêtements étaient si puissants qu'ils rendaient les gens muets, sauf pour le mot désolé. Comme des épées.

La chèvre que nous a donnée la femme du marché était d'une teinte entre le gris et le brun, une non-couleur. La femme nous l'a donnée, nous l'avons prise et nous sommes parties, juste comme ça.

La chèvre avait une longe en corde rude et nous suivait partout où nous la tirions, en trouvant le moyen de découvrir des plantes à arracher et à mâcher sans jamais arrêter.

On devrait l'appeler Julia, a dit Basil.

Et même si j'avais l'impression que je n'aurais plus jamais envie de sourire, j'ai souri.

Oui, j'ai dit. Bien.

Dans le temple, le bébé a tété goulûment, presque frénétiquement, Julia la chèvre tandis que je maintenais en place son corps chaud et crispé. Elle était encore emmaillotée dans le voile, elle était encore sale. D'abord se

nourrir, ensuite se laver. Toujours. Une fois le bébé nourri, la chèvre et moi avons fixé le feu du temple qui flambait vivement, même par cette forte chaleur. Toujours.

Elle avait changé son nom, ai-je dit. Le soldat l'appelait Felicitas, pas Vitoria. À un moment entre son départ et maintenant, Vitoria avait changé son nom.

Je n'avais pas remarqué, a dit Basil en déroulant l'étoffe blanche dont elle était vêtue. Il l'a appelée comme ça ?

Oui, ai-je dit. Felicitas, pas Vitoria. Elle a tracé une ligne entre nous, avant, et elle, ici, maintenant. Changer de nom, c'est se séparer de quelque chose, de quelque chose dont on ne veut plus.

Pas toujours, a dit Basil, dont la tunique gris sale commençait à apparaître à nouveau, émergeant comme un papillon à l'envers.

Presque toujours, ai-je murmuré.



Sept jours après avoir récupéré le bébé, nous lui avons donné un nom. Nous avons marché en cercle autour d'elle, comme le souhaitaient Sossia et Maxima et les autres vierges du temple, et nous avons versé de l'eau tiède sur sa tête, comme le souhaitait Basil. Les rondes des vierges l'ont désorientée et l'eau de Basil l'a fait crier. Nous l'avons purifiée ainsi et puis nous l'avons nommée.

Vitoria ? a dit Basil.

Non, ai-je dit. Felicitas.



Huit jours après avoir récupéré le bébé, le moment est venu de repartir. De dire merci merci merci à Maxima et à Sossia, de prendre la chèvre et l'enfant et de nous en aller. Quiteria était de l'autre côté de l'eau, à attendre. Il était temps de partir.

Je ne veux pas m'en aller, ai-je murmuré.

Il le faut, a chuchoté Basil.

Par terre, le bébé dormait. À côté d'elle, la chèvre mâchouillait. Le feu crépitait, irradiait.

Eh bien, a dit Sossia, qui nourrissait le feu à l'aide de feuilles d'olivier sèches, les y laissant tomber une à la fois parce qu'elle aimait les entendre grésiller, si vous ne voulez pas partir, vous n'êtes pas obligées de vous en aller.

La plus vieille des vestales allait se retirer ; dans deux semaines elle aurait quarante et un ans, elle aurait servi son temps et aurait fini. Il y avait un homme, au marché, un vendeur de grenades, qu'elle désirait épouser. Elle voulait porter des couleurs autres que le blanc et passer moins de deux heures à se coiffer le matin, et épouser l'homme qui vendait des grenades au marché. Voilà pourquoi elle s'en allait. Elle avait fini.

Alors il va falloir qu'on la remplace, a dit Sossia. Parce qu'on sera cinq et qu'on doit être six, toujours. Sauf qu'il n'y a pas de pères qui ont offert leurs filles récemment. Ils veulent plutôt les marier.

À des hommes qui vendent des grenades au marché ? a demandé Basil.

Pourquoi pas, a dit Sossia. Puis, après avoir réfléchi : En fait, sans doute pas. Mais quand même.

Alors... il y a une place libre, ai-je dit.

Ouais, a dit Sossia en tenant une feuille au-dessus de la flamme comme pour l'agacer, une sorte de torture, avant de l'y laisser tomber. On pourrait dire, a-t-elle poursuivi, qu'ils ont entendu parler de notre besoin, de l'autre côté de l'eau, qu'ils ont envoyé une remplaçante, puisqu'ils en avaient déjà beaucoup, parce que les pères là-bas ne se soucient pas autant de leurs filles. Ni de mariage.

Mais si, a dit Basil.

Peu importe, personne ne le saura, a dit Sossia. Ils pensent que vous avez tous onze doigts et des pieds plantés à l'envers, de toute façon.

Vraiment ? a demandé Basil.

Et des visages comme le mien, ai-je ajouté.

Non, a dit Sossia. On connaît des visages comme ça ici aussi. Toutes les villes en connaissent. Toutes les villes, tout le monde. De toute manière, ils pensent que ça rend plus saint, d'avoir survécu.

Ouais ? ai-je fait.

Ils le pensent parce que c'est vrai, a dit Basil.

Exactement, a dit Sossia. Oui, exactement. Alors. Qu'en dis-tu, Liberata ? Veux-tu rester ? Ils organiseraient probablement un défilé, quelque chose du genre, pour t'accueillir officiellement, on est assez bien nourries, et on n'a presque jamais besoin de payer quoi que ce soit.

Oui, je veux rester, ai-je dit en regardant Basil, et pas Sossia.

Es-tu sûre ? a demandé Sossia. Une fois que tu y es, tu y es, c'est fini.

Elle est sûre, a dit Basil, doucement, en me regardant moi, et pas Sossia.



J'ai raccompagné Basil jusqu'aux portes de la ville. J'étais toujours vêtue de blanc ; elle était habillée normalement, dans sa tunique munie de poches pour les armes qu'y avait cousues Quiteria. Une foule importante essayait d'entrer en ville et les portes n'étaient pas très larges, aussi nous avons dû nous arrêter et attendre en file avec ceux qui voulaient sortir.

Tu sais ce qui est bizarre ? a dit Basil.

Non, ai-je dit. Quoi ? Une femme portant une poule vivante sous chaque bras s'est jointe à la file derrière nous.

Ils ne nous ont pas demandé de les pardonner, a dit Basil. Les autres prisonniers dans la cellule avec Vitoria. Ils auraient pu nous le demander, on en avait le pouvoir, en tout cas ils croyaient qu'on l'avait, mais ils n'ont même pas demandé.

Un homme avec un grand panier plein de paniers plus petits s'est mis en ligne derrière les poules.

Peut-être qu'ils voulaient mourir, ai-je dit.

Personne ne veut mourir, a dit Basil.

Peut-être. Peut-être que personne ne veut mourir. Mais parfois les gens veulent cesser de vivre.

Basil s'est retournée de sorte à être face à moi plutôt que tournée vers le devant de la file. Tu seras heureuse ? a-t-elle demandé. Ici ?

Peut-être, ai-je répondu. Je crois que je pourrais être heureuse.

Quelqu'un près du début de la file a crié quelque chose, ils ont cessé de laisser entrer les gens et ont plutôt commencé à en laisser sortir ; la ligne s'est soudain mise à tirer par en avant comme les longes que Julia voulait toujours mâchouiller.

Peut-être, a dit Basil, peut-être que ces prisonniers savaient quelque chose qu'on ignorait. Quelque chose sur la vie après la vie. Une vie meilleure.

La ligne a été tirée vers l'avant de deux pas et nous avec.

Peut-être, ai-je dit.

Trois pas.

Oui ? a demandé Basil.

Oui. Peut-être, oui.

D'accord, a dit Basil. D'accord. Bien.

Au revoir, Basil, ai-je dit. Pour l'instant.

Pour l'instant, a dit Basil. Je t'aime. Dieu t'aime.

Je sais, ai-je dit. Je sais, je sais.

Et puis elle a été de nouveau tirée vers l'avant avec la foule, jusqu'à la porte, puis au-dehors.



L'eau que nous avons traversée était une frontière, la vie avant et la vie après. Basil est retournée et je suis restée.



Bébé Felicitas est restée avec moi. Tout le monde était au courant que les vestales avaient sauvé un bébé, et tout le monde s'entendait pour dire que, avec mon visage, je n'aurais jamais eu un bébé à moi, aussi il était convenable de le garder sans risquer la honte ou l'expulsion ou la mort après avoir été ensevelie et abandonnée. C'est ainsi que Felicitas est restée avec moi. Elle vivait dans le temple et grandissait, et quand elle a été trop vieille pour le lait de Julia elle a gardé la chèvre comme animal de compagnie, lui offrant des morceaux de son propre repas et les feuilles d'olivier qui étaient destinées au feu. Et nous n'avons jamais eu besoin de songer à manger la chèvre parce qu'il y avait toujours autre chose à manger, toujours assez. Felicitas a appris à garder les flammes heureuses mais pas hors de contrôle, et à compter en énumérant le nom de mes sœurs :

Quiteria, un

Marina, deux

Gema, trois

Germana, quatre

Liberata (maman), cinq

Basilissa, six

Felicitas (Vitoria ; autre maman), sept

Eumelia, huit

Genebra, neuf

Et Felicitas, toi, dix, ajoutais-je.

Et Felicitas, moi, dix, répétait-elle.



Une fois ses trente ans de service terminés, Sossia s'est retirée et est partie s'occuper de ses parents dans leur petite ville près de la mer qui puait le poisson et les chiens, et où les gens, disait-elle, même ceux qui se haïssaient parce que l'enfant de l'un avait teint le mouton de l'autre avec de l'eau de betterave, ou que le filet de pêche de l'un remontait vide toutes les fois que l'autre lorgnait son bateau, tous les gens, même ceux qui se haïssaient, se rassemblaient le matin et s'asseyaient sur les gros rochers face à la mer pour regarder Aurore annoncer le jour nouveau, tous les jours, peu importe qui détestait qui, peu importe qui aimait qui, peu importe, ils s'asseyaient tous ensemble pour regarder le soleil qui se levait toujours ; ils savaient qu'il ne se lèverait pas, Aurore n'y arriverait pas, s'ils n'étaient pas tous là. Ils regardaient en silence, ensemble, et puis ceux qui n'avaient pas commencé à travailler pour la journée s'en allaient se mettre à l'ouvrage, et ceux qui étaient déjà debout depuis des heures avec des filets ou des bateaux s'en allaient pour retourner travailler, ceux qui ne se haïssaient pas bavardaient en s'éloignant, ceux qui haïssaient tout le monde partaient en silence, tous les jours.

Est-ce que tes parents sont des haineux ou des bavards ? ai-je demandé.

Ça change, a dit Sossia. Ces derniers temps, je crois, mon père est bavard et ma mère haineuse. Mais mon père est désormais trop faible pour descendre par ses propres moyens, alors ma mère le porte. Comme elle est haineuse, elle le porte en silence, avec l'aide d'un voisin. Il est assez petit et léger maintenant ; j'imagine que ce n'est pas trop dur. Je crois que je serai suffisamment forte pour le porter sans aide. Et elle aussi, si elle atteint jamais ce stade. En deux voyages distincts, bien sûr.

Et seras-tu bavarde ou haineuse ?

Je serai heureuse.



Maxima a fini ses trente ans, s'est retirée et est allée vivre avec la jeune fille qui livrait le bois pour le feu, laquelle, après trente années, n'était plus une jeune fille, la fille au rire aussi large que ses épaules, aussi large que le sourire de Maxima tous les jeudis quand elle savait que la fille viendrait. La fille laissait le bois en pile près de la porte toutes les semaines à peu près à l'heure où Maxima revenait de chez le vendeur d'herbes, merveilleusement parfumée. Maxima avait passé derrière son oreille un brin de romarin qui pointait hors de son voile. Elle donnait une tige de lavande à la fille, qui la portait derrière sa propre oreille toute la semaine, jusqu'à ce qu'elle revienne, jusqu'à ce que Maxima glisse une main dans son voile, dans le noir d'une chevelure qu'elle ne voyait jamais, qu'elle sentait seulement, qu'elle tire la vieille lavande pour la remplacer par un brin tout neuf. La fille, qui n'était plus une fille, avait eu un mari, mais il était mort.

Ça ira ? a demandé une autre vestale pendant que Maxima pliait la seule tunique de rechange qui lui appartenait en propre et pas au temple. Vous aurez assez ?

Tout ce dont on a besoin, a dit Maxima. Nous aurons tout.



Et toi ? ai-je demandé à Felicitas, après qu’elles furent parties, après qu’elle-même eut cessé d’être un bébé de lait de chèvre dont les cris se répercutaient sur les murs comme des grelots nuit et jour pour devenir une enfant au ventre rond qui bondissait entre les murs comme une abeille qu’on garde à l’intérieur, avant de se transformer en jeune adulte élancée et taciturne, faisant les cent pas sur la longueur du temple comme une prisonnière. Je la serrais dans mes bras et la regardais grandir, la serrais et la regardais, la serrais, la serrais, la serrais et la serrais et, en même temps, je tenais la question à distance, hors d’atteinte de nous deux, aussi longtemps que je l’ai pu, la repoussant, loin, dès qu’elle menaçait d’éclater au grand jour. Mais maintenant Felicitas avait dix-sept ans. Elle était aussi vieille que je l’étais à mon arrivée. Mais maintenant ce n’était plus juste de refouler cette question. C’est ainsi qu’un matin, après un porridge au lait de chèvre pareil-à-celui-de-tous-les-autres-matins, après qu’on se soit occupées du feu et du bois, comme tous les matins, j’ai ouvert la petite porte à l’arrière de ma tête et j’ai laissé la question en dégringoler :

Et toi ? ai-je demandé d’une voix aussi forte que j’en étais capable. Felicitas, veux-tu rester ou partir ?

J’avais trente-quatre ans. J’étais à peine à la moitié de mon service.

J'ai le droit ? a-t-elle demandé.

Nous préparions des bâtons destinés à donner du feu aux voisins, choisissant ceux de la bonne taille dans notre grand monticule enchevêtré. Pas trop gros, sans quoi nous manquerions de bois pour le feu, pas trop petits, sans quoi la flamme s'éteindrait. Felicitas était particulièrement exigeante. Il n'y avait que deux branches dans sa pile, pour l'instant.

Tu n'as pas fait de serment de trente ans, ai-je dit. Et tu es assez vieille, maintenant. Tu pourrais partir, maintenant, si tu le voulais. J'ai repoussé une brindille trop petite vers la sécurité de la grosse pile. Ma pile à moi était presque terminée, quarante-huit bâtons.

Elle a pris une branche, l'a examinée avant de la reposer. En a choisi une autre, a fait la même chose. Eh bien, a-t-elle dit, je ne savais pas que c'était possible. Je ne savais pas que j'avais le droit.

Ça l'est, ai-je dit. Tu l'as. Je regardais ma pile plutôt qu'elle. Tous mes bâtons semblaient inadéquats maintenant, trop petits ou trop grands. Le droit, je veux dire. Tu as le droit, j'ai dit. Pas moi, mais toi oui.

Elle aussi regardait ma pile. Puis la sienne. Plutôt que de me regarder moi. Oh, a-t-elle dit. Oh. Je veux dire. Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que je veux. Je vais y penser, d'accord ?

D'accord.

Même si nous savions bien toutes les deux, elle et moi, qu'elle savait. Elle a placé ses deux bâtons sur ma pile, puis a ramassé le boisseau au complet et a tourné les talons pour l'apporter au feu.

Elle est partie avant ses dix-huit ans. Elle a pris Julia IV, sa dernière chèvre en titre, un peu de romarin, autant de pièces de monnaie que j'avais réussi à en fourrer dans sa sacoche, et une petite flasque de vin.

Et ceci ? ai-je demandé, main ouverte pour révéler la lisière de tissu crasseuse ayant appartenu à la tunique de ma sœur, sa mère. Veux-tu prendre ceci ?

Non. Je laisse ça ici. Je risquerais de le perdre. Je le récupérerai quand je reviendrai. Garde-le en sécurité ici.

Du pain ?

Oui, je vais prendre du pain, a-t-elle répondu, et elle a pris la miche que je tenais dans mon autre main.

Elle est partie traverser l'eau, retourner là d'où je venais, pour essayer de trouver mes sœurs, le commandant, les arbres. Je lui avais dessiné une carte. Après toutes ces années, j'étais encore capable de dessiner la carte parfaitement, sans erreur. Elle l'avait copiée, trait après trait. Je vais revenir, avait-elle dit. Je me souviendrai.

Puis elle est partie et je suis restée où j'étais, les pieds fermement plantés au sol.

J'ai fini mes trente ans. Je ne voulais pas me retirer. Je ne voulais pas m'en aller.

Alors je suis restée. J'ai nourri le feu, partagé le feu, j'ai monté et descendu des rues en pattes d'araignée, fendant la foule, et j'ai attendu.

J'enroulais et pliais le tissu blanc, encore et encore, et j'attendais. Je cueillais du romarin, j'accordais le pardon aux prisonniers, j'accordais le pardon à davantage de prisonniers, et puis à d'autres encore, et j'attendais.

Je me suis procuré une autre chèvre et je ne l'ai pas mangée.

J'attendais.

Et quand j'ai été vieille, que le reste de mon corps s'est déformé et flétri pour correspondre à mon visage, et qu'on m'a allongée sur un matelas tiré près du feu, où la chaleur était si entière qu'elle en devenait presque fraîche, presque Bien, et que les nouvelles vestales, les jeunes, se sont penchées au-dessus de moi, toutes belles dans leurs voiles blancs, comme le ciel, comme le feu, pour dire : Ma sœur ?, j'ai dit :

Donnez-lui ceci.

J'ai ouvert la main et l'ai levée, avec le bout de tissu, vers elles, et la chèvre, Julia IX, a voulu le manger, mais une jeune vestale l'a repoussée en disant :

Pour Felicitas. Bien sûr.

Non, j'ai dit. À la chèvre. Je voulais dire de le donner à la chèvre. Ça fait des années qu'elle essaie de le manger. Vous pouvez le lui donner, maintenant.

C'est ce qu'elles ont fait. La chèvre a mangé le bout de tissu et a bêlé pour en avoir d'autre, mais il n'y en avait plus, aussi elle s'est éloignée, et les nouvelles, jeunes vestales l'ont observée pour être sûres qu'elle n'essaierait pas de sauter dans le feu ou quelque chose du genre, avant de se

retourner vers moi, et à ce moment-là leurs visages n'étaient pas leurs visages, c'étaient les figures de Basil, de Quiteria, de Vitoria, de Gema et de Germana. La figure de Felicitas. Et leurs visages ressemblaient exactement au mien, qui ressemblait exactement aux leurs, sans la moindre différence de temps, de lieu ou de peste.

J'ai fermé les yeux et j'ai souri

et le feu brûlait, frais,

et le feu n'est-il pas semblable à de la musique ?

n'est-ce pas ?

et j'ai été soulevée,

n'est-ce pas ?

plus haut

plus haut.

Basil

Imaginez ceci :

Imaginez un Dieu qui est tout, mais réellement Tout. Et parce que tout est suffisant, plus que suffisant pour tout le monde, ce Dieu ne se retiendrait pas. Ce Dieu donnerait, donnerait et donnerait. Plus Il donnerait, plus Il serait. Ce Dieu serait quelque chose, quelque chose qui existe, qui arrive, arrive et arrive, ce Dieu qui serait don, vie, être, arrivée. Ce Dieu. Ce serait l'Unique Dieu parce que si ce Dieu était, alors il ne pourrait pas y en avoir d'autres, il n'y en aurait pas Besoin. Ce Dieu du Don. Du Tout.

Certaines personnes sont incapables de s'imaginer cela. Parce que c'est trop grand, c'est trop. C'est comme d'essayer de voir toutes les étoiles du ciel d'un seul coup. C'est trop Vrai.

Mais essayez, si vous le pouvez. Essayez de penser au soleil.

Essayez de penser à une mère, notre mère, à moi et Liberata. Elle a eu douze enfants naturels. Plus les quatre qui sont morts. Plus nous. Ça fait dix-huit. Dix-huit vies qu'elle a faites. Des vies qu'elle a créées, portées, allaitées, langées.

S'il existait un Dieu qui était affaire de vie, de donner la vie, de partager la vie, du grand Tout de la Vie, elle pourrait être semblable à ma mère. Ou à

la vôtre. Songez à cela.

Imaginez cela.

Et alors, plutôt que pour le sacrifice, plutôt que pour la mort, on existerait pour exister ; on serait. On se glorifierait dans la gloire de l'être. On courrait, pour toujours. On courrait nourris non pas par la nourriture ni par l'eau, mais par l'être, par l'arrivée, par la joie de l'arrivée, maintenant. On chanterait Maintenant Maintenant Maintenant. On courrait nourris par le feu.

Comme le soleil.

En vie avec le, parties du, Tout, le ventre plein de Vie et de feu, comme une mère, comme le soleil.

Amen, amen, amen.



Quand nous étions malades, quand la peste est arrivée et que Gema, Germana et Liberata étaient malades, qu'elles étaient entre les mondes, ma mère et ma sœur adoptive Taga sont aussi tombées malades. Taga était encore bébé, elle pouvait à peine marcher à quatre pattes, et seulement à reculons, et elle n'avait que trois dents. Ma mère était enceinte. La plupart des gens atteints de la peste étaient malades-muets, geignant, sommeillant, brûlant de fièvre et comme assourdis, mais pas Taga. Elle était malade-stridente, elle pleurait et criait à pleins poumons, faisant fuir tous les oiseaux dans les arbres, toutes les araignées de la maison. Elle se mettait à crier, malade-colère, malade-aveugle, et ma mère, yeux clos, malade-muette près d'elle, tendait les bras et la soulevait pour la poser sur sa poitrine nue,

et Taga hurlait et se tortillait jusqu'à ce qu'elle trouve son sein, puis elle le prenait, prenait le lait, et pendant qu'elle tétait, qu'elle buvait, le rouge quittait lentement son visage et elle devenait fraîche, silencieuse.

Ce n'est pas mauvais pour elle ? demandais-je. De boire ton lait maintenant, quand tu es malade aussi ? D'avoir du lait malade ?

Non, disait ma mère. Ce n'est pas mauvais. Ce n'est pas mal. C'est la meilleure chose ; c'est la seule chose, maintenant. Mon corps sait de quoi elle a besoin, et son corps sait de quoi j'ai besoin.

Alors tu la sauves et elle te sauve ? Ça tourne en rond ?

Oui.

Et ça ne fait pas mal ? Même pas un peu ?

Ça ne fait pas mal, Basil, a dit ma mère. C'est la seule chose qui ne fait pas mal.

Imaginez un tel Dieu.



La première fois qu'un soldat est venu dans le verger où nous vivions, il est venu seul, et il m'a prise seule. J'avais peur, bien sûr, d'accord, un peu. Je n'avais que onze ans, je n'étais pas encore forte, ni sûre de quoi que ce soit, alors oui, j'avais peur, mais j'étais aussi excitée. Je n'avais jamais rien vu passé l'enchevêtrement de nos arbres malingres, et la route sur laquelle il m'a portée était plus longue et plus droite que tout ce que j'avais jamais

connu, sa tunique d'une couleur plus profonde, son armure plus chaude que tout contre mes jambes nues.

Cyllia est malade, m'a-t-il chuchoté par-dessus son épaule en courant sur la route. Je suis désolé, a-t-il chuchoté, mais Cyllia est malade.

Je ne savais pas qui était Cyllia, mais je connaissais la maladie, alors j'ai dit :

Je suis désolée. Est-ce qu'elle va mourir ?

Je ne sais pas, a-t-il répondu. C'est pour ça que je voulais venir te chercher. Je voulais te le dire. Il a tourné la tête en arrière pour tenter de me regarder tout en continuant de courir, même si c'était impossible, en vérité. Est-ce que c'est toi ? a-t-il demandé. Que je devais trouver, à qui je devais le dire ? Est-ce que c'est toi ?

Je pouvais sentir son cœur battre à l'arrière de son cou, là où ma poitrine et mon ventre étaient enroulés, rapide, fort. Oui, ai-je dit. Oui, oui.

Ce soir-là, après que mes sœurs sont venues me chercher et qu'on a couru ensemble jusqu'à la maison, j'ai essayé de tourner la tête vers ma mère qui la maintenait en me tressant les cheveux pour la nuit, comme elle le faisait tous les soirs, et même s'il était impossible de me tourner comme il faut, j'ai essayé, et j'ai demandé :

Quand tu as rencontré mon presque-père, ton mari, avant qu'il soit ton mari, l'as-tu senti, as-tu su, pas ici,

j'ai posé la main sur ma poitrine,

mais ici ?

je l'ai glissée plus bas, bas sur mon ventre.

Là ? Est-ce que ça brûlait ?

Oh, mes dieux, a-t-elle dit. Je pense bien. Seize enfants plus tard avec cet homme, je crois bien. Peut-être pas toujours. Mais en général, oui. Elle a fermé les yeux, les a rouverts. On se donne ce qu'on peut, ton père et moi. On se donne ce qu'on peut. Elle a tendu la main, a chassé une mouche de mon bras. Qu'est-ce qu'on a, à part ça ? a-t-elle dit. Qu'est-ce qu'on a d'autre ?

Ses paroles ont résonné dans ma tête et sont revenues, encore et encore, comme le bruit d'un pot qu'on laisse tomber et qui se brise, et dont l'écho se réverbère entre les montagnes attentives.



Quelque éloignées que nous ayons été, quelle que soit la distance que nous avions courue, je pouvais encore l'entendre, pas toujours mais souvent, quand je me penchais pour examiner une pierre qui aurait pu être assez acérée pour être utilisée, quand je pensais un inconnu ensanglanté avec un bandage fait à même une tunique déchirée, quand je retirais d'entre mes dents des arêtes de poisson, plus transparentes et pures que tout, que tout le monde. Qu'est-ce qu'on a d'autre ? disait-elle. C'est la seule chose, disait-elle. La seule chose qui ne fait pas mal.

Je n'étais pas encore au courant, pour le Tout. Je ne connaissais pas le Dieu du feu et de l'eau et de l'être et de Tout. Mais j'entendais la voix de ma mère, dans les pierres, les mouches, le sang et les citrons, je l'entendais.

Alors je suis retournée, quelques années après ce premier soldat, quand nous étions toutes dans les montagnes, moi et mes sœurs qui étaient toujours vivantes, et que toutes nous avions chaud et soif, quand nous avions échappé aux soldats, plus nombreux, cette fois, quand nous étions enfuies à la course pour nous éloigner d’eux et, par conséquent, aussi de notre maison au village, sans dire au revoir à nos familles, sans avoir eu la chance de dire au revoir ou d’apporter quoi que ce soit avec nous. J’ai dit à Quiteria que j’allais chercher de l’eau, quelque chose qui puisse nous sauver, et c’est ce que j’ai fait, je suis allée en chercher là où j’étais sûre d’en trouver, chez ma mère, chez moi.

Il se trouve que je suis rapide. Plus rapide que n’importe laquelle d’entre elles, plus qu’un soldat, certainement, à ce moment-là. Je savais que je pourrais rentrer à la maison, revenir et échapper à n’importe quoi ou n’importe qui, s’il le fallait.

Alors quand mes sœurs et moi, âgées de treize ans, étions en train de périr de soif sous un arbre à moitié mort, j’ai descendu les montagnes en courant, jusqu’aux fourrés de la vallée, j’ai suivi la piste jusqu’au village. Je suis d’abord allée au ruisseau, et j’ai bu, bu et bu encore. Puis j’ai marché dans le ruisseau, droit dedans, jusqu’aux huttes, jusqu’à la maison de ma mère.

Tout le monde était sorti dans les arbres sauf une de mes sœurs et un de mes frères adoptifs, Taga, quatre ans, et Tagus, trois ans, trop jeunes pour vraiment travailler, trop vieux pour être portés par ma mère pendant qu’elle travaillait. Taga était en train de manger une écorce de citron, grattant sans arrêt de ses dents sur toute la longueur. Elle a levé les yeux quand je suis entrée.

Bonjour, a-t-elle dit.

Puis elle a recommencé à gratter.

Bonjour, Basil, a dit Tagus. Il était debout juste hors de portée des coups de sa sœur, à la regarder. Taga dit que je pourrai en avoir quand elle aura fini, a-t-il dit.

C'est gentil, ai-je dit. Je me suis penchée et les ai embrassés sur la tête, d'abord lui, puis elle.

Beurk, a dit Taga en grattant.

Beurk, a dit Tagus en l'imitant.

À ce moment-là, j'étais partie depuis quatre jours. Est-ce que maman est loin ? ai-je demandé.

Oui, a dit Taga.

Oui, a dit Tagus.

Savez-vous où ?

Non, a dit Taga.

Non, a dit Tagus.

Elle va bientôt avoir un autre bébé, a dit Taga.

Je sais, ai-je dit.

Je sais, a répété Tagus.

Oui, bon, c'est vrai, a dit Taga.

Bon, a dit Tagus.

J'ai trouvé ma vessie à eau suspendue à un crochet dans le mur d'argile, là où elle était toujours, avec les autres. Il y avait deux récipients sur le sol, non loin. J'en ai pris un.

Je me suis penchée pour embrasser à nouveau mon frère et ma sœur sur la tête.

Prenez soin l'un de l'autre, ai-je dit. Et de maman. Et du nouveau bébé.

Oui, d'accord, a dit Taga.

Et de Dada ? a dit Tagus. Et des grands enfants et de tout le monde ?

Oui, ai-je dit. Même de Dada. Même de tout le monde.

D'accord, a dit Tagus.

D'accord, a dit Taga.



Puis je suis retournée au ruisseau, j'ai rempli la vessie et le récipient d'eau fraîche, vivante, avant de m'enfuir en courant dans la végétation basse de la vallée, puis de remonter, dans la montagne, loin.

Je n'ai pas dit à Quiteria où j'étais allée, d'où venait l'eau. Je ne pouvais pas. Retourner à la maison, c'était une défaite pour elle. C'était baisser les bras. Et c'était aussi stupidement dangereux. Mais elle ne savait pas combien j'étais rapide, combien je pouvais l'être ; quand on est aussi

rapide, rien n'est si dangereux, ou ne paraît si dangereux. Alors je ne l'ai pas dit à Quiteria. Ni à ce moment-là, ni plus tard.

Et je ne l'ai pas dit à Marina non plus, parce qu'elle l'aurait dit à Quiteria, presque certainement, car elle était toujours en train de chercher quelque chose, n'importe quoi, pour se rapprocher de la flamme plus lumineuse, plus vive, de notre première sœur.

Et je ne pouvais pas le dire à Liberata, parce qu'elle aurait voulu venir aussi, avec moi, et elle ne pouvait pas. Elle était trop lente ; ç'aurait été dangereux pour elle, en vérité. Et je ne voulais pas être obligée de lui dire cela.

Alors j'y suis allée toute seule et je ne l'ai dit à personne après, secouant mes cheveux dans le vent sur le chemin du retour pour en chasser l'odeur de citron.



Nous avons eu assez d'eau, à l'époque. Nous avons survécu, à l'époque, là-bas, Marina tressait mes cheveux en fredonnant, Quiteria réfléchissait et planifiait, réfléchissait et planifiait, Liberata faisait le guet, là-haut dans son arbre, veillant sur nous toutes, seules ensemble.

Puis les soldats sont venus, encore, ils sont revenus nous chercher. Et j'aurais pu courir assez vite pour m'enfuir, mais mes sœurs en étaient incapables. Quoi d'autre ? murmurait la voix de ma mère, autour des jambes couvertes de cicatrices de Liberata, à travers les cheveux emmêlés de Marina. Qu'as-tu d'autre ? Alors je suis restée avec elles et j'ai laissé les soldats, avec leurs armures brillantes brûlantes, nous emmener.

Ils nous ont ramenées à la grande maison, qui était trop grande, trop trop grande pour être une maison, une vraie maison en tout cas, mais qui était, en réalité, notre maison, notre vraie maison, c'est du moins ce qu'ils affirmaient. Ils disaient aussi que ce serait non seulement notre maison, mais notre foyer, avec de la nourriture et de l'eau, du vin et même de l'amour, probablement, alors nul besoin de partir, de jamais retourner au village, s'il vous plaît, disaient-ils. Ils ont verrouillé la porte de notre chambre les premières nuits.

Nous sommes tellement reconnaissants de ce qu'ils ont fait, là-bas au village, qu'ils vous aient sauvées et élevées jusqu'à maintenant, ont-ils dit. Nous leur avons envoyé des paniers cadeaux.

Mais il faut que vous restiez ici, maintenant, d'accord ? a dit l'esclave au long nez et aux yeux foncés-noirs. Vous vous êtes déjà sauvées une fois, vous comprenez ? Alors on est censés verrouiller la porte pour les premières nuits. Pour le premier petit moment.

Jusqu'à ce que vous vous sentiez chez vous, a dit l'autre esclave, celle avec des joues comme de la pâte crue. Celle qui me pousserait plus tard sous l'eau et me ramènerait à la surface.

Votre père, disait-elle. Disaient-ils tous. Rien que cela. Votre père. Comme si c'était en soi une raison et une explication. Et pour eux, pour la plupart, c'en était une.

Votre père, disait Julia, qui était sa femme mais non pas notre mère. Elle soupirait et tapotait légèrement, le poing au-dessus de son cœur.

Nous y étions donc. Pas prisonnières en théorie, mais tout de même prisonnières. Heureusement, les prisons n'ont jamais vraiment posé

problème pour moi.



Même au début, ils ne verrouillaient pas la porte pendant la journée. La nouvelle maison était à cinq mille huit cent quatre-vingt-un pas à la course de mon ancienne maison. On remarquait rarement mon absence. Julia ou un esclave ou un soldat jetait un coup d'œil aux alentours et voyaient l'une d'entre nous à la fontaine, ou perchée dans les oliviers, ou marchant sur les sentiers poussiéreux juste derrière la maison, et songeait : Oh, bien, elles sont là. Toutes pareilles, même Liberata, vues de derrière ou de loin. Notre similarité nous permettait d'être à plusieurs endroits à la fois, ou de disparaître. Ça nous permettait d'être magiques.

Ma mère était dans la hutte, par terre, assise, tandis qu'un bébé hurlant essayait de s'échapper de ses bras à coups de griffes et que Tagus, en larmes, tirait sur sa manche. Elle est parvenue à abaisser le bébé jusqu'à son sein en utilisant le haut de son bras pour faire dévier les coups de son ventre qui s'arrondissait déjà. Elle l'a fait sans le regarder. Ses yeux étaient ouverts mais vitreux, à la fois présents et absents.

Maman ? j'ai dit quand le bébé a fini par prendre le sein et que Tagus s'est arrêté pour reprendre son souffle.

Elle a regardé vers la porte, vers moi, mais son expression n'a pas changé. Sa tunique était de travers, le col distendu sur son épaule à cause de Tagus qui l'avait tiré. Ce n'était pas véritablement une porte, pas comme chez le commandant, une porte qui pouvait s'ouvrir et se fermer, c'était simplement un trou, un endroit par où entrer ou sortir, un passage.

Je t'ai apporté quelques affaires, j'ai dit.

Tagus l'a lâchée et s'est tourné vers moi. Il a souri.

Taga est arrivée derrière moi, un citron à moitié brun à la main. Elle m'a contournée, s'est rendue jusqu'à notre mère et le lui a donné. Tiens, a-t-elle dit. Et puis : Bonjour, Basil.

Notre mère a coupé le citron en deux avec ses dents et a tendu la partie la plus jaune à Tagus, qui a fait la grimace et l'a jeté par terre.

Elle l'a ramassée et la lui a redonnée. C'est ce que tu voulais, a-t-elle dit. Il a jeté le citron par terre à nouveau.

Et encore.

Et encore.

Puis elle a haussé les épaules et a gardé le fruit, l'a redonné à sa sœur.

NON ! a dit Tagus. Il a saisi le citron et se l'est fourré dans la bouche, pelure y comprise.

Pendant un instant, personne n'a pipé mot, attendant de voir s'il allait s'étouffer ou si Taga allait riposter ou si le bébé ferait quoi que ce soit, mais rien de tout cela ne s'est produit. Silence. Tagus s'est mis à mâcher à grosses bouchées humides. Ma mère a fermé les yeux, les a rouverts, m'a regardée et a dit :

D'accord. Qu'est-ce que tu voulais ?

Ils savaient où nous étions rendues, bien sûr. Ils nous avaient vues marcher vers la maison du commandant. Et puis ils avaient reçu les paniers.

Un homme plus grand que tous les autres hommes les a apportés, a dit Tagus après avoir fini d'avaler le dernier morceau de membrane blanche. Un homme avec un chapeau fait en or.

Un casque ? ai-je demandé.

Non. Un chapeau fait en or.

Ils nous ont donné des citrons, a dit Taga. Ils nous ont redonné une partie de nos citrons.

Et un bébé chèvre ! a dit Tagus. Il a pointé du doigt vers la porte, en direction des arbres.

J'ai regardé. Comme de fait, il y avait là une petite chèvre, la tête appuyée contre un tronc d'arbre.

Un bouc, a dit ma mère. Il nous ont donné un bébé bouc à nourrir.

Silence. J'ai regardé la chèvre essayer de sauter d'une roche à une autre, trébucher, vaciller, tomber, se relever.

Il est vraiment gentil, a dit Taga.

Vous pourriez le tuer, j'ai dit. Le manger.

Tuer un bouc qui vient du commandant ? Ma mère m'a jeté un coup d'œil.

Il n'y a pas grand risque qu'il l'apprenne, j'ai dit. Ou que ça lui importe. Je pense que c'était peut-être...

Non, a dit ma mère. Nous ne tuons pas les chèvres du commandant. À la place, nous les nourrissons et nous nous laissons mourir de faim un peu

plus.

La chèvre a tenté de nouveau son saut. A trébuché. Est tombée. S'est relevée.

On a aussi eu de l'huile, a dit Taga. Dans le fond du panier il y avait un joli petit flacon d'huile.

Oui, a dit ma mère. C'était bon. Il n'en reste plus, maintenant.

Alors je leur apportais de l'huile. Toutes les fois que je venais, si je le pouvais, j'apportais de l'huile pour ma mère, nos reliefs de table les plus appétissants pour les enfants et nos restes les moins appétissants pour les boucs. Taga avait appelé leur bouc le Commandant, ce qui avait plu aux autres familles, de sorte que tous les boucs s'appelaient maintenant le Commandant. J'apportais autant de choses que je pouvais en transporter en courant, dans mes poches et enveloppées dans du tissu attaché à mes manches. Après mes quelques premières visites, ma mère m'a donné le panier cadeau vide.

Tiens, a-t-elle dit. Qu'il serve à quelque chose.

Alors j'ai commencé à utiliser le panier et j'étais capable de porter deux fois plus de choses. Je l'attachais à mon dos à l'aide de bandes de tissu, des essais ou des retailles des tisseuses. Parfois, quand je remarquais que la tunique de Taga était encore déchirée ou qu'il y avait un nouveau bébé de plus, nu et rouge, je laissais les bandes et je revenais à la maison en courant avec le panier attaché autour de mon cou comme si je portais un enfant sur mon dos, rebondissant à chacun de mes pas tandis que je courais dans la colline, sur la piste, le chemin.

Nous pourrions faire plus, ai-je dit à Julia, qui n'était pas notre mère. Peut-être que nous devrions faire plus.

Oui... a dit Julia. Mais il faut aussi faire attention, on ne veut pas s'imposer, on ne veut pas se montrer condescendants. Elle se rendait à la pièce à tisser avec un grand panier plein de paquets de laine à filer ; je la suivais dans l'espoir d'obtenir des retailles suffisamment longues pour être utilisées comme attaches à paniers. Nous marchions ensemble désormais, d'un même pas.

Si on le faisait avec tact, ai-je dit. Peut-être ne plus envoyer de boucs.

Peut-être, a dit Julia. Peut-être. Aulus a une idée, de toute façon. Un plan, pour votre anniversaire. Une belle idée, quelque chose de bien pour ces familles. Elle a penché son panier pour replacer un bout de laine duveteux qui lui effleurait le menton. Il est tombé, de même que trois autres bouts de laine. Je me suis penchée pour en attraper un qui avait été happé par le vent et s'était mis à rouler en direction des poules, vers la grille, la liberté.

Nos familles, j'ai dit.

Vos autres familles, a dit Julia. Elle me faisait dos, occupée à tenter de récupérer les deux autres morceaux de laine sans déranger le reste. Elle l'a dit doucement, pas réellement à moi.

J'ai presque attrapé le nuage de laine ; je croyais l'avoir sous le pied juste avant qu'il soit soulevé par un faible coup de vent soufflant sur la cour. J'ai laissé tomber et l'ai regardé s'éloigner.

Qui est Aulus ? ai-je demandé.

Votre père.

Je n'avais jamais entendu son nom avant. Aucune d'entre nous ne l'avait entendu. Oh, ai-je dit. D'accord. Bien sûr. Qu'est-ce que c'est ? Le truc pour l'anniversaire ?

Une surprise, a-t-elle répondu. Elle n'avait pas l'air enthousiaste. Mais elle n'avait jamais vraiment l'air enthousiaste. Elle avait rattrapé ses deux morceaux de laine et les replaçait au fond de son panier, bien en sécurité. Basil, a-t-elle repris, je t'ai vue courir. Tu es très rapide, n'est-ce pas ? Tu es très bonne.

Oh, ai-je dit. Je ne suis pas...

Juste dans la cour, a-t-elle ajouté. Juste en montant et en descendant la route.

Oh, ouais, ai-je dit. Oui. Bien sûr. Merci.

Nous nous sommes remises à marcher, sommes passées devant une poule qui luttait avec un noyau d'olive.

Ça ne dérange pas Aulus ? ai-je demandé. Que je coure ?

Il ne le sait pas, a répondu Julia. Il reste à l'intérieur la plupart du temps, quand il est ici, à rencontrer des gens importants. Ou alors là-bas, tout au fond, avec les soldats, les autres gens importants.

Nous sommes passées devant une deuxième poule, profondément endormie, même quand nous avons marché juste à côté d'elle, même si les chiens étaient sortis.

J'aimerais bien pouvoir courir comme ça, a dit Julia, et je n'ai rien dit, parce que nous savions toutes les deux que c'était totalement impossible. Pas juste que Julia coure aussi vite que moi, mais que Julia coure tout court. Ses vêtements étaient merveilleux, ses cheveux étaient merveilleux, son visage, son mouvement, ses pas, tous trop merveilleux, trop merveilleux pour courir. Nous avons fait en silence le reste du chemin menant aux métiers.

Quand nous sommes arrivées, les esclaves ont levé les yeux vers moi puis ont détourné le regard. Elles savaient pourquoi j'étais venue, pourquoi je venais toujours, et elles savaient qu'elles n'auraient probablement pas dû me donner ce que je demandais, mais quand même, elles le faisaient toujours, me tendant les bouts de tissu en trop en haussant les sourcils, quand Julia n'était pas là.

Peu importe, a dit Julia en déposant son panier et en tapotant gentiment la laine pour qu'elle reste bien en place, je suis contente que tu sois venue aujourd'hui, que tu m'aies trouvée. Je suppose que Marina t'a dit ce que nous faisons ; j'imagine que tu es ici pour apprendre les rudiments du tissage avec nous, enfin ?

Sans tourner la tête, j'ai jeté un coup d'œil à une esclave. Elle a hoché la tête.

J'ai hoché la tête. Oui, j'ai dit. Même si Marina ne m'avait rien dit. Même si ma mère attendait, là-bas, au village. Même si je lui avais promis du sel.

Julia a souri. Bien, a-t-elle dit. Je suis vraiment heureuse. Et ton père le sera aussi.

Aulus, j'ai dit.

Oui, Aulus.



Cinq semaines plus tard, au Souper d'Anniversaire Surprise, lequel suivait le Défilé d'Anniversaire Surprise, ce dernier constitué à moitié de soldats en uniforme et à moitié des membres de nos familles du village qui brandissaient les drapeaux qu'on leur avait donnés, souriant parce qu'ils savaient qu'ils étaient censés sourire, même s'ils avaient un peu l'air de prisonniers, comme ça, entre les soldats, après cela, après le défilé, pendant lequel Taga paraissait terrorisée et Tagus semblait ravi et ma mère avait l'air fatiguée, le bébé qu'elle transportait gauchement du bras dont elle ne tenait pas le drapeau ne s'étant pas donné la peine de se réveiller pour l'occasion, même s'il y avait des cors et des tambours, après tout cela, après le discours qu'a livré le commandant, après que tout le monde eut défilé en montant jusque devant la maison, où il a dit :

Je ne veux pas

et

Parler très longtemps

et

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit

et

Ceci, je veux dire, ceci n'est pas pour moi.

Après ce discours, quand tout le monde se demandait quoi faire une fois qu'il a été fini, les familles se demandant si elles avaient le droit de déposer leurs drapeaux et de quitter les soldats pour venir à nous tandis que nous nous demandions si nous pouvions aller à elles, ou si nous devions le faire, les esclaves se demandant qui conduire d'abord au repas, puisque normalement ç'aurait été, ç'aurait dû être, le commandant, mais son discours avait laissé l'impression que ce devrait peut-être plutôt être les familles, mais il est vrai que c'était notre anniversaire, alors ç'aurait peut-être dû être nous, après que cela eut été réglé par une enfant, l'une des petites sœurs de Quiteria qui, apercevant une poule par les grilles maintenant ouvertes, avait couru à l'intérieur pour la prendre en chasse, ce que nous avons tous regardé, horrifiés, avant que l'ancien père de Quiteria finisse par hausser les épaules et la suive, et puis que tout le monde lui emboîte le pas, dans le désordre, après cela, au souper, qui était plantureux, beaucoup plus plantureux qu'il aurait eu besoin de l'être, beaucoup plus plantureux que des ventres habitués à moins d'un repas et demi par jour pouvaient supporter, au souper, ma mère a pris un morceau de viande plus grand que sa main, plus grand que n'importe quel morceau de nourriture qu'elle avait jamais eu juste pour elle, elle l'a examiné et m'a dit, à voix basse :

Il doit se sentir très coupable, le commandant. Ce doit être un homme très coupable.

Ou bon ? j'ai dit.

Elle a pris une bouchée. A fermé les yeux et a gardé la viande dans sa bouche, puis a hoché légèrement la tête avant de l'avaler. Elle a rouvert les yeux. Non, a-t-elle dit, pas bon. Les hommes qui ont du pouvoir et de l'argent ne peuvent pas être ni bons ni mauvais. Ils peuvent uniquement être

coupables ou non coupables. Elle a pris une autre bouchée, a mastiqué lentement, soigneusement.

Nous devions avoir l'air minuscules, a-t-elle dit.

Où ? Quand ?

Là, dans le défilé, parmi les soldats grands et brillants, a-t-elle dit. Nous devions avoir l'air minuscules. Nous devions avoir l'air tellement petits.

Non, j'ai dit.

Elle a regardé la viande dans sa main, encore énorme, deux bouchées de parties. Elle l'a reposée. Non, non, ai-je répété.

Des soldats les ont raccompagnés chez eux, des émissaires, pour les protéger, puisque la nuit était tombée.

Les protéger de qui ? a demandé Liberata

Nous n'avons jamais eu besoin d'être protégés.

Des barbares, a dit Marina.

De leurs voisins, a dit Quiteria. Ils ont envoyé des soldats pour les protéger de leurs propres voisins. Qui pourraient sentir le festin sur eux et leur ouvrir le ventre comme des oiseaux nocturnes pour y accéder.

Ils ne feraient pas cela ! a dit Liberata. Bien sûr qu'ils ne feraient pas cela !

Bien sûr que non, ai-je dit. Ils sont trop occupés à prendre soin des boucs.



Le temps a passé, couru, volé, les jours et puis les années. Le commandant est parti et il est revenu, puis il est parti et il est revenu, parti et revenu ; nous avons eu un autre anniversaire, puis encore un, avec des festins et des présents, mais plus de défilés, plus de villageois. Nous avons appris des choses, importantes et insignifiantes, et mangé des choses, tellement de choses, et je courais et courais, aller retour, aller retour, et Tagus et Taga ont grandi et ils couraient avec moi, parfois, quand on le leur permettait ou quand personne ne regardait. Ils arrêtaient toujours au gros bosquet broussailleux avant la route montant vers la maison, ils arrêtaient toujours avant de pouvoir être aperçus de là-haut. Puis ils tournaient les talons et couraient sur le chemin du retour, faisant la course et se pourchassant l'un l'autre, et je montais la pente en courant, jusque chez le commandant, toute seule.



J'avais seize ans quand j'ai vu les esclaves se noyer les unes les autres et que Tout A Changé. J'avais une flasque d'huile et des paquets de pain et de poisson salé dans le panier que je portais sur mon dos. J'avais aussi une grenade, plus difficile à dérober, une gâterie spéciale, cachée dans ma manche où elle serait en sécurité. Elle était destinée à ma mère, dont l'anniversaire était tout proche, pour qu'elle puisse l'offrir en sacrifice. J'étais incapable de trouver un moyen de voler et de porter sans danger un animal vivant sans risquer de le tuer, alors je m'étais procuré ce qui s'en approchait le plus, un fruit qui allait verser du sang.

C'était maintenant l'hiver, ou le début du printemps, le jour où j'ai couru avec le panier et la grenade. J'étais en train de franchir, plus haut, le ruisseau qui traversait notre verger. Il était souvent asséché quand le printemps arrivait pour de bon, et presque toujours complètement à sec l'été, mais à cette époque il y coulait encore de l'eau, quasiment à hauteur des genoux. À l'hiver, j'arrêtais souvent pour y boire en chemin, toute seule, en descendant, puis avec Tagus et Taga qui s'éclaboussaient et buvaient bruyamment en remontant. Je m'y suis arrêtée ce jour-là, seule, et j'ai découvert qu'en fait je n'étais pas seule.

Ils étaient quatre. Claudia, l'esclave aux joues rondes, le jeune de la cuisine, l'un des hommes qui s'occupaient des chevaux et Bea, la servante de Julia, qui me donnait les retailles de laine. Ils étaient debout, tous, dans l'eau, plus loin en amont, de dos, dos à la maison. Bea et l'homme qui s'occupait des chevaux tenaient l'esclave ronde, de chaque côté, et l'immergeaient dans l'eau pendant que le jeune de la cuisine, qui était peut-être son fils, observait la scène.

Il n'a pas fait un geste pour les arrêter. Plutôt, il a pris de l'eau dans sa main et l'a versée sur la tête de sa peut-être mère.

Elle avait les yeux fermés. Elle ne se débattait pas. Elle est déjà morte, j'ai pensé. Oh oh oh, elle est déjà morte.

Je ne savais que faire. L'esclave ronde n'avait jamais été spécialement gentille avec moi, mais je ne souhaitais tout de même pas sa mort. Et je ne voulais pas que les autres esclaves croient qu'ils pouvaient simplement tracter qui ils voulaient quand ils le voulaient, par noyade si c'était l'hiver, ou par quelque autre moyen, plus sec, si c'était l'été.

Mais ils étaient trois, sans compter la noyée, et j'étais seule.

Mais ils étaient des esclaves et je ne l'étais pas. Et je pouvais courir. Je connaissais ces pistes et je pouvais courir.

J'ai fait un pas en avant, vers eux, et j'ai crié :

QUOI ? HÉ !

Ce qui n'avait pas beaucoup de sens mais a néanmoins produit son effet. Ils se sont arrêtés. Ils se sont tous retournés vers moi, même l'esclave ronde, qui a ouvert les yeux, a repris pied dans le lit du ruisseau, a recouvert l'équilibre, s'est redressée, et qui n'était pas morte. Ils avaient tous l'air très pâles, très effrayés. Sauf le gamin de la cuisine, qui a dit : Oh, bonjour, Marina !

Je suis Basil, ai-je dit.

Désolé. Bonjour, Basil !

Il s'est mis à descendre le ruisseau dans ma direction en souriant, mais l'esclave ronde, qui était presque certainement sa mère, a bondi en avant et l'a agrippé. Je suis désolée, a-t-elle dit. Je suis vraiment, vraiment, vraiment désolée, mademoiselle Basil.

Tu es désolée ? j'ai dit. Pas les autres ?

Oh ! s'est exclamée Bea. Nous aussi ! Nous sommes désolés !

Oui ! a dit l'homme qui s'occupait des chevaux. Nous aussi ! Aussi désolés !

Puis, parce que je n'étais pas sûre de comprendre ce qui se passait, ou de savoir quoi dire, et parce qu'ils me regardaient tous, tous blancs comme un drap, j'ai dit : Non, c'est moi qui suis désolée. Je suis désolée.

Puis plus personne n'a pipé mot et tout le monde s'est contenté de regarder les autres, sauf le gamin de la cuisine qui, perplexe, levait les yeux vers sa mère.

Alors comme personne ne faisait ni ne disait rien, et parce que j'avais encore soif, je me suis penchée, j'ai pris de l'eau dans mes mains et j'ai bu. Ils m'observaient. L'eau était bonne, claire, froide.

D'accord, j'ai dit après avoir fini. J'ai regardé Bea et l'homme qui s'occupait des chevaux. Est-ce que vous essayiez de la noyer ?

Non, a dit Bea.

Non ! a dit l'homme qui s'occupait des chevaux.

Ha ! a fait le jeune.

Je me suis tournée vers l'esclave ronde. Est-ce qu'ils essayaient de te noyer ? Ou... de te tuer autrement ? ai-je demandé.

Non, a-t-elle répondu. Non, mademoiselle Basil, tout juste le contraire. Exactement le contraire.

Même si, a dit Bea, je comprends que ça puisse avoir eu l'air de cela. Nous ne vous blâmons pas d'avoir pensé cela.

Mais nous n'étions pas en train de la noyer, a dit l'homme qui s'occupait des chevaux.

Non, ce n'était pas ce qu'ils faisaient, a dit l'esclave ronde.

Le jeune se contentait de les regarder. Il s'était assis dans l'eau, qui montait plus haut que sa poitrine nue, jusqu'à son cou.

D'accord, très bien, ai-je dit. Puis je n'étais plus sûre de ce que je devais faire, parce que même s'ils n'étaient pas en train de se noyer, ils n'auraient tout de même pas dû être là, tous ensemble, comme cela. Mais je n'étais pas vraiment censée me trouver si loin de la maison moi non plus. Et j'avais de l'huile et de la nourriture volées attachées à mon dos, et une précieuse grenade dans ma manche.

Ils me regardaient, hésitants.

Je les regardais, hésitante.

Qu'est-ce que vous voulez dire ? ai-je fini par demander. Le contraire ? Qu'est-ce que vous voulez dire, ils faisaient le contraire ?

L'homme qui s'occupait des chevaux a regardé Bea, l'esclave ronde a regardé l'homme qui s'occupait des chevaux, Bea a regardé l'esclave ronde, et le jeune m'a regardée et a dit :

C'est simple. Ils n'étaient pas en train de la tuer, ils faisaient en sorte qu'elle ne puisse jamais être tuée. Ils l'aidaient à continuer pour toujours. Il a souri.

Tous les autres étaient silencieux.

Qu'est-ce qu'on a à part cela ? a chuchoté une pierre engloutie avec la voix de ma mère. Qu'est-ce qu'on a ? Je me suis penchée et je l'ai ramassée.

Pour toujours ? j'ai demandé.

Le jeune a submergé à demi un poing et l'a serré. De l'eau en a jailli comme d'une petite fontaine.

Ouaip, a-t-il dit. Et je suis le prochain.

Sa mère ne semblait pas heureuse, pas exactement, de ce qu'il disait, mais elle ne l'a pas interrompu et ne l'a pas corrigé.

Pour toujours ? ai-je demandé. Comme un dieu ?

Ouais, a dit le jeune. Exactement. Il a serré à nouveau le poing et un autre petit jet d'eau a giclé hors de sa main.

Eh bien, a dit l'homme qui s'occupait des chevaux. Pas exactement.

Mais en quelque sorte, a dit Bea. En gros...

Mais pas comme un dieu, a dit l'esclave ronde.

Mais pas *pas* comme un dieu, a dit Bea.

Non, pas pas pas comme, a dit l'homme qui s'occupait des chevaux, parce que...

Jésus est mort pour nous, a dit le jeune. Pour *nous*. Pour, mettons, toi et moi et les esclaves et les commandants et les gens ordinaires et tout le monde. Tout. Pour rendre tout semblable à un dieu, pour toujours...

Qui ? ai-je demandé.

Il est *mort*, a dit le jeune. Il s'est, mettons, sacrifié *lui-même* pour que nous puissions, pour que toi et moi et tous les autres...

Sa mère a plaqué une main sur sa bouche. Pas ici, a-t-elle soufflé-sifflé. Pas maintenant.

Mais, a protesté le jeune d'une voix étouffée à travers sa main. Il a levé les yeux vers sa mère avant de reporter le regard sur moi. Je pensais que tu

avais dit...

Puis il s'est arrêté, a étiré le cou vers l'avant et m'a examinée de plus près. Hé, a-t-il dit, tu saignes. Il a pointé du doigt.

Tout le monde, moi y compris, a regardé mon bras droit. D'épaisses rigoles rouges couraient du bout de ma manche à mon poignet, jusqu'à ma paume et à mes doigts, puis tombaient en gouttes vives dans l'eau, où elles tourbillonnaient avant d'être emportées. Oh, j'ai dit. Oh non.

Qu'est-ce que tu as ? a demandé la pierre engloutie.

Il faut que j'y aille, ai-je dit. Serez-vous encore là demain à la même heure ?

On pourrait, a dit Bea, si tu veux qu'on soit là.

Je le veux, ai-je dit.

Alors on y sera, a dit Bea.

Oui, a dit l'homme qui s'occupait des chevaux.

Oui, a dit l'esclave ronde.

Le jeune n'a rien dit, la main de sa mère toujours sur la bouche. Il s'est contenté d'observer mon bras, l'air inquiet. Je l'ai trempé dans l'eau et du rouge s'est épanoui partout autour comme des flammes. Puis je l'ai sorti, tout propre, et j'ai couru, en bas de la colline, à travers les broussailles, jusqu'au village, en me débarrassant de la grenade fendue et écrasée plus loin en chemin, hors de vue.



Ça permet de courir, ai-je dit à Marina deux jours après.

De courir ? a-t-elle demandé.

Nous étions dans la fontaine derrière la maison du commandant, jambes pendantes au-dessus du chaud rebord en pierre.

Ouaip, de courir pour toujours. C'est être capable de courir, courir pour toujours sans jamais être fatigué.

Même après la mort ? a demandé. Marina. Elle a levé les jambes et a ramené ses pieds par-dessus le rebord, dans l'eau.

Surtout après la mort, j'ai dit. Sauf qu'on ne meurt pas vraiment. Voilà l'affaire. On continue à courir. La mort nous libère simplement pour qu'on n'ait pas à faire ou à penser à quoi que ce soit d'autre, pour qu'on n'ait jamais à s'inquiéter de manger, de boire ou de dormir, jamais. Qu'on n'ait jamais à s'arrêter. On court aussi librement et facilement qu'on descend une montagne la nuit.

J'ai relevé une de mes jambes pour la plonger dans l'eau, mais j'ai laissé l'autre en-dehors pour que la première me paraisse encore plus fraîche en comparaison.

Mais que faut-il sacrifier ? a-t-elle demandé. Combien de chèvres, d'agneaux, de taureaux ? Comment les esclaves peuvent-ils se le permettre ?

Justement, j'ai dit. C'est une affaire de vie, c'est affaire de vivre. Rien ne meurt. Rien ne doit plus mourir, désormais.

Pas même un poussin ou un scorpion ou une araignée ?

Non, rien, j'ai dit. J'ai plongé mon deuxième pied dans l'eau. Nous étions tassées maintenant, serrées l'une contre l'autre. Marina a serré les jambes pour se faire plus petite, faire de la place. Elle a enfoui le visage dans ses genoux. Alors comment ? a-t-elle demandé d'une voix légèrement étouffée. Comment on fait ?

Avec de l'eau, j'ai dit.

Elle a levé la tête. M'a regardée. De l'eau ?

De l'eau, j'ai dit.

Le Dieu de Tout ? a-t-elle demandé.

Tout.

Tout tout ?

Tout.



J'en ai parlé à Liberata.

Tout ? a-t-elle demandé. Les arbres ? a-t-elle demandé.



J'en ai parlé à Quiteria.

Les mères ? a-t-elle demandé.



J'en ai parlé à Taga.

Les enfants ? a-t-elle demandé.



Les chèvres ? a demandé Tagus.



La lessive ? a demandé ma mère.



Tout, tout, tout, je disais.



J'ai voulu en parler à Julia, je l'ai même accompagnée aux métiers à tisser, j'ai fait semblant de prendre plaisir à filer et à tisser pendant quelques jours, mais Bea m'a prise à part la veille du matin où j'avais prévu m'en ouvrir à elle, quand Julia était partie aux latrines.

Ne lui en parle pas, a-t-elle dit.

Mais c'est une bonne chose, j'ai dit. Il n'y a pas de raison d'avoir honte, d'avoir peur, non ? C'est une bonne chose.

C'est bon, a dit Bea. Mais il y a des gens qui estiment que non. Des gens puissants. Tu ne cours aucun risque, tu ne courras aucun risque ; tu es

qui tu es. Mais moi, je suis une esclave, souviens-toi. Souviens-toi de cela, Basil.

Mais c'est Julia, j'ai dit. C'est juste Julia.

Elle est mariée au commandant, a dit Bea. Elle est la Julia du commandant. S'il te plaît, Basil, s'il te plaît, ne lui dis pas.

C'est ainsi que nous n'avons rien dit à Julia, personne n'a rien dit à Julia, et je ne suis pas retournée tisser. J'ai chanté des chants avec Bea, Claudia et les autres, des chants qui étaient comme la course, des chants qui couraient depuis et entre nous comme l'eau autour de nos chevilles, et en courant j'allais jusqu'à la maison au village et je revenais, je courais jusqu'à la maison au village et revenais, et plus je chantais et plus je courais vite et plus je courais vite et plus je chantais, et j'ai chanté et couru et couru jusqu'à ce que je puisse dépasser des lapins effarouchés, des lézards aux pieds plats, des oiseaux suspendus dans le ciel ; jusqu'à ce que les broussailles et le soleil et tout soit un brouillard de chant et d'air.



J'ai couru jusque chez moi au village une dernière fois. Avant que Quiteria, Liberata et moi nous enfuyions ensemble, j'ai couru jusqu'à la maison.

J'avais demandé à Bea : Est-ce que mon fiancé sera un homme de la nouvelle espèce ou de l'ancienne ?

Elle a fermé les yeux et a secoué la tête, et j'ai su que ça signifiait de l'Ancienne Espèce, même si tout ce qu'elle a fini par dire, c'était : Le commandant va choisir. Il va choisir avec amour.

J'ai couru à la maison une dernière fois, avec une autre grenade, que je tenais avec plus de précautions cette fois, de l'huile, du sel et deux sifflets d'argile en forme de poisson, un pour Taga et un pour Tagus.

Vous pouvez faire des notes différentes comme ceci, ai-je expliqué en bougeant les doigts pour boucher et dégager les trous. Vous pouvez jouer une petite mélodie, ai-je ajouté.

Ma mère a levé les yeux vers moi, occupée qu'elle était à trier des citrons par couleur d'une main, tandis que de l'autre elle empêchait un bambin d'atteindre les piles de fruits.

Mais n'en jouez que dehors, ai-je dit. Et pas trop près des oreilles de qui que ce soit, ou des bébés qui dorment.

J'ai donné l'huile, le sel et le fruit à ma mère, en faisant une petite pile près des tas de citrons.

Au revoir, j'ai dit. Pour de bon, cette fois, je crois.

Mais tu as déjà dit au revoir et tu es revenue, a dit Tagus. Alors je ne suis pas triste. Tu vas revenir.

Je n'en suis pas sûre, ai-je dit. Je n'en suis pas si sûre, cette fois.

Moi oui, a dit Tagus.

Moi aussi, a dit Taga.

Ah oui ? ai-je demandé.

Oui, ont-ils dit.

On verra, a dit ma mère en levant un citron entre-les-deux, trop brun pour être jaune, trop jaune pour être brun. Au revoir pour l’instant, a-t-elle dit. Décidant que le citron était jaune, elle l’a reposé. Je t’aime, a-t-elle dit.

Les enfants ne couraient plus avec moi, pas très loin, du moins : j’étais trop rapide. Mais je les entendais, qui jouaient haut et fort des notes filées sur leurs sifflets-poissons longtemps après que je les ai laissés près d’une paire d’arbustes aux fleurs mauves.



C’est ainsi que je me suis sauvée, avec Quiteria et Liberata, loin de notre père et des fiancés proverbiaux et de Marina, pauvre Marina, nous avons franchi des collines et sauté des clôtures, traversé des lézardes et des cavernes jusqu’à ce que nous soyons Réellement et Vraiment Libres. En Sécurité et Libres. Mais le campement, quand nous y sommes arrivées, était ennuyant comme la pluie. Nous avions assez d’eau et assez de nourriture, nous étions libres de faire ce que bon nous semblait, le temps s’étirait, s’étirait, et je m’ennuyais beaucoup, beaucoup. Bea, Claudia et les autres me manquaient. Taga, Tagus et le village me manquaient. Marina me manquait. Et je m’ennuyais. C’est ce qui arrive parfois quand on a enfin toutes les choses dont on a besoin, mais pas toutes les personnes.

Nous étions trop loin pour que je puisse courir jusqu’à la maison ; il aurait fallu des jours et des jours et des jours et des jours et des jours, même pour moi. Et ce n’était pas sûr, à ce moment-là. Ce l’était encore moins qu’avant. Les barbares et les soldats, c’est une chose ; un mari dont on ne veut pas, c’en est une autre.

Alors je n'ai pas couru jusqu'à la maison. Je suis restée là, dans le nouveau camp qui était notre maison, et j'ai attrapé et mangé des poissons de la rivière avec Liberata. Avec Quiteria, je me suis exercée à tenir une épée et à courir avec une épée et à sauter avec une épée et à me cacher avec une épée. Je chantais toute seule des chansons près de la rivière, à la rivière, au dieu vivant de toutes les choses de la rivière, même si ce n'était pas comme ça qu'elles étaient censées être chantées, même si la meilleure manière de chanter, ce n'est jamais seule.

Et puis, un jour, par la bonté des arbres, Sarah, Afulay et Sufjian sont apparus. J'aurais pu les embrasser. J'ai d'ailleurs embrassé Sufjian, plus tard.



C'est parce qu'elles sont comme nous, a-t-il dit. Nous étions entre leur camp et le nôtre, à mi-chemin, à l'endroit où nous nous rencontrerions, à l'endroit où le vent happait la poussière et la soulevait dans le soleil pour la faire briller comme des spectres. Nous étions sur le sol, un sol qui supportait chaque fourmi, chaque fleur, chaque caillou et chaque racine, qui les reliait tous, nous reliait tous. Nous avions les yeux fermés. Nous chantions ensemble, Gloire, Gloire, Gloire, en laissant la lumière du monde reprendre et transporter l'écho de notre chant le long de la rivière jusqu'aux fermes, aux villages et aux villes qu'elle nourrissait, de l'autre côté des collines, entre les arbres, par-dessus les rochers et les falaises, entre les fourmis et la poussière et le soleil battant, palpitant, se répandant jusqu'à la maison. À ma maison et à la sienne. Ma tête et mon cœur enflaient, tièdes et pleins. Nous nous tenions par la main. Il s'est arrêté de chanter et a dit :

Elles sont comme nous.

Les fourmis ? ai-je demandé, puisqu'il y en avait quelques-unes qui marchaient sur mon pied. Les fourmis sont comme nous ?

Non, a dit Sufjian. Même si oui. Mais non. Les personnes qu'ils emmènent, celles qu'on libère. C'est pour ça qu'ils les emmènent. Elles sont comme nous.

Qu'ils enferment, tu veux dire, ai-je dit. J'ai ouvert les yeux. Qu'ils tuent, tu veux dire.

Ouais, a dit Sufjian. C'est ce que je veux dire. Parce que les soldats et les machins, les commandants, ont peur d'eux. N'est-ce pas insensé ? N'est-ce pas fou ?

Eh bien, il faut dire qu'on les attaque. En tout cas, Sarah et Quiteria les attaquent.

Seulement pour récupérer nos gens. Et pas plus qu'il le faut. Et ce n'est pas de ça qu'ils ont peur, de toute façon.

Non, j'ai dit. Je sais. Ils ont peur du Tout. Qu'il soit grand, qu'il soit énorme.

Et beau, a dit Sufjian. Une beauté qui pourrait les broyer, a-t-il ajouté. Broyer n'importe qui, s'ils ne font pas attention.

Même s'il faisait déjà chaud, déjà plein soleil, mon visage est devenu chaud, brûlant.

Les gens ont peur de toutes sortes de choses, j'ai dit. Mon père avait peur des insectes. Quiteria a peur du noir. Et Liberata a peur de la lumière.

Toi, de quoi as-tu peur ? a-t-il demandé.

J'ai réfléchi. Que les autres meurent, j'ai dit. Et toi ?

Il a réfléchi. D'être seul, a-t-il dit. C'est pareil.

Jusqu'à ce que tu meures toi aussi. Alors on n'est plus seul, n'est-ce pas ?

Non, a-t-il dit. Jamais plus. Il a serré ma main plus fort, l'a rapprochée de lui. J'ai suivi. Et plus près encore. Et puis nos corps se sont réunis, nos mains serrées entre les deux comme des fleurs séchées entre des pierres.

Dieu est amour, j'ai dit, et j'ai embrassé sa bouche.

Dieu est amour, a-t-il dit, et il a embrassé la mienne.



Les soldats ont fait une descente dans leur camp. En les entendant arriver, Sarah a pris son petit garçon et s'est cachée avec lui entre les roseaux de la rivière, où elle pouvait se tenir debout mais pas lui, où elle l'a tenu juste assez haut pour qu'il puisse respirer mais pas trop haut pour qu'il ne puisse ni être vu ni voir, et ils ont prié pour que les battements de leurs cœurs fassent moins de bruit que l'eau.

Sufjian est resté et s'est battu, et ils l'ont roué de coups à mains nues, sans prendre la peine de dégainer leurs épées, jusqu'à ce qu'il tombe. Qui d'autre ? ont-ils crié. Personne d'autre, leur a-t-il répondu. Qui d'autre ? ont-ils crié. Personne, personne, personne, a-t-il répondu. Personne, personne, personne. Alors ils l'ont bourrelé de coups de poing et de coups de pied, se relayant pour s'éloigner et s'essuyer les mains sur des tas de

guenilles, les lits, quand elles étaient trop ensanglantées, trop glissantes. Ils auraient pu se laver dans l'eau, la rivière aurait rincé et apaisé leurs poings brûlants et fatigués, mais ils ne l'ont pas fait, ils ont simplement utilisé les guenilles, les lits, encore, encore et encore, jusqu'à ce que, épuisé, l'un d'entre eux finisse par s'asseoir sur les guenilles, et que les autres, le remarquant, décident que c'était sans doute suffisant. Ils étaient fatigués, ils étaient tous fatigués. Alors ils ont soulevé Sufjian qui, à ce moment-là, affaissé par terre, n'était plus si différent de ces tas de guenilles rougies, ils l'ont soulevé et l'ont attaché à eux, et même si ses jambes ont cédé sous lui quand ils l'ont mis debout, ils l'ont forcé à partir avec eux, ligoté, voûté, en le tirant et le poussant comme un pantin, comme un enfant maussade et ensommeillé. Sarah tenait son fils juste assez haut pour qu'il puisse respirer, trop bas pour qu'il puisse voir, mais elle était capable de voir, de justesse, à travers des zébrures de feuillage brun-vert, épais, luxuriant, vigoureux.

Elle a glissé à sa sortie de l'eau en remontant sur la berge, elle a glissé et un roseau tranchant comme une épée l'a blessée, l'a coupée, tout lisse en travers d'une joue, tout noir en travers d'un œil.

Elle est venue nous raconter ce qui s'était passé. Et nous informer qu'elle avait fini de se battre. Qu'elle rentrait chez elle.

Où ça ? a demandé Liberata.

Je ne sais pas encore, a répondu Sarah. Ailleurs. Un endroit plus calme, a-t-elle ajouté, même si à des lieues à la ronde on n'entendait que la rivière et les mouches.

Quel âge avait-il ? j'ai demandé.

Sufjian ?

Oui.

Je ne sais pas cela non plus, a-t-elle dit.

Peut-être quatre-vingt-dix ans ? a suggéré le gamin.

Peut-être seize, a dit Sarah. Dix-sept, peut-être.

On s'est tenu les mains. On n'a pas chanté. On s'est dit au revoir.

Ce soir-là, j'ai observé Quiteria qui affûtait son épée sur une roche de rivière mouillée, et elle a dit : C'est bien, Basil. Ils vont croire qu'ils nous ont trouvées. Ils vont croire qu'ils ont gagné. Ils vont cesser de se méfier.

Je n'ai rien dit. Je regardais le gris du métal contre le gris de la pierre.

Elle a levé les yeux vers moi. Je suis désolée, a-t-elle dit. Tu sais que je suis désolée aussi, Basil. Mais ce n'est pas entièrement mauvais. Il y a des façons de faire que ce soit un mal pour un bien, des façons que nous puissions gagner grâce à cela, encore.

Et j'ai dit : Montre-moi à affûter mon épée.



Après ce jour, je n'ai plus couru autant, pendant nos assauts. Je restais là et je me battais. Je me servais de mon épée. Je n'avais pas peur d'être tuée, pas du tout. Je m'en fichais. Cela me rendait plus difficile à tuer pour eux, et donc je ne suis pas morte à cette époque ou à cet endroit-là.

J'ai fini par mourir, évidemment, mais beaucoup plus tard.

D'abord, Liberata et moi avons traversé une étendue d'eau cauchemardesque, perdu une sœur que nous pensions avoir trouvée et trouvé un bébé que nous ignorions chercher, puis nous nous sommes perdues mutuellement, laissées mutuellement, le bébé et elle faisaient une lueur de blanc immaculé au milieu de la saleté lancinante de la ville, moi j'étais la même que d'habitude, crasseuse, grise, retournant à la course d'où je venais. Nous avons besoin l'une de l'autre, mais avons davantage besoin d'autres choses.

Au revoir, Basil, a-t-elle dit. Pour l'instant.

Pour l'instant, j'ai dit.

Et je suis partie, ressortant par la porte de la ville pour prendre le chemin, la piste, vers la maison, enfin, enfin.

Ce n'est qu'après cela que je suis morte, après avoir rencontré Lucius, le gardien de prison de notre sœur disparue, pour une deuxième fois. Nous sommes restés debout, face à face, et il a dit : Vraiment ? Et j'ai dit :

Vraiment.

De toute façon, je ne pouvais pas mourir, pas vraiment. Pas pour toujours. Pas comme on mourait avant. N'est-ce pas ?



Ta sœur n'a pas peur des vaches, avait-il dit, plus tôt, hors d'haleine. Il s'était frayé un chemin dans la foule sur la route, avait apparemment couru

pour venir jusqu'à moi. Elle n'en avait pas peur, je veux dire, a-t-il dit. Elle voulait que tu le saches.

Tu es le gardien, j'ai dit.

Oui. Même si, à strictement parler, je ne suis qu'un soldat. Pas un gardien de métier. Pas formé...

Le gardien de tout à l'heure, j'ai dit. De la prison. Celle de Vitoria...

Felicitas ?

La prison de Felicitas.

Oui, a-t-il dit. Oui. Je suis Lucius.

Mon épée était attachée à mon poignet, comme toujours, prête à être tirée d'un geste sec, comme toujours. J'ai fait un pas en arrière. Comment m'as-tu trouvée ? ai-je demandé. M'as-tu suivie ?

Oui et non, a-t-il répondu. En fait, oui. Juste oui. Je t'ai vue marcher avec ta sœur, à l'instant, c'est difficile de ne pas remarquer une vestale, et puis oui, je t'ai suivie.

Pourquoi ?

Pour te dire, a-t-il répondu. Pour te dire qu'elle n'avait pas peur des vaches, pour...

Je savais déjà cela, j'ai rétorqué. Ce n'est pas une chose qu'on vient dire aux gens en courant. C'est ridicule.

Mais, a-t-il dit. Elle a dit que vous ne vous étiez pas vues depuis que vous aviez l'âge de sept ou...

Neuf ans, j'ai dit. Quand même, j'ai dit.

Il a voulu me donner un livre de tablettes avec des lignes griffonnées dans les deux sens, de haut en bas, de gauche à droite, pleines de pattes de mouches, mais je lui ai dit que ça ne servait à rien, je n'étais pas capable de lire un mot.

Alors je pourrais te le lire, a-t-il dit. Je m'étais remise à marcher, m'éloignant des portes, de la ville. Il courait, presque, pour ne pas se laisser distancer.

Est-ce que tu ne devrais pas retourner ? ai-je demandé. À ton travail de gardien ou d'assassin ou d'autre chose ?

Non. J'ai une pause, a-t-il dit. On nous accorde une pause, parfois, quand un prisonnier meurt.

J'ai continué à marcher, plus vite.

Je sais que tu es pressée d'arriver où tu t'en vas, a-t-il dit. Mais j'aimerais te le lire. Ce n'est pas pour moi, je veux dire, ce n'est pas à propos de moi. C'est à ta sœur. Ce sont les mots de Felicitas, son histoire. J'ai du vin que tu pourrais boire en écoutant...

J'ai arrêté de marcher et me suis tournée vers lui. Il a failli me rentrer dedans, puis a fait un pas en arrière et a fait semblant d'essuyer quelque chose sur son uniforme.

D'accord, ai-je dit. J'écoute. Si tu promets de partir après, de me laisser tranquille.

D'accord, a-t-il dit. Il a tendu la main, mais je ne l'ai pas prise.

Je peux avoir ce vin ? ai-je demandé.

Nous nous sommes assis à l'ombre au bord de la route. Ça sentait mauvais, mais la ville entière irradiait de puanteur et l'odeur était moins puissante ici qu'à l'intérieur des murs. Tout autour de nous, des marchands ambulants agitaient des articles à l'intention des masses de gens qui allaient et venaient sur la route : jouets, paniers, idoles, encens, fruits, flasques, animaux, tout ce qui pouvait être emporté ou empilé sur un chariot. J'ai pris une gorgée de vin. Lucius me regardait, il s'est éclairci la voix.

Je n'ai pas peur des vaches, a-t-il dit, commencé, lu. Vitoria, renommée Felicitas, n'a pas peur des vaches.

Et soudain elle était là, revenue.

OceanofPDF.com

Vitoria

Je n'ai pas peur des vaches.

Vitoria, renommée Felicitas, n'a pas peur des vaches.

Écris cela. S'il te plaît.

Qui a peur des vaches ? Parmi ceux avec qui j'ai grandi, personne. Pas mes sœurs, pas mes voisins, personne au village. Les riches ont peur des vaches, voilà qui. Comme ils ont peur du soleil, ou de nous.

Oh.

Ça brûle. Ça fait mal.

Oh, aïe, aïe, oh.

Arrête. Tu devrais arrêter. Vraiment, aïe. S'il te plaît, ah, s'il te plaît, arrête. Pas besoin de te donner la peine. Ne la nettoie pas, ne la bande pas, ne t'en occupe pas. Vraiment, vraiment.

Vraiment ?

Ça ne sert à rien, pas vrai ? Nous savons tous les deux que c'est inutile, pas vrai ? C'est une belle idée, de faire comme si tu avais essayé, comme si tu avais essayé de me sauver, mais on sait tous les deux que ce petit

bandage et cette jarre de vin ne feront pas une grande différence. Et ça fait mal. Ça fait plus mal qu'avant. Regarde, au lieu, pourquoi n'essaies-tu pas de voir si tu peux trouver quelque chose de plus grand sur quoi écrire ? Quelque chose de convenable, quelque chose d'un peu plus durable. Qu'en dis-tu ? Peux-tu faire cela ? Tu peux verrouiller, bien sûr, pas que je pourrais courir si j'en avais envie, pas maintenant, et tous les autres sont morts. Il n'y a que moi ici, c'est gentil, il y a de la place, hein ? Peu importe, n'hésite pas à verrouiller si tu veux, pendant que tu es parti. Je ne serai pas insultée. Va. S'il te plaît.

J'attendrai.

Tu as fait vite. Merci.

Non, le vin va simplement me faire dormir et ce serait fini, pas vrai ? Alors toute l'entreprise aurait été vaine. Tu peux boire le vin ; garde-toi au chaud. Bois le vin et, pendant ce temps-là, écris ceci sur ta nouvelle tablette, la grande, écris tout ce que j'ai déjà dit. Écris : Je n'avais pas peur de cette vache.

Un troupeau, ou un taureau, ou une mère avec un veau, d'accord, ça peut être dangereux. Mais une vache toute seule ? Elle n'a pas le moindre désir, pas la moindre raison de te faire du mal. C'est la différence entre elle et un taureau territorial ou un lion affamé ou tout ce qu'ils peuvent imaginer d'infliger aux hommes.

Ils croient les femmes délicates au point de rendre l'âme devant une seule vache désorientée. Pauvre animal sacrifié en pure perte.

La foule lui a fait peur. Ils criaient et agitaient des choses devant elle, mais elle ne voulait pas nous faire de mal, elle voulait juste s'en aller.

Qu'elle ne nous ait pas tuées toutes les deux, ce n'était pas un miracle. C'était le simple bon sens. Écoute, est-ce que tu écoutes ? Ce n'était pas un miracle. Écris cela. Écris : Ce n'était pas un miracle. Aucun Dieu, ni seul ni à plusieurs, n'a rien à voir avec cela. Aucun. On n'a sans doute pas beaucoup de temps, alors si c'est tout ce que tu peux écrire, écris cela.

Eh bien, je saigne, pas vrai ? Je suis en train de mourir, pas vrai ? Ça va, ça va, ce n'est pas ta faute. Ça ne me fait pas plaisir non plus, non, mais je sais que ce n'est pas ta faute. Pas ta faute et pas la faute de la vache. S'il fallait blâmer quelqu'un, ce serait Perpetua. Je serai bientôt morte et elle l'est déjà, alors je pense que j'ai le droit de dire cela. Alors je le dis. C'est sa faute si elle est déjà morte et sa faute si je le suis quasiment. Je ne lui en veux pas, mais c'est la vérité. Aussi bien l'admettre.

Penses-tu que d'une manière ou d'une autre tu pourras faire parvenir cela à mes sœurs, ces écritures que tu fais, une fois qu'elles seront finies ? À un certain moment ? Il n'y a pas de presse, naturellement, mais à un moment donné, d'une manière ou d'une autre ?

Oh, aïe.

Oh, ouf.

Ça brûle encore. Ça... encore.

Oh, aïe.

De toute manière, tu les croieras peut-être, un jour. Alors si c'est le cas, si tu parviens à les croiser, à un moment donné, dis-leur ces choses, d'accord ? Et dis-leur de les répéter au bébé. À mon bébé.

Donne-leur simplement les tablettes. Ou, si elles valent trop cher pour que tu les donnes, et je comprendrais si c'est le cas, tu pourrais t'en servir comme de notes, pour te rappeler ce que j'ai dit, ce qu'il faut leur dire.

Non, ce sera facile. Parce qu'elles sont pareilles comme moi. Exactement pareilles. Peut-être avec des cicatrices différentes. Tout de même, elles ne seront pas difficiles à reconnaître. Tu n'as qu'à me chercher, encore.

Alors. Écris cela, au sujet des vaches, et je vais me reposer maintenant, un petit peu. J'ai besoin de me reposer maintenant, je pense. Et si je me réveille et que je ne suis pas morte, alors peut-être que tu pourras en écrire davantage. D'accord ? D'accord. Merci. Repose-toi aussi. Tu as l'air fatigué.

Bien. Je suis revenue. Je suis réveillée, à peu près, et pas encore morte, étonnamment, alors je vais continuer à parler, et tu peux aussi bien continuer d'écrire. D'accord ? Tu as noté le plus important, mais je peux aussi bien te raconter le reste, comme ça, ça ne sera pas trop gênant, moi qui suis occupée à mourir ici, et toi qui es trop poli pour t'en aller. Je veux dire, je ne te connais même pas, mais je sais que tu es gentil. Je sais que tu es poli. Un homme bon, un bon garçon. Alors je vais t'en dire plus, et tu peux en écrire plus, ou simplement faire semblant puisque, en réalité, je ne le saurai pas, d'une manière ou d'une autre. Mais j'aimerais bien que tu écrives pour vrai. D'accord, d'accord.

Quand Gema et Germana sont mortes de la vérole du sommeil — ne t'inquiète pas, elles sauront de qui il s'agit, écris simplement les noms, peu importe l'orthographe, ou juste les premières lettres G et G, si tu veux

garder de la place —, mon père, mon père adoptif a pris peur. Ce n'était pas très propre, notre village, a-t-il dit. L'air était mauvais, a-t-il dit, trop sec, trop chaud, et il n'y avait ni médecins ni prêtres dans les environs ni rien du genre. Peut-être s'en trouvait-il à la grande maison, mais aucun qui descendrait jusqu'à nous. Les enfants tombaient comme des citrons trop mûrs. Notre père avait peur. Il s'est mis à poser des questions, à chercher des réseaux, des façons de nous sortir de là, moi et ses quatre enfants naturels, non adoptés. Nous ne savions pas qu'il s'affairait à cela, bien sûr, mais c'est ce qu'il faisait. Je passais la majeure partie de mon temps dans les arbres et les collines avec mes sœurs, toutes les cinq, encore, à l'époque, je passais la majeure partie de mon temps à courir librement, sans écouter les conversations murmurées de père à père à père. Sans faire attention à eux le moins du monde.

Il a fallu près d'un an pour que cela aboutisse. Il a perdu un enfant de plus, mon frère Gummus, trois ans, avant d'organiser notre fuite.

Je tenais la main de mes vraies sœurs, nous étions toutes les cinq en cercle, nous tenant par la main, au sommet de cette colline que nous aimions. Écris cela. Écris que je me souviens de cela. Que nous nous tenions la main au sommet de la colline, en cercle, chacune face aux autres, et que j'ai dit : Je ne partirai pas.

Et elles ont dit : Nous ne te laisserons pas partir.

Mais je suis partie, bien sûr. Et elles n'y pouvaient rien. J'avais neuf ans.

Mon père avait parlé à un esclave de la grande maison qui traversait le village. Cet esclave avait parlé à un autre esclave qui faisait partie de l'entourage d'un général en visite, lequel esclave était allé jusqu'à Carthage avec ce général et avait parlé à un esclave d'une autre maison pendant que leurs deux maîtres trempaient ensemble dans les bains publics, et cet esclave avait parlé à un esclave plus important de la même maison, qui avait parlé à un esclave encore plus important qui avait parlé, prudemment, doucement, au maître lui-même, qui avait dit : Oui, il connaissait sans doute une famille qui avait besoin d'aide.

Une Bonne Famille ? avait demandé mon père, par le truchement de toutes ces mêmes personnes, une fois que cette nouvelle l'avait finalement rejoint.

La réponse est revenue : une Bonne Famille.

D'accord. A dit mon père. Et il a renvoyé un message demandant comment procéder, ce qu'il fallait faire ensuite.

Ç'aurait sans doute été plus facile d'écrire une lettre, mais mon père ne savait pas écrire.

Il a pleuré le jour où ils sont venus nous chercher. Les trois enfants naturels qui lui restaient et moi. Il pleurait et nous ne savions pas s'il était heureux ou triste et, de toute façon, il était de nouveau malade et il pleurait beaucoup à cette époque.

Alors nous sommes partis, les quatre enfants, nous sommes simplement partis à pied du village, et avons suivi l'homme qui avait été envoyé pour nous chercher. Nous avons marché, marché et marché. Nous dormions sous

les arbres et dans les petits creux dans la terre qui se révélèrent quand on faisait rouler de grosses pierres. Le soir, nous nous blottissions ensemble, tous les quatre, pour avoir plus chaud, et aussi pour être, ensemble, plus grand que lui, l'étranger qui nous guidait, au cas où. Nous avions cinq, sept, neuf et dix ans. Nous mangions des insectes trouvés par terre.

Il nous avait attachés ensemble à l'aide d'une corde qui s'adoucissait à force de frotter sur nos poignets. Elle nous tenait pour qu'on ne se perde pas et qu'on ne se sauve pas, de sorte qu'on pouvait marcher les yeux fermés, si on voulait, en nous fiant sur la corde qui nous tirait pour avancer dans la bonne direction, pour savoir qu'on était ensemble, encore. Le soleil embrouillait tout, blanchissait tout. On suçait l'eau à la base des plants d'aloès et à même les feuilles d'aeonium, on mangeait des insectes et on continuait à marcher.

Certaines des sauterelles étaient énormes, aussi grandes que mes doigts écartés. Une fois qu'on avait sucé les parties tendres, on mâchait, mâchait les carapaces et les ailes pendant des heures.

Je pensais à mes vraies sœurs. Je répétais leurs noms dans ma tête au rythme de ma mastication, encore et encore, même celles qui étaient mortes, pour ne pas les oublier et aussi, mystérieusement, dans l'espoir qu'elles ne m'oublient pas non plus.

Tu n'es pas obligé de me tenir la main.

D'accord, mais tout de même.

D'accord, tu peux, mais tu n'es pas obligé de le faire. Mais tu peux.

Nous avons marché pendant onze soleils brûlants. Nous avons marché, marché, marché et puis nous nous sommes arrêtés, parce que nous avons frappé un mur. Non pas un mur vers le haut, comme les murs qui s'élevaient autour de notre maison, mais un mur qui descendait, descendait, descendait et descendait. C'était le mur le plus haut que j'avais jamais vu, et il s'étirait vers le bas plutôt que vers le haut. Et puis là, au pied, se trouvait un autre mur, celui-là ni vers le haut ni vers le bas, mais vers l'extérieur. De l'eau en sortait, en sortait et en sortait, immense, mouvante et animale. Pour la première fois en onze jours, l'homme a ouvert la bouche pour nous parler, mais le mur d'eau rugissait, loin au-dessous, alors nous ne pouvions pas entendre ce qu'il disait.

Il a dit que l'eau allait nous manger, a dit Artur, mon frère adoptif, alors que nous essayions de nous endormir ce soir-là. Il a dit qu'il devait nous sacrifier à l'eau, sinon elle va le manger aussi. Nous sommes restés au sommet du haut mur vers le bas, pelotonnés, le dos contre le vent qui avait gagné en force.

Nous nous entendions tous pour dire que nous serions mangés. Ça nous allait. Être un sacrifice serait à la fois noble et facile. Ça marquerait la fin de la marche et du soleil. Nous nous sommes embrassés pour nous dire adieu et nous sommes endormis.

Nous nous sommes réveillés, prêts à être dévorés. L'homme était maintenant accompagné d'un deuxième homme, pour l'aider avec tout cela, et celui-ci avait un panier muni d'une longue corde. Ils ont d'abord mis Lia dans le panier, parce que c'était la plus petite, j'imagine, pour tester. Ils l'ont détachée de nous, l'ont placée dans le panier et ont dit quelque chose qui n'était pas aussi fort que le vent. Puis ils se sont couchés par terre sur le

ventre, et ils ont descendu, descendu, descendu le panier jusqu'en bas du mur. Quand ils l'ont remonté, il était vide. Ils y ont mis la deuxième plus petite, Sabela. Elle a disparu en bas du mur aussi. Pour y être mangée.

J'étais la suivante.

Le panier est remonté vide, plus de Sabela. Ils m'ont détachée d'Artur et j'y suis montée. J'ai souri à Artur, et il m'a souri. Puis ils ont commencé à faire descendre le panier. Il n'était pas très grand. Mes genoux dépassaient des rebords et je devais m'appuyer d'un côté puis de l'autre, d'avant en arrière, pour l'empêcher de se renverser. Je suis descendue par à-coups, frappant parfois la paroi, d'autres fois m'éloignant tant du mur que je n'aurais pu le toucher. Plus bas, plus bas, et le rugissement de l'eau était de plus en plus fort.

Mais je n'ai pas atterri dans sa bouche. Et les deux autres non plus, qui étaient descendues avant moi. J'ai atterri gauchement, de côté, sur des roches, à cinquante pas ou plus de l'eau rugissante. Lia et Sabela étaient là aussi, debout sur les rochers, à côté d'une femme habillée en homme. Elle s'est penchée, m'a tirée du panier et m'a rattachée aux deux autres. J'ai regardé Sabela. Elle a haussé les épaules. J'ai regardé Lia, elle a fait de même. Le panier est remonté, vide, et nous avons attendu. Et puis il a fini par redescendre, avec Artur.

Il nous a vues. Nous avons haussé les épaules. La femme l'a tiré du panier, l'a attaché à nous et le panier est remonté.

Quand il est redescendu pour la dernière fois, l'homme était dedans. L'homme que nous avons suivi jusque-là. Ses jambes et ses bras dépassaient et heurtaient les roches encore plus que les miens, encore plus que ceux d'Artur.

La femme l'a laissé sortir du panier, ce qu'il a fait, en balayant de la terre de ses jambes. Puis il a hoché la tête dans sa direction, a pris l'extrémité de la corde, notre corde, et nous a tirés, en avant.



On aurait tous préféré être mangés par le dieu de l'eau plutôt que d'être forcés de continuer à marcher, mais on était obligés de continuer à marcher. Tandis que le soleil tournait dans le ciel, le dieu de l'eau s'approchait en rampant, de plus en plus proche, et les roches devenaient de plus en plus petites, jusqu'à ce qu'on en vienne à marcher sur des cailloux si petits qu'ils étaient presque des grains de poussière, et l'eau se glissait entre nos orteils à chacune de ses inspirations.

L'homme s'est procuré un bateau auprès d'une femme qui nous regardait les yeux plissés comme si nous étions trop bruyants pour elle, même si nous étions parfaitement silencieux. Elle a touché les cheveux de Lia, une fois seulement, pour les glisser derrière son oreille. L'homme nous a soulevés pour nous déposer dans le bateau, puis l'a poussé dans l'eau jusqu'à avoir de l'eau jusqu'aux genoux, après quoi il a sauté à bord et s'est mis à ramer, et la femme est restée debout à regarder, de plus en plus petite.

Peut-être qu'il nous emmène directement à la bouche, directement au milieu de ce dieu de l'eau, là où se trouve la bouche, a chuchoté Arthur, et nous avons tous hoché la tête. Il y avait à bord du bateau un panier de poissons brillants et frétilants dans lequel nous avons volé pendant que l'homme ne regardait pas. Nous avons arraché les têtes et les queues avec nos dents et nous avons goûté le sel. Nous avons avalé les crânes tout ronds, sans faire le moindre bruit. Nous avons attendu.

Il n'y avait pas de bouche. En fin de compte, le dieu de l'eau ne voulait pas de nous, nos vies étaient trop petites pour valoir la peine. Nous avons été à nouveau soulevés, déposés sur les roches de l'autre côté de l'eau, on nous a donné une petite flasque de vin à partager, pour laver le sel de nos langues, de nos dents et de nos palais, et nous avons marché encore, marché, marché et marché, la peau de la plante de nos pieds dure et noire.

Lia est morte. Elle était trop petite, trop jeune. Pas assez rapide pour attraper des insectes, pas assez futée pour nous dire quand elle en avait perdu un de plus, quand elle avait faim. Le nouvel homme a détaché la corde qui nous liait à elle et nous avons essayé de lui creuser un lit entre une roche noire plate et un arbuste aux petites fleurs jaunes, mais le sol était trop dur, trop sec pour qu'on puisse y creuser. Nous avons cassé quelques branches et des fleurs à déposer sur elle. Nous avons continué à marcher.

Je ne sais pas pendant combien de temps. Juste pour toujours. Le toujours de Lia. Presque le nôtre. J'imagine que tu as fait des marches semblables, avec l'armée. Juste pour toujours, de sorte que marcher, c'est respirer, et les pas sont du temps, défilant, roulant, bougeant sans arrêt. Nous avons marché, marché, marché.

Et puis : la ville. Cette ville.

On l'entendait avant de la voir. On l'entendait à des lieues. On la sentait, aussi.

Et puis nous nous sommes retrouvés entourés de tellement de gens, de plus de gens que nous ne l'aurions cru possible. Et nous marchions sur de la

pierre, tout à coup, non plus sur la terre, et c'était plus chaud pour les pieds, et cette pierre me semblait une idée ridicule, puisqu'il faisait tellement chaud, mais la plupart des gens étaient en sandales, pas pieds nus, comme nous, alors j'imagine qu'ils ne s'en rendaient pas compte. Il y avait des édifices partout, partout des gens qui y entraient et en sortaient, et certaines de ces personnes nous ressemblaient, mais plusieurs ne nous ressemblaient pas, et quelques-unes étaient même vêtues de blanc, un blanc éblouissant, et je ne pouvais détacher mes yeux de cela, détacher mes yeux d'elles. Il y avait beaucoup de saleté, beaucoup de mal dans notre monde, mais maintenant il y avait aussi ce blanc éblouissant, cette propreté, comme si ces personnes avaient réussi à attraper et à dépecer le soleil. Comme si elles avaient revêtu le soleil. Et je regardais de tous mes yeux et j'absorbais cela, consciente qu'il pouvait exister une véritable propreté, une véritable pureté, un bien véritable.

Ils ne nous ont pas gardés ensemble comme ils l'avaient promis à mon père, comme mon père nous l'avait promis. L'homme m'a détachée la première. Il a pris ma main et l'a mise dans la main d'un garçon chauve, lui a pris quelques pièces et a continué son chemin avec les autres, toujours attachés ensemble, à travers tous ces gens, tout ce gris, cette couleur et ce blanc. Je ne les ai pas revus, ni là ni ailleurs. Je ne sais pas où ils sont allés. Ils s'appelaient Artur et Sabela, et je ne sais pas s'ils ont pu rester ensemble ou pas.

Bonjour, a dit le garçon. Son accent était nouveau, haut et léger. Sa tête, là où auraient dû se trouver les cheveux, était très ronde et légèrement duveteuse, comme un bébé sanglier. Je me suis demandé si c'était à ça que ressemblait aussi ma tête, sous mes cheveux.

Bonjour, j'ai dit.

Ce n'est pas loin, a-t-il dit. Pas loin à aller. À marcher.

J'ai hoché la tête. Je ne me rappelais plus ce que signifiaient loin et pas loin.

Tu veux de l'eau ?

J'ai hoché la tête.

Il a pointé le doigt en direction d'une personne faite en pierre à une dizaine de pas devant nous. De l'eau jaillissait de la bouche de la personne, retombait en éclaboussures dans un bassin à ses pieds. Je l'ai fixée du regard.

Vas-y, a-t-il dit. Je vais attendre ici.

Je n'ai pas bougé. J'ai regardé le garçon. J'ai regardé la personne. Qu'est-ce que... ? ai-je murmuré. Qu'est-ce qu'il a ?

Hein ?

Il a été maudit ?

Qui ? On n'a pas beaucoup de temps, si tu as soif tu devrais...

Je n'ai pas posé davantage de questions. Je suis allée jusqu'à l'eau. J'ai plongé la tête dans le bassin, sous l'eau, là où se trouvaient les pieds en pierre de la personne, et j'ai senti une fraîcheur que je n'avais jamais sentie avant dans toute ma courte vie. J'ai bu, et bu.

J'avais encore la tête mouillée et les cheveux dégoulinants quand nous sommes arrivés à ma grande nouvelle maison. Elle était plus vaste que le

verger au complet, plus vaste que le village entier que j'avais quitté. Des êtres de pierre longeaient l'allée menant à la demeure et il y avait un bassin d'eau, comme en ville, à l'arrière, près de la porte que je devais utiliser, m'a dit le garçon, si je voulais aller et venir, mais ça ne servait à rien de me dire cela parce que je savais que je ne partirais jamais, que je ne voudrais jamais repartir.

Puis une femme grasse nous a ouvert la porte de derrière. C'était la première personne grasse que je voyais, à l'exception des femmes enceintes. Le garçon est parti en courant, derrière elle, plus loin. Je t'aime, ai-je dit dans son sillage. Au revoir, je t'aime.

La femme grasse m'a regardée et a haussé les sourcils. Mes cheveux dégouлинаient. Les gouttes faisaient des marques sombres sur la pierre chaude à mes pieds. D'accord, a-t-elle dit. Dans le bassin. Enlève tes vêtements, et dans le bassin.

Moi au complet ?

Toi au complet.

Je l'aimais aussi.

Ils ont brûlé mes vêtements, ils ont coupé mes cheveux court, comme ceux du garçon. Ils m'ont frotté le cuir chevelu et le corps avec de l'huile et c'était merveilleux, c'était aussi pur et éblouissant que les toges que j'avais vues au square. Je me sentais Bien.

Oh. Oui, je pense que oui, d'accord.

Oui, merci. Si tu pouvais lever la flasque jusqu'à ma bouche, je, oui.
Oh.

Oh.

Oh.

Merci, soldat. Merci.

Et puis, après ce premier bain, ce premier récurage et cette première coupe de cheveux, la femme grasse m'a enfilé une tunique grise et m'a tendu une paire de sandales douces, gris brun. J'avais l'impression qu'elles allaient toujours glisser de mes pieds, mais elles ne glissaient jamais. Elle m'a nettoyée, m'a coiffée et m'a habillée et puis, quand elle a eu fait tout ce qu'elle pouvait, elle a dit : D'accord, ça ira, je suppose.

Elle a pris ma main et m'a fait parcourir des couloirs inondés de soleil jusqu'à ce que nous arrivions à une chambre dans laquelle une fille, une fille de mon âge, pas exactement mais relativement proche, était en train de pousser une chaise vers un mur éloigné, l'écartant d'une deuxième chaise, qui était le seul autre objet dans la pièce.

La fille nous a vues. Elle s'est arrêtée. La chaise a basculé. La femme a lâché ma main pour aller la remettre debout.

Non, a dit la fille doucement, calmement. Non, Vibipuella, je vais le faire. La chaise était plus grande qu'elle. En bois sombre, lourde. Vibipuella et moi avons regardé la fille s'échiner à la redresser sur deux pattes, nous avons regardé la chaise basculer à nouveau, avons regardé la fille l'esquiver pour ne pas être écrasée, l'avons regardée tenter à nouveau de la relever, avons regarder la chaise vaciller, se redresser, debout. Puis la fille a

continué à la pousser. Elle l'a poussée jusqu'au mur opposé. Après quoi elle s'est arrêtée et est restée là pendant quelques battements de cœur, le temps de reprendre son souffle. Puis elle a grimpé sur la chaise. Elle s'est assise, jambes pendant à l'avant. Elle avait l'air toute petite et je me suis demandé si j'avais l'air aussi petite quand je m'asseyais sur une chaise.

Elle m'a regardée. Felicitas, a-t-elle dit. Voici ta chaise. Va t'asseoir là-bas. Elle a indiqué, à l'autre bout de la pièce, la chaise poussée contre l'autre mur, le point le plus éloigné d'elle et de sa chaise.

Personne n'a bougé. J'ai levé les yeux vers la femme, qui était revenue se tenir à mes côtés.

Fe-li-ci-tas, a dit la fille. Me comprends-tu ? Va, là, à ta chaise.

Je ne quittais pas des yeux la femme, qui semblait s'appeler à la fois Vibipuella et Felicitas. J'avais chaud. La nouvelle tunique n'avait pas de trous.

La femme a baissé le regard vers moi. Puis elle a regardé la chaise la plus éloignée. Et puis moi encore. Et la chaise. Et moi. Je l'aimais et je voulais qu'elle m'aime, alors même si je n'avais pas envie de sourire, je l'ai fait quand même. J'ai souri aussi largement que je le pouvais, avec les dents. Elle m'a souri en retour, un peu. Vas-y, a-t-elle dit. Va à la chaise. Et puis elle est partie.

Alors j'ai obéi. J'ai marché jusqu'à la chaise éloignée, j'ai grimpé dessus. La fille, assise sur sa chaise, avait maintenant les yeux fixés droit devant, et non pas sur moi. Je l'ai regardée. Qui est Felicitas ? ai-je demandé.

C'est toi, a-t-elle dit.

Je m'appelle Vitoria, j'ai dit.

Non, ce n'est pas vrai.

Oui, je...

Plus maintenant, a dit la fille. Maintenant, tu t'appelles Felicitas. Tu es ma sœur Felicitas.



Le lendemain, la fille, Perpetua, avait un peu rapproché les chaises, qui étaient maintenant à dix pas l'une de l'autre. Tu ne dois plus parler de tes anciennes sœurs, a-t-elle dit.

Pourquoi ?

N'en parle pas, c'est tout.

On ne pouvait pas faire grand-chose, assises séparément comme ça, maintenant que je ne pouvais plus raconter des histoires de la maison comme je l'avais fait la veille. Nous sommes restées assises en silence pendant un moment. J'ai regardé une mouche qui essayait de s'enfuir de la pièce jusqu'à ce qu'elle trouve une issue, et puis j'ai dit : On pourrait jouer à *Devine ce que je suis*.

Mais tu ne peux pas être tes sœurs.

Elles ne sont pas une chose.

Quand même.

D'accord. Je serai autre chose. Prête ?

D'accord, je suppose. Prête.

On a joué à *Devine ce que je suis* pendant trois jours, dès le matin, quand j'avais fini mes corvées et que Perpetua avait pris son déjeuner, jusqu'à ses leçons et à mes tâches d'éviscération.

J'ai été :

Une Pierre

Un Insecte

Un Arbuste à petites fleurs jaunes

et

Une Colline.

Elle a été :

Une Couronne de feuilles d'olivier

Une Petite Souris blanche

Un Coucher de soleil au-dessus des collines du sud

Une Chambre plus grande que celle-ci

et

N'Importe Quel Autre Jeu.

Le troisième jour, elle avait poussé les chaises si proches l'une de l'autre que les bras se touchaient.

D'accord, ai-je dit. Très bien. Jouons à un autre jeu, maintenant.

Lequel ?

Eh bien, on pourrait jouer à un jeu où on n'est pas tout le temps assises, j'ai dit.

Je ne pense pas que tu aies le droit de courir, a-t-elle dit.

Qui m'en empêche ?

Mon père.

Perpetua parlait beaucoup de son père. Surtout pour évoquer des règlements. Essentiellement des règlements auxquels je n'avais pas le droit de désobéir. Je ne l'avais jamais vu. Je n'étais pas sûre qu'il existait.

Je parie que j'aurais le droit de courir si tu courais toi aussi. Si je te suivais.

Elle a réfléchi. Eh bien, a-t-elle dit.

Et puis elle a sauté en bas de sa chaise et est sortie de la pièce en courant. J'ai couru à sa suite.

Nous ne retournions aux chaises et à *Devine ce que je suis* que les rares journées où il faisait trop chaud pour courir, trop chaud pour bouger, ou quand il y avait des nuées de sauterelles et qu'on aurait risqué d'en avoir dans les yeux et dans la bouche en sortant. Ce qui était amusant, parce qu'avant, j'aurais tout fait pour me mettre des sauterelles dans la bouche.

Mais désormais on me donnait de la nourriture digne de ce nom. Du pain, du poisson et aussi des olives. Et je devenais un petit peu potelée, comme eux, et je commençais à fermer les yeux et la bouche devant les insectes, comme eux. Et Perpetua et moi courions dans le jardin de sa famille en nous pourchassant ou en pourchassant les animaux ou le garçon qui s'occupait des animaux, et bientôt mes cheveux ont repoussé, et bientôt ma tunique et mes sandales sont devenues trop petites. Et...

Et...

Quoi ?

Qui ?

Oh, oui, oui, il existait.

Son père, oui.

Oui, l'homme le plus important que j'ai rencontré, j'imagine, mais je l'ai à peine rencontré. À la fin, quand Perpetua et lui ne s'adressaient plus la parole, il transmettait parfois des messages à sa fille par le truchement de Vibipuella qui me les répétait, et une ou deux fois il m'a interceptée dans le jardin ou le vestibule et m'a soufflé quelques mots directement, pour me demander de la lui amener, mais je ne le connaissais pas, pas vraiment ; il ne me parlait pas, pas vraiment. Un peu à la fin, mais tout de même, pas beaucoup. Pas vraiment. Désolée.

Mais je suis sûre qu'il apprécierait ta déférence. Il aimait ce genre de choses. C'est toujours le cas, j'imagine.

Je ne l'ai pas vu aujourd'hui dans le podium, pas dans son siège habituel en tout cas, alors je doute que tu aies l'occasion de lui parler en

chair et en os. Je ne pense pas qu'il soit venu aujourd'hui.

Non, ça n'aurait pas été très agréable, dans les circonstances.

Non, je ne serais pas venue non plus.

Sais-tu ce qui est arrivé à Perpetua ? Ou à son bébé ?

Non, ça va, ça va.

Je vais peut-être m'étendre, maintenant. Est-ce que ça va si je m'étends, maintenant ?

Ici, c'est très bien. Non, ça va. Un peu de saleté, un peu de sang, un peu de lait aussi, ça ne me dérange pas, pour être honnête. C'est ça, l'odeur, le lait, surtout. Désolée. Je suis juste, je suis juste fatiguée.

Peut-être encore de l'eau, oui.

Merci.

Merci.

Est-ce que tu écris encore ? Montre-moi.

D'accord, bien. Merci. Merci.

Perpetua avait mon âge. Pas exactement, comme mes sœurs, mais assez proche pour ses parents, les patrons de la maison. Elle était leur fille, leur fille unique.

Il n'y en a pas d'autres ? je lui ai demandé.

Non, a-t-elle répondu.

Pas même deux ou trois ?

Non.

Un tout petit ? Un petit bébé quelque part ?

Non, Felicitas, a-t-elle dit. Non, non, non. Non. Aucun. Et tant mieux. Elle s'est croisé les bras. M'a regardée avec les yeux rétrécis. Mais j'ai un frère, a-t-elle dit.

Juste un ?

J'en avais deux. Maintenant j'en ai un. Juste un.

D'accord, j'ai dit. Ce n'est pas grave.

Sauf toi, a dit Perpetua. Pas de sœur sauf toi.

As-tu des sœurs, soldat ? Tu dois en avoir. Il me semble que tu dois en avoir.

Eh bien, je suis étonnée de l'apprendre. J'aurais cru. J'aurais juré.

Oh.

Oh. Je suis désolée. Les deux en même temps ?

Les deux en même temps. Ce n'est ni pire ni mieux. C'est, tout simplement, c'est ce que c'est, voilà tout. Je suis désolée. Je suis désolée, soldat.



On jouait ensemble, comme de vraies sœurs, quand Perpetua le voulait bien. Et quand elle ne voulait pas, ou qu'elle s'en allait manger des mets délicats, ou suivre ses leçons, alors je donnais un coup de main à la cuisine, où j'aidais à collecter les os et les viscères des animaux, les tiges de raisins, les noyaux d'olives, le vieux pain sec, que j'apportais aux cochons. Au début, si personne ne regardait, je cachais les noyaux d'olives dans mes poches pour pouvoir les sucer plus tard, ou je trempais le pain rassis dans la fontaine pour le ramollir et le manger avec des entrailles d'animaux étendues dessus avant d'aller aux cochons. Ça me faisait parfois vomir, mais parfois non. Mais je me suis habituée à ne pas avoir faim. J'avais confiance que je n'aurais plus faim, aussi j'ai fini par arrêter. J'ai aussi arrêté de boire à la fontaine toutes les fois que je passais devant. J'ai fini par comprendre, j'ai fini par croire qu'elle serait là, toujours, et toujours pleine d'eau. Même les jours les plus chauds, elle était toujours là, coulant comme à l'hiver, comme si elle n'allait jamais, comme si elle ne pouvait pas connaître la soif.

Si on n'avait pas besoin de moi à la cuisine et que Perpetua ne voulait pas de moi ou qu'elle était occupée, j'allais prêter main-forte au garçon chauve, celui qui s'occupait des animaux. Ensemble on nettoyait la soue à cochons, on ramassait les œufs des poules qu'on empêchait de se battre à coups de bec, et chacun notre tour on trayait la vache et les chèvres. Ni l'un ni l'autre on n'aimait traire les chèvres, parce qu'elles étaient méchantes et donnaient des ruades, et on aimait tous les deux traire la vache, parce qu'elle était calme et douce et ne remarquait guère notre présence, en réalité. Aussi, elle donnait plus de lait, alors la femme grasse risquait moins de le remarquer s'il en manquait un peu, tiède et riche d'une crème qui nous enrobait la langue tant et si bien qu'on pouvait encore en garder le souvenir

et la goûter trois heures plus tard. Alors on se relayait pour traire la vache et les chèvres, se faire donner des ruades et avoir de la crème.

Mais ce n'était pas tout le temps. Quand j'étais avec Perpetua, le garçon devait traire et la vache et les chèvres. Je le revoyais plus tard, à la table des esclaves au fond de la cuisine, et il avait une pellicule de crème autour de la bouche, ou un nouveau bleu sur le bras ou l'épaule, et il souriait, dans un cas comme dans l'autre, il me souriait.

Il fait très chaud ici, n'est-ce pas ? Très, très chaud. Tu dois bouillir, dans ton armure. Tu peux enlever ton casque, au moins. Tu sais, je ne vais pas te donner un coup sur la tête. Hum. Imagine un peu cela. Mais je ne le ferai pas. Ne t'inquiète pas, j'en suis incapable, et même si je pouvais je ne le ferais pas, mettons.

C'est un joli sourire.

Oui.

Oui.

Et de jolis cheveux aussi, sans doute. Si on pouvait les voir. Enlève ton casque, pour l'amour du ciel. Il a l'air de peser une tonne. Une tonne d'or chaud. Je ne peux rien imaginer de...

Voilà.

C'est mieux, non ? Tu as l'air plus à l'aise. Et tu as de jolis cheveux. De jolis cheveux pleins de sueur.

Et cet étui d'épée ridiculement grand ? Tu n'arrêtes pas de te cogner dessus en écrivant, est-ce que c'est confortable ? Bien sûr, je vais peut-être

mourir tout de suite et tu pourras arrêter et aller de dégourdir les jambes, mais peut-être que je ne mourrai pas si vite, peut-être pas avant des heures, auquel cas tu ferais mieux de t'installer confortablement.

Là, c'est mieux ?

Bien, bien.

Le garçon qui s'occupait des animaux m'a demandé de l'épouser à peu près un an et demi après que j'ai saigné pour la première fois. Je ne sais pas exactement quel âge j'avais, parce que personne n'en tenait le compte, mais je sais que mes pieds n'avaient pas tout à fait fini de grandir, qu'ils ont pris deux tailles de sandales supplémentaires depuis. Nous étions avec les chèvres. Je me souviens qu'il n'y avait pas encore trop de mouches, alors ce devait être le début du printemps. La chèvre qu'il trayait, celle qu'on appelait Vieille Bique, s'est lassée, comme d'habitude, et elle a rué, comme d'habitude, pendant qu'il avait la tête baissée pour regarder le lait, et elle l'a frappé droit au visage, sur la tempe, juste au-dessous de l'œil. J'ai ri, parce qu'on savait, on savait tous les deux, qu'il ne faut pas baisser la tête avec elle, on savait cela tous les deux. J'ai ri, il a juré. Si la ruade l'avait touché un tout petit peu plus haut, il aurait été à moitié aveugle. On savait cela aussi tous les deux. Il saignait. J'ai tiré le pot de sous ma chèvre pour qu'elle n'aille pas le renverser et gaspiller le lait, et je suis allée à la maison, dans la cuisine. J'ai volé du vinaigre et un tissu qui semblait propre, que je lui ai rapportés. J'ai nettoyé la blessure, je lui ai fait appliquer le tissu dessus. Tu as de la chance, j'ai dit. Quand j'étais avec mes sœurs, on n'avait pas de vinaigre, on n'avait que de la pisse. Il n'a rien répondu, il se contentait d'ouvrir et de fermer la mâchoire afin de vérifier qu'elle tenait encore bien en place. Je lui ai donné un tout petit peu du lait de ma vache à boire pour qu'il arrête son manège quelques instants. Il a bu le liquide à la

surface, le plus chaud. Il l'a gardé dans sa bouche quelques secondes. Puis il a avalé, a ouvert et fermé les lèvres encore deux fois, et a dit :

Marions-nous, Vitoria, toi et moi.

Il l'a dit comme ça. Avec mon ancien nom. Mon vrai nom.

J'ai regardé sa bouche ouvrir-fermer. J'ai regardé le sang fleurir sur le tissu. D'accord, j'ai dit. Marions-nous.

Je ne sais pas quel âge il avait lui non plus. Il avait grandi depuis mon arrivée ; sa tunique tombait plus haut sur ses jambes, carrées, musclées à force de porter, de soulever, de courir en ville et de revenir, ses jambes maintenant adoucies par le poil, comme les miennes.

J'avais les mains moites. Je les ai essuyées sur ma tunique, je lui ai repris mon seau et l'ai remis sous ma chèvre. D'accord, j'ai dit. Pourquoi pas.

Le garçon qui prenait soin des animaux a cessé d'ouvrir et de refermer la bouche et, à demi caché derrière le tissu imbibé de vinaigre rosi par le sang, il a souri.



Je l'ai dit à Vibipuella dans la cuisine, tandis qu'elle versait de la viande réduite en bouillie dans un seau. Allez-vous partager un lit ? a-t-elle demandé. Tu n'auras plus besoin du tien ?

Je ne sais pas, ai-je répondu.

Un peu de bouillie, un caillot mauve-rouge de moustaches et de peau, s'est détaché de son couteau. Elle a essuyé la lame sur sa tunique. Tu sais où poussent les carottes sauvages ? a-t-elle demandé.

Non. Nous ne les mangions pas ; Perpetua les détestait. Elles étaient trop dures, trop insipides.

Veux-tu un poisson qui nage dans ton ventre ?

Non. Je ne crois pas...

Alors il faut que tu saches où poussent les carottes sauvages. Je te montrerai après le dîner. Elle a gratté un lambeau de peau qui s'était collée sur le comptoir, en enfonçant son couteau un peu plus profondément à chaque coup jusqu'à ce que la peau finisse par se détacher et glisse vers moi.

D'accord, ai-je dit en ramassant la peau pour la déposer avec les autres déchets. Merci.

Et tu me diras, pour les lits, a-t-elle dit.

J'avais de la chance. J'avais eu de la chance. Je ne le savais pas, je n'y songeais même pas, mais le fait est que j'avais de la chance. Ma proximité avec Perpetua venait avec son lot d'avantages, une forme de protection. Les autres, Vibipuella, les filles qui faisaient le ménage, toutes les autres, savaient où poussaient les carottes sauvages. J'étais chanceuse ; j'étais naïve.

J'en ai parlé à Perpetua ce soir-là, le soir où le garçon qui s'occupait des animaux m'a fait sa demande. Nous étions juchées dans un arbre, à

déterminer laquelle de nous deux pouvait ingurgiter le plus d'olives crues.

Tu ne mâches pas, a-t-elle dit. Tu te contentes de les avaler tout rond. Ça ne compte pas.

J'ai croqué. L'amertume m'a traversée, froide. Mes lèvres se sont engourdies. Tiens, j'ai dit. Aussi, je vais me marier.

Elle a croqué elle aussi. Mais elle le faisait toujours. Raison pour laquelle elle perdait le plus souvent. Elle a fait la grimace. Avec qui ? a-t-elle demandé.

Le garçon qui s'occupe des animaux.

Le garçon qui s'occupe des animaux ? Elle a fait une autre grimace.

Oui, j'ai dit.

Ça ne compte pas, a-t-elle répliqué. Le mariage entre esclaves ne compte pas. Et puis elle a ajouté : De toute façon, ça n'a aucune importance. Je suis déjà mariée.

Je savais que c'était un mensonge, parce qu'une fille comme elle ne peut pas se marier à l'insu de tout le monde, sans que toute la maisonnée prenne part à la cérémonie. Le mariage, pour une fille comme elle, ce n'est pas entre deux personnes, mais entre deux maisonnées fonctionnelles, deux colonies, comme chez les fourmis. Mais je n'ai pas dit cela. Parce qu'elle le savait. Et elle savait que je le savais. J'ai plutôt dit : Oh. Avec qui ?

Tu ne le connais pas encore, a-t-elle répondu. Tu n'étais pas là. C'était pendant les leçons.

C'est un autre étudiant ? Ou un des fils de ton tuteur ?

Il me semblait que ça ne plairait pas à son père, avec tous ses règlements. Il me semblait que ça ne lui plairait pas du tout.

Non, a-t-elle dit, même si c'est mon tuteur qui nous a présentés. Ce n'est pas un mariage normal, Felicitas, c'est mieux.

Parce que tu es riche ?

Non. Ce n'est pas pour ça que c'est différent. C'est mieux qu'un mariage normal. Et plus facile. Tu devrais y penser.

Est-ce que tu peux dormir dans ton propre lit ? ai-je demandé. Et les carottes sauvages ?

Quoi, les carottes sauvages ? C'est dégoûtant.

Oui, mais..., j'ai dit.

Ce n'est pas un mariage normal, Felicitas, a-t-elle répété. Elle a tendu le bras au-dessus de nos têtes et a cueilli deux olives vert soleil.

Comment s'appelle-t-il ? j'ai demandé.

Jésus, a-t-elle répondu, et elle m'a tendu l'un des fruits. Il était aussi dur que le noyau qu'il protégeait. Il s'appelle Jésus.

Pour son mariage, Perpetua avait dû prendre une sorte de bain devant plein de gens, tout habillée.

Pour le mien, le garçon qui s'occupait des animaux avait mis de côté un poussin qui était déjà mort au sortir de sa coquille et il l'avait apporté au deuxième autel en importance de la maison. Le poussin n'a pas beaucoup saigné. Il avait en lui la même quantité de sang que lorsque Perpetua s'était

piqué le doigt sur une plante épineuse et avait pressé et pressé la piqûre pour faire perler quelques gouttes afin de prouver qu'elle avait bien été blessée. Les yeux du poussin ne ressemblaient même pas encore à des yeux, toujours scellés et couverts d'un duvet semblable à de la fourrure. Pour mon mariage, Vibipuella, de la cuisine, m'a prêté un bandeau orange à passer autour de ma tunique et à nouer d'une façon particulière, ce qu'elle a fait après s'être lavé les mains, un bandeau que le garçon qui s'occupait des animaux et moi avons mis une éternité à dénouer, après. Pour mon mariage, j'ai vu sa cellule, sombre et tiède au fond de la grange, entre plusieurs autres, entre le son des corps, les grognements et les souffles, quelques-uns animaux, d'autres humains, son espace plus exigu que le mien, pas aussi propre, pas aussi près de la maison. Pour mon mariage, nous avons enlevé nos tuniques et découvert les lignes où s'arrêtaient le soleil et la saleté et où la chair dessous continuait, plus douce, de plus en plus haut, et lui qui tendait les bras pour m'attirer à lui, moi qui faisais un pas en arrière, non pas pour m'éloigner mais pour faire durer les choses, afin d'avoir plus de temps pour le regarder, pour l'observer qui me regardait, pour mon mariage, j'ai attendu la douleur que m'avait annoncée Vibipuella, mais il n'y a pas eu de douleur, simplement des images d'animaux comme des éclairs, la vache et le taureau, les chèvres, les chiens, les chevaux que j'avais vus faire, c'était tellement plus grand, tellement différent, mais en même temps pareil, pareil, pareil.

Pour mon mariage, il m'a dit son nom, Vibipor, que je connaissais déjà, et son vrai nom, Danel, que je ne connaissais pas. Je lui ai dit mon vrai nom aussi, je l'ai répété, même s'il le connaissait déjà.

Danel et Vitoria. Nous les avons dits tout haut dans le bruit des corps, des grognements, des souffles.

Il a roulé sur le côté avant la fin, juste avant, a fait un bruit animal et s'est recroquevillé sur lui-même. Il faisait noir. Je ne pouvais plus le sentir, alors je ne pouvais plus le voir. J'ai entendu son souffle s'étrangler et s'arrêter et puis graduellement s'apaiser, revenir à la normale.

Quoi ? j'ai demandé.

S'il y a un enfant, ils peuvent nous l'enlever, a-t-il répondu. Ils peuvent l'avoir. Et tu risquerais de mourir.

C'est ce que nous avons fait, après notre mariage.

Perpetua a fait les choses autrement.

Ne sois pas gêné.

Désolée. Mais, je veux dire, ce n'est pas la pire chose que tu aies entendue, assurément. Tu es soldat, après tout. Pas vrai ?

Nous étions mariés, pour l'amour du ciel.

Pour l'amour du ciel.

Es-tu marié ?

Oh oui, bien sûr, tu es soldat. Bien sûr. Ce n'est pas grave. Tu as le temps, tu as le temps. Plein, plein, plein de temps.

Oui, certainement.

Je le recommanderais, oui, oui, oui, je, je...

J'ai découvert de nouvelles couleurs quand j'ai épousé Danel. C'est à cela que ça se compare.

Maintenant elles ont disparu.

Maintenant mes yeux sont fatigués. Trop de lumière, trop de blanc. Je, j'aimerais prendre une pause, juste une

...

...

Non.

Non !

Je veux dire non, ça ne peut pas, non, tu ne peux pas me laisser. Ça va ça va je commence à avoir chaud, c'est tout. Très chaud. C'est comme dormir, en réalité. Prendre une pause. Mais je ne peux pas dormir. Plus maintenant, pas encore.

Je ne sais pas.

Je ne sais pas.

Je sais seulement : Pas encore.

J'arrive au moment intéressant, de toute façon. Au meilleur moment. Je veux parler de ce moment, de ces couleurs, continuer à parler.

Et toi, continue à écrire. Et si j'arrête de parler pendant plus de quelques secondes, il faut que tu me jettes de l'eau. Au visage. D'accord ? Et s'il ne reste plus d'eau, il faut que tu te serves de ta main. Gifle-moi. D'accord ?

Personne ne verra. Tout le monde s'en ficherait, s'ils voyaient. Le feras-tu ?

Le feras-tu ?

Tu es bon. Tu vas te marier. Ou pas. Tu auras ce que tu veux. Tu peux prendre ma bague. Tu...

Non. Il est mort. Danel est mort.

Ne sois pas désolé, ce n'est pas toi qui l'as tué.

C'est moi. Mais plus tard. Tout ça s'est passé plus tard.

On peut être mariée à Jésus et aussi mariée à un homme normal en même temps, m'a dit Perpetua un jour. J'étais en train de lui tresser les cheveux. Elle aimait les porter relevés désormais, tirés vers l'arrière et remontés, la plupart du temps. Elle ne me laissait pas piquer des fleurs dans ses tresses non plus. Il y avait un certain temps que nous n'avions pas parlé de mariage, de son étrange mari homme-pas-homme. J'avais cru, peut-être, qu'elle était passée à autre chose, ou qu'elle avait oublié.

On peut ?

Oui. Il fallait qu'on arrête de parler de tout ça, a-t-elle dit. Mon tuteur et moi, pendant que Père était à la maison et s'était mis à venir faire un tour pendant nos leçons sans prévenir. Parfois il se contentait de rester là, dans un coin, pendant tout l'après-midi, même s'il connaissait déjà tout ce qu'il y avait à savoir sur la poésie, les nombres et toutes les autres choses banales et assommantes que j'allais apprendre ce jour-là. Mais maintenant il est reparti aux frontières avec mon frère et ses armées, et j'ai recommencé à apprendre plus, encore, plus des choses importantes. J'ai appris que... es-tu prête ?

Prête à quoi ?

À entendre cette nouvelle.

Oh, oui.

D'accord, très bien. J'ai appris que ma mère est mariée à Jésus elle aussi. Que c'était elle qui lui en avait parlé.

Qui en avait parlé à Jésus ?

Non. À mon tuteur. Que c'était elle qui lui avait donné un bain bénit, alors maintenant il est marié lui aussi. Elle a fait ça !

J'ai essayé de m'imaginer la mère de Perpetua en train de donner un bain à son tuteur. J'en étais incapable.

C'est horrible, ai-je dit. Ça doit être atroce. Et bizarre. Je suis désolée, je suis désolée, Perpetua.

Non, c'est merveilleux !

D'être mariée à la même personne que ta mère ? Et... que ton tuteur ? Est-ce que c'est même permis ? Merveilleux ? Est-ce que ton père est marié deux fois lui aussi ? Est-ce qu'il est au courant ?

Ce n'est pas à une personne qu'on est mariés, Felicitas, rappelle-toi. Pas à une personne ordinaire, en tout cas, alors ça va. Et, de toute façon, ce n'est pas un sujet dont on discute avec mon père. Pas encore. Et toi non plus.

Je ne discute jamais de rien avec lui.

Quand même.

Et il est à des lieues d'ici. À Rome, ou je ne sais où.

Il n'est pas à Rome. Il est dans les territoires sauvages. Comme toujours. Et je ne plaisante pas, Felicitas, je suis sérieuse. Mon tuteur dit que c'est dangereux, ça peut être très dangereux, d'en parler à d'autres personnes, des personnes qui ne sont pas nous. Il dit qu'il y a des gens qui détestent l'amour.

Je ne déteste pas l'amour, ai-je dit.

J'aime l'amour, a répliqué Perpetua.

Moi aussi, ai-je dit. Moi aussi. Nous avons gardé le silence pendant un moment, tandis que je mettais la dernière main à sa coiffure. Ça te plaît ? ai-je demandé quand j'ai eu fini. Une tresse insipide au sommet de la tête. Pas de fleurs.

J'adore, a dit Perpetua.

Un soir, en venant se coucher, Danel avait une démarche étrange. Une jambe normale, une jambe qu'il tirait derrière lui en cercles raides. Il avait une balafre au visage, juste en dessous de l'œil, à l'endroit où la chèvre lui avait donné un coup de sabot, jadis. Il a vu que je le dévisageais. Ça va guérir, a-t-il dit. Ils ont peur, c'est tout, a-t-il ajouté. Il a tenté de s'abaisser jusqu'au lit, jusqu'à moi, mais la douleur l'a saisi et il s'est relevé. Les gens à l'extérieur, a-t-il dit. Les gens de la ville ont peur. Il a essayé à nouveau de s'asseoir, utilisant une approche différente, maladroite, qui consistait essentiellement à se pencher d'un côté, le bon côté, jusqu'à ce qu'il tombe, puis à laisser ses bras porter son poids en descendant jusqu'au sol. Ce faisant, il a tressailli de douleur, mais il a réussi, cette fois, à venir me rejoindre sur le matelas. Les barbares s'approchent, a-t-il dit. Tu ne sors pas beaucoup, en ville, alors tu n'as peut-être pas entendu ce que racontent les

gens. Ils racontent que les barbares tendent des embuscades, maintenant, qu'ils tuent les voyageurs aux lisières de la ville, les gens racontent que les barbares sont pires que jamais. Et pire que les embuscades, pire que la possibilité de se faire attaquer : les gens recommencent à être malades. Les gens recommencent à être malades parce que, disent-ils, les barbares ont ramené la maladie. Intentionnellement, prétendent certains, pas intentionnellement, soutiennent les autres, dans les deux cas, le résultat est le même, disent les gens. Les gens ont peur, Vitoria, alors... Il a essayé de se tourner vers moi, mais la douleur l'a saisi et l'en a empêché, alors il est resté sur le dos, comme il était, à regarder les chevrons de la grange droit au-dessus de lui, plutôt que moi. Alors, a-t-il repris. Tout ce qu'on sait réellement, c'est qu'il y a des gens qui sont malades et que les barbares sont plus proches, qu'ils se rapprochent. C'est pour ça que le commandant et son fils sont repartis, si vite. Et c'est pour ça que les gens ont peur. Il a soupiré.

Et puis, par-dessus tout ça, il y a Perpetua et sa mère, a-t-il ajouté. Et le tuteur, et toute cette clique qui se comportent bizarrement, qui parlent en symboles secrets, qui se tiennent à l'écart. Les gens voient ces choses, Vitoria, les barbares qui se rapprochent, des gens qui tombent malades et les riches qui agissent bizarrement, et ils pensent : Ces choses pourraient être reliées. Ils ont peur et ils pensent : Voilà quelque chose, sans doute relié au reste, quelque chose de réel et de local sur quoi projeter notre peur de sorte qu'elle se change en colère, pour pouvoir y faire quelque chose.

Alors ta jambe ? Et ton visage ?

Ce n'est pas mon rôle, au-dehors, de dire ce que je pense. C'est mon rôle de défendre cette maisonnée.

Alors c'est ce que tu as fait ?

Alors j'ai essayé.

Nous n'avons pas couché ensemble cette nuit-là. Nous avons plutôt dormi côte à côte, partageant la chaleur mais non pas le toucher. Je craignais, en le touchant, de lui faire mal. Il avait besoin de ses jambes, il avait besoin de ses yeux, il en avait besoin pour travailler et il en avait besoin pour moi. Au matin, il s'est levé lentement et précautionneusement, comme notre chèvre la plus vieille.

Sois prudent, j'ai dit. Au-dehors.

Non, toi, Vitoria, a-t-il dit. Ce qu'il faut que tu comprennes, c'est que c'est toi qui dois être prudente. Avec Perpetua, son tuteur et leurs idées. À l'intérieur.

Certaines nuits je restais avec lui, et d'autres nuits Perpetua me demandait de rester avec elle, comme elle le faisait toujours lorsqu'elle se sentait seule, ou qu'elle avait peur, ou qu'elle n'avait pas envie de dormir. Vibipuella avait donné mon ancien lit à une nouvelle esclave dont la tâche consistait essentiellement à préparer les bains.

Ce que tu dois savoir, a dit Perpetua, le lendemain soir, sa couverture tirée jusqu'au menton, c'est que la raison pour laquelle c'est différent, c'est merveilleux, ça a du sens alors que d'autres choses n'en ont pas, c'est qu'il était juste un être humain. Un dieu, mais petit, comme les hommes. Juste un homme, a-t-elle dit. Comme le tuteur.

Comme Vibipor, le garçon qui s'occupe des animaux, j'ai dit.

Si tu veux, a-t-elle dit.

Six mois plus tard, elle m'a appris qu'elle était fiancée au tuteur. J'ai essayé de garder une expression neutre en l'apprenant. Il était vieux. Il était sérieux, tout le temps sérieux.

Es-tu heureuse ? a-t-elle demandé. Es-tu contente pour moi ?

Oui, j'ai dit. J'avais de la laine plusieurs fois enroulée autour de mes mains, j'étais en train de la filer. Toutes les femmes à cet endroit filaient et tissaient au moins de temps en temps, même celles, comme moi, qui n'avaient aucun talent pour le faire, même Perpetua. C'était assommant, mais c'était attendu.

Felicitas, a-t-elle dit. Je veux que tu sois heureuse. Tu dois être heureuse. Tu es ma sœur.

Mais je suis aussi une esclave, ai-je répondu. Alors ça n'a pas vraiment d'importance. De toute façon, oui, je suis heureuse. Heureuse pour toi.

Non, a-t-elle dit en arrêtant mes mains, en interrompant le filage. Non, Felicitas, a-t-elle dit. Non, tu ne l'es pas.

Pas heureuse ?

Pas une esclave. Pas juste une esclave. Nous sommes tous semblables, Felicitas. Esclave, Romain, Dieu. Nous sommes tous faibles, nous sommes tous capables de grandeur.

Mes doigts picotaient. Même le garçon qui s'occupe des animaux ? j'ai demandé.

Même lui, a dit Perpetua. Même mon père.

Il ne te laissera pas épouser le tuteur, tu sais.

Je sais.

Alors ?

Alors. Je trouverai bien un moyen. Nous trouverons un moyen. N'est-ce pas ?

J'ai écarté et étiré les doigts, vers l'arrière, pour tenter de faire monter et redescendre la laine afin de soulager la démangeaison avec la chose même qui la causait. Oui, j'ai dit. D'accord.

D'abord, nous avons entendu la mêlée. C'était quelques jours plus tard, une semaine, peut-être deux. J'étais au lit, dans la cellule de Danel, et nous les avons entendus, peut-être dix, peut-être vingt, peut-être cinquante personnes, qui parlaient au gardien des portes de la maison. D'abord elles parlaient, puis elles se sont mises à vociférer. Nous l'avons d'abord entendu parler, avant qu'il se mette à crier à son tour ; nous avons entendu plusieurs voix qui essayaient de dire ou de hurler des choses toutes en même temps, les unes par-dessus les autres, de plus en plus fort, et puis les animaux se sont réveillés, se sont énervés et ont mêlé leurs voix au vacarme, alors Danel et moi avons dû nous lever pour les apaiser et puis, bientôt, le calme est revenu, nous sommes retournés nous coucher et Danel a dit, chuchoté :

Il y a eu de la bataille avec les barbares aujourd'hui, juste à l'extérieur des murs de la ville. Il y en a qui disent qu'ils cherchaient simplement de la nourriture, d'autres racontent qu'ils avaient besoin de médicaments, d'autres affirment qu'ils voulaient du sang. Nous avons tué cinq des leurs, a-t-il murmuré, et ils ont tué trois des nôtres. Nos gens de l'extérieur, les fermiers, les commerçants, ils affluent vers la sécurité tendue, malade, de la ville. Les gens ont peur. Ils sont affolés, comme des animaux.

Nos gens ?

Ceux qui..., tu sais, tu sais ce que je veux dire.

Oui. Oui, je sais.

Nous sommes restés allongés en silence. Nous sommes restés allongés tandis que le reste de la maisonnée se réveillait, que les gens se mettaient à marcher, à allumer des lampes, à discuter, à courir. Nous avons entendu le comptable dans la cellule voisine de celle de Danel se lever et aller à la maison. Nous l'avons entendu revenir. Il a frappé par terre et puis il est entré chez nous.

Je voulais juste vous dire que notre gardien est mort, a-t-il annoncé. Ils l'ont pendu. Ils ont mis des poissons morts dans ses poches et puis ils l'ont pendu.

Puis le comptable est retourné à sa cellule et a refermé le rideau qui servait de porte.

Tu crois que je suis sans cœur. Que je me montre sans cœur, et impie, à te raconter tout ça, comme ça, alors que je m'apprête à mourir, alors que je devrais être en train de prier, probablement, ou du moins d'avoir de bonnes pensées pour les gens et les choses, que ça n'a pas grand sens, quand on est à la veille de mourir, d'être sans cœur et impie.

Mais voilà justement. Les choses n'ont pas de sens. Voilà pourquoi. Voilà pourquoi je suis, peut-être, sans cœur. Certainement impie. Deux de mes sœurs sont mortes avant même d'être en vie. Ça n'a pas de sens. Deux autres sont mortes avant que leurs nouvelles dents aient fini de pousser. À quoi bon ? À quoi bon des nouvelles dents, dans ce cas-là ? Danel est mort

à cause de moi, la seule qui voulait vraiment, vraiment qu'il vive. Toi, tu es à peine plus vieux qu'un gamin. Tu es plus jeune qu'il l'était, plus jeune que moi. Mais ta vie est déjà affaire de mort. L'infliger, l'empêcher. L'infliger pour l'empêcher. Je suis tailladée ici, ici et ici, mais ça ne fait pas mal là ; le seul endroit où j'ai mal, c'est ici. Juste ici.

Comment t'appelles-tu ?

Lucius. C'est un nom très normal. C'est un bon nom.

Le seul endroit où j'ai mal, c'est juste ici, Lucius.

Nous ne savions rien des temples, nous ne nous préoccupions pas des dieux ou du Dieu unique, en grandissant dans les citronniers, Lucius. Mais tout était pareil. Tout était dénué de sens, comme c'est dénué de sens ici.

Quand je serai morte, ce serait bien que tu donnes mon corps à ces bêtes sauvages, celles qu'ils mettent dans l'arène avec les hommes pendant les jeux, ce serait bien que tu le leur donnes à manger. Ils essaient simplement de se protéger et de se nourrir, ces animaux, et pourtant on emporte toujours les corps une fois que les bêtes les ont tués. Je sais que tu n'en as pas le droit, alors tu ne le feras pas, mais, Lucius, ce serait bien, n'est-ce pas, s'ils pouvaient avoir mon corps à manger ? Ça aurait du sens. Les animaux, ceux qui ne sont pas nous, au moins, au moins ils essaient d'avoir du sens.

Personne n'a fermé l'œil cette nuit-là. Ni le comptable, ni les animaux, ni Danel, ni moi, et Perpetua non plus. Après le départ du comptable, nous sommes restés couchés à regarder les poutres du plafond, à écouter le souffle inquiet des animaux, et puis à tendre l'oreille tandis que des pas s'approchaient de nous — un nouveau coup par terre.

Felicitas ? Es-tu là ?

Perpetua est restée de l'autre côté du rideau. Elle n'était jamais descendue aux cellules elle-même, pour ce que j'en savais. D'habitude, quand elle avait besoin de moi, elle envoyait quelqu'un.

Oui, j'ai dit.

Elle s'est arrêtée. A expiré. Son souffle était aussi lourd que celui des animaux.

Veux-tu venir avec moi ? a-t-elle demandé. S'il te plaît, voudrais-tu venir dormir dans ma chambre cette nuit ?

Oui.

Elle a pris ma main tandis que nous traversions le jardin pour retourner à la maison principale. Elle ignorait les gens qui couraient autour de nous. Elle ignorait les lampes, les discussions, les questions. Elle a pris ma main et elle a dit :

Tu es ma sœur véritable, Felicitas. Vraiment.

Nous avons gagné sa chambre, nous nous sommes couchées dans le lit, elle tenait toujours ma main et elle m'a demandé :

Me laisserais-tu te baptiser ? Avant qu'il ne soit trop tard, accepterais-tu ?

Et je l'aimais, alors j'ai dit : Oui.

Elle n'était pas ma sœur véritable, mais j'ai dit : Oui.

Ils ont construit des murs plus hauts autour de la maison après cela. Ils ont remplacé le gardien des portes, celui qui était maintenant mort. L'ancien

était un vieil homme, mince et amical, mais le nouveau était l'esclave le plus imposant de la maison, grand, jeune et méchant. Rendu méchant. Ils ont brûlé les poissons morts. Je les aurais donnés aux chiens, mais ils les ont brûlés. Ils ont vérifié que nous avions suffisamment à manger pour subsister aussi longtemps qu'il le faudrait, et nous ont dit qu'il serait préférable que nous restions à l'intérieur, dans la maison ou entre les murs, du moins, jusqu'au retour du père de Perpetua, qui pourrait décider ce qu'il convenait de faire, alors nous sommes restés à l'intérieur, nous avons attendu, et Perpetua, sa mère et son tuteur ont prié.

Mon baptême a eu lieu dans la fontaine du jardin. Perpetua aurait préféré une eau libre, mouvante, comme pour le sien, mais il n'y avait rien du genre dans l'enceinte de la maison. Dans l'enceinte de sécurité. Alors nous avons utilisé la fontaine. J'ai dû jeûner deux jours avant, et Perpetua aussi.

Mais on a à manger, j'ai dit. Mais on a suffisamment à manger pour nous, et pour tout le monde. Pourquoi s'affaiblir, si ce n'est pas nécessaire ? Ça ne me paraît pas saint. Ça ne me paraît pas raisonnable.

Il faut se vider, a dit Perpetua. Nous marchions, lentement, dans le sentier du jardin, que nous montions et redescendions, montions et redescendions. Pour que la pureté puisse entrer. Pour que le bien puisse entrer. Il faut sentir le besoin.

Elle n'avait jamais senti le besoin de manger sans avoir accès à des vivres, alors cela lui semblait logique. J'avais déjà manqué de nourriture, alors ça me paraissait insensé. La faim m'épouvantait. Elle la purifiait.

Perpetua, sa mère et son tuteur étaient tous là. Je portais une tunique blanche empruntée à sa mère. C'était la première et la dernière fois que je porterais du blanc. Perpetua m'a posé les questions et j'ai répondu Oui, Oui, Oui. Elle était vêtue de blanc elle aussi. Je me suis assise dans la fontaine, qui suffisait à peine à me contenir, elle m'a tenu la tête et m'a abaissée, prudemment, jusqu'à ce que je sois complètement immergée. J'ai ouvert les yeux et je n'ai vu que de la lumière mouvante. J'ai ouvert les oreilles et n'ai entendu que mon cœur.

J'avais vécu toute ma vie dans la chaleur et la saleté. Le baptême et le moment où je m'étais plongé la tête dans le bassin de la ville, le jour de mon arrivée, lorsque le garçon qui s'occupait des animaux n'était rien d'autre que le garçon qui s'occupait des animaux, c'étaient les deux seuls moments où j'y avais échappé.

Quand je me suis redressée et assise dans l'eau, Perpetua, sa mère et son tuteur chantaient.

Tu n'as pas changé, a chuchoté Danel pendant qu'on trayait les animaux, moi une chèvre, lui la vache.

Non, je ne me sens pas différente, ai-je chuchoté en retour. Ce qui était vrai, en gros.

Ils ne t'ont pas tatouée, ou marquée d'une autre façon ?

Non, bien sûr que non.

D'accord, bien, bien.

Il m'a tout de même inspectée ce soir-là, a inspecté mon corps entier dans la lueur pâle et vacillante d'une lampe empruntée. D'accord, d'accord,

a-t-il dit en passant les doigts le long de mon dos, mes jambes, mon cou, la séparation dans mes cheveux. Cette nuit-là, quand nous avons couché ensemble, il ne s'est pas détaché de moi à la fin. Cette nuit-là, il est resté avec moi. Et le lendemain, et le surlendemain.

La veille du retour de son père, Perpetua a dit : Je m'en fiche s'il me tue. Elle était en train de se déshabiller. De retirer ses sandales et ses bijoux. C'était jadis moi qui m'en chargeais pour elle, mais elle le faisait maintenant elle-même.

Il ne te tuera pas, ai-je dit.

Peut-être que oui, peut-être que non, mais je m'en fiche s'il me tue.

Le lendemain, nous nous sommes tous alignés devant la maison, tout le monde, esclaves, soldats, Perpetua, sa mère et son tuteur, et nous avons attendu que son père arrive. Il faisait chaud. Nous avons attendu. Il y avait des mouches. Nous avons attendu. Il y avait de la poussière, il n'y avait pas d'eau, nous avons attendu. Et puis, enfin, entouré par le bruit, les odeurs et les couleurs de ses propres soldats, esclaves et animaux, il est arrivé, enfin.

Il avait apporté des cadeaux. Des fruits nouveaux et étranges pour la maisonnée, pour tout le monde, même Danel, même moi ; une étoffe épaisse, à la couleur profonde, des colliers et des boucles d'oreille étincelantes pour son épouse ; et un animal pour Perpetua. Une toute petite lionne. Avec la teinte, la forme et les mouvements d'une lionne, mais petite, assez petite pour être prise d'une seule main, même à l'âge adulte. Il la lui a présentée dans un panier, dont la lionne est immédiatement sortie d'un bond pour se sauver dans l'ombre, sous les roues d'un chariot. L'un des nouveaux esclaves est allé la récupérer. Elle l'a griffé au bras. Il l'a remise dans le

panier, qu'il a rapporté à Perpetua. La lionne a de nouveau sauté en bas. L'esclave a regardé le général, qui a secoué la tête. Alors l'esclave a laissé l'animal là, sous le chariot, et a plutôt tendu à Perpetua le panier vide.

Tout le monde attendait. Le père de Perpetua, entouré de soldats, d'esclaves et de riches, qui attendaient tous, n'avait pas l'air glorieux. Il semblait triste. Il a fait un geste de la main pour nous signifier notre congé, et il est entré, seul, dans sa maison. Son épouse et sa fille lui ont emboîté le pas. La lionne, sans doute désireuse de trouver l'ombre à l'intérieur, les a suivis.

Une fois que la chatte est entrée, disparue, et la famille aussi, nous, les esclaves et les soldats, nous sommes tous dirigés vers les deux grands paniers de fruits nouveaux laissés à notre intention. Danel et moi avons attendu en file et, notre tour venu, nous en avons chacun pris un. J'ai regardé un soldat manger le sien, en arrachant puis en jetant la pelure avant de mordre dans la chair en dessous. Je l'ai imité. C'était à la fois moelleux et visqueux. C'était sucré comme une chose à moitié pourrie. Le parfum était presque insupportable. Tout le monde ne parlait que du fruit, expliquant à quoi la saveur ressemblait ou ne ressemblait pas, combien on l'aimait ou pas, comparant les tailles, les textures, ouvrant les mâchoires pour laisser les autres voir à quoi il ressemblait mastiqué, regardant dans la bouche des autres pour inspecter la chair mâchée. J'ai tiré Danel à part et, dos à tous les autres, j'ai soufflé :

Perpetua va lui annoncer ce soir. Le tuteur, les fiançailles.

Lui annoncer ou lui demander ?

Lui annoncer.

Les gens lui auront déjà appris ce qui est arrivé au gardien, a dit Danel.
Les poissons dans ses poches. Il ne sera pas content.

Non, j'ai dit. Mais il ne la tuera pas.

Non, a dit Danel, probablement pas. Mais il tuera peut-être le tuteur.

Peut-être.

Nous avons fini notre fruit. Une pellicule lactée-sucrée recouvrait ma langue, mes dents. Il me fallait de l'eau. Danel, ai-je dit, j'ai un poisson, moi aussi. J'ai un poisson dans mon ventre.

Il a cessé de mastiquer. S'est penché vers moi. Il avait une petite trace de fruit à la commissure des lèvres. Vraiment ? a-t-il dit.

Vraiment.

Je ne le vois pas.

Non, j'ai dit. Pas encore. Mais moi je le sens.

Combien de temps avons-nous ?

Des mois encore, j'ai dit. Des mois et des mois.

Seulement cela, seulement des mois, a dit Danel.

Ce soir-là :

Perpetua a parlé à son père.

Danel s'est mis à dresser un plan.

Apprenant le retour du général, la foule de mécontents est revenue. Ils se sont présentés aux grilles de la maison et ont exigé de lui parler. L'ont exigé maintenant, maintenant, maintenant.

Je me suis penchée près de la fontaine et j'ai vomi tout le nouveau fruit que j'avais ingurgité, et mon dîner et mon souper aussi, et la lionne me regardait, enroulée autour de mes jambes, puis elle est venue dormir avec Danel et moi, dans la chaleur et la sécurité des autres bêtes.

Ce soir-là, le général, le père de Perpetua, est sorti, sorti à la rencontre de la foule. Il avait apporté du vin et du pain pour les gens, et a demandé au nouveau gardien de les distribuer de façon aussi tranquille, aussi apaisante que possible. Le général a parlé. Le général a fait des plaisanteries, une sur les barbares, une autre sur les femmes. Les gens ont mangé du pain, bu du vin et ils ont écouté. Ils ont ri. Ils le respectaient, encore. Ou alors ils voulaient encore du vin. Ou un peu des deux. Quoi qu'il en soit, ils écoutaient tandis qu'il plaisantait, ils écoutaient tandis qu'il leur disait : C'est une Bonne Maison, une Maison Sainte, comme ça a toujours été le cas. S'il y a des ennuis liés à des secrets, à de la sorcellerie, à des cultes, ça n'a rien à voir avec moi, ni avec cette maison.

Il a dit : Je suis rentré, maintenant, plus tôt que prévu, pour débusquer le traître, je l'ai trouvé et maintenant je vous le donne. Il sait qu'il ne fait plus partie de cette maison.

Il a fait un geste et un esclave, l'un des nouveaux, a fait sortir le tuteur. Il marchait librement, l'esclave n'avait pas besoin de faire usage de force. Il a franchi le portail ouvert pour rejoindre la foule. Puis le général, l'esclave et le gardien ont tourné les talons et sont rentrés dans l'enceinte de la

maison, verrouillant la grille derrière eux, de sorte qu'ils se trouvaient d'un côté, et nous aussi, et que le tuteur et la foule étaient de l'autre.

Le tuteur n'est pas revenu. Nous ne l'avons jamais revu. L'esclave préposée aux bains a dit qu'ils l'avaient peut-être envoyé à Rome, pour qu'il y subisse son procès. Vibipuella, à la cuisine, a dit : Bien sûr que non. Ne sois pas ridicule, bien sûr que non.

Ils voulaient être en sécurité, Lucius, tu sais cela, n'est-ce pas ? Les gens voulaient se sentir en sécurité. C'était un besoin, comme la faim.

Les gens étaient malades, les gens mouraient et nous étions très très loin de Rome, loin de toute protection, de toute direction. La terreur tourbillonnait autour d'eux et ils avaient simplement besoin de quelque chose, de quelqu'un à quoi s'accrocher pour se sentir en sécurité, se sentir en sûreté. Ils avaient simplement besoin de se sentir en sécurité, comme toi, comme tout le monde.

Le lendemain, j'ai dormi dans la chambre de Perpetua. Elle a défait ses tresses. Nous étions déjà mariés, a-t-elle dit. Le tuteur et moi. Nous l'avons déjà fait. Sous l'égide de Dieu. Elle m'a montré une bague. Simple, mais en or, en or véritable. Elle la portait sur un fil de cuir autour de son cou, sous ses vêtements.

Est-ce que c'est Vibipuella qui vous a mariés ? ai-je demandé. Aviez-vous des témoins ?

Non. Mais nous sommes mariés. J'aurais aimé que tu sois là, j'aurais aimé te l'annoncer, mais ça a été vite, il fallait que ça soit rapide, et discret, a-t-elle dit.

Et, a-t-elle repris en coiffant elle-même ses cheveux, en les nattant en une nouvelle tresse, sa tresse de nuit, et je suis enceinte, Felicitas. Alors il est encore avec moi. Le tuteur est encore là. Il est avec moi, alors ni l'un ni l'autre nous n'avons besoin d'avoir peur, a-t-elle dit.

Elle semblait avoir peur.

Sa grossesse était d'un mois plus avancée que la mienne. Maintenant que je le savais, je voyais que ça commençait à paraître.

Ils les rassemblent, a dit Danel. À la grandeur de l'empire, ils les rassemblent et leur demandent de prouver leur fidélité, leur loyauté, à l'empire, à l'empereur, de prouver qu'ils ne sont pas des traîtres et s'ils ne le font pas, quand ils ne le font pas, c'est la fin. C'est la fin pour eux.

Ils seront bientôt ici, a-t-il dit. Attends seulement. Pas juste la populace, mais les soldats aussi. Le général ne pourra pas les garder éloignés pour toujours ; ils seront bientôt ici.

Alors ? ai-je dit. Alors je vais leur dire que je suis loyale. Je ne suis pas une traîtresse. C'est simple.

Et si Perpetua te demande de ne pas le faire ?

Ma grossesse commençait à se voir aussi. Même si la coupe de ma tunique permettait de la cacher, parfois.

Nous devons partir tous les deux, a dit Danel.

Nous enfuir ?

Nous évader, a dit Danel.

Désertter ? ai-je demandé.

Nous sauver, a-t-il répondu.

Il faudra quitter la ville, j'ai dit.

Oui.

Les barbares, j'ai dit.

Oui.

Tu n'as pas peur ?

Regarde-moi, Vitoria. Est-ce que j'ai l'air romain ? D'où crois-tu que je viens ?

Je l'ai regardé. Oh, j'ai dit. Je n'ai jamais...

Ça va, a-t-il dit. C'est toujours le cas.

Et une sage-femme ? ai-je demandé.

Tu crois que les barbares n'ont pas de bébés ?

Oh, ai-je dit. Bien sûr. Bien sûr. Danel pensait toujours en lignes droites.

Si nous partons, ai-je dit, nous ne pourrons pas revenir. Nous ne pourrons jamais revenir.

Si nous partons, nous pourrons être libres.

Libres de manger des sauterelles et de sucer l'eau sur les racines, j'ai dit.

Oui.

J'aime Perpetua, ai-je dit.

Je sais.

D'accord. Je vais partir. Allons-y.

Normalement, on se serait enfuis sous le couvert de la nuit. C'est ce qui est le plus logique. Mais la maison et la ville étaient bouclées à double tour pendant la nuit, il y avait des gardes et des soldats partout. Alors nous nous sommes enfuis pendant la journée, dans la tiède lumière matinale.

Nous avons pris du sang dans les rebuts de cuisine et l'avons frotté sur le ventre d'une jeune chèvre. Une horrible rougeur. Nous l'avons montrée au gardien des grilles de jour ; il était imposant, mais pas aussi imposant que celui du soir. Un nouveau genre de rougeur, a expliqué Danel, qu'il n'avait encore jamais vu. C'est pourquoi, lui avons-nous expliqué, nous devons aller consulter le spécialiste vétérinaire. Au cas où ça serait contagieux. Au cas où d'autres animaux de la maison, ou d'autres personnes, même, auraient risqué de l'attraper.

Regarde-la, a dit Danel, regarde comme elle souffre.

La chèvre se tenait là, les yeux dans le vide. Elle a levé une patte pour en gratter une autre. Le gardien a reculé d'un pas. Et elle ? a-t-il demandé en me montrant du doigt. Pourquoi a-t-elle besoin d'y aller ?

Il faut qu'on la fasse examiner aussi, a dit Danel. Et moi aussi. Puisqu'on travaille tous les deux avec la chèvre. Pour voir si on est affectés.

Ou, j'ai ajouté, si on est la cause.

Le gardien s'est appuyé sur la clôture, loin de nous. Vous y allez sans vous arrêter, vous revenez sans vous arrêter.

Sans arrêter, sans arrêter, avons-nous dit.

Il a ouvert la grille.

Danel a pris la chèvre, l'a soulevée et l'a passée autour de ses épaules.

Nous sommes partis.

Aux portes de la ville, nous avons répété la même chose, à cette différence près que c'étaient maintenant des herbes dont nous avions besoin, dont elle avait besoin, des herbes du flanc ouest des collines juste à l'extérieur des murs. Un endroit où les gens allaient tout le temps pour ce genre de choses, en tout cas où ils allaient avant. C'est notre maître qui nous envoie, j'ai dit.

Le général, a précisé Danel.

Le général ? a demandé le soldat.

Oui, avons-nous dit tous les deux.

Soyez prudents, a dit le soldat.

Oui.

Très prudents.

Oui.

Parce que je ne veux pas avoir de sang sur les mains.

Non, non, bien sûr que non.

Je ne veux pas mon propre sang non plus. Je ne viendrai pas vous chercher si j'entends des cris, d'accord ?

D'accord.

Vous y allez sans vous arrêter, vous revenez sans vous arrêter.

Sans arrêter, sans arrêter, avons-nous dit.

Il a ouvert la grille.

Danel a ramassé la chèvre.

Nous sommes partis.

Nous avons suivi la route jusqu'à l'endroit où elle tournait derrière une paroi rocheuse, hors de vue de la ville, et puis Danel a déposé la chèvre. Nous l'avons mise en laisse. Et puis nous avons couru, en la tirant derrière nous.

Nous avons couru, couru, couru.

Nous avons arrêté. J'ai vomi. Nous avons trait la chèvre et nous avons bu le lait. Nous l'avons laissée manger de grandes fleurs mauves sur un buisson qui était surtout composé d'épines, et puis nous avons recommencé à courir.

La nuit approchait, amenant le froid, alors pendant qu'il y avait encore du soleil nous avons fait du feu à l'aide d'un miroir que j'avais apporté, volé à Perpetua. Et juste comme ça, aussi simplement que moi qui apporte le miroir, ou que le miroir qui fait naître le feu, le feu a amené les barbares.

Deux d'entre eux, seulement deux, pour commencer. Danel les a entendus approcher. Je n'entendais rien à part le feu et la chèvre. Il les a hélés avec des paroles que je ne connaissais pas. Ils ont répondu. Il leur a répondu à son tour. Ils ont répondu eux aussi. Puis ils sont apparus, de derrière, de l'obscurité, l'un d'entre eux avec quelque chose de tranchant sur la gorge de la chèvre, un autre sur la mienne.

Danel a ri et il a levé les mains dans les airs. Il a tapoté sa tunique. Prononcé quelques mots.

Les barbares ont ri et ont posé leurs couteaux. Ils se sont assis. D'accord, a dit l'un d'eux, en latin. D'accord, a dit l'autre. C'étaient des femmes.

Je me souviens à peine comment leur parler, m'a dit Danel ce soir-là, avant que nous nous endormions. Mais je suppose que je m'en souviens assez. Assez pour dire que nous ne sommes pas des soldats. Pour dire : Regardez-nous ! Visiblement, nous ne sommes pas des soldats !

Et s'il vous plaît ne nous tuez pas ?

Pourquoi voudraient-elles nous tuer ?

Eh bien, elles...

Elles voulaient être sûres que nous n'allions pas les tuer, Vitoria. La plupart du temps, les gens essaient de les tuer.

Ou alors... elles essaient de tuer les gens ?

En général, les deux à la fois. La poule et l'œuf.

Et maintenant, c'est ni l'un ni l'autre.

Exactement. Exactement, c'est ni l'un ni l'autre. Pas de poule, pas d'œuf. Tout bien clair. Juste nous et une chèvre.

Et maintenant ?

Et maintenant, elles veulent nous surveiller pour être certaines que ce n'est pas un piège, et te faire une tisane pour soigner les nausées.

Pourquoi feraient-elles ça ?

Parce que tu as l'air misérable, selon elles. Pire que la chèvre.

Je me sentais plus épuisée que misérable. Plus que tout. J'étais affamée de sommeil, mais quand nous nous sommes couchés, tous les quatre, en silence, j'étais incapable de le trouver. Mes doubles cœurs battaient battaient battaient et je restais réveillée à regarder les femmes, qui restaient réveillées à me regarder.

Elles ne nous ont pas tués. Et nous ne les avons pas tuées. Nous sommes restés là encore deux nuits, ensemble. Elles ont trouvé de l'eau quelque part, des herbes quelque part, et m'ont préparé la tisane. J'ai bu la tisane, je me suis sentie mieux. Elles ne nous ont pas tués et nous ne les avons pas tuées.

Après cela, après deux jours encore où personne n'a tué personne, elles ont demandé à Danel si nous voulions aller là où il y avait de l'eau, et il a dit oui. Alors elles nous ont emmenés, nous ont guidés pendant trois heures, jusqu'à l'eau, jusqu'aux rives d'un lac immense, immense comme l'avait été la mer jadis, mais calme, paisible, et là, dans des camps partout autour, se trouvait leur peuple, les barbares.

Nous avons mis la chèvre avec leurs chèvres. Elle était facile à distinguer puisque son ventre était encore rouge, mais les autres chèvres avaient l'air de s'en fiche. Elles l'ont reniflée et se sont aussitôt remises à ruer dans la terre, à mâcher des épines et des fleurs, à grimper sur des roches et à sauter en bas.

Danel et moi sommes restés. Nous aidions à prendre soin des chèvres, toutes les chèvres, à les traire, à faire la distribution du lait. Nous buvions de l'eau du lac et du lait des chèvres. Si une chèvre mourait d'autre chose que de maladie, nous buvions aussi le sang de la chèvre, et nous mangions la chair de la chèvre. Nous pêchions des poissons dans le lac et les mangions. Le soir, nous chantions des chansons que je ne comprenais pas mais que j'apprenais quand même. Je chantais. Mon ventre grossissait.

Je n'étais plus malade. J'étais lourde, j'étais affamée, j'étais heureuse. Je crois que j'étais heureuse.

Les cheveux de Danel poussaient, épais, fournis, hirsutes. Les miens allongeaient, de plus en plus bas. Danel peignait la poussière apportée par le vent et défaisait les nœuds de mes cheveux à l'aide de ses doigts, et je faisais la même chose pour lui. Il se rappelait davantage de ses premiers mots. Il se rappelait des chansons. Il posait sa main sur mon ventre et sentait bouger le poisson. Il chantait pour le poisson. Il riait. Il a commencé à construire une maison. Nous avons commencé à construire une maison.

Les soldats étaient simplement à la recherche d'eau, c'est ce que je pense. Ils avaient l'air tellement assoiffés, tellement épuisés, quand ils sont arrivés. Tellement jeunes. Comme toi, Lucius. Et ils avaient l'air étonnés, étonnés de nous trouver là. Et puis, quand ils ont compris ce qu'ils avaient

trouvé, ils ont eu l'air épouvantés. Ils ont poussé des cris, tiré leurs épées. Les gens autour de nous, les barbares, étaient terrorisés. Ils ont poussé des cris, ils ont tiré leurs propres épées. Danel et moi avons couru jusqu'à notre moitié de maison. Nous nous sommes bouché les oreilles. Nous avons chanté des chansons doucement pour le poisson et l'un pour l'autre.

Le soldat qui nous a trouvés avait une balafre dans le cou. Il ne survivra pas, ai-je pensé. Regarde-le, regarde son visage, beau et jeune. Il a ouvert la bouche pour crier et il n'était plus beau. Captive ! a-t-il dit. J'ai trouvé une captive ! Une Romaine ! Une femme !

J'ai tendu le bras, devant Danel. Non, non, j'ai dit. Non, non, non. Il est à moi, j'ai dit. C'est mon mari. Pas mon ravisseur. C'est le garçon qui s'occupe des animaux pour le général Vivius, de Carthage. Il n'a pas d'épée. Il est à lui, il est à moi.

Ils ont attaché nos mains derrière notre dos, par mesure de sécurité, mais les miennes pas très serré, et m'ont permis de faire la route dans le chariot avec les épées qu'ils avaient ramassées, et avec les corps des soldats tués. Le soldat qui nous avait trouvés gisait à ma gauche. Il n'était pas encore mort, mais tout près. Assez près pour qu'on lui évite de marcher. Il a posé la main sur mon ventre. Danel et les autres qui n'étaient pas morts, les prisonniers comme les soldats, ont marché. Sont revenus, revenus vers la ville.

Nous avons laissé la chèvre derrière. Nous n'avons pas eu le temps d'aller la chercher.

Danel et moi avons eu encore une chance de nous parler, après cela. Une seulement.

Quand le chariot a atteint les portes de la ville, les soldats stationnés là ont reconnu ceux qui nous accompagnaient et nous ont laissés entrer tout de suite, sans encombre. Lorsqu'il a atteint la grille de la maison, toutefois, la maison de Perpetua, la maison du père de Perpetua, il y a eu une certaine confusion. Le gardien craignait qu'ils ne soient venus pour rassembler des gens, des chrétiens, n'importe qui, de l'intérieur, qu'ils ne soient venus pour emmener des gens, non pas pour en ramener. Les soldats craignaient que le général ne soit en colère, parce qu'il était en colère, souvent, pour diverses raisons. Les autres captifs étaient désorientés parce qu'ils ne savaient pas s'ils allaient être tués ou avoir la vie sauve. Il y a eu moult palabres, des cris, des sanglots, des cent pas faits en tapant du pied, pour ceux qui n'étaient pas attachés, en tout cas.

Profitant de l'embrouillamini, Danel a étiré ses cordes aussi loin qu'il le pouvait vers le chariot, vers moi, entraînant avec lui deux autres barbares auxquels il était attaché.

Dis-leur que je t'ai forcée, a-t-il dit. Vitoria, il faut que tu leur dises que je t'ai forcée à partir. Il faut que tu leur dises.

Il ne faut pas, j'ai dit.

Oui, a-t-il dit.

Non, j'ai dit.

Oui, a-t-il dit. Oui, oui, oui.

Et c'est tout. Ils ont fini par éclaircir les choses avec le gardien, ils ont tiré en arrière Danel et les deux autres captifs, et nous avons tous franchi les grilles en roulant, en marchant, en trébuchant. Le soldat près de moi dans le chariot était mort, maintenant. Son visage était redevenu beau.

Je n'ai pas revu Danel après cela. Ils nous ont emmenés à des cellules différentes, qui étaient gardées. Du moins, c'est ce que je suppose qu'ils ont fait avec lui, puisque c'est ce qu'ils ont fait avec moi. Ma gardienne était la femme préposée aux bains. Celle qui avait pris mon lit. Elle m'a regardée, a secoué la tête et m'a apporté de l'eau. Elle a secoué la tête et m'a coupé les cheveux. Elle a secoué la tête et m'a apporté du pain, de l'huile, de la viande. Je ne sais pas si elle était censée le faire ou non. Elle a secoué la tête et m'a emmené Perpetua.

Perpetua avait le visage rouge. Son ventre était énorme. Elle avait pleuré mais ne pleurait pas à ce moment-là. Tout le monde part, a-t-elle dit. Tout le monde part ou est déjà parti. Pas de cris, pas d'accusations, un fait. Simplement cela. Et je suis encore ici, a-t-elle ajouté. Toute seule, même si je ne suis pas seule, pas avec le bébé, pas avec le Christ. Tout de même, je suis seule. Je suis seule, Felicitas, a-t-elle dit. Elle s'est assise dans la paille comme moi, comme un animal, et des brins de paille se sont accrochés dans sa tunique, dans ses cheveux.

Danel m'a forcée, j'ai dit, et la lionne, qui avait suivi Perpetua, s'est assise dans la paille, entre nous.

Danel m'a forcée.

J'ai baissé les yeux, vers le chat. Je ne les ai pas relevés.

Danel...

Je sais, a dit Perpetua. Je sais.

La lionne m'a regardée. Je l'ai regardée.

As-tu entendu, porteuse d'eau ? a demandé Perpetua. As-tu été témoin de cela ?

Oui, a dit la porteuse d'eau.

Tu te porteras témoin de cela ? a demandé Perpetua.

Oui, a dit la porteuse d'eau.

Un autre jour et une autre nuit se sont écoulés, et puis la porteuse d'eau a dit : D'accord, tu peux y aller, maintenant.

Aller où ? ai-je demandé.

Je suis allée à la cellule de Danel, mais il n'était pas là.

Je suis allée à la chambre de Perpetua et elle était là. Elle priait. Elle s'est levée en m'apercevant. Je suis allée à elle. Ma tunique était sale et déchirée dans le bas et sous un bras. Je portais la même depuis que Danel et moi étions partis. Malgré cela, même si je sentais la chèvre, le sang, le poisson et le barbare, elle a passé les bras autour de moi. Elle a pleuré. Je me suis blottie contre elle. Nous étions toutes les deux énormes. Nous étions toutes les deux minuscules. J'ai pleuré.

Chut, chut, chut, disait-elle.

J'ai pleuré.

Allons voir la mer, a-t-elle dit.

Le gardien m'a laissée sortir parce que j'étais avec elle et ils l'ont laissée sortir parce que c'était elle, encore, même si elle était, peut-être,

probablement, une traîtresse.

Il y a des gens qui traversaient la rue en nous voyant ; d'autres nous ignoraient, certains criaient des choses. Ignorant les insultes et le malaise, Perpetua les saluait comme à l'ordinaire, par leur nom quand elle les connaissait, de manière générale et polie quand elle ne les connaissait pas. Je les ignorais tous complètement, et nous avons continué de descendre à pied, jusqu'à l'endroit où la ville rencontrait l'eau.

Je n'avais pas vu la mer depuis ma traversée avec le marchand d'esclaves et mes faux frères et sœurs. Elle était restée la même. Plus de bateaux, davantage de chiens et de gens, mais la même. Le même mur-dieu mouvant, sonore, animal et immense. Saisissante. Nous sommes restées à l'écart, sur des roches grises et lisses, tièdes et rondes comme nos ventres.

Jésus a marché là-dessus, a dit Perpetua. Et la mer ne l'a pas dévoré ni tiré par le fond, a-t-elle dit. Il l'a apprivoisée. Imagine.

J'ai essayé d'imaginer. Je n'y arrivais pas. Je ne voulais pas. Je ne voulais pas qu'elle soit apprivoisée.

Nous étions toutes les deux lourdes et fatiguées, alors nous nous sommes assises sur les rochers. Nous avons joué à *Devine ce que je suis* et elle était La Mer et j'étais La Mer.

Perpetua a eu son bébé cinq jours après cela. Ma première pensée a été qu'elle avait mouillé le lit, puis que c'est moi qui l'avais fait. Et puis j'ai cru que mes eaux avaient crevé, un mois trop tôt. Enfin, après m'être suffisamment réveillée pour penser comme il faut, pour voir comme il faut,

j'ai regardé du côté de Perpetua et, en découvrant la pâleur de sa peau, j'ai su que bien sûr c'était elle. C'était son tour, son heure.

Je vais aller le dire à quelqu'un, j'ai dit. Trouver la sage-femme, trouver ta mère.

Avant, prie, a dit Perpetua. Pour moi.

Pour toi, j'ai répondu. Et je l'ai fait.

Elle n'est pas morte et le bébé non plus. Les gens croyaient qu'elle allait mourir, plusieurs personnes en étaient même certaines, punition, châtiment, mais elle n'est pas morte. Elle a attendu, elle a trouvé le temps long, a attendu, a gémi et attendu et gémi et attendu et gémi et crié et poussé, crié, poussé, crié et crié et poussé et poussé et puis il y avait un bébé, vivant, et elle était nouvelle mère, elle aussi vivante.

Cela s'est passé sur une journée et demie, et c'est durant cette journée et demie que sont venus les soldats. Non pas les soldats de son père, mais d'autres, plus gros, avec plus d'armures, plus de brillant. Des soldats qui venaient de Rome. Nous avons des ordres, ont-ils dit. Nous devons tous les rassembler. Tous. Même les Romains. Même les épouses et les filles de généraux.

Écoutez, a dit le gardien. Pas aussi imposant que celui de nuit. Fermez-la et écoutez, d'accord.

Alors les soldats ont écouté. Et ils ont entendu, à travers les fenêtres et les murs, à travers tout, en réalité, les cris de Perpetua.

Oh, ont-ils dit.

Revenez, a dit le gardien. Revenez plus tard.

Et puis Perpetua avait son bébé en-dehors tandis que j'avais encore le mien en dedans, elle restait allongée au lit à l'allaiter, à le regarder qui la regardait, et elle avait une nouvelle manière de sourire, doucement, un peu niaisement, et je lui apportais de la nourriture et du vin et des choses aussi rapidement et en aussi grande quantité que mon ventre le permettait, et je les regardais et je me demandais si ça allait m'arriver à moi aussi, si j'allais avoir ce sourire niais.

Tu peux le prendre, Felicitas, a dit Perpetua.

Je l'ai pris. Et je me suis rendu compte que ce n'était pas niais, elle n'était pas devenue idiote, mais simplement lente. Prendre un bébé ralentissait tout. C'était le contraire de la niaiserie, en fait, cette lenteur tiède, quasi parfaite. Cette sagesse quasi parfaite. Quasi parfaite mais pas complètement, parce qu'il n'était pas à moi. Parce qu'il était merveilleux, ce bébé que je tenais dans mes bras, mais il n'était pas le mien, pas encore.

Les soldats sont revenus deux semaines plus tard. Cette fois avec des visages plus impassibles ; cette fois avec des ordres plus stricts.

Y a-t-il qui que ce soit dans cette maison qui se dise chrétien ? Qui choisit ce titre de préférence à celui de Romain ? a demandé un soldat de petite taille avec une grosse voix. Annoncé plutôt que demandé, en réalité. Tu le connais probablement, tu sais sans doute de qui il s'agit. Il a demandé cela même s'il connaissait déjà la réponse, même s'ils la connaissaient tous. Même s'ils étaient venus à la maison spécifiquement à cette fin. C'était une formalité. Le gardien ne savait trop comment répondre.

Hum, a-t-il dit. Pas moi.

Perpetua est sortie de la maison avec son bébé, sa mère et moi. L'un des soldats a fait un pas en avant pour nous rejoindre. Dites simplement non, a-t-il conseillé à voix basse. Dites simplement : Non, il n'y en a pas. Pas nous, ni personne. Et puis nous pourrions vous laisser aller. Vous laisser tranquilles. Mais Perpetua ne l'a pas fait, n'a pas voulu. Elle a regardé par-dessus lui, plutôt que de le regarder directement, et elle a dit, par-dessus lui : Oui, oui, moi.

Et sa mère a dit : Oui, moi.

Et je n'ai rien dit.

Le soldat a soupiré, il est allé chercher de la corde pour nous lier les mains, pour nous emmener à la prison avec les autres, déjà attachés, qui attendaient juste à l'extérieur de la grille. Je reconnaissais la plupart d'entre eux pour les avoir vus lors de baptêmes ou d'événements organisés par Perpetua et sa mère. Parmi eux, certains étaient des esclaves, d'autres non, tous étaient attachés ensemble, pareillement.

Il y a eu un problème avec le bébé. Perpetua voulait l'emmener avec elle. Et les soldats voulaient la laisser faire. Mais elle ne pouvait pas le porter avec les mains liées. Et elle ne pouvait pas être prisonnière en bonne et due forme sans avoir les mains liées. Et ils ne voulaient pas le porter. Alors ils lui ont plutôt passé la corde autour de la taille. Puisqu'elle aurait les mains occupées à porter son fils, elle ne pourrait sans doute pas attraper un couteau pour poignarder quelqu'un ou libérer quelqu'un d'autre. Pas sans laisser tomber le bébé, en tout cas.

Ils ont attaché la mère de Perpetua et moi normalement, par les mains.

Le père de Perpetua n'est sorti de la maison qu'à la fin, alors que nous nous apprêtions à partir. Il semblait ne pas savoir quoi faire. Commander, crier, pleurer ou bien rester austère, ferme. Il a fait un signe de la main. On n'aurait su dire s'il s'adressait aux soldats ou à nous. Le petit soldat à la grosse voix lui a répondu par un signe de la main.

Avant le procès, nous avons passé quatre jours en cellule, dans cette cellule. Mais tu sais cela. Je ne sais pas pourquoi nous sommes restées là, ici, pendant ces quatre jours. Peut-être que toi, tu le sais. Peut-être voulaient-ils nous donner une chance de réfléchir, de nous repentir. Peut-être attendaient-ils qu'un personnage important arrive en ville. Peut-être attendaient-ils que le père de Perpetua fasse quelque chose, dise quelque chose. Je ne sais pas. Mais je sais que Perpetua saignait encore, à l'époque. Qu'ils ont dû dépêcher maintes et maintes fois la porteuse d'eau avec des guenilles propres à son intention. Le bébé tétait et tétait et ne ressemblait ni au tuteur ni à Perpetua, il ressemblait simplement à un bébé. Il ne dormait pas la nuit et nous non plus. Des groupes de prisonniers priaient. Perpetua priait. Elle tenait ma main, je tenais la sienne et je prenais son bébé, mais je ne priais pas. J'avais simplement faim et chaud, j'étais fatiguée. Je berçais le bébé d'avant en arrière, d'avant en arrière, d'avant en arrière, en murmurant :

Dors, nom d'un chien, dors.

Le soir de la veille du procès, le père de Perpetua est venu. Il savait sans doute quand cela aurait lieu, il en savait sans doute plus que nous. Le gardien a laissé sortir Perpetua pour qu'elle puisse lui parler. Ils sont allés dans une autre cellule, dans un autre secteur de la prison. Nous ne pouvions rien entendre de ce qu'ils disaient.

Puis il l'a ramenée et il est parti avec son épouse.

Puis il a ramené son épouse et il m'a fait demander.

La cellule où nous sommes allés était vide, et considérablement plus fraîche que la nôtre. J'ai appuyé mon dos contre le mur de pierre. J'étais tellement grosse. J'avais tellement chaud, tout le temps, j'étais brûlante. Un soldat se tenait poliment, gauchement, juste devant la porte. Pas toi, un autre. Il ne l'a pas verrouillée.

Elle ne changera pas d'idée, a dit le père de Perpetua. Elle ne fera même pas semblant d'avoir changé d'idée.

Je m'en fiche, a-t-il continué. Je me fiche sincèrement de ce qu'elle croit, de la personne qu'elle place en premier ou pas. Je m'en fiche, je m'en fiche, Felicitas, elle peut faire ce qu'elle veut, dans ma maison. Mais ici, il faut simplement qu'elle fasse semblant. Tu comprends ? Il le faut. Il le faut.

Oui, j'ai dit. Je sais. Mais elle ne le fera pas.

S'il te plaît. Parle-lui, Felicitas. Elle t'écoute.

Elle ne m'écoute pas, ai-je répondu.

Elle te respecte, a-t-il rétorqué.

Elle vous aime, ai-je dit.

Non. Elle aime tout le monde, maintenant. Ce qui veut dire qu'elle n'aime personne. Pas vraiment. Plus maintenant. Pas moi. Pas moi, désormais. Mais elle t'écoute, à tout le moins. Elle t'écouterait. Si tu lui parles, si tu la convaincs, vous serez toutes les deux libres.

Je sais.

Je l'aime.

Je sais.

Je n'ai pas parlé à Perpetua. Je ne lui ai pas dit ce que son père m'avait demandé de lui dire. Je n'ai même pas essayé. Je savais que ça n'aurait servi à rien. Ça l'aurait simplement attristée, mise en colère. Ça n'aurait rien changé en mieux. Du moins, c'est ce que je pensais à ce moment-là. Je ne sais pas ce que je pense maintenant, alors je n'y pense pas. Je ne lui ai rien dit à propos de cette rencontre avec son père, et elle ne m'a rien dit non plus.

Et puis est venu le procès.

Le gouverneur était fatigué, déjà, au moment où on nous a fait entrer. Il ne cessait de passer les doigts sur la peau autour de ses yeux, qui était déjà rouge, ce qui la rougissait davantage. À la fin, elle était presque violette.

Il y a eu des témoignages de gens que je reconnaissais et de gens que je ne reconnaissais pas. Des gens normaux, des gens libres. Des histoires de cultes, des histoires de secrets, des histoires de cannibalisme, de barbares, de miséricorde. Les spectateurs au balcon criaient des encouragements, des objections, des insultes. Le gouverneur se frottait les yeux.

Mon ventre se serrait, tiraillait, pesait lourd vers le bas. J'aurais eu besoin de m'asseoir. Je ne pouvais pas m'asseoir.

Le procès s'est étiré, étiré, étiré, et puis, après tous les témoignages, après que le public a été apaisé, encore et encore, après que mon ventre

s'est serré tiré, après qu'il a pesé pesé pesé, le gouverneur s'est frotté les yeux et a dit : D'accord, allons-y. Allons-y, donc.

Un à la fois, nous avons été appelés. Nous étions huit au total, sans compter le bébé de Perpetua, sans compter le mien. Cela n'avait rien d'épineux, rien de difficile. Un à la fois, nous nous sommes avancés et on nous a demandé :

Et toi ?

Si on disait non, il nous tendait une tasse de vin et on pouvait le verser sur un petit autel à titre de preuve. En guise de sacrifice, une marque de loyauté. Pour le prouver. Si l'on faisait cela, on était libre.

Mais si l'on disait oui, le gouverneur soupirait et marchait vers nous, tendait les mains et expliquait, à nouveau, ce que ça signifiait de dire oui. Puis il demandait encore une fois :

Et toi ?

Et si on disait :

Oui,

encore,

Eh bien, c'était tout.

Deux des autres ont dit non. Versé le vin.

Un a dit oui, et puis non, et puis a versé le vin.

Deux ont dit oui, et puis oui. C'étaient tous les deux des hommes. Un esclave et un soldat.

Perpetua, sa mère et moi étions les dernières. Elles parce qu'elles étaient les prisonnières les plus précieuses, les étoiles du spectacle, et moi, je crois, parce qu'ils avaient oublié ma présence jusque-là, oublié que je ne faisais pas qu'accompagner Perpetua dans mes tâches officielles.

Et c'est là, Lucius, que j'aimerais que tu recommences à écrire avec soin, du moins les points principaux. Si tu peux. S'il y a de la place, n'importe où, sur la tablette. Peut-être sur le côté, ou en travers des mots déjà écrits, contre leur grain. S'il y a de la place où que ce soit, s'il te plaît écris ceci :

La mère de Perpetua s'est avancée la première, de nous trois. Ils l'ont appelée, ils lui ont détaché les mains et elle a marché jusqu'à l'avant. Les gens ont crié des choses, les soldats les ont calmés. Tu les as calmés, Lucius. Merci. Le général était là, au balcon, avec les gens. Il a regardé sa femme. Elle l'a regardé. Le gouverneur a posé sa question. La mère de Perpetua a regardé son mari.

Il l'a regardée.

Elle l'a regardé.

Il l'a regardée.

Non, a-t-elle dit.

Elle a versé le vin.

Ils ont appelé Perpetua. Elle m'a confié son enfant. Mon ventre se pinçait, se pressait, s'étirait, je voyais blanc, je voyais noir. Elle a marché jusqu'à l'avant. Les gens ont crié des choses, les soldats les ont calmés. Toi,

Lucius. Le général a regardé sa fille. Elle ne l'a pas regardé. Elle a levé les yeux vers le ciel à travers le plafond, les lézardes de ciel qui brillaient à travers les lézardes du plafond. Le gouverneur a posé sa question. Perpetua a regardé le ciel. Son père l'a regardée.

Oui, a-t-elle dit.

Et puis :

Oui, a-t-elle dit

encore une fois.

Il a fallu un long moment, après cela, pour apaiser la foule. Pour que tu apaises la foule. Mon tour était venu, mais tout le monde avait oublié, tout le monde avait perdu la tête dans la foule. Le général s'est éclipsé, a disparu. Tu as essayé, Lucius, tu as essayé, essayé de les calmer.

Puis ils se sont souvenus que j'étais là. Le gouverneur s'est souvenu. Il m'a appelée. Il m'a appelée la servante de Perpetua.

Felicitas, a dit Perpetua, même si elle n'était pas censée parler.

Felicitas, a dit le gouverneur. Felicitas, dans ce cas. Il s'est frotté les yeux. Il avait presque fini.

Perpetua avait maintenant les mains liées. Sa mère était détachée, mais dans une autre section, face à nous. Ne sachant quoi faire d'autre, je lui ai tendu le bébé, à la mère de Perpetua, ce qui l'a fait pleurer, et a fait que mon ventre a pressé blanc, a pressé noir dans mes yeux et je me suis appuyée contre le soldat qui me menait au gouverneur. Ce n'était pas toi, Lucius, un

autre soldat. Je me suis appuyée contre lui et le blanc, le noir ont pressé, pressé et puis se sont arrêtés. J'ai fait un pas en avant.

D'accord, Felicitas, a dit le gouverneur.

La moitié des spectateurs s'étaient dispersés, maintenant que les procédures intéressantes étaient terminées. L'autre moitié s'apprêtait à partir.

Felicitas, a-t-il dit. Et toi ?

Personne n'a rien crié. Le général avait disparu. Danel avait disparu. Mes sœurs avaient disparu. Mes cheveux avaient disparu. Vitoria avait disparu. J'ai regardé Perpetua. Perpetua a regardé le ciel. J'ai regardé le ciel. Je n'ai rien dit.

Dis non, c'est tout, a dit le gouverneur, et personne n'écoutait plus, alors personne ne s'est formalisé de ses paroles.

Dis non, c'est tout, verse le vin et nous pourrons partir, nous pourrons tous partir, a-t-il dit.

Partir où ? ai-je songé. Et je suis restée silencieuse.

Je me suis de nouveau appuyée contre le soldat en retournant à la cellule. Il m'a laissée faire. Pas toi, mais gentil quand même. Il m'a laissée faire.

Ils ont chanté et psalmodié autour de moi, ce soir-là, dans la cellule. Ils ont fait un petit cercle autour de moi, ont psalmodié et chanté et tout pressait blanc et tout pressait noir et tout pressait et pressait et pressait et

pressait et pressait. Tu as apporté de l'eau. Tu restais assis à regarder puis à détourner les yeux. Perpetua me tenait la main.

Le plafond s'est fissuré, s'est abaissé et j'ai vu le ciel se déverser, le blanc du tout dans ce ciel. J'ai vu le noir du tout.

Je n'étais pas réveillée pour nourrir mon bébé quand il est né, aussi Perpetua l'a nourri à ma place. Elle avait du lait. Elle n'était pas véritablement ma sœur, mais elle l'a nourri. Quand j'ai fini par me réveiller, elle me l'a dit. Et elle m'a dit que deux anges étaient venues le chercher. Deux anges parfaitement identiques, qui me ressemblaient en tout point, mes anges, qui avaient plus de lait, du bon lait, et du tissu propre, et qu'elles l'avaient emporté, tout emmaillotté, en sécurité, blanc et pur comme nuage, et que le soldat, que toi, Lucius, les avait laissées faire. Elles l'avaient emporté et je ne l'avais jamais entendu pleurer, pas une fois.

Des vestales, as-tu murmuré, même si tu n'étais pas censé parler, pas à nous.

Elles ont cru que tu étais morte, a dit Perpetua. Alors elles ont sauvé le bébé. Elles savaient que tu étais morte, que nous étions toutes déjà mortes, mais qu'elles pouvaient sauver le bébé. Une brume qui apparaîût un instant et puis disparaîût, a-t-elle dit.

Nous ou elles ? ai-je demandé.

Les deux, a-t-elle dit.

Ce matin-là, Perpetua m'a donné sa bague. Sa tunique était mouillée de lait inutile. Le mariage, c'est la façon pour des gens qui ne sont pas de la même famille de devenir une famille, a-t-elle déclaré. Prends-la.

C'était le jour des jeux. Je n'étais pas capable de marcher. Perpetua, les autres, m'ont aidée. Elle perdait du lait, je perdais du sang. Je me suis appuyée sur elle, je me suis appuyée sur eux. Ils chantaient et psalmodiaient tandis qu'on nous faisait sortir de la cellule pour nous faire descendre la rue, ils ont chanté et psalmodié tandis qu'on nous menait dans l'arène. Un défilé. Les foules criaient, chantaient, il y avait des tambours et des cors et nous avons été rejoints en file par les gladiateurs, les bêtes et le gouverneur, le même gouverneur fatigué, qui nous a tous guidés en un cercle lent. Ils psalmodiaient et chantaient et ma poitrine pulsait au rythme des tambours, je m'appuyais et nous marchions en un seul grand cercle, tous ensemble, et c'était beau, d'une certaine façon.

J'ai vu Perpetua détacher les yeux du ciel une seule fois pour regarder dans la foule, dans les gradins les plus hauts, là où aurait été assis son père, là où il n'était pas.

Puis est venu le tour des hommes. Le gouverneur a gagné son siège, les gladiateurs sont allés se réchauffer et les musiciens se sont rendus à leur place en sécurité, à l'abri du danger, et nous, les femmes, avons été menées à l'écart pour y attendre notre tour, qui viendrait après celui des hommes. Ils nous ont emmenées sur le côté, où nous étions, pour l'essentiel, en sécurité, gardées, mais d'où nous pouvions quand même voir et observer la scène. Les hommes, un ancien esclave et un ancien soldat, ont été poussés au milieu de l'arène. Ils priaient, psalmodiaient, chantaient.

Il y avait un lion et une hyène. Je n'avais encore jamais vu ni l'un ni l'autre dans la vraie vie. Le lion était une femelle ; elle ressemblait à l'animal de compagnie de Perpetua qui aurait été agrandie. Elle était magnifique. Elle avait l'air épuisée. La hyène semblait nerveuse. Toutes les

deux paraissaient affamées. Je me souvenais suffisamment de la vie avant Perpetua, les longs étés chauds et secs pendant lesquels les chèvres et les moutons mâchaient désespérément les écorces de citron flétries, pour reconnaître un animal affamé. Un animal rendu fou par la faim.

Et ces animaux se voyaient offrir quelque chose. Quelque chose qui pouvait être de la nourriture, qui pouvait être leur salut. Les hommes. Alors la lionne et la hyène ont chassé. Elles ont chassé parce que c'est ce qu'elles font, ce qu'elles devaient faire.

L'ancien esclave et l'ancien soldat ont couru, parce que c'est ce qu'ils devaient faire.

La lionne était magnifique quand elle courait. Les gens disent que les chevaux courent merveilleusement, mais elle était plus belle que cela. Perpetua n'a pas regardé, les yeux levés au ciel, mais moi oui, je l'ai regardée courir merveilleusement. La hyène courait comme un chien, pour fuir la lionne. Pour fuir le bruit. Et puis elle revenait vers les hommes. Et puis elle fuyait la lionne qui courait vers les hommes. La lionne en lignes droites, la hyène dans tous les sens, aller et retour, arrêtant et repartant, affolée.

Toute l'affaire a duré peut-être trente battements de cœur, peut-être vingt. Puis les hommes ont été attrapés, et ça a été la fin. D'abord l'esclave, par la lionne, et puis le soldat, par la hyène. Les animaux ont pris tout ce qu'ils pouvaient et puis on les a éloignés. Ce qui restait des hommes a été emporté.

Et notre tour est venu.

Perpetua m'a pris la main. Ils l'ont laissée faire. Je me suis appuyée sur elle. Ils m'ont laissée faire.

Elle gardait les yeux levés, fixés au ciel, tandis que nous marchions vers le centre de l'arène, foulant la terre rouge et humide. Je ne sais pas comment elle a fait pour ne pas trébucher, ne pas tomber.

Je suis heureuse a-t-elle dit, doucement, à mon intention.

Quoi ? ai-je demandé. La foule était bruyante.

Je suis heureuse.

Les hommes avaient eu droit à une lionne et une hyène, toutes les deux affamées. Nous avons eu une vache, épouvantée. Pas un taureau, pas en colère, juste une vache, juste effrayée, paniquée. Je n'ai pas peur des vaches, Lucius.

Elle courait à droite, elle courait à gauche. Quand elle allait trop loin, un soldat la piquait un peu avec sa lance, pour la rediriger vers nous et alimenter sa peur. Le public tapait des mains et criait, ce qui l'affolait aussi. Les joueurs de tambour tambourinaient, les cors résonnaient.

Je pense que nous aurions été censées courir nous aussi. Mais nous n'avons pas couru. Perpetua était heureuse et je n'avais pas peur. Elle chantait maintenant, et je chuchotais, appelant la vache, avec des mots calmes, des mots frais comme de l'eau, chut, chut, chut, là, là, là, comme n'importe qui calmerait un animal, comme on calmerait un bébé.

À un moment, nous avons fini par nous retrouver au milieu du chemin de la vache, et elle nous a frappées. Accidentellement ; ni sa faute, ni la

nôtre.

À un moment, accidentellement, la vache nous a frappées. Perpetua à la poitrine, avec sa tête, et puis moi, ici et ici, avec sa corne, et ici et ici et ici.

Nous sommes toutes les deux tombées.

La vache s'est arrêtée et nous a regardées, a regardé ce qu'elle avait fait, désorientée, son sabot sur moi, ici.

Chut, chut, chut, j'ai murmuré, là, là, là.

Elle a cligné de l'œil. M'a regardée.

Puis elle s'est éloignée, à l'autre bout de l'arène, la section la plus éloignée des tambours. Elle s'est arrêtée. Désorientée, épuisée. Elle a replié les pattes comme le font les vaches et s'est couchée.

La foule y est allée d'un tonnerre d'acclamations.

Je pense qu'ils croyaient que nous étions mortes.

J'ai levé les yeux vers le ciel, le ciel ouvert au-dessus de l'arène. Grand ouvert, immense, blanc et noir. Une main sur mon ventre encore enflé, j'ai murmuré Chut, chut, chut, là, là, là, sous la foule, sous le ciel.

Perpetua a roulé de côté, m'a regardée et a poussé un cri. Je pense qu'elle a cru que j'étais morte. Elle a saisi ma main et puis l'a lâchée. Elle s'est levée et est allée, entière et forte, jusqu'au soldat le plus proche. Ce n'était pas toi, Lucius, mais ça aurait pu être toi. Ç'aurait pu être n'importe lequel d'entre vous.

Elle a murmuré quelque chose, elle a pris son épée, a appuyé la lame contre sa gorge et a regardé le ciel. Il a murmuré quelque chose en réponse. Elle a hoché la tête, juste un peu, à cause de l'endroit où était posée l'épée, de là où elle la tenait. Il n'a pas bougé. Elle a murmuré à nouveau. Il a hoché la tête et a levé les yeux, vers le ciel. Il a posé sa main sur celle de Perpetua et a appuyé, et puis ils ont tous les deux tiré l'épée, vers l'intérieur et en travers, ensemble.

Il l'a tenue. Pendant un moment. Il l'a tenue de sorte qu'elle est restée debout, qu'elle semblait inchangée. Puis il l'a laissée tomber. Et la foule a poussé un tonnerre d'acclamations.

Et puis tu es venu, toi et deux autres, vous êtes venus me chercher, nous chercher. Tu tremblais, un peu, peut-être à cause de la foule, peut-être à cause de mon poids, quand tu m'as soulevée. Chut, chut, chut, je t'ai dit. Je ne suis pas morte, j'ai dit. Et puis, l'éclat du bruit a bloqué le ciel et je me suis endormie.

Quand je me suis réveillée, j'étais ici. Tu étais ici. Je n'ai pas peur des vaches, je t'ai dit.

Je n'ai pas peur des vaches, Lucius.

Écris cela, Lucius.

Je n'ai pas peur des animaux. Écris cela.

Et je n'ai pas peur du ciel. Il ne faut pas, n'ayons pas peur du ciel. Écris cela.

Es-tu heureuse ? a demandé Lucius.

Il a cessé d'écrire et m'a regardée. Il a regardé mes yeux, qui étaient fermés, et ma poitrine, qui était dénudée, imprégnée de sang et de lait, souffle, battement, souffle, battement, et puis plus rien. Comme Perpetua.

Vitoria ? a-t-il demandé. Est-ce que je peux écrire que tu étais heureuse ? Je peux ?

Et j'ai dit, ou songé, une main sur mon ventre :

Chut chut chut

et

là là là

et

chut chut chut

et

là là là là là.

Basil

Le soldat tremblait, frissonnait. Tu es tombé amoureux d'elle, j'ai dit.

Il n'a pas répondu. Il a gardé les yeux fixés sur le livre de tablettes qu'il tenait entre ses mains. Il avait dû le retourner dans tous les sens pour lire le texte en entier, pour ne rien manquer.

Tu n'es pas triste ? a-t-il fini par demander. Pour ta sœur ? Pour toi-même ?

Je vais la voir bientôt, ai-je dit. Je ne suis pas triste, j'ai hâte.

J'avais fini son vin, mais je n'étais pas ivre ; c'était essentiellement de l'eau. Il a posé le livre avec précaution près de lui, du côté le plus éloigné des gens, des pieds. Il m'a dévisagée.

Je ne suis pas elle, j'ai dit. Je sais que je lui ressemble, mais je ne suis pas elle.

Je sais, a-t-il dit. De toute façon, tu ne lui ressembles pas exactement ; tu es un peu plus vieille, d'abord.

Je ne suis pas plus vieille, j'ai dit. J'ai exactement le même...

Oui, a-t-il dit. Désolé. Bien sûr. Je veux dire, je veux simplement dire...

J'ai passé beaucoup de temps dehors, j'ai dit. À courir. Et à me battre. Et...

Moi aussi, a-t-il dit. Moi aussi. Il a enfoncé son orteil dans la terre, plus à la manière d'un enfant que comme un soldat. Alors, a-t-il dit. Tu n'es pas vraiment une vestale, hein ?

Non, j'ai dit. Pensais-tu vraiment que j'en étais une ?

Non. Mais c'était une bonne excuse. Pour toi comme pour moi. Une bonne raison de vous laisser sauver le bébé.

Merci. C'est ce que j'ai pensé.

Nous sommes restés assis en silence pendant un moment et nous avons regardé les pieds passer, certains chaussés de sandales, d'autres nus, quelques-uns tellement sales qu'on n'aurait su dire s'ils étaient en sandales ou non, jusqu'à ce qu'il finisse par demander : Tu n'as pas peur que je te livre aux autorités ? D'être toi-même emprisonnée, ou enterrée vivante, ou simplement tuée ?

Je l'ai observé. Il avait encore les yeux rouges d'avoir pleuré. Non, j'ai dit. Je n'ai pas peur.

Il a baissé les yeux, hochant lentement la tête. Je devrai peut-être le faire, a-t-il dit. As-tu pensé à cela ? Pour me sauver moi-même.

Eh bien, ai-je dit. Nous verrons.

Il a hoché la tête à nouveau, les yeux toujours baissés. Qu'est-ce qui est arrivé à ta sœur ? a-t-il demandé. L'autre ? Et au bébé ?

Elles sont devenues vestales, j'ai dit. Pour vrai.

Oui ?

Oui.

Je ne savais pas que les bébés pouvaient faire cela.

On ne les laisse pas nourrir le feu avant d'avoir au moins trois ans.

C'est sans doute sage.

Elle est très sage, ma sœur, j'ai dit. Liberata. Elles le sont toutes, mais elle surtout.

Il a hoché la tête. Bien sûr, a-t-il opiné. J'en suis sûr.

Et ta sœur, soldat ? ai-je demandé.

Elle est morte l'année dernière. Un bébé qui ne venait pas. Ils l'ont coupée pour l'atteindre, pour essayer de le sauver, au moins, mais il était mort aussi. Il ne voulait vraiment pas être séparé d'elle, j'imagine, c'est ce qu'ils ont dit.

Oh, je suis désolée, soldat.

Lucius.

Lucius.

D'autres pieds, d'autres sandales sont passés. Quelqu'un a laissé tomber une chèvre qui a poussé une plainte, ils l'ont ramassée et posée sur leurs épaules comme un enfant. Une femme a trébuché sur une pierre et a renversé un sac de pois secs ; ils ont roulé dans le chemin derrière elle comme une petite rivière. Un pois a roulé jusqu'à l'endroit où nous étions

assis, je l'ai pris et l'ai mis dans ma bouche, je l'ai sucé. J'en ai offert un autre à Lucius. Tu vas la revoir, je lui ai dit.

Oui ?

Oui. J'en suis sûre. Je me suis levée, j'ai ramassé mes affaires. Il faut que je parte, maintenant, je dois continuer.

Est-ce que je peux t'accompagner ? Juste un peu, une heure, mettons ?

Tu as promis, j'ai dit. Tu as dit...

Je sais, a-t-il répondu. Mais. Juste une heure.

Je ne partage pas ma nourriture.

Je sais.

Tu ne seras pas capable de suivre.

Je vais faire de mon mieux. On verra.

On a laissé là le livre qui contenait l'histoire de Vitoria, près de la route. Il l'avait mémorisée, de toute façon, et je ne savais pas lire et je n'avais pas besoin de m'alourdir avec d'autre chose à transporter.

Je me suis forcée à ralentir. Je courais seulement aussi vite que Lucius était capable de le faire. Et puis, ce soir-là, même si je continuais habituellement toute la nuit pour ne dormir qu'au matin, je me suis arrêtée. J'ai trouvé un endroit meuble et dissimulé où nous pouvions nous allonger, et quand il s'est penché vers moi pour m'embrasser sur la bouche, pour m'attirer à lui, je n'ai pas eu de mouvement de recul, je l'ai laissé faire.

Le dieu de tout ? a-t-il demandé. Même des soldats ?

Même des soldats, j'ai dit.

C'est idiot de se déplacer le jour, en pleine lumière, quand le soleil est brûlant et que tout le monde est réveillé. Et c'est idiot de se déplacer lentement quand on peut se déplacer vite. C'est idiot, quand toute sa vie on s'est exercé à se faire petit, invisible, rapide, de faire la paire avec quelqu'un d'aussi visible, d'aussi flagrant et d'aussi lent qu'un soldat impérial. On donne ce qu'on peut, a dit une sauterelle qu'on a croisée, avec la voix de ma mère. Qu'est-ce qu'on a d'autre ?

Qu'est-ce qu'on a ? a répété une petite fleur jaune.

Il a fallu moins d'une journée pour qu'un autre soldat nous remarque, moins de quelques heures pour que celui-ci alerte le préfet de son camp et moins d'une autre journée pour qu'ils envoient une équipe de quelques hommes mais à cheval à notre recherche, moins de deux heures pour qu'ils nous trouvent.

Ils étaient dix. Ils ont attendu que nous soyons dans un espace relativement ouvert, quelques rares petits arbres, trop loin les uns des autres pour cacher quoi que ce soit ou qui que ce soit, des touffes d'herbe brune courte et sèche craquant sous le pied. Ils ont fait un cercle autour de nous, sur leurs chevaux. Les animaux avaient des œillères les empêchant de se voir, de conspirer. Bonjour, soldat, a dit un soldat sur une jument brun herbe. Où t'en vas-tu ?

À moins qu'ils m'aient connue, qu'ils aient su les choses que j'avais faites, ce que je ne croyais pas, ce que je ne crois pas, j'étais innocente. J'étais juste une pauvre ouvrière faisant une longue promenade avec un

soldat. Peut-être un peu immodeste, mais rien d'illégal, rien qui vaille la peine d'être pris en chasse. Un soldat, par contre, qui s'enfuit, s'absente pendant trois jours, est un déserteur, un problème.

Je me suis raidie. J'ai préparé mon poignet et gardé mon autre main dans ma poche, où se trouvait mon couteau de rechange. J'ai attendu.

Oui, monsieur ! a dit Lucius. Je veux dire, bonjour, monsieur. Il a salué. Pas moi.

Eh bien ? a dit l'homme. Certains des autres soldats se sont dévisagés, m'ont regardée, se sont échangé de petits sourires entendus.

Lucius m'a regardée. Je l'ai regardé. J'ai haussé les sourcils très légèrement. Maintenant ? voulais-je dire. Dix, c'était beaucoup, en plus avec tous ces chevaux. Pourtant, je m'étais déjà trouvée dans des situations quasiment aussi périlleuses. Pourtant, je savais quoi faire. Lucius a hoché la tête presque imperceptiblement. Maintenant.

J'ai fait un mouvement sec du bras et l'épée a glissé dans ma main gauche, et plutôt que de sortir un couteau à l'aide de ma main droite, je m'en suis servie pour essayer d'attraper la main de Lucius ; il y avait un espace, juste assez grand, entre un cheval noir et un cheval presque noir, j'allais attraper Lucius et le traîner, si nécessaire, j'allais foncer dans cet espace aussi vite que je le pouvais et nous sauver, disparaître, comme je l'avais déjà fait avant et avant, et comme je savais en être capable. Tout ce qu'il avait à faire, c'était tenir bon. S'abandonner et tenir bon.

Mais il ne l'a pas fait. Il n'a pas voulu.

Mais, quand j'ai sorti mon épée et que je lui ai tendu la main, Lucius ne l'a pas prise mais a plutôt tiré sa propre épée et, d'un seul coup maintes fois répété, professionnel, il a fait tomber mon arme de mes mains, dans la terre, et a abaissé le bras pour le passer autour de ma poitrine. Il a levé son épée jusqu'à mon cou. Son bras tremblait, son corps, son souffle, sa voix tremblaient.

Je l'ai, a-t-il dit. C'est une tueuse de soldats. Une menteuse, qui se fait passer pour une vierge vestale. Elle défend les chrétiens et les barbares. Elle est recherchée dans quatre villes. J'étais parti à sa recherche. Je vous la ramenaïs.

L'homme sur le cheval brun ne semblait pas convaincu. Ah ouais ? a-t-il dit. N'est-ce pas étrange, soldat, que tu aies couru avec elle, loin d'ici, pendant si longtemps ? Des jours et, hum, des nuits ? Et non pas vers nous ?

Il y en a d'autres, a dit Lucius en serrant son bras autour de moi de sorte que son tremblement vibrât contre ma poitrine, mon cœur, comme de la musique. Elles sont toutes une bande, a-t-il ajouté. Toutes criminelles, toutes pareilles. Elle me menait à elles. Il regardait droit devant. Pas vers moi, mais pas non plus vers l'homme sur le cheval brun, quelque part au-dessus de la tête des soldats, loin dans les arbres.

Je l'ai regardé.

Ouais ? a dit l'homme.

Oui, a dit Lucius. Oui, monsieur. Et il tremblait, et nous tremblions, tremblions, tremblions.

Quelle est la punition pour les déserteurs, soldat ? a demandé l'homme.

La mort, habituellement, a dit Lucius aux arbres.

Lucius, j'ai dit. Lucius.

Plus précisément ? a dit l'homme.

Hum, la mort par lapidation ou par l'épée ou par des coups, a dit Lucius.

Lucius, j'ai dit.

Des coups de ? a demandé l'homme.

De bâton, habituellement. Des bâtons avec des piques. Des gourdins.

Bien, a dit l'homme. C'est exact. Alors. J'imagine que nous allons devoir trouver un moyen de déterminer si ce que tu dis est vrai, si l'on doit arrêter cette fille et te féliciter, ou laisser filer cette pauvre créature et sortir les gourdins à ton intention, soldat. N'est-ce pas ?

Non, j'ai dit. Je ne suis pas une pauvre créature. Mais personne, sauf peut-être les chevaux, peut-être les arbres, n'écoutait.

Oui, nous allons devoir, monsieur, a dit Lucius. Je suppose. Je veux dire, oui, vous allez devoir, vous. Pas moi.

Le soldat près de l'homme sur le cheval brun, un soldat sur un merveilleux étalon soleil doré, s'est penché et a chuchoté quelque chose. Le premier homme a réfléchi, puis a hoché la tête.

D'accord, a-t-il dit. Voici ce que nous allons faire. Nous allons te laisser décider. Nous allons te simplifier la tâche. Si tu veux vraiment que nous croyions ce que tu racontes, que tu courais réellement juste pour attraper ces filles formidablement, assez invraisemblablement dangereuses et nous les

ramener, alors tu peux nous en faire la preuve et nous éviter la peine en finissant ce que tu as commencé, en passant ton épée le long de cette gorge invraisemblablement criminelle, en tuant la fille et en revenant avec nous sur-le-champ. Ou, si tu préfères ne pas faire cela, si tu préfères ne pas tuer cette fille peut-être innocente quoique un peu cochonne avec qui tu as passé les trois derniers jours, et les trois dernières nuits, alors tu peux laisser tomber ton épée, nous la laisserons aller et nous te ramènerons avec nous.

Aux gourdins, a dit le soldat près de lui, sur le cheval doré.

Aux gourdins, a-t-il répété.

On se donne les uns aux autres ce que l'on peut, a dit le cheval. Qu'est-ce qu'on a, sinon ?

Lucius tremblait. Je pouvais sentir la chaleur de sa lame embrasser ma peau et puis se retirer, et encore, et puis encore. Il n'a rien répondu au soldat ni au cheval. Il ne les a pas regardés, il ne m'a pas regardée.

Même des menteurs ? a-t-il demandé, aux arbres, et son souffle, ses paroles tremblaient comme un chant. Même des crapules ?

Même des menteurs, j'ai dit. Même des crapules.

Vraiment ? a-t-il dit.

Vraiment, ai-je répondu.

Lucius a fermé les yeux et a appuyé. Tiède, solide, ferme. Et il a tranché.

Ça ne fait pas mal, ont dit des grains de poussière flottant dans le soleil. Il n'y a rien d'autre.

Amen, ai-je dit, ou songé.

Amen, a-t-il dit.

OceanofPDF.com

Quiteria

Et je suis restée étendue, malade, en-dehors du temps, à écouter l'infini flot-dieu-chuchotis-de-l'eau.

OceanofPDF.com

Marina

Même si je n'avais plus besoin de le faire

même si nous n'avions plus besoin d'étoffe que pour un seul voile

non pas quatre

après que mes sœurs sont parties j'allais aux métiers tous les jours

encore

Je m'asseyais près de Julia

et nous tissions toutes les deux.

Elles reviendront bientôt, disais-je.

Bien sûr, disait-elle.

Et nous tissions.

Et puis, pas si longtemps après, le commandant, mon père, est rentré à la maison, avec dans son sillage trompettes, tambours, bannières et, tous sur

leurs propres chevaux, certains semblables aux nôtres et d'autres nouveaux et différents, quatre fiancés et quatre couples de parents de fiancés, propres, rutilants et souriants, brillants, beaux et heureux.

Parce que nous ne savions pas quoi faire d'autre, nous nous sommes mis en rang pour les accueillir comme à l'habitude, d'abord les esclaves, puis les soldats qui étaient restés, puis les chiens, puis nous, Julia et moi.

Reste avec nous, ici, ai-je demandé à Bea ; ai-je demandé à Claudia.

Je ne peux pas, a dit Claudia.

Tu sais qu'on ne peut pas, a dit Bea.

Et elles se sont éloignées pour aller se placer avec les autres esclaves, entre les soldats et les chiens.

Le premier esclave en ligne, la première personne que rencontrerait la parade, était le fils de Claudia, Tichus. À l'aide d'un bâton, il dessinait un poisson dans la poussière blanche couvrant le sol, corps rond, queue en triangle. Il ne s'est pas précipité pour aller les accueillir. Personne ne l'a fait.

Ils ont fini par s'approcher suffisamment pour que les trompettistes, à l'avant, puissent voir le pépin, le problème, en l'occurrence moi, ou le fait qu'il n'y avait que moi et Julia, et personne d'autre. Personne d'important, et ils ont arrêté de jouer. Par conséquent les joueurs de tambour, derrière eux, se sont arrêtés aussi, déroutés. Les soldats au pas se sont mis à échanger des regards avec les soldats debout en ligne avec nous, à la recherche d'un signal ou d'une consigne. Arrêter, continuer ou... se battre ? Avec qui ? Cyllius marchait au pas, neuvième soldat de la première rangée.

Il ne regardait personne, les yeux résolument tournés vers l'avant, fixé sur le soldat devant lui.

Tout le groupe a continué à avancer, mais plus lentement, maladroitement, tandis que je recomptais les familles et les fiancés. Quatre. Pourquoi, avec Cyllius, fallait-il qu'ils soient quatre ? Les jeunes hommes et leurs parents souriaient toujours, mais leur confiance était un peu moins éclatante qu'auparavant.

Mon père, sur son cheval plus-grand-que-tous, a regardé les trompettistes, puis les joueurs de tambour, puis les soldats, puis le garçon avec le bâton, puis, finalement, Julia et moi. Nous avons les mains jointes, ensemble.

Pendant un instant, juste un instant, son visage est devenu doux, fragile, incertain, puis ses traits se sont replacés, durs, sûrs, et il a continué son chemin, et lui et son cheval et tout le monde, tout le monde derrière lui nous ont dépassées et ont poursuivi leur chemin, passé les grilles, vers la maison, et seuls nos chiens ont brisé les rangs, se mettant à courir après les sabots de son cheval.

Quatre ? ai-je tenté de murmurer à Julia. Pourquoi sont-ils quatre ?

Mais elle gardait le visage aussi tourné vers l'avant et aussi impassible que celui de mon père.



Une fois les fiancés et leurs familles arrivés et installés, je suis allée à la fontaine et me suis immergée sous l'eau. Je grandissais encore et c'était plus difficile d'y faire tenir mon corps entier, même avec les genoux

relevés, mais j'y arrivais. Je savais que ce serait bientôt l'heure du souper et que je devrais être sortie, sèche, être présentable et présentée. Je savais que je devrais faire tresser mes cheveux de frais, changer mes vêtements, refaire mes nœuds, et que je devrais rester là et répéter je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas, et je suis désolée, je suis désolée, je suis désolée, tandis que les parents fixeraient furieusement leur vin et que leurs fils, dont aucun n'était Cyllius, garderaient tristement les yeux sur la cuiller dans leur soupe.

Les mains qui ont plongé dans l'eau pour me ramener à la surface étaient prudentes, presque douces.

Est-ce que c'est ?

Oui, a dit mon père. Oui, c'est moi. Juste moi.

Il m'a aidée à me relever, manches trempées, visage vide, et j'ai dit :

Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je ne sais pas où elles sont. Et je suis désolée. Je suis désolée. Je suis désolée.

Ses manches dégouttaient sur les pierres sèches. Un soldat a dit que tu serais ici, a-t-il dit.

Cyllius, j'ai dit. Ma tunique mouillée collait et s'accrochait à moi, ridicule.

Oui, Cyllius.

Ce n'est pas lui que je vais épouser, n'est-ce pas ?

Il a tendu la main et a sorti une mouche morte, noyée, de mes cheveux. Il l'a laissée tomber par terre et il a dit : Je suis désolé.

Nous avons tous les deux regardé la mouche, mais elle n'a rien fait, elle était morte. On dirait qu'on a tous les deux été déçus, aujourd'hui, n'est-ce pas ? a dit mon père.

Je n'ai rien répondu. J'aurais voulu qu'il tende la main à nouveau et me soulève complètement, qu'il me soulève et m'emporte.

Il a essuyé ses mains mouillées sur sa tunique. Tu viendras souper ? a-t-il demandé.

J'irai, ai-je répondu.

De retour dans notre chambre, qui désormais était simplement ma chambre, j'étais assise sur le fauteuil à dos droit pendant que Claudia refaisait les torsades de mes cheveux et y repiquait des épingles quand nous avons entendu les soldats s'en aller au pas. Si vite, a dit Claudia à mi-voix, plutôt pour elle-même que pour moi. Si si vite. Ils s'en allaient chercher Quiteria. Trouver mes sœurs et les ramener. Ils avaient des chevaux, des épées, des boucliers et des ordres.

Que Dieu les bénisse, a murmuré Claudia, et je ne savais pas de qui elle voulait parler.

Que Dieu les bénisse, ai-je murmuré aussi.

Puis nous avons entendu Julia descendre le couloir et s'approcher de nous, le pas de Julia en sandales, et toutes les deux nous nous sommes tues à nouveau.

La porte était déverrouillée, malgré tout, mais tout de même, Julia a frappé.

Oui ? a demandé Claudia. Je n'ai rien dit.

Ils vont faire attention, a dit Julia depuis l'autre côté. Les soldats, je veux dire. Ils vont être doux, a-t-elle dit. Et ce ne sera pas long, a-t-elle dit. Elle en était sûre, ils en étaient sûrs.

Veux-tu entrer ? ai-je demandé.

D'accord, a-t-elle répondu. Merci.

Claudia a abandonné mes cheveux et est allée ouvrir la porte, Julia est entrée et a regardé les lits, tous les lits, pendant juste une seconde, et puis elle s'est assise sur celui de Liberata, et a dit :

Mais en attendant, puisque tu es ici, et que les familles sont ici, et que Basil, Liberata et Quiteria ne sont pas encore de retour, tu peux choisir ton fiancé, et ta famille, parmi les quatre. Celui que tu préfères. Qu'en penses-tu ? C'est une assez bonne affaire, je dirais, a dit Julia. N'est-ce pas ?

Il faut que ce soit un de ces quatre ? j'ai demandé.

Oui, a-t-elle dit. Bien sûr. Elle a lissé la couverture de Liberata, même si elle était déjà lisse, intouchée. Je pense que tu vas les aimer, Marina, vraiment. À tout le moins l'un d'entre eux. Elle a trouvé un pli minuscule, et a passé et repassé la main dessus jusqu'à ce qu'il ait disparu. Ce sont des garçons avec un bon cœur, a-t-elle dit. Des hommes. Vous allez vous rapprocher avec le temps, tu verras. Fais-moi confiance. Il y en a un qui est presque général, a-t-elle ajouté. Et un autre qui sait chanter.

J'ai regardé Bea, qui était venue avec Julia et qui se tenait maintenant juste derrière elle.

Elle m'a regardée.

Quand ? ai-je demandé. Quand dois-je choisir ?

Pas tout de suite, a dit Julia. Bien sûr. Tu auras quelques jours, une semaine, même. Et puis les autres seront de retour et les véritables préparatifs vont commencer, les véritables festivités.

Je me suis levée. J'ai fait un pas vers la porte. D'accord, ai-je dit.

Julia s'est levée aussi. Je te verrai au souper, tantôt ? a-t-elle dit. Elle a fait un pas vers la porte elle aussi. Bea lui a cédé le passage, puis lui a emboîté le pas. Il y aura de la chèvre, a dit Julia. En quantité.

D'accord, ai-je dit.

Après qu'elle est partie, Claudia a levé le miroir pour me montrer l'arrière de ma propre tête et a demandé : Le sais-tu, Marina ? Est-ce que tu sais où elles sont ? Où est Basil ?

Je suis désolée, ai-je dit. Je ne sais pas. Je suis désolée.



Au cours des quelques jours suivants, j'ai rencontré chacun des garçons, dont certains étaient en fait des hommes, un à la fois, le matin. Mes après-midi m'appartenaient, à moi et à l'eau, pendant que tous les autres dormaient et se préparaient à manger encore de la viande. J'emmenais chacun des garçons faire la même promenade, passé la fontaine, à travers la cour jusqu'au mur arrière, un virage aigu dans la direction opposée du sentier menant au camp de l'armée, puis nous montions dans les collines, de plus en plus haut, jusqu'à l'endroit d'où le regard portait le mieux et le plus loin. Nous faisions généralement cela en silence ; de toute façon, la plupart

des garçons étaient à bout de souffle en arrivant en haut, il ne leur restait rien pour parler. Une fois au sommet, je grimpais sur une haute pierre plate et faisais monter chaque garçon avec moi. Debout ensemble, nous regardions aux alentours, essayant de capter un mouvement, un signe, n'importe lequel, annonçant le retour des soldats, et de mes sœurs.

Puis je m'asseyais sur la pierre, et le garçon aussi, et je demandais :

Où est-ce qu'on habiterait ?

Celui avec les cheveux et la peau foncés, qui avait choisi de porter son uniforme militaire au grand complet pour l'occasion, pour cette promenade, a répondu :

Dans une maison ?

Comme ça. Il me renvoyait la question.

Oui, j'ai dit. J'avais déjà supposé cela. Mais où ? Une maison où ?

Oh, a-t-il dit. Des ruisselets de sueur dégouttaient de son casque, le long de sa mâchoire. À Carthage ? a-t-il demandé.



Celui qui n'avait pas la moindre chair en trop, maigre comme un chien jadis au village, est resté debout sur la pierre après que je me suis assise. Il a pris un gravillon qui s'était coincé entre son pied long et mince et sa sandale longue et mince, et l'a examiné comme pour tenter de déterminer pourquoi le petit caillou avait voulu lui faire mal, avant de le lancer, loin, en bas dans la vallée. Un lancer impressionnant.

Où ? lui ai-je demandé.

Il s'est assis près de moi et a dit :

Aussi loin que possible de mes parents.

Celui avec le triangle de taches de son qui s'étendait de ses yeux à ses joues pâles, lui donnant l'air d'un enfant, même s'il était, des quatre, le plus loin de l'enfance, a plissé le nez légèrement, chiffonnant les taches de rousseur, et a dit :

À Rome.

Si loin d'ici ? Aussi loin que Rome ?

Il n'y a nulle part ailleurs, a-t-il dit.

Et puis il a essayé de m'embrasser, l'haleine lourde de chèvre et de chaleur.

Celui avec les yeux brun jaune comme la fin de l'été a fredonné tout le temps que nous traversions la cour, gravissions la montagne, tout le temps que nous avons été sur la pierre, et quand j'ai demandé :

Où habiterions-nous ?

il a arrêté de fredonner juste assez longtemps pour répondre :

Au bord de la mer.

La mer ? j'ai dit.

Oui, a-t-il répondu. Il faudrait que ce soit au bord de la mer.

Oui, ai-je répondu à mon tour. Il faudrait.

Les mélodies qu'il fredonnait étaient les mêmes que celles d'avant, de loin avant, c'étaient les mélodies du village.

Nous avons attendu encore une semaine après cela, mais les soldats ne sont pas revenus. Alors nous avons attendu une semaine de plus, et une autre, et puis mon père a renvoyé trois des familles chez elles. Quand les soldats sont rentrés, enfin, trois mois plus tard, c'était sans fanfare, sans mes sœurs, et sans Cyllius.

Où est-il ? m'a chuchoté Julia tandis que, debout près des portes, nous les regardions entrer en file. Elle se tenait droite, immobile, et me serrait la main, comme toujours, mais ses yeux allaient et venaient nerveusement le long de la file d'hommes qui avançaient.

Je ne sais pas, j'ai dit.

Oh, a-t-elle dit. Oh, oh, oh.

Nous avons célébré le mariage après cela, plus petit, plus discret que prévu, et puis le garçon aux yeux brun jaune et moi sommes partis, avec Claudia, le fils de Claudia, quatre chevaux, douze ânes, un métier à tisser et un chien, nous avons descendu vers le sud, descendu

descendu

descendu

jusqu'à la mer.



C'était tellement plus vaste que la fontaine. Plutôt que de me recroqueviller et de rester immobile, je pouvais me déplacer dans l'eau, je pouvais nager, faire des cercles, virevolter, m'élancer, voler. Et je pouvais voir. Je pouvais regarder par en bas aussi bien que par en haut et voir qu'il y avait là, comme je l'avais toujours soupçonné, un autre monde, meilleur, entre le soleil et la terre.

Et pendant un certain temps, j'ai oublié de prier, là, sous l'eau, je n'avais pas besoin de prier, je ne croyais plus en avoir besoin.

J'ai passé les deux premiers mois dans la mer, presque tout le temps dans la mer. Je n'ai pas touché à mon métier à tisser. D'abord, j'étais seule, et puis, de temps en temps, Felix, mon mari, a commencé à venir me rejoindre, quand il n'était pas occupé par des rendez-vous. Je ne pouvais pas l'entendre fredonner sous l'eau, mais je connaissais la forme de sa bouche, aussi je savais qu'il le faisait encore. Il devait remonter à la surface plus souvent que moi, mais il redescendait sous l'eau, me retrouvait, et continuait à nager, sans cesser de fredonner.

Deux mois après cela, j'étais enceinte.

Un petit poisson, j'ai dit.

Notre petit poisson, il a dit.

Et même si, enfant, j'aurais dit que c'était impossible, les jours paraissaient plus chauds, plus lourds qu'ils ne m'avaient jamais semblé, et Claudia se plaignait chaque jour parce que j'avais commencé à prendre mon dîner dans la mer, et ça signifiait qu'elle devait me l'apporter, des œufs et

du riz, tous les jours des œufs et du riz, ses pieds et ses chevilles recouverts de sable mouillé. Elle a essayé d'assaisonner le riz avec du citron, une fois, et ça m'a rendue malade pendant toute la journée. Juste des œufs et du riz, j'ai dit, rien d'autre. Rien.

Claudia a renoncé à me coiffer tous les soirs. Elle se plaignait mais elle restait avec moi, s'asseyait dans l'écume, l'eau éclaboussant son ventre, qui était plus plein et plus rond que le mien, même maintenant. Son fils travaillait pour Felix, faisant des allers-retours pour aller livrer des messages à d'autres maisons, ou à la ville, située à deux lieues à l'intérieur des terres. Quand il ne travaillait pas, quand il était libre, il venait et restait debout sur la plage, assez proche pour garder un œil sur sa mère, mais assez loin pour ne pas risquer de se mouiller les pieds. Il était plus vieux maintenant ; il vieillissait.

Quand il n'est plus resté que quelques jours — aux dires de Claudia et du médecin qui venait de temps en temps, surtout pour manger des sardines au sel, mais aussi pour m'examiner et oindre mon ventre d'huile, et aux dires de la sage-femme qui était arrivée récemment, et pour qui Claudia avait préparé deux chambres, une avec un lit et une avec de l'huile, des bassines, des éponges, une pile de linges blancs proprement pliés et une chaise dont la plus grande partie du siège était manquante, une chaise qui n'était que la moitié d'une chaise, quand la sage-femme est arrivée et, à ses dires, à leurs dires, qu'il n'est plus resté que quelques jours —, Julia est arrivée.

C'est bon de te voir, j'ai dit.

C'est bon de te voir, a-t-elle répondu.

Est-ce que je vais mourir ? j'ai demandé.

Je ne sais pas, a-t-elle dit. Peut-être.

Le moment est venu où le bébé devait naître, le moment est passé, je continuais de me laisser flotter dans le sel de la mer, et le bébé ne venait pas.

Il est en retard, je disais.

Es-tu sûre ? demandait Julia.

Je suis sûre, répondais-je.

Es-tu sûre ? demandait la sage-femme.

Je suis sûre, répondais-je.



J'attendais, je flottais, j'attendais, jusqu'à ce que, douze jours plus tard, je nage jusqu'à l'endroit où Claudia se tenait, dans l'eau jusqu'à la taille, à regarder. J'ai refait surface et demandé :

Est-il trop tard ?

Trop tard ?

Trop tard pour demander à ton Dieu ? j'ai demandé. Pour demander à ton Dieu de prendre soin de moi ? De m'aider ?

Elle a essuyé l'eau sur son visage, là où je l'avais éclaboussée en approchant, et elle a dit :

Jamais. Il n'est jamais trop tard. C'est la merveille de la chose.

L'une des merveilles, j'ai dit.

Oui, juste l'une d'entre elles, a-t-elle dit, et les gouttes coulaient dans son cou, sur son corps sous la tunique humide et collante, avant de retourner à la mer, de retourner à l'eau.



Habituellement, les chiens avaient plusieurs bébés. Que ça nous plaise ou non, que ça soit prudent ou non, au village, quand il y avait des chiens qui n'appartenaient à personne sauf à eux-mêmes, les chiennes avaient des bébés comme et quand elles l'entendaient et avec tous les autres chiens qu'elles voulaient, à cette époque-là, les chiennes, habituellement, avaient plusieurs bébés, plusieurs chiots. Trois ou quatre ou six. Qui se tortillaient, pépiaient, pleuraient en doux monceaux poilus près de leur mère dans l'ombre infidèle sous les chariots, derrière des demi-maisons cassées ; on tombait sur eux inopinément, remuants, bruyants, chauds.

Habituellement les chiens avaient plusieurs bébés, mais pas toujours. Une fois, juste une fois, il y avait une chienne, une vieille chienne, plus vieille en tout cas que la plupart, puisque la faim ou la soif ou la colère ou l'aventure avaient raison de la plupart avant que l'âge en ait l'occasion, une fois il y avait une chienne, grise et brune et blanche et jaune et sans couleur, une chienne vieille mais pas vraiment vieille, assez jeune, en fait, qui était enceinte, et qui est devenue de plus en plus grosse, de plus en plus grosse, qui a été enceinte pendant des lustres, pour toujours, jusqu'à un soir, quand la lune et les étoiles étaient finalement douces, gentilles, où elle a quitté les autres et est allée se cacher sous un tas de branches encore fraîches qui

venaient d'être coupées, qui embaumaient encore le fruit. Et là, lune, étoiles, fruits, elle a eu son bébé. Juste un. Juste parfait. Juste un. Parfaitement petit, parfaitement immobile, parfaitement silencieux. Juste la nuit et elle et son bébé parfait, elle l'a léché et léché, jusqu'à ce que la lune fatiguée finisse par tomber et disparaître, et que le soleil se lève, et que nous venions nettoyer et vider la cour. Nous l'avons trouvée là, sous les branches, encore en train de lécher, lécher, lécher, son unique bébé parfaitement immobile, parfaitement silencieux. Malgré cela, et malgré notre présence, malgré le soleil, malgré tout, elle léchait, léchait et léchait. Elle essayait, essayait et essayait. Elle a essayé, essayé, essayé, essayé et essayé encore.



Malgré tout, la sage-femme a lavé mon bébé, parfaitement silencieux, parfaitement immobile, dans sa bassine, la petite bassine spéciale qu'elle avait apportée avec elle, et il était silencieux et immobile et parfait, parfait, parfait.

Ils l'ont emmailloté dans une étoffe et l'ont emporté et ç'aurait pu être n'importe quoi, ç'aurait pu être rien, et je craignais qu'il ait trop chaud, tout enveloppé comme ça, je m'inquiétais ; il ne peut pas voir comme ça, m'inquiétais-je, je disais, je répétais encore et encore et encore, il ne peut pas voir, il ne peut pas voir, il ne peut pas voir, il ne verra pas, Felix, il ne verra pas qu'il est parfait maintenant. Comment verra-t-il ? Comment saura-t-il ? Il ne peut pas voir il ne peut pas voir il ne peut pas, et Claudia a dit : Chut, chut, chut, et parce que je suis humaine, et non pas animale, chair plutôt que fourrure, parce que je ne pouvais pas lécher, lécher et lécher, je

me suis repliée sur moi-même et j'ai dit : Oh. De plus en plus doucement, j'ai dit : Oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh, de plus en plus bas, jusqu'à rien du tout.

Parce que je suis chair plutôt que fourrure, ils l'ont emporté. Avant que Felix rentre à la maison, même,

ils l'ont emmailloté

ils lui ont couvert les yeux,

jamais ouverts

ils l'ont emporté.

Malgré cela, malgré tout, le sang et le lait ont continué de couler, encore et encore. Claudia restait debout près de moi, entre le lit et la porte, elle observait et attendait pendant que je ne lui parlais pas, pendant que je ne parlais à personne. Claudia restait debout près de moi et Julia allait et venait, allait et venait et le dieu de l'eau à l'intérieur de moi restait aussi silencieux en dedans que je l'étais au-dehors.

C'est à cause de toi, m'a dit Julia, un matin, ou un après-midi, ou un soir, ou une nuit. On ne peut pas tenir le compte des jours et des nuits quand il n'y a que la nuit.

Un matin, ou un après-midi, ou un soir, Julia a dit : C'est à cause de vous que les tentes de l'armée du commandant sont colorées, qu'elles sont vives et belles, tu sais.

Ça ne sert à rien, a-t-elle dit. C'est nuisible, même, d'un point de vue militaire. Et aussi tellement plus cher que ça aurait dû l'être, trop cher.

Je regardais sa bouche pendant qu'elle parlait. Je songeais à quel point il est absurde qu'une chose si petite se voie confier tant de tâches nécessaires à la survie. Manger, boire, respirer, communiquer. Ses lèvres étaient sèches et gercées. Avaient-elles toujours été sèches et gercées ?

C'était une époque sombre, un moment difficile dans la vie du commandant, a dit Julia, a dit sa bouche. Quand il est rentré à la maison et qu'il a appris que vous étiez mortes, et que sa première femme était morte aussi, il avait besoin de quelque chose. De n'importe quoi. De plusieurs choses pour le relever après cela. Il avait besoin de couleur. Il avait besoin de quelque chose pour créer de la joie, pour trouver de la joie, a dit Julia, a dit la bouche de Julia. Ce n'est pas un mauvais homme, Marina.

Et ses yeux, ai-je pensé. Les yeux de Julia étaient partie intégrante de tout ce qu'elle faisait, son tissage, la direction de la maisonnée, mais ils n'étaient que deux petites boules molles. Aussi fragiles que cela. D'un gris éteint, fragiles comme des nouveau-nés.

Pourrais-tu faire cela ? a-t-elle demandé. Pourrais-tu retrouver de la couleur ? Comment puis-je t'aider ?

Julia allait et venait, et Claudia restait debout, Claudia restait à mes côtés.

Et le temps s'écoulait, dénué de sens, comme un paquet d'étoffe ; ça peut avoir duré longtemps. Ou peut-être pas.

Julia est rentrée chez elle et Claudia et restée là.

Et puis, j'ai reçu une lettre.

Et ce n'était pas une vraie lumière et ce n'était pas véritablement le jour, mais c'était la première idée de lumière, le premier aveu de la possibilité d'une lumière, de jour possible, peut-être rose et peut-être tiède à l'intérieur des yeux encore fermés.

J'ai reçu une lettre

et la première chose que j'ai dite, c'était

Où ?

Où as-tu eu ça ?

Le courrier était un esclave de la ville, inconnu de moi. Il a regardé Claudia, effrayé.

Claudia a hoché la tête.

D'une autre esclave, c'est tout, m'dame, a-t-il dit. Une autre esclave de la ville. Rebekah, avec les rats apprivoisés dans ses poches, vous savez ?

Non, j'ai dit. Je ne sais pas. Sais-tu où Rebekah l'a obtenu ? De qui ? Elle te l'a dit ?

Non, a-t-il répondu. Elle ne le dit jamais. C'est pour ça qu'elle est si populaire, si occupée. Elle ne dit jamais. Et les rats non plus.

Puis il est parti, soulagé, en courant vers la ville.



La lettre était de Cyllius.

Je pense à toi,

Disait-elle,

et à tes sœurs, beaucoup. Affectueusement. Surtout Quiteria, que Dieu lui vienne en aide, que Dieu nous vienne en aide !

Voici une carte,

Disait-elle,

J'aurais dû te le dire avant, mais je ne pouvais pas,

Disait-elle.

Tu comprends ?

Disait-elle.

Tu comprends toujours, Marina.

Je sais que tu comprends.

Alors tu comprends, maintenant, que je ne pouvais pas te le dire plus tôt. Je ne pouvais pas. Et je ne devrais sans doute pas maintenant non plus. Mais, eh bien, certaines choses sont plus grandes que d'autres. Plus importantes. Alors je le fais. Maintenant. Voici une carte. Je ne suis pas certain qu'elles seront encore là, ni même qu'elles se soient rendues, mais je sais que c'est là qu'elles se dirigeaient.

Voici une carte menant à tes sœurs, Marina. Peut-être.

Je vais bien. Dis à Julia, si tu la vois, que je vais bien. Dis-le à Quiteria.

C

La carte était dessinée à la main, de la même main brouillonne que le texte. Je n'avais appris à lire et à écrire que depuis mon mariage — Felix m'avait trouvé un tuteur quand il s'était rendu compte, avec une horreur légèrement teintée de gêne, que je n'avais jamais appris —, mais déjà ma main était plus nette, plus raffinée que celle-là.

Marina.

Il avait écrit mon nom.

Tu comprends toujours

comme un enfant.

J'étais encore au lit. Julia était rentrée chez mon père, mais Claudia était près de la porte, là, comme toujours. Je l'ai envoyée chercher de l'eau, puis j'ai étalé et lissé la carte sur mes genoux. Je l'ai parcourue de mes doigts, trois étapes, d'ici à là. Un deux trois, d'ici à là. Pas vers lui, mais vers elles. Peut-être.

Puis Claudia est revenue. J'ai de nouveau enroulé la carte et j'ai bu l'eau qu'elle avait apportée même si je n'avais pas soif, même si ça me faisait mal d'uriner.

C'est bon ? a-t-elle demandé.

C'est bon.

Elle s'est penchée pour me reprendre le verre, et la douceur de son voile a presque effleuré ma main, presque mais pas tout à fait. Il est sauvé, a-t-elle murmuré, encore là, assez proche pour que son souffle soit semblable à

un baiser. Et sa mère aussi, a-t-elle dit. Ils l'étaient tous les deux, ils le sont tous les deux. Ils appartiennent à la nouvelle sorte de personnes. Comme nous, a-t-elle dit. Ils l'ont caché parce qu'il le fallait, mais ils l'étaient, ils le sont. Puis elle s'est redressée, est redevenue elle-même.

Oui ? j'ai dit.

Oui, a-t-elle répondu, et elle a pris le verre pour aller le remplir à nouveau.

J'ai caché la lettre et la carte. Les ai mises en sûreté là où elles ne seraient pas vues par Felix ou Claudia ou moi pendant douze mois. Douze mois d'eau et de sel et de mon mari, fredonnant, encore, toujours, même quand nous étions ensemble, même par les nuits chaudes rendues fraîches par la présence de l'autre, une année de jours comme de la fumée.

Puis, douze mois plus tard, j'ai perdu un autre enfant. Cette fois avant même qu'il ait assez grandi pour prendre sa forme, cette fois que du sang, du sang, du sang.

Et puis j'ai perdu Felix aussi, à cause du même mal suant qui avait emporté la moitié de notre village la moitié d'une vie plus tôt.

Je pense que c'est bien, a-t-il dit, allongé sur le lit où il allait mourir, peu avant de rendre son dernier souffle, la tête soulevée un peu de travers sur de trop nombreux oreillers. Je pense que c'est bien, a-t-il dit, que les bébés n'aient pas vécu plus longtemps. Qu'ils n'aient pas vécu assez longtemps pour que nous les aimions pleinement, et qu'ils soient ensuite fauchés par la vérole. Tu ne trouves pas que c'est pour le mieux, Marina ? Tu ne trouves pas que c'est bien ?

Et, à ce moment-là, tout ce que j'avais appris à ressentir pour lui, pour sa voix, ses mains et ses cheveux, son souffle dans l'eau et dans la nuit, tout ce que j'avais éprouvé, lentement et prudemment, pour lui et autour de lui, s'est retiré et réfugié dans ces enfants, ces deux bébés, qui étaient déjà pleins de tellement d'amour que je ne croyais pas qu'ils pouvaient en contenir davantage, en raison de leur nature même de souvenirs de poids et de fumée, et

à ce moment

je l'ai laissé aller.

pour cet unique moment seulement.

J'ai dit :

Non.

et puis il était parti.

Puis, après la disparition du deuxième enfant et la disparition de Felix, mais avant l'arrivée des chevaux, les deux chevaux qui auraient été envoyés, je le savais, j'en étais sûre, avec des cavaliers, avec Julia derechef, peut-être, avec des soldats peut-être, avec mon père peut-être même, des chevaux qui auraient été envoyés pour me chercher, pour me ramasser et me ramener à la maison de mon père, expérience ratée, essaie encore une fois, essaie encore une fois, essaie encore une fois, peut-être le garçon qui détestait ses parents, peut-être l'homme qui avait besoin de la ville, avant cela, avant que rien de cela ne puisse se produire, j'ai bandé ma poitrine d'où le lait s'était tari. J'ai enlevé mes longs vêtements rouge et bleu et

blanc et j'ai passé une simple tunique sombre comme celle que je portais enfant. J'ai pris un cheval et des provisions dans la maison de Felix et j'ai embrassé la tête voilée de Claudia, assoupie dans l'embrasement de ma porte. Au revoir, ai-je chuchoté.

Il faut que tu partes ? a-t-elle chuchoté en retour, parce qu'elle n'était pas vraiment endormie, elle ne dormait jamais vraiment, elle ne faisait que se reposer, ou faire semblant de dormir, ou prier. Elle a gardé les yeux fermés.

Oui, j'ai dit.

Tu vas me manquer, a-t-elle dit.

Tu vas me manquer, j'ai répondu.

Je vais penser à toi, a-t-elle dit, ce qui signifiait : je vais prier pour toi.

Je vais penser à toi, j'ai répondu, ce qui signifiait : je vais penser à toi.

Dis bonjour à tes sœurs de ma part. À toutes.

Je le ferai, ai-je promis. Je le ferai.

Et..., ai-je repris, Claudia ?

Oui ? a-t-elle dit en ouvrant un œil à demi.

Merci, j'ai dit.

C'était avec plaisir, a-t-elle répondu, et elle a refermé complètement son œil.

J'ai trouvé la carte là où je l'avais laissée, intouchée, pas oubliée. Je l'ai suivie.



Le premier signe de ma sœur que j'ai aperçu, c'étaient des pieds pointant hors du couvert qu'offraient les branches basses d'un pin. Ils étaient foncés de saleté et craquelés. Ils étaient nus. Au camp, à son camp, il y avait un four de boue dont le feu, à l'intérieur, était éteint depuis longtemps, quelques couvertures suspendues dans les arbres, quelques vieilles tasses ébréchées, des assiettes et des casseroles empilées contre une roche, trois branches à rôtir plantées dans la terre à la manière d'une petite clôture, deux bûches, une grosse pierre, et des mouches partout. Il n'y avait personne d'autre, que moi, les mouches et ces pieds. Tout était un peu cassé, un peu sale. J'ai ramassé une casserole et l'ai reposée par terre. Elle portait le sceau de la maison de notre père, usé mais visible. Les pieds, et la personne qui y était attachée, ne bougeaient pas. Je me suis approchée, j'ai regardé de plus près. Ils étaient couverts de petites coupures et de cicatrices, même sous l'arche, la partie la plus protégée, la plus vulnérable. Les pieds de Quiteria, ai-je su à ce moment-là. Endormie ou morte. J'aurais pu le déterminer en tendant le bras afin d'écarter les branches pour découvrir le reste de son corps, pour voir son visage, vérifier si elle respirait, mais je ne l'ai pas fait. Je ne voulais pas. Pas tout de suite, pas encore. Je me suis contentée de regarder, j'ai continué à regarder ces pieds, à écouter la rivière et à regarder ces pieds.

Je suis restée là, entre savoir et ne pas savoir, pendant des minutes, voire des heures. Et puis j'ai chassé les mouches de mon visage et des pieds, j'ai pris une grande inspiration, je me suis penchée et j'ai écarté les branches.

C'était la variole blanche, bien sûr. C'était la même variole blanche, revenue enrouler ses miasmes autour de nous. Elle était revenue une fois encore, juste pour me rappeler qu'elle en était capable.

Ma sœur n'était pas morte, toutefois. Pas encore. Elle était malade, très malade, mais pas morte. Deux chiens étaient blottis contre ses flancs. Ils ont eu un grognement long et grave quand j'ai tendu la main pour verser de l'eau entre les lèvres gercées de Quiteria, de l'eau qui est en grande partie ressortie, en dessinant des traces semblables à des larmes dans la saleté et la crasse de son visage et de son cou, mais ils n'ont pas bronché, pas tressailli.

J'ai mangé du poisson de la rivière et du pain rassis que l'un des chiens a fini par m'apporter, en donnant de petits bouts de pain ramollis dans l'eau à Quiteria, qui dormait, lourdement, profondément, comme une pierre de rivière, pendant ce temps. Tandis qu'elle dormait, je lui ai raconté Julia et notre père et mon mariage et mon mari et le sexe et les bébés, tandis qu'elle dormait je lui ai raconté la mer : Comme ta rivière, j'ai dit, mais étalée immense, étalée, lente, et pour toujours. Étalée si grand que le sel de la terre y filtre, je lui ai dit. Si immense que l'eau, la terre et le ciel ne font plus qu'un, tous pareils.

Il faut que tu voies ça, j'ai dit.

Il le faut, Quiteria.

J'ai plongé la main tout au fond de ma poche et j'ai trouvé ce qui était là, ce qui avait toujours été là : un petit médaillon mat frappé d'un poisson sur les deux faces. Je me suis levée. Les deux chiens se sont réveillés mais n'ont pas bougé. J'ai placé le médaillon sur le front brûlant de Quiteria et j'ai appuyé.

OceanofPDF.com

Quiteria

Puis Marina est venue. Marina est revenue.

Je savais que tu reviendrais, j'ai dit. J'étais incapable de m'asseoir. Je n'arrivais pas à produire le son des mots, mais j'en faisais la forme avec mes lèvres et elle comprenait.

Menteuse, a-t-elle dit, sans bruit elle non plus, et son haleine sentait le citron.

Je n'étais pas capable de pleurer parce que j'avais sué tout mon sel, alors elle a pleuré pour moi ; elle a pleuré et, parce qu'elle était debout, elle s'est agenouillée au-dessus de moi, et quelques-unes de ses larmes sont tombées sur moi, sur mon visage et sur mes cheveux, et ont roulé sur mes joues et dans ma bouche jusqu'à ce que j'aie à nouveau suffisamment de sel, suffisamment d'eau, alors j'ai pu pleurer aussi, et mes larmes ont roulé dans la fourrure douce-poussière des chiens blottis près de moi, qui n'ont pas bougé, pas fait un son.

Elle a attendu là, m'a attendue, a attendu avec moi, sa main lourde et tiède sur mon épaule ; des mouches bourdonnaient autour de nos têtes. Quand elle a fini par se lever pour aller nous chercher de l'eau et des linges

frais, elle a reculé, sa silhouette immense contre le soleil, contre les branches des pins, et j'ai retrouvé ma voix, j'ai trouvé mon souffle.

Tu es grasse, j'ai dit. Tu es belle.

Elle ne m'a jamais dit pourquoi elle était revenue et je ne lui ai jamais demandé. Tu étais mariée ? j'ai demandé.

Oui. Mais plus maintenant.

Tu avais des enfants ?

Non, a-t-elle répondu. Non.

J'allais de mieux en mieux, jusqu'à ce que je puisse recommencer à courir, jusqu'à ce que je puisse chasser et pêcher à nouveau, et elle courait avec moi et se levait avec moi, parfois, et tombait avec moi, parfois, et chassait et pêchait avec moi, et en quelques semaines, quelques mois, sa tunique et son visage étaient devenus aussi sales que les miens, même si les chiens étaient toujours un peu inquiets, un peu effrayés par elle.



J'ai continué à me battre, j'ai continué à libérer des prisonniers toute seule tandis que Marina restait avec le feu. Je ne demandais plus aux chrétiens de m'aider à combattre ; je ne leur demandais pas de rester. Marina était là ; Marina suffisait ; n'importe qui d'autre, n'importe qui de nouveau, aurait pu menacer l'équilibre, aurait pu changer les choses encore une fois. Alors je ne demandais pas ; alors je me battais seule.

Deux fois j'ai perdu des prisonniers, qui ont été recapturés. Une fois j'en ai perdu un, véritablement perdu, une épée de soldat transperçant le tissu pitoyablement mince à l'arrière de sa tunique, le sang plus vif que n'importe quelle teinture. Et une fois j'ai failli me perdre moi-même. Bras tordu derrière le dos, mon épée qu'on avait fait sauter de ma main, un soldat me tenait serré, de près, La prochaine fois, Quiteria, a-t-il dit. Prends le cheval maintenant, cette fois, cette fois, cette fois mais pas la prochaine.

J'ai renversé la tête en arrière et je lui ai fait sauter deux dents. J'ai pris le cheval et je me suis enfuie.

Puis, pendant ces semaines, ces mois, tout était tout. Suffisant. Et j'ai oublié de considérer, de me rappeler, que tout, même tout, change, tout a une fin. Pendant ces semaines, ces mois, nous étions deux, encore une fois, et nous étions nous, rien de plus, et c'était tout. Même Cyllius était oublié, ou étouffé, du moins. Même Cyllius n'importait plus, pas vraiment.

C'est du moins ce que je pensais ; c'est l'impression que j'avais. Marina avait une impression différente. Elle observait, toujours, observait mes égratignures, mes bleus, mes boiteries, le feu, la fumée, le ciel. Je suis rentrée un jour, un jour qui était exactement comme tous les autres, qui n'avait rien pour le distinguer, pas d'appel du coq, pas de pièces d'argent, de baiser ni de fumée, un jour, indifférenciable des autres, je suis rentrée pour la retrouver au camp, je suis descendue jusqu'à l'eau pour y laver le sang et la saleté et Marina était déjà là, dans l'eau jusqu'aux chevilles, en train de se tresser les cheveux. Un jour, sans avertissement, en sortant de l'eau, Marina a dit :

Il faut partir. Un brin sombre par-dessus l'autre, et un autre, un autre, un autre. Il faut partir.

Partir ? j'ai dit. L'eau était un choc froid sur mes jambes.

Oui, a-t-elle dit. Brin par-dessus brin par-dessus brin.

Où ? j'ai dit.

À la maison, a-t-elle dit. À la maison du commandant.

Mais, j'ai dit. Non, j'ai dit. C'est...

Ils sont en train de te *tuer*, Quiteria. Tu es rapide, tu es forte, mais tu n'es pas assez rapide, pas assez forte, pas toute seule, ils vont te tuer. Bientôt. Bientôt. Et puis je serai seule. Encore.

Non, j'ai dit. Non, Marina, non, j'ai dit. Je vais demander de l'aide à plus de prisonniers ; je peux, nous pouvons, ici même, nous pouvons être assez.

Marina a terminé sa tresse ; l'a attachée avec un petit bout de laine. Elle a levé les yeux vers moi. Il faut rentrer, a-t-elle dit. Il faut retourner à la maison.

Mes cheveux étaient courts ; j'en avais coupé la plus grande partie des années plus tôt, juste après notre arrivée à la rivière, à Basil, Liberata et moi. Marina avait déjà tenté de les tresser, mais ça ne tenait pas. Non, j'ai dit. Il ne faut pas. Bien sûr qu'il ne faut pas. Nous sommes déjà à la maison. Marina, nous sommes déjà...

Qui est-ce qui faire mettre ces prisonniers derrière les barreaux, tu crois ? a-t-elle demandé. Qui donne les ordres aux soldats ? Qui leur dit d'arrêter les chrétiens ? De les tuer ?

Non, j'ai dit. Non.

Le commandant, a poursuivi Marina. Notre père. Elle avait fini sa tresse, fini son laïus, mais elle restait là, debout, dans la rivière. J'avais les pieds gelés ; mais elle était toujours capable de rester dans l'eau plus longtemps, sans même s'en rendre compte.

Je croyais que tu l'aimais ? j'ai dit.

Je l'aime. Et il nous aime.

Il t'aime, toi.

Il nous aime. Et c'est pour cela qu'il va nous écouter. C'est pour cela que nous devrions aller lui parler. Juste pour lui demander d'arrêter.

Pour qu'il puisse nous arrêter ou nous enfermer encore une fois et nous forcer à prendre mari.

Il ne le fera pas.

Bien sûr que oui, Marina, bien sûr qu'il le fera.

S'il le fait, alors tu pourras le tuer.

Je croyais que tu l'aimais.

Je t'aime plus, a-t-elle dit.

Elle était en amont par rapport à moi. L'eau qui la frappait était encore plus froide que celle qui me frappait, moi.

Je n'aurais pas peur de le faire, j'ai dit. Pas peur de le tuer.

Je sais.

Et je ne me marierai pas, jamais.

Je sais, je sais.

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis le départ de Basil et Liberata. Je crois. Deux ans ? Ou trois ? Peut-être. Plus longtemps que le commandant s'était jamais absenté. Plus longtemps que toutes les absences de Cyllius, là-bas, jadis. Plus de cinq ans s'étaient écoulés depuis que j'avais quitté cet endroit, depuis que je l'avais quitté, lui. Cinq ans, et il n'était pas venu. On l'avait fait marcher très loin, ou il était mort, ou il avait oublié. Ou il n'avait jamais eu l'intention de venir, n'avait jamais eu l'intention de quoi que ce soit. Je savais cela, maintenant, je le savais presque. Je me suis penchée pour prendre de l'eau dans mes mains et m'en asperger le visage, la laissant couler le long de mes joues, gouttes rouges et brunes. J'avais été seule, pendant des années. Des années et des années. D'accord, j'ai dit.

Et Basil et Liberata sauront, quand elles vont revenir, a dit Marina. Si elles reviennent pendant que nous sommes parties. Elles sauront où nous sommes allées.

D'accord, j'ai dit.

Et nous reviendrons ici après, a-t-elle ajouté tandis que les gouttes ruisselaient sur mes épaules et ma poitrine, petites rivières. Nous reviendrons et nous attendrons.

D'accord, j'ai dit. Oui.

Ce soir.

Ce soir ?

Oui, ce soir, a-t-elle dit.

OceanofPDF.com

Marina

Quand je l'ai trouvée

retrouvée

Quiteria était malade.

Comme Felix.

Comme Gema, comme Germana.

Comme Liberata.

Comme les sœurs, il y a longtemps.

Mais elle a guéri. Ils n'ont pas guéri, mais Quiteria, oui. Elle était Quiteria, plus grande que montagnes, plus pleine que rivières, elle était Quiteria et elle a guéri, il le fallait.

Elle avait recommencé à manger normalement après une semaine, elle avait recommencé à marcher jusqu'à la rivière après deux, elle avait de nouveau une épée à la main après quatre.

Ils blâment les compagnons de Basil, a-t-elle dit par un après-midi brûlant tandis que nous enlevions des chardons du pelage des chiens. Pour

la variole, a-t-elle continué. Ils les blâment et ils les enferment. Puis ils les tuent, habituellement. Les affament ou les étranglent, un des deux.

Les compagnons de Basil ? j'ai demandé.

Les chrétiens, a-t-elle répondu. Tu sais.

Oh, j'ai dit. Les compagnons de Claudia. Le dieu de tout. Le dieu de l'eau. Pourquoi ? La plupart des chardons que j'avais enlevés au chien étaient maintenant sur moi, accrochés à ma tunique ou à mes cheveux.

Elle a haussé les épaules. Ça aide toujours d'enfermer quelqu'un, j'imagine, a-t-elle dit. Ou ça semble aider. Ça pourrait aider. Elle a enlevé un chardon et l'a chassé de ses doigts d'un seul souffle violent.

Non, j'ai dit. Pas les soldats, ni ceux qui enferment, qui qu'ils soient. Les compagnons de Basil. Pourquoi est-ce qu'ils feraient cela ? Pourquoi est-ce qu'ils amèneraient la variole ? Je me suis souvenue d'eux, près du ruisseau à la maison du commandant. Eux qui me soulevaient, me soutenaient. J'ai songé à Claudia, un œil à demi-ouvert.

Marina, a dit Quiteria, ça n'a rien à voir avec les compagnons de Basil. Ou les barbares. Ou qui que ce soit.

Comment le sais-tu ? ai-je demandé. Comment peux-tu en être sûre ?

Quiteria a laissé tomber un chardon et a levé les mains, les a tenues entre nous deux, paumes vers moi, me cachant son visage. Ses mains étaient couvertes de cicatrices semblables à une douzaine de soleils ronds et blancs. Ces choses, a-t-elle dit, ces choses atroces, horribles, à faire retenir son souffle et fermer les yeux, ces choses arrivent, parfois, à certaines personnes. Et c'est tout. Elles arrivent. Elles arrivent, tout simplement. Pas

à cause d'un dieu, ou de l'absence d'un dieu. Ni d'une passion ou d'une malédiction des étoiles ou de la lune ou des gens comme toi ou des gens différents de toi, a-t-elle dit. Comme le vent souffle ou ne souffle pas, elles arrivent. Elles arrivent, c'est tout. Ou pas.

Elle a baissé ses mains, les a replongées dans la fourrure du chien.

Alors que fait-on ? ai-je demandé. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Nous attrapons des poissons dans la rivière pour les manger, a-t-elle répondu. Nous alimentons le feu. Nous prenons soin des chiens et l'une de l'autre, nous gardons l'œil ouvert, nous attendons que les autres reviennent, et nous combattons, a dit Quiteria. Nous trouvons des choses qui ont une cause, un ennemi, et nous les combattons. Il y a toujours quelque chose, quelqu'un, qui vaut la peine de combattre.

Claudia dirait autre chose, ai-je dit.

Qui ?

Claudia. Elle ne dirait pas de combattre, elle dirait de prier, d'espérer.

Eh bien, Claudia n'est pas ici.

Non, non, elle n'est pas ici.

Il n'y avait que nous. Quiteria et moi. Les deux premières nées, jumelles. Elle partait se battre et voler et je prenais soin du feu et chaque fois je me disais que le jour était venu où elle ne reviendrait pas, c'est très probable, c'est très probable cette fois-ci. Le couteau qui a simplement glissé sur son cou la semaine dernière ne glisserait pas ce soir. La main qui la tenait par la jambe mais qui a relâché sa prise tiendrait bon. La sentinelle

qu'elle pensait endormie serait réveillée. Les chiens qu'elle croyait amicaux ne le seraient pas. Les épées les lances les crocs-en-jambe les chutes les mains la colère les hommes les les les.

Pourtant, elle rentrait chaque fois. Saignant, boitant, souriant, elle revenait toujours à la maison.

Te crois-tu protégée ? j'ai demandé en lui tendant un bandage que j'avais badigeonné de miel pour qu'elle l'enroule autour de son genou.

Elle l'a pressé contre sa jambe et l'a enroulé autour. Du sang et du miel ont suinté par l'un des côtés et elle les a essuyés avec un doigt. Par qui ? a-t-elle demandé. Par quoi ?

Je ne sais pas. La chance ? Dieu ?

Elle a léché son doigt. Je ne sais pas, a-t-elle dit. Peut-être. Mais ce n'est pas une chose sur laquelle je compte.

Sur quoi comptes-tu ?

Moi.

Et ?

C'est tout. Moi.

L'un des chiens, le plus maigre des deux chiens très maigres, a reniflé son bandage, a levé les yeux vers elle, puis il s'est recroquevillé pour former une boule osseuse à ses pieds.

Ce n'était pas tout à fait la maison, mais ce n'était pas non plus pas la maison. C'était tout ce qui était.

Et

parfois

quand nous dormions

si l'air était assez frais pour que l'on dorme proches l'une de l'autre, si les chiens n'étaient pas entre nous parfois

juste avant de nous endormir, quand nous étions proches et en sécurité et ensemble, là, comme ça

parfois

le sol s'éloignait, doucement, et nous nous élevions au-dessus, propres, fraîches

ensemble.

L'épaisseur d'un doigt, presque rien, mais quelque chose, quelque chose de merveilleux.

La première fois que c'est arrivé, je me suis retournée pour réveiller Quiteria, pour lui dire ce qui s'était passé, pour la questionner, mais ça s'est arrêté dès que je me suis retournée et nous sommes retombées, sur le sol.



Je n'aimais pas les larcins. Je m'efforçais de manger surtout du poisson, de la salicorne et d'autres aliments que j'étais capable de me procurer toute seule. Quiteria aimait le miel, les figues et les dattes, donc elle volait. J'étais dans l'eau par un chaud après-midi, agrippée à des touffes d'herbes

aquatiques bien enracinées pour éviter d’être emportée par le courant, quand elle est revenue après être allée chercher des figues. Elle s’est tenue au-dessus de moi. Son visage et son corps étaient brouillés par l’eau et le soleil et, pendant une seconde, je ne l’ai pas vue, j’ai vu Cyllia. Puis je me suis assise, hors de l’eau, et j’ai vu ma sœur.

Je ne veux pas de figues, j’ai dit.

Je sais, a-t-elle répondu. De toute façon, je les ai déjà mangées. Mais j’ai vu autre chose qui pourrait peut-être te plaire, peut-être te faire envie. De petits poissons s’agglutinaient autour de ses orteils, et se relayaient pour venir picorer des petits bouts de peaux mortes. Elle les a chassés d’un coup de pied.

Hum, j’ai dit.

Non, a-t-elle répondu. Je pense que ça te plairait, vraiment. Écoute, Marina. Elle s’est assise dans l’eau à mes côtés. Chaque fois que je vais dans cette maison, dans cette maison en particulier, je passe devant la même chose en me rendant au garde-manger ; chaque fois, je passe devant un métier à tisser. Un métier petit, mais pas cassé. Et il n’y a jamais rien dessus. Pas de laine, pas de lin, pas de fil, rien, jamais. Personne ne s’en sert, Marina. Depuis des années, personne ne l’a utilisé. Mais toi, tu pourrais.

Les poissons avaient recommencé à se réunir autour d’elle. Il est assez petit pour être porté ? ai-je demandé.

Pour être porté par deux personnes, oui.

J’ai essayé de me rappeler la sensation de la navette, du fil, de la création. D’accord, j’ai dit.

Elle a souri, et d'autres poissons ont afflué.

Et merci, Quiteria, j'ai dit. D'avoir pensé à moi.

Toujours, a-t-elle dit. Elle s'est levée, et les poissons se sont éloignés de l'endroit où elle était assise comme des rayons du soleil.



Nous avons d'abord volé le métier à tisser, encombrant, embarrassant, mais sans affrontement, et puis le fil, luxueusement déjà filé, dans une autre maison. Ça m'a donné quelque chose à faire à part surveiller le feu et m'inquiéter pendant que Quiteria était partie voler, se battre, courir.

Beaucoup de temps avait passé, et mes doigts avaient beaucoup oublié. Je devais souvent défaire et revenir en arrière, détisser et recommencer, mais peu à peu, en glissant la petite navette de gauche à droite et de gauche à droite, mes doigts ont commencé à se souvenir, et ont pu se remettre à travailler sans que je les regarde, et j'ai travaillé en fredonnant les chansons de Julia, j'ai travaillé jusqu'à ce que les portraits, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, côte à côte, commencent à apparaître, tandis que le soleil délavait le fil pour lui donner les teintes adoucies qui sont les véritables couleurs de la vie.



Quiteria était partie. Je travaillais au métier à tisser, le sommet de nos têtes, toutes de la même taille, nos cheveux, tous de la même couleur, quand il est arrivé. Je fredonnais au rythme de la navette ; j'étais penchée juste au-dessus du métier. Il est arrivé du côté de l'eau, pas par la porte en branches

de sapin. Ce que j'ai d'abord entendu de lui, c'est le bruit de pieds avançant dans l'eau peu profonde, le son de l'eau. J'ai levé les yeux et, à travers la cage de mes fils de trame, j'ai vu le soleil qui dansait sur les ondulations tout autour de lui.

Cyllius, j'ai dit.

Quiteria, a-t-il dit. Enfin.

Mes mots se sont enchevêtrés comme le fil entre nous et tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai pu dire, c'était :

Oui.

J'ai dit oui, j'ai fait le tour du métier et j'ai marché vers lui. Il était le même qu'il avait toujours été et j'étais le vide d'existences grandes puis disparues, j'étais le vide brûlant de l'eau autour de nos chevilles, alors j'ai dit oui. Je l'ai enlacé, je l'ai attiré à moi, j'ai embrassé son visage taché par la terre, j'ai enlevé son armure, l'étoffe dessous.

Et il disait : Quiteria, Quiteria.

Et je disais : Oui.



Après, il a ramassé son épée et sa ceinture là où elles étaient tombées, sur les pierres de la berge. Il a tout enfilé à nouveau et a tenté de chasser la boue de sa tunique, mais n'a réussi qu'à l'étendre davantage. Tu dois partir, a-t-il dit. Ils savent où tu es. Tu dois partir, tu dois t'enfuir.

Mais... j'ai dit.

Ce soir, a-t-il dit.

Vous avez des caractéristiques distinctives, avait-il dit la première fois qu'il s'était glissé dans l'eau avec moi, des années plus tôt, là-bas, à la maison. Il était revenu, il m'avait trouvée à travers l'eau. Il devait savoir, il devait savoir.

Il était parti depuis des heures quand Quiteria est revenue. Elle apportait une demi-poche d'amandes. Elle avait du sang séché sous le nez et l'un de ses yeux était enflé, à moitié fermé.

Il faut partir, j'ai dit.

Partir ?

Oui.

Où ? a-t-elle demandé.

À la maison, j'ai dit. Chez le commandant.

Mais, a-t-elle dit. Notre maison est...

Ce soir, j'ai dit.

Ce soir ?

Oui, ce soir, j'ai dit.

Quiteria

Avant que nous partions, j'ai gravé un rectangle rayé sur l'écorce de tous les arbres du camp qui étaient suffisamment grands. Je l'ai gratté sur la face de toutes les pierres. Si vous étiez venu dans le camp à cette époque, et peut-être même encore maintenant, vous n'y auriez rien vu d'autre que ce symbole, partout, partout, partout, partout. C'était le symbole inscrit sur la carte de Cyllius, son symbole, notre symbole, pour représenter la maison du commandant, partout, partout, partout.

J'ai embrassé les chiens et je leur ai dit qu'ils étaient libres, qu'ils n'étaient pas obligés de rester, d'attendre que je revienne, qu'ils pouvaient courir et chasser et faire n'importe quoi, faire tout ce que les chiens aiment faire, et ils ont levé les yeux vers moi, la tête sur les pattes, et n'ont pas bougé.

Marina

Ma tapisserie n'était pas terminée ; le sommet de nos têtes manquait encore, mais j'ai coupé les fils de chaîne, je les ai arrêtés et j'ai détaché l'étoffe du métier à l'aide de l'épée. Je l'ai enroulée, pliée et glissée dans ma poche, et lorsque Quiteria a demandé : Prête ? J'ai répondu : Prête.

Elle a tendu la main et m'a aidée à me lever de l'endroit où j'étais assise, et a gardé ma main un instant. Nous étions toutes les deux face à la rivière.

Tu as emporté assez d'eau ?

Oui. Toi ?

Oui.

Et puis

aussi vite que nous le pouvions

nous avons couru.

Quiteria

Nous avons couru. Marina qui, auparavant, traînait la patte, a pris ma main et m'a tirée en avant. Est-ce qu'on devrait se trouver des chevaux ? a-t-elle demandé.

On est plus silencieuses sans, ai-je répondu.

On est plus rapides avec, a-t-elle rétorqué.

Le lendemain, tandis que le soleil déclinait et que nous nous apprêtions à partir, j'ai vu de la fumée monter derrière nous, de l'endroit où se trouvait notre camp.

On a éteint notre feu ? a demandé Marina.

On a éteint notre feu, j'ai dit.

Nous avons volé des chevaux dans la première écurie que nous avons croisée ensuite et nous les avons poussés au galop jusqu'aux cavernes.

Où as-tu appris à monter ? m'a demandé Marina.

Cyllius, j'ai dit. J'ai incliné mon poids plus proche du dos humide de sueur de l'animal, l'ai incité à accélérer encore la cadence.

À l'embouchure de la caverne, nous avons donné aux chevaux toute l'eau dont nous pouvions nous passer et les avons libérés. Ils ont fait quelques pas, désorientés, puis ont compris qu'ils étaient libres et ils ont filé comme le vent, retournant vers les longes que nous avions tranchées pour les voler.

Peut-être qu'on aurait dû les tuer, les manger, ai-je dit.

Il est trop tard, maintenant, a dit Marina.

Et puis nous nous sommes glissées à nouveau dans ces ténèbres froides et renfermées.

Et, même s'il faisait noir de toute façon, j'ai fermé les yeux et les ai gardés fermés. Retenant mon souffle, j'entendais Marina, devant, qui avançait, avançait encore, pendant tout le chemin. Franchis cela, me répétais-je, franchis seulement cela. Chaque pouce te rapproche de la lumière.

De l'autre côté, dans l'éclatante clarté du soleil, yeux ouverts, nous nous sommes redressées et étirées, et j'ai regardé le visage de Marina, qui était mon visage.

Ça va ? a-t-elle dit.

Et j'ai dit : Ça va.

Et, de nouveau sur nos pieds, nous avons couru.

Il n'y avait plus de chevaux à voler. Ils avaient tous été mis sous clef, prévenus. Il n'y avait plus que nous, nos jambes, nos corps, l'une et l'autre, la course, simplement la course.

OceanofPDF.com

Marina

Je savais que les soldats remarqueraient que nous étions parties, qu'ils se mettraient à notre poursuite, mais je ne croyais pas que ce serait si vite. Mais c'est ce qu'ils ont fait, si vite, et bientôt il y avait de la fumée, de la fumée qui s'élevait partout où nous posions les yeux.

Des feux de camp, j'ai dit à Quiteria. Parce qu'ils n'ont pas peur d'être vus, de révéler leur présence. Parce qu'ils n'ont rien à cacher.

Il y en a tellement, a-t-elle dit. Pour nous ? Ils ne peuvent pas tous être pour nous... Parce qu'elle ne savait pas, même à ce moment-là, que plus une chose est petite, plus grande peut être la colère qu'elle fait naître chez les créatures importantes.

Nous n'avions plus de feu. Nous mangions notre viande, quand nous en attrapions, crue.

Crois-tu qu'il vaut mieux vivre en ligne droite, une ligne tracée par quelqu'un d'autre, ai-je demandé, manger cuit tous les jours et ne jamais être obligé de se cacher ?

Tout est meilleur cru, a répondu Quiteria.

On se relayait pour dormir, et quand c'était son tour, je regardais à parts égales la fumée dans le ciel et le visage de ma sœur. Son visage paisible, ouvert et confiant, comme s'il n'y avait rien, rien de conséquent, pour la tourmenter. Nous n'avons pas le même visage, songeais-je. Pas vraiment. Pas du tout. Je chassais les mouches de ses cheveux et je m'efforçais de régler mon souffle sur le sien, je m'efforçais de nous accorder à nouveau.

Quand mon tour venait de dormir, je restais réveillée aussi longtemps que je le pouvais et, yeux fermés, corps immobile, je priais le Dieu de Claudia, le Dieu de Basil, le Dieu de l'eau. Les yeux fermés, avec Quiteria qui veillait sur moi, je priais le Dieu de tout, même d'elle.

La plupart du temps, on courait. Et, parfois, en courant, Quiteria me jetait un coup d'œil et souriait, et je lui souriais en retour comme une prière, et on s'élevait juste assez pour conserver notre avance, pour continuer à courir.

Quiteria

Nous n'étions qu'à deux nuits de course de la maison du commandant quand nous avons aperçu de la fumée dans les collines devant nous. Devant aussi bien que derrière. Elle s'élevait en rubans hésitants, solitaires, jusqu'à ce qu'elle rencontre la fumée derrière, jusqu'à ce qu'elles se poussent, se tirent, se chamaillent et dansent ensemble. Est-ce qu'on dévie ou on continue tout droit ? a demandé Marina.

On y est presque, j'ai dit. On y va tout droit.

Nous avons couru. Nous avons couru, couru et couru. Nous avons couru tandis que derrière nous les soldats gagnaient du terrain. La caverne nous avait fait prendre de l'avance ; cette avance avait fondu sous les pieds plus rapides, mieux reposés de leur cavalerie.

Nous courions tandis que les soldats à l'avant se rapprochaient. Tandis qu'ils nous poussaient, nous tiraient, nous faisaient danser jusqu'à nous faire dévier malgré tout, vers le sud. C'est juste un détour, a dit Marina. Nous allons contourner par ici et puis revenir de l'autre côté. Juste un détour, une boucle. Nous avons jeté nos sandales brisées et couru, nous éloignant de la fumée, des soldats, de la maison, des citrons, du village, pendant que sous nos pieds le sol pulsait, soleil, pierres et épines. Nous

courions, comme avant, comme quand nous étions enfants, à travers les broussailles déchiquetées, la poussière chaude et sèche dans nos yeux, nos bouches, nos cheveux.

Nous courions comme avant, à cette différence près que nous n'étions plus que deux désormais, pas neuf, pas sept, pas cinq, pas quatre. S'ils nous rattrapaient, ils nous tueraient, je le savais, nous le savions. Pourtant, on se souriait l'une à l'autre, on souriait l'une pour l'autre. On attrapait le regard de l'autre et on esquissait un sourire, nos pieds donnaient une impulsion et s'élevaient au-dessus des herbes folles, des cailloux et de la terre, et nos pas étaient des pas faits d'air immaculé et pur.

Nous aurions continué à courir pour toujours, je pense, si nous n'avions pas atteint le bout du monde.

OceanofPDF.com

Marina

Ce sont les soldats

et leur fumée

leurs tambours

leurs boucliers

et leurs épées

reflétant le soleil

étincelant

même de loin.

Ce sont les soldats qui ont décidé où nous irions

à la fin

qui nous ont dirigées vers le sud

c'est

ce n'est pas

n'est pas nous.

Ce n'est pas moi.

Ce sont les soldats

et la fumée

qui nous ont coincées et dirigées comme des moutons, comme des poissons, loin du sentier qui menait à la route qui menait à la maison de notre père ; ce sont les soldats, la fumée, qui nous ont poussées, plutôt, vers la falaise surplombant la mer.

J'ai éclaté de rire.

La mer, j'ai dit à Quiteria. Nous étions si près de la mer, tout ce temps. Les vagues rugissaient et je voulais rire, et rire encore.

Quiteria a baissé les yeux vers l'eau. D'un coup de pied, elle a fait voler un caillou en bas de la falaise. J'ai pris sa main.

Quiteria

De l'eau et rien, rien d'autre. Non pas l'eau qui tranche à travers les choses, comme notre rivière, mais de l'eau qui retransche tout le reste. La fin du monde, de tout. Elle était plus bruyante, même, que nos cœurs.

La mer, a dit Marina. Nous étions si proches, pendant tout ce temps.

Nous avons regardé, en bas, les oiseaux blancs qui flottaient entre la mer et nous, paresseusement. J'ai donné un coup de pied sur un caillou gros comme le poing et nous l'avons regardé tourner et rouler en bas de la falaise, à travers l'espace d'air vide, puis disparaître. L'eau était trop éloignée pour qu'on en discerne l'éclaboussure. J'ai tiré une épée, cabossée, rouillée, de ma manche, et Marina en a tiré une de la sienne. Tu as une épée ? j'ai demandé.

Bien sûr, a-t-elle dit. C'est toi qui me l'as donnée.

J'ai regardé de plus près. L'épée avait une arête au centre et une poignée sombre et douce. Oh, j'ai dit, bien sûr, bien sûr.

Nous avons fait demi-tour, tournant le dos à la mer, et ils étaient là, les soldats, les garçons, face à nous, qui nous encerclaient comme les bras d'un amoureux.

OceanofPDF.com

Marina

Épées au poing, nous avons fait demi-tour, pour faire face aux hommes qui étaient face à nous,

OceanofPDF.com

Quiteria

Et il est apparu.

OceanofPDF.com

Marina

et

il est apparu.

OceanofPDF.com

Quiteria

Et il est apparu. À nouveau. Après des années, des années, des années et des années. Il est apparu, au dernier rang d'un filet long de trois rangées d'hommes. Il est apparu, à ma gauche, à notre gauche. Il m'a regardée et puis il a regardé Marina, moi et puis Marina, et son visage était le visage de ma mère quand tous les bébés étaient malades, quand quelque chose de grand, de trop grand, planait au-dessus de nous. Oh, a dit ma poitrine, mon sang, mon tout. Oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh, oh

Marina

Oh,

il est apparu

mon Cyllius.

Il a regardé Quiteria, il m'a regardée.

Il m'a regardée.

Il a cligné des yeux. Il a regardé Quiteria.

et

Quiteria

et il m'a regardée. Il a cligné des yeux comme s'il n'avait jamais vu le soleil.

Et il a porté la main à son épée.

Il m'a regardée et il a cligné des yeux en direction du soleil et il a porté la main à son épée et, presque imperceptiblement, il a hoché la tête, vers moi.

2

Marina

et

OceanofPDF.com

Quiteria

Je me sens plus grande. Je suis plus grande. Parfois c'est utile et d'autres fois ça ne l'est pas. Parfois ça m'impose de porter un plus lourd fardeau ; c'est attendu, cela va de soi. Quand quelqu'un dit : Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? tout le monde se tourne vers moi, toutes les autres se taisent.

J'ai secoué la tête. Non.

J'ai serré la main de Marina plus fort. Et j'ai regardé Cyllius, mon Cyllius parfait, brisé. Et j'ai secoué la tête. Non.

Marina

et puis il a baissé les yeux et les soldats se sont rapprochés, radieux dans leur armure, l'excitation et la chaleur,

OceanofPDF.com

Quiteria

Et l'un d'entre eux, pas Cyllius, a plongé vers l'avant et a fait sauter l'épée des mains de Marina, tandis qu'un autre, pas Cyllius, s'est rué vers moi, vers mon arme, et je l'ai laissée tomber avant qu'il y ait même eu contact.

Puis trois autres, pas Cyllius, pas Cyllius, pas Cyllius, ont foncé après eux, avec eux et, dans le mouvement parfait d'un seul corps, d'une seule bête, ils se sont engouffrés dans l'espace large comme une main qui s'était ouvert entre nos armes et nous, s'y sont enfoncés facilement, comme de l'eau, en montant, et dans ce mouvement, ce grand geste pur et synchronisé, ils ont porté leurs épées à nos gorges sales et collantes, leurs épées comme leurs propres bras leurs propres mains et, à ce moment, leurs armes ont attrapé la lumière et

Marina

la tapisserie était toujours dans ma poche. Neuf sœurs

pas tout à fait finie.

J'ai fermé les yeux.

OceanofPDF.com

Quiteria

et la falaise et le soleil et les hommes et les armes et l'eau étaient ma prière,
étaient notre prière.

Nous avions vingt ans.

Nous étions vivantes.

OceanofPDF.com

Marina

Et nous nous tenions par la main, Quiteria et moi.

Ça sera comme de voler, a-t-elle dit. On aura l'impression de voler.

Et elle a compté

Un deux trois quatre cinq six sept huit

neuf :

et puis toutes les deux

ensemble



nous avons sauté,

ma sœur et moi

plus haut, plus haut

dans le déferlement

assourdissant

dans le Tout de la mer.

OceanofPDF.com

Merci

À Nicole, pour sa fougue indéfectible (accompagnée de cocktails),
contre vents, marées et fermetures d'écoles.

À Cathryn, pour la même chose : nous sommes épuisées, nous sommes
des cœurs purs¹.

À Ian B. et Ian R., pour avoir patiemment et minutieusement répondu à
mes questions sur les tuniques et les poches.

À Janice W., pour avoir traversé un océan de virgules.

À la Villa Lugara et, avec elle, Fiona et Steve (et tous les autres), pour
la piscine, le gâteau, l'écurie, le soleil, et l'écriture qui a découlé de tout
cela.

Et à Kit, pour avoir tout interrompu par des éclats de joie.

Et à Aubrey, pour avoir posé les plus grandes questions.

Et à Charlie, mon premier lecteur pour toujours.

Et à Ione, Rick et Chris, bien sûr.

Et à Erin, pour les harmoniques sororales, tout du long.

OceanofPDF.com

Note

¹ Crédit à D. Eggers.

OceanofPDF.com

Emma Hooper



Née à Edmonton, **Emma Hooper** est autrice et musicienne. Elle compose et interprète des chansons sur les dinosaures et les insectes dans le cadre de son projet *Waitress for the Bees*. Son premier roman, *Etta et Otto (et Russell et James)*, a été publié dans 23 pays. *Les chants du large* figurait sur la liste préliminaire du prix Scotiabank Giller. *N'ayons pas peur du ciel* s'inspire de la vie de sainte Quiteria.

OceanofPDF.com

DE LA MÊME AUTRICE

Etta et Otto (et Russell et James), traduit de l'anglais par Carole Hanna, Les Escales, 2015 (CODA, 2019)

Les chants du large, traduit de l'anglais par Carole Hanna, Alto, 2018

OceanofPDF.com



Alto est une maison d'édition indépendante fondée en 2005 à Québec par Antoine Tanguay. Elle publie des romans et des nouvelles en provenance du Québec, du Canada et du reste du monde.

Alto aime la surprise, le dépaysement, les histoires plus grandes que soi, l'étrangeté, la confusion, les expériences littéraires réalisées au nom de l'amour des mots et de la langue, les livres qui transportent, confondent, choquent, émeuvent, remuent, posent des questions, bousculent les conventions et font germer les songes.

Alto reconnaît l'appui essentiel du Conseil des arts du Canada, de la SODEC et de Patrimoine Canada, par l'entremise de son programme d'aide à l'édition (FLC).

Alto apprécie toujours vos commentaires, vous pouvez nous écrire à l'adresse suivante :

www.editionsalto.com

OceanofPDF.com

Déjà parus chez Alto

Robbie ARNOTT

[Flammes](#)

Sophie BEAUCHEMIN

[Une basse noblesse](#)

Deni Y. BÉCHARD

[Remèdes pour la faim](#)

[Dans l'œil du soleil](#)

[Blanc](#)

Alexandre BOURBAKI

[Traité de balistique](#)

[Grande plaine IV](#)

Patrick BRISEBOIS

[Catéchèse](#)

Eleanor CATTON

[Les Luminaires](#)

Sébastien CHABOT

[Le chant des mouches](#)

[Noir métal](#)

Nick CUTTER

[Troupe 52](#)

[Little Heaven](#)

Richard DALLAIRE

[Les peaux cassées](#)

Martine DESJARDINS

[Maleficium](#)

[La chambre verte](#)

[Méduse](#)

[Le revenant de Rigaud](#)

Patrick DEWITT

[Les frères Sisters](#)

[Le sous-majordome](#)

Nicolas DICKNER

[Nikolski](#)

[Tarmac](#)

[Le romancier portatif](#)

[Six degrés de liberté](#)

Nicolas DICKNER et Dominique FORTIER

[Révolutions](#)

Christine EDDIE

[Les carnets de Douglas](#)

[Parapluies](#)

[Je suis là](#)

Max FÉRANDON

[Monsieur Ho](#)

[Un lundi sans bruit](#)

[Hors saison](#)

Isabelle FOREST

[Les laboureurs du ciel](#)

Dominique FORTIER

[Les villes de papier](#)

[Du bon usage des étoiles](#)
[Les larmes de saint Laurent](#)
[La porte du ciel](#)
[Au péril de la mer](#)
[Les ombres blanches](#)

Mark FRUTKIN
[Le saint patron des merveilles](#)

Steven GALLOWAY
[Le soldat de verre](#)

Zsuzsi GARTNER
[Le malenchantement de sainte Lucy.](#)

Karoline GEORGES
[Sous béton](#)
[Variations endogènes](#)
[De synthèse](#)

Tom GILLING
[Miles et Isabel ou La belle envolée](#)

Rawi HAGE
[Parfum de poussière](#)
[Le cafard](#)
[Carnaval](#)

Julie HÉTU
[Pacific Bell](#)

Emma HOOPER
[Les chants du large](#)

Clint HUTZULAK
[Point mort](#)

Clifford JACKMAN

[La Famille Winter](#)

Toni JORDAN

[Addition](#)

Andrew KAUFMAN

[Minuscule](#)

[Les Weird](#)

[Le cœur à retardement](#)

Serge LAMOTHE

[Le Procès de Kafka et Le Prince de Miguasha \(thé tre\)](#)

[Tarquimpol](#)

[Les enfants lumière](#)

[Mektoub](#)

Lori LANSENS

[Les Filles](#)

[Un si joli visage](#)

[Les égarés](#)

Margaret LAURENCE

[Une maison dans les nuages](#)

Catherine LEROUX

[La marche en forêt](#)

[Le mur mitoyen](#)

[Madame Victoria](#)

[L'avenir](#)

Marina LEWYCKA

[Une brève histoire du tracteur en Ukraine](#)

[Deux caravanes](#)

[Des adhésifs dans le monde moderne](#)

[Traders, hippies et hamsters](#)

[Rien n'est trop beau pour les gens ordinaires](#)

Annabel LYON
[Le juste milieu](#)
[Une jeune fille sage](#)

Howard McCORD
[L'homme qui marchait sur la Lune](#)

Anne MICHAELS
[Le tombeau d'hiver](#)

Sean MICHAELS
[Corps conducteurs](#)
[Les coups de dés](#)

David MITCHELL
[Les mille automnes de Jacob de Zoet](#)
[L'âme des horloges](#)
[Utopia Avenue](#)

Claire MULLIGAN
[Dans le noir](#)

Heather O'NEILL
[La vie rêvée des grille-pain](#)
[Hôtel Lonely Hearts](#)
[Mademoiselle Samedi Soir](#)
[La ballade de Baby](#)
[Tu redeviendras poussière](#)

Elsa PÉPIN
[Les sanguines](#)
[Le fil du vivant](#)

Annie PERREAULT
[La femme de Valence](#)
[Les grands espaces](#)

Marie Hélène POITRAS

[Griffintown](#)

[Soudain le Minotaure](#)

[La désidérata](#)

Steven PRICE

[L'homme aux deux ombres](#)

Paul QUARRINGTON

[L'œil de Claire](#)

Charles QUIMPER

[Marée Montante](#)

[Une odeur d'avalanche](#)

CS RICHARDSON

[La fin de l'alphabet](#)

[L'empereur de Paris](#)

Diane SCHOEMPERLEN

[Encyclopédie du monde visible](#)

Emily SCHULTZ

[Les Blondes](#)

Matthieu SIMARD

[Ici, ailleurs](#)

[Les écritements](#)

Neil SMITH

[Boo](#)

[Big Bang](#)

Emily ST. JOHN MANDEL

[Station Eleven](#)

Madeleine THIEN

[Nous qui n'étions rien](#)

Larry TREMBLAY

[Le Christ obèse](#)

[L'orangerie](#)

[L'impureté](#)

Élise TURCOTTE

[Le parfum de la tubéreuse](#)

Hélène VACHON

[Attraction terrestre](#)

[La manière Barrow](#)

[Santa](#)

Christiane VADNAIS

[Faunes](#)

Dan VYLETA

[Fenêtres sur la nuit](#)

[La servante aux corneilles](#)

Sarah WATERS

[L'Indésirable](#)

[Derrière la porte](#)

Thomas WHARTON

[Un jardin de papier](#)

[Logogryphe](#)

Joshua WHITEHEAD

[L'amour aux temps d'après](#)

Alissa YORK

[Effigie](#)

[OceanofPDF.com](#)

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : N'ayons pas peur du ciel / Emma Hooper.

Autres titres : We should not be afraid of the sky. Français

Noms : Hooper, Emma, auteur.

Description : Traduction de : We should not be afraid of the sky.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220033110 | Canadiana (livre numérique) 20220033129 | ISBN 9782896946068 | ISBN 9782896946075 (EPUB) | ISBN 9782896946082 (PDF)

Classification : LCC PS8615.O5157 W414 2023 | CDD C813/.6—dc23

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC

Financé par le
gouvernement
du Canada

| **Canada**

© Emma Hooper, 2022

Titre original : *We Should Not Be Afraid of the Sky*

Éditeur original : Penguin Random House

Tous droits réservés

Couverture : *Hare*, © Michal Lukasiewicz

ISBN 978-2-89694-606-8 (papier)

ISBN 978-2-89694-607-5 (ePub)

© Éditions Alto pour la traduction française, 2023

Composition : Hugues Skene

Conception graphique : Antoine Tanguay, et Hugues Skene (KX3 Communication)

Révision : Annie Pronovost

Correction : Éric Fontaine

Adaptation numérique : [Studio C1C4](#)

Éditions Alto

280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1

Québec (Québec) G1K 3A9

editionsalto.com

Dépôt légal, 2^e trimestre 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

OceanofPDF.com